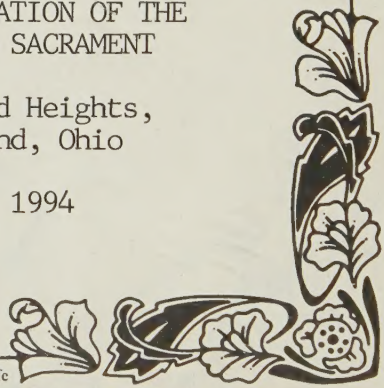
Donated
To The Library by

CONGREGATION OF THE
BLESSED SACRAMENT

Highland Heights,
Cleveland, Ohio

Summer, 1994



© DEMCO, INC.—Archive Safe

157

Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/iiicongreseuchar0000unse

The Catholic
Theological Union
LIBRARY
Chicago, Ill.

The Catholic
Theological Union
LIBRARY
Chicago, Ill.

III[e] CONGRÈS EUCHARISTIQUE NATIONAL

Tenu à PARAY-LE-MONIAL

du 5 au 8 Juin 1921

Viso et recognito Censorum testimonio,

IMPRIMATUR

Augustoduni, die 21 *novembris* 1922

† Hyacinthus,

Episcopus Augustodunensis,
Cabillon., Matiscon..

IIIe CONGRÈS EUCHARISTIQUE NATIONAL

Tenu à PARAY-LE-MONIAL

du 5 au 8 Juin 1921

WITHDRAWN

COMPTE RENDU

PUBLIÉ PAR

M. le Chanoine Léon MURY

Directeur des Œuvres du Diocèse d'Autun
Secrétaire général du Congrès

The Catholic Theological Union LIBRARY Chicago, Ill.

AUTUN :
A la Direction des Œuvres, Rue de l'Arquebuse, 19

PARAY-LE-MONIAL :
A la Maison des Chapelains

Universitätsbibliothek

AU CŒUR EUCHARISTIQUE
DE JÉSUS-CHRIST NOTRE-SEIGNEUR

PRÉSENT, VIVANT, RÉGNANT

DANS LE TRÈS SAINT SACREMENT DE L'AUTEL

⚜ ⚜ ⚜

LES ORGANISATEURS ET LES MEMBRES
DU CONGRÈS EUCHARISTIQUE NATIONAL
DE PARAY-LE-MONIAL

SOUS LES AUSPICES DE SAINTE MARGUERITE-MARIE

ET LA BÉNÉDICTION DE S. S. BENOIT XV

OFFRENT CET HUMBLE HOMMAGE
DE PIÉTÉ ET D'AMOUR

LETTRE

DE

Sa Grandeur Mgr CHASSAGNON

Évêque d'Autun

A

M. le Chanoine Léon MURY

Directeur des Œuvres du Diocèse d'Autun

ÉVÊCHÉ D'AUTUN

Le 21 novembre 1922.

Cher Monsieur le Chanoine,

Vous avez pu trouver, au milieu de vos occupations incessantes, le temps de préparer le compte rendu du Congrès Eucharistique national de 1921 *tenu à Paray-le-Monial. Je m'en réjouis et vous adresse mes plus affectueux compliments.*

Ceux qui ont assisté à ce magnifique Congrès, seront heureux en lisant les pages que vous lui consacrez, de retrouver les pensées, les sentiments, les émotions qui agitèrent leur âme, de revivre les actes de foi, de piété envers le Saint-Sacrement par lesquels ils exprimèrent leurs ferventes adorations.

Et ceux qui n'ont pris part à ces journées mémorables que par leurs prières et leurs vœux, pourront en parcourant les rapports et les discours que vous reproduisez avec tant de soin, s'édifier, s'éclairer, intensifier leur amour envers la Sainte Eucharistie et leur dévotion au Sacré-Cœur, dévotion inséparable de Paray et qui, du reste, nous fait pénétrer dans le sanctuaire intime et divin où se trouve la lumineuse explication de la Présence Réelle.

Les plus doctes, les plus illustres théologiens et orateurs de notre pays ont écrit les pages de votre livre, et ils l'ont fait avec une compétence et une sagesse qu'après vous je me plais à mettre en relief.

Quelle émouvante aussi et pieuse participation ont daigné

prendre au Congrès les Eminentissimes Cardinaux Archevêques de Paris et de Lyon, et les nombreux Evêques qui lui apportèrent l'éclat de leur science et la grâce de leurs bénédictions !

Et non moins édifiant et généreux fut le dévouement du regretté Monseigneur Berthoin qui donna sans compter à cette manifestation eucharistique et aux fêtes désormais historiques de la Canonisation de Sainte Marguerite-Marie les restes d'une santé déjà ébranlée, et qui devait trop tôt, hélas, défaillir. Nous nous félicitons nous-même et nous remercions Dieu d'avoir pu participer à quelques-unes des solennités de cette année jubilaire et d'être entré, par le Sacré-Cœur, en contact avec le diocèse que sa Providence voulait nous appeler à gouverner.

Le zèle infatigable que vous avez déployé, cher Monsieur le Chanoine, pour organiser le Congrès de Paray, pour en retracer l'histoire et en conserver les études précieuses, est digne de tout éloge. Soyez donc remercié pour votre œuvre et votre travail. Le Dieu de l'Eucharistie saura bien vous récompenser par les grâces qu'il réserve aux bons ouvriers de sa gloire.

Je Le prie, en effet, cher Monsieur le Chanoine, de répandre sur vous, sur votre apostolat, sur vos saintes entreprises de zèle, les bénédictions qui préparent et assurent les succès.

† Hyacinthe,
Ev. d'Autun.

PREMIERE PARTIE

PRÉLIMINAIRES ET ORGANISATION DU CONGRÈS

I

Le Projet

Depuis le jeudi 13 mai 1920, fête de l'Ascension, la petite ville de Paray-le-Monial et les dévôts du Sacré-Cœur — autant dire tous les catholiques — étaient à la joie. Car ce même jour, à Saint-Pierre de Rome, au milieu des splendeurs de la messe papale, S. S. Benoît XV, « par l'autorité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienheureux apôtres Pierre et Paul » et la sienne, avait « décrété et défini Sainte » et inscrit « au catalogue des Saints » la Bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque, la confidente privilégiée et l'évangéliste du Sacré-Cœur.

Aussitôt le fait fut-il annoncé à Paray que le *Te Deum* y éclatait dans la chapelle incomparablement pieuse de la Visitation, qui conserve la précieuse relique du corps presque entier de la nouvelle Sainte. C'était le prélude d'une longue fête qui, pendant des mois, allait amener à Paray non seulement le diocèse d'Autun et ses Œuvres, mais la France entière et des délégations de tout l'Univers. D'autant plus que, peu de temps ensuite S. Gr. Mgr Berthoin, le très pieux évêque d'Autun, qui aima tant sainte Marguerite-Marie, allait obtenir du Saint-Siège, pour Paray-le-Monial, les riches faveurs spirituelles d'un Jubilé extraordinaire.

La pensée de rehausser par un Congrès eucharistique les grandes fêtes qui allaient se dérouler dans « la Cité privilégiée

du ciel » (1), ne pouvait manquer de se présenter aussitôt à l'esprit et au cœur. D'autant plus que n'était pas oublié le souvenir du grand Congrès eucharistique international qui s'était tenu à Paray, en 1897, et qui avait été le dixième de la série.

Mgr Berthoin n'hésita pas à faire sien ce projet et en confia l'exécution à sa Direction diocésaine des Œuvres. Mais celle-ci comprit de suite que pour donner à cette manifestation de foi et de piété toute l'ampleur qui convenait, il fallait en faire un « Congrès national ».

On s'aboucha donc avec le Comité permanent français qui, demeuré en léthargie pendant toute la guerre, fut heureux de cette occasion de reprendre la belle tâche qu'il avait reçue en 1902, du vénéré cardinal Richard, archevêque de Paris. Et on se mit aussitôt à l'ouvrage. Le projet élaboré à Autun fut porté à Paris, examiné en Assemblée plénière, légèrement allégé, et finalement adopté. Réalisé, il donnera notre troisième Congrès eucharistique national.

* * *

Tout Congrès eucharistique comprend deux séries de réunions : des cérémonies religieuses aussi solennelles que possible en l'honneur de Jésus-Hostie et des séances d'étude sur des points relatifs à la théologie et surtout au culte du Très Saint Sacrement.

1° Manifestations religieuses. — A Paray-le-Monial il sembla convenir qu'un Congrès eucharistique commençât un jour de la solennité du Sacré-Cœur. On en fixa donc l'ouverture au dimanche 5 juin.

D'autre part, depuis plusieurs mois, S. Em. le cardinal Amette, confident des pieux désirs d'un grand nombre de nos parlementaires catholiques, avait projeté de conduire, en 1921, à Paray-le-Monial, un pèlerinage d'actions de grâces nationales pour la Victoire. Venu à Paray quelques jours avant sa fin soudaine, le pieux archevêque avait accepté de fixer cette manifestation au jour même de l'ouverture du Congrès eucharistique. Un succès triomphal de la journée semblait donc assuré. La mort foudroyante du cardinal Amette n'y changea rien ; car, à peine promu à l'archevêché de Paris, S. Em. le cardinal Dubois fit sien et adopta le projet de son prédécesseur. On verra plus loin comment il le mena à bonne fin.

Mais n'y avait-il pas un inconvénient à commencer si magnifiquement et à déployer dès l'inauguration le spectacle de la Procession du triomphe qui, d'ordinaire, couronne les Congrès ? Il apparut que, pour soutenir jusqu'au bout l'intérêt après ce début, il faudrait, après les deux journées traditionnelles d'étude, une autre éclatante manifestation en l'honneur du Très Saint Sacrement, avec de nouvelles foules. Et l'événement récompensa l'audacieuse confiance des organisateurs : le couronnement du Congrès fut digne de son ouverture.

2° Les travaux du Congrès. — C'est encore le siège du Congrès qui suggéra le thème des études, du moins pour la première

(1) L'expression est de Léon XIII.

journée (lundi 6 juin). A Paray-le-Monial un sujet s'imposait : celui des relations si étroites qui existent entre la divine Eucharistie et le Sacré-Cœur. Les organisateurs soumirent leur projet à un maître de la question : le R. P. Bainvel, professeur à l'Institut catholique de Paris qui, ayant bien voulu accepter d'être le théologien du Congrès, distribua le sujet en cinq rapports. On les trouve plus loin *in extenso*.

Mais un congrès doit aboutir à des vœux, plus encore, à des résolutions ; comme les autres, la science théologique doit conduire à l'action. Aussi bien, après une journée d'études doctrinales et historiques, il convenait d'en consacrer une autre à des questions d'ordre immédiatement pratique. Ce fut fait le mardi 7 juin, les congressistes ayant consacré cette journée à examiner les principaux aspects de l'apostolat eucharistique auprès des diverses catégories de fidèles.

Les habitués des congrès remarqueront vite dans ce programme du Congrès de Paray, une notable innovation : le petit nombre des questions mises à l'ordre du jour. Les organisateurs avaient, en effet, renoncé délibérément au système de séances simultanées par commissions, jugeant trop importantes les questions choisies pour priver de leur exposé et de leur discussion, une partie notable des congressistes. Nous osons espérer que, devant la valeur des travaux qu'ils trouveront plus loin, nos lecteurs, tout comme les congressistes applaudiront à cette résolution. Car, dès maintenant, nous pouvons bien le dire : le Comité a eu la bonne fortune de trouver, pour traiter chaque sujet, un maître d'une incontestable compétence et de tout premier plan.

II

Programme et Horaire du Congrès

Samedi 4 juin

22 heures. — *Adoration nocturne* à la Basilique, prêchée par le R. P. de Gannay, aumônier de l'Œuvre des Cercles et de l'Union catholique de la France agricole.

24 heures. — *Messe de minuit.*

Dimanche 5 juin

6 h. 30. — *Messe de communion générale,* célébrée à la Basilique, par S. G. Mgr Berthoin, évêque d'Autun.

Allocution de M. le chanoine Collin, sénateur de la Moselle.

La Sainte Communion sera distribuée toute la matinée à la Visitation, à la Basilique et au Dôme du Parc des Chapelains.

9 heures. — *Au Parc des Chapelains : Messe pontificale,* célébrée par S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Paris (Maîtrise et orchestre de Saint-Pierre de Chalon). — Sermon de M. l'abbé Thellier de Poncheville.

10 h. 30. — *Séance d'ouverture*, sous la présidence de M. de Gailhard-Bancel, député de l'Ardèche : 1. Discours de M. Vallat, député ; 2. Discours de M. de Las Cases, sénateur ; 3. Discours de M. le général de Castelnau.

13 h. 30. — *Au Dôme : Magnificat.* — Procession dans la ville et dans les jardins de la Visitation. — Sermon de Mgr Henry, protonotaire apostolique, directeur général de l'Œuvre de Saint-François-de-Sales. — Consécration de la France au Sacré-Cœur. — Chant du *Te Deum.* — Salut solennel du Saint Sacrement.

Lundi 6 juin

7 heures. — *Messe solennelle de communion*, célébrée par Mgr Penon, évêque de Moulins. — Panégyrique de saint Pascal Baylon, patron des Congrès et des Œuvres eucharistiques, par le R. P. Raymond Giscard, supérieur des Franciscains français à Fribourg.

9 heures. — *Première séance d'études*, l'Eucharistie et le Sacré Cœur :

1° Vue d'ensemble du sujet : Rapport du R. P. Bainvel, professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris.

2° Rapports entre les deux dévotions dans l'histoire : Rapport de M. le chanoine L. Garriguet, ancien supérieur du séminaire de Philosophie d'Autun et des grands séminaires d'Avignon et de la Rochelle.

3° Rapports entre les deux dévotions dans la vie et les écrits de sainte Marguerite-Marie : Rapport de M. le chanoine Dargaud, supérieur des Chapelains et curé-archiprêtre de la Basilique de Paray-le-Monial.

14 heures. — *Deuxième séance d'études :* (suite du même sujet).

4° Les rapports entre les deux dévotions dans la Liturgie : Rapport du R. P. Hulin (Eudiste).

5° Institutions et Pratiques où se mêlent les deux dévotions : Rapport de M. le chanoine Crépin, supérieur des Chapelains de la Basilique de Montmartre.

6° Le Règne social du Sacré-Cœur, par S. G. Mgr Nègre, archevêque de Tours.

Communication de M. G. de Noaillat, directeur du Musée eucharistique de Paray-le-Monial, sur les Préliminaires déjà réalisés de la Proclamation de ce Règne social.

17 heures. — *A la Basilique :* chant du *Magnificat.* — Sermon de M. l'abbé Paravy, Aumônier du lycée et Directeur des Œuvres de Jeunesse du diocèse de Chambéry.

Salut très solennel du Très Saint Sacrement, présidé par S. G. Mgr Gouraud, évêque de Vannes.

20 heures. — *Assemblée solennelle :* L'Eucharistie et les problèmes de l'heure.

1° L'Eucharistie « Lumière et force des intelligences. » Discours du R. P. Dehaut, des Frères Prêcheurs.

2° L'Eucharistie « Lien et Ferment social. » — Conférence de M. Eugène Duthoit, professeur à l'Université catholique de Lille et président des Semaines Sociales de France.

Mardi 7 juin

7 heures. — *Messe* célébrée par Mgr MANIER, évêque de Belley. Sermon par le R. P. Arthur DÉPREZ, des Augustins de l'Assomption.

9 heures. — *Troisième séance d'études :* LA PRATIQUE DE LA DÉVOTION EUCHARISTIQUE.

1° « L'Education Eucharistique des Enfants et la Communion précoce » : Rapport de Mgr ODELIN, vicaire général et directeur des Œuvres du diocèse de Paris, président des Congrès Eucharistiques Nationaux.

2° « La Communion dans la vie des jeunes gens et des hommes » : Rapport de M. NINNIN, membre du Comité général de l'A. C. J. F., élève de l'Institut agronomique de Paris.

3° « L'apostolat Eucharistique de la femme chrétienne » : Rapport de M. le chanoine PEUPORTIER, curé de Saint-Roch, à Paris.

14 heures. — *Quatrième séance d'études :* LES ORGANISATIONS EUCHARISTIQUES.

1° « Les Congrès Eucharistiques Cantonaux » : Rapport de Mgr LAMERAND, président de l'Union Apostolique.

2° « Les Hommes de France au Sacré-Cœur » : Rapport de M. François VEUILLOT, vice-président de l'Œuvre.

3° « L'Apostolat de la Prière » : Rapport du R. P. CALOT, directeur de l'œuvre et du « Messager du Sacré-Cœur ».

17 heures. — *A la Basilique :* Chant du *Magnificat* ; — Sermon du R. P. BRISSET, des Frères Prêcheurs. — Salut très solennel du Très Saint Sacrement, présidé par S. G. Mgr GARNIER, évêque de Luçon.

20 heures. — *Assemblée générale :* 1° « La France, Terre eucharistique. » — Discours de M. Louis MERCIER, l'auteur du poème de *la Maison*, des *Pierres Sacrées*, etc.

2° « L'Eucharistie, principe de perfectionnement moral et de gloire éternelle » : Discours du R. P. JUDÉAUX (S. J.).

Mercredi 8 juin, clôture

7 heures. — *Messe de communion* célébrée par un évêque.

9 h. 30. — *Messe pontificale*, présidée par S. Em. le cardinal MAURIN, archevêque de Lyon. (Les chants seront exécutés par le Grand Séminaire d'Autun).

Sermon de M. l'abbé THELLIER DE PONCHEVILLE sur « L'Eucharistie et le Sacerdoce ».

13 h. 30. — *Magnificat.* — Procession en ville et dans les jardins de la Visitation ; — Sermon de Mgr F. de la VILLERABEL, évêque auxiliaire de Tours ; — Renouvellement de la Consécration de la France au Sacré-Cœur de Jésus ; — *Te Deum.* — Salut très solennel du Très Saint Sacrement.

Avis et Renseignements

1° Le Saint-Père étend à la durée du Congrès Eucharistique (5-8 juin) *les faveurs spirituelles du Jubilé.* Et même, en prévision de l'immense affluence des pèlerins les 5 et 8 juin, Sa Sainteté accorde que l'assistance aux processions qui se feront dans les jardins de la Visitation, tiennent lieu ces deux jours-là des visites prescrites pour le gain du jubilé.

2° Le Très Saint Sacrement sera exposé en permanence à la chapelle de la Visitation pendant toute la durée du Congrès.

3° Pendant la durée du Congrès, aucune réunion particulière ne pourra être organisée sans une autorisation explicite du Secrétaire général du Comité, M. le chanoine Mury, qui fixera l'heure et le local des réunions.

4° *Une Permanence* sera organisée presque en face de la Visitation, à partir du 3 juin, jusqu'à la fin du Congrès. — On y trouvera les cartes de congressistes et on y pourra souscrire au compte rendu.

5° *MM. les Ecclésiastiques* voudront bien, dès leur arrivée à Paray, se présenter à cette Permanence, pour qu'on leur fixe par écrit le lieu et l'heure de leur *messe.*

6° MM. les Ecclésiastiques sont instamment priés d'apporter leur *habit de chœur.* Ils ne seront admis dans les enceintes réservées pendant les cérémonies, que revêtus de cet habit.

7° Les Groupes constitués sont priés d'apporter leurs bannières.

8° On trouvera l'*Insigne* du Congrès et le recueil des chants et cantiques, au Monastère de la Visitation et à la Permanence, à partir du 4 juin.

9° Les offices religieux auront tous lieu, sauf indication contraire, à la *Basilique* — et les *réunions du Congrès,* à la Salle des Œuvres, avenue de Charolles.

10° *Des trains spéciaux* s'organisent pour la journée du 5 juin à Paris, au Creusot, à Chalon, etc. (surtout pour des hommes), — et pour la journée du 8 juin, à Mâcon, à Autun, à Verdun, etc.

11° Le Comité d'organisation fait appel à la piété et à la générosité des fidèles pour aider à couvrir les frais très importants du Congrès. Les offrandes devront être remises soit à M. le supérieur des chapelains de Paray, soit à M. le chanoine Mury, à Autun, secrétaire général du Congrès, soit à M. l'abbé de Saiserey, secrétaire-trésorier.

12° *Un compte rendu* sera publié, qui contiendra *in extenso* tous les travaux du Congrès et donnera soit le texte, soit le résumé des principaux discours. — Prix de faveur pour les souscripteurs, avant le 9 juin : *dix francs.* On souscrit aux trois adresses ci-dessus indiquées.

13° Pour assister aux diverses réunions du Congrès, il faudra être muni d'une *Carte de Congressiste.* — Il y en aura de trois espèces : 1° Carte pour toute la durée du Congrès, 5 francs ; 2° Carte d'une journée, 3 fr. ; 3° Carte d'une séance, 2 fr.

De plus, des places numérotées pourront être retenues à la Salle des Œuvres moyennant un ticket de 10 francs.

III

L'Annonce du Congrès

Le programme, une fois établi avec l'approbation de l'autorité compétente, il s'agissait de « lancer » le Congrès, de recruter des Congressistes.

Ce ne fut pas difficile. Il suffit de confier à la Presse ce programme, pour qu'aussitôt et par ses promesses qui, d'ailleurs, ont été toutes tenues, il attirât de très nombreuses adhésions.

D'ailleurs, à la fin de l'introduction de sa Lettre Pastorale pour le Carême de 1921, lettre consacrée précisément à étudier « le Sacré-Cœur et l'Eucharistie », Mgr Berthoin avait annoncé le Congrès :

Nous espérons, écrivait Sa Grandeur, avoir cette année, à Paray-le-Monial, un Congrès eucharistique national. Y a-t-il un meilleur moyen de le préparer et d'en assurer le succès que de provoquer, dès le temps du Carême, votre piété et votre ferveur envers l'Eucharistie ! C'est le but que poursuivent ces Congrès et que, grâce à Dieu, ils ont atteint par le passé dans une large mesure. Nous espérons qu'il en sera de même à Paray-le-Monial et que des fruits de salut très abondants en découleront sur le diocèse et sur la France.

Pour l'instant, le pieux évêque d'Autun s'était contenté de ces quelques phrases, comptant revenir sur ce sujet un peu après Pâques et annoncer solennellement le grand événement. Hélas ! la mauvaise santé du vénéré prélat ne lui permit plus d'écrire à ses diocésains que trois ou quatre lettres de peu de lignes, et il dut, pour annoncer le Congrès, se contenter de quelques brefs communiqués et abandonner au Comité d'organisation le soin de tout régler.

Par contre, le 13 avril, Son Em. le cardinal Dubois écrivait à ses diocésains la belle et importante lettre qu'on va lire :

Lettre de S. Em. le Cardinal Archevêque de Paris annonçant le Pèlerinage de Paray-le-Monial.

Paris, le 13 avril 1921.

Nos très chers Frères,

Un Congrès national eucharistique se tiendra à Paray-le-Monial du dimanche 5 au mercredi 8 juin prochain.

L'importance de ces réunions, où s'avive et se perfectionne la dévotion envers le Saint-Sacrement, n'échappe pas aux catholiques, pour qui l'Hostie sainte est l'aliment divin de la vie chrétienne.

La guerre les avait interrompues. Et en attendant que l'an prochain soit célébré à Rome le 26e Congrès eucharistique international, il a paru bon que la France, qui fut l'inspiratrice de ces pieuses et solennelles assises, en renoue chez elle la tradition.

Paray-le-Monial verra donc, au lendemain de la victoire de la France

et de ses Alliés, les foules accourir, pour honorer l'Eucharistie à l'ombre du sanctuaire où Notre-Seigneur révéla les divines merveilles de son Cœur.

*
* *

Déjà, il y a près d'un demi-siècle — au mois de juin 1873 — de tous les diocèses de France, les pèlerins y accoururent. C'était après les désastres de ce qu'on appelait alors « l'année terrible ». Manifestation splendide de repentir et de confiance ! La France officielle y eut sa part. Au jour de la fête de saint Pierre, 29 juin, cinquante représentants de l'Assemblée nationale vinrent, au nom de cent cinquante de leurs collègues, faire, eux aussi, leur pèlerinage. Ils portaient avec eux une bannière du Sacré-Cœur sur laquelle étaient brodés ces mots : *Sacratissimo Cordi Jesu e legatis ad Nationalem Galliæ Coetum CL voverunt.*

C'était l'*ex-voto* collectif des parlementaires catholiques, cherchant dans une protection surnaturelle le salut de la France. Ils se consacrèrent au divin Cœur et, en même temps, autant qu'il était en leur pouvoir et « de toute la force de leurs désirs », « la France, notre patrie bien-aimée, avec toutes ses provinces, ses œuvres de foi et de charité ».

« Je ne vous remercierai pas », leur dit l'évêque d'Autun, qui les recevait. « On ne remercie pas des cœurs chrétiens comme les vôtres, de remplir leur devoir... Soyez bénis de relever ainsi le drapeau de la vieille foi de nos pères. »

*
* *

En revivant ces souvenirs, Nous nous sommes laissé aller à l'espoir de les voir redevenir une réalité.

Et pourquoi pas ? N'avons-nous pas aujourd'hui des raisons aussi pressantes de nous confier au Cœur de Jésus. Si souvent au cours de la guerre nous l'avons invoqué !

On le sait trop : malgré le rayonnement de notre victoire, les nuages n'ont pas disparu de l'horizon. La paix si chèrement acquise ne sera définitive et féconde que par le règne social du Christ Jésus.

Formule mystique, dira-t-on. Non : programme concret de morale et de législation. Le règne du Christ dans les âmes et sur les sociétés, c'est d'abord l'affirmation et le respect des droits de Dieu ; c'est la pratique des vertus qui sont l'honneur de l'humanité ; c'est l'épanouissement fécond des principes évangéliques qui, depuis vingt siècles, ont été souverainement bienfaisants. Les combinaisons de la politique, les habiletés de la diplomatie, les ressources de la sagesse et de la prudence humaine ne doivent pas s'écarter de ces principes, à plus forte raison leur est-il interdit de les violer.

Or, la dévotion au Sacré-Cœur, pour qui la comprend et en fait l'inspiratrice de sa vie, est le moyen le plus efficace de reconnaître pratiquement la royauté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La répandre, la promouvoir, c'est travailler par des voies surnaturelles et bénies de Dieu à asseoir les bases de la société, à y établir l'ordre, à y assurer la paix et la prospérité.

*
* *

Dans ces sentiments et avec l'espérance bien fondée que Notre voix sera entendue, Nous convions les catholiques de ce diocèse à un *pèlerinage d'hommes* à Paray-le-Monial, pour le dimanche 5 juin, premier jour du Congrès eucharistique national.

Tout spécialement, Nous y invitons les membres du Parlement. Ils sont nombreux, comme il y a cinquante ans, ceux qui, au Sénat et à la Chambre, s'honorent d'être en même temps les fils dévoués de l'Eglise et de la France. Leur présence donnera à la manifestation, que Nous voulons imposante, toute sa signification et toute sa portée.

Qu'on ne cherche pas en Notre appel une arrière-pensée politique quelconque. Il n'y en a point. Cardinal français, Nous demandons à nos diocésains, aux sénateurs et aux députés qui partagent notre foi — quelles que soient d'ailleurs leurs libres opinions personnelles — de s'unir à Nous pour un acte exclusivement religieux, avec l'espoir que Dieu bénira ce témoignage solennel de Notre dévotion et de Notre confiance.

Et cette bénédiction retombera sur la France.

La France ! Nul plus que nous ne la veut glorieuse. Nous sommes fier autant que personne de son prestige et de son génie, dont la religion est la meilleure sauvegarde et la plus féconde inspiratrice.

Daigne le Sacré-Cœur protéger toujours la nation privilégiée qui continue, malgré tant d'obstacles et à tant de titres, de faire par le monde les Gestes de Dieu : *Gesta Dei per Francos.*

. . . . . .

Nous vous renouvelons, Nos Très Chers Frères, l'assurance de Nos sentiments religieusement dévoués en Notre-Seigneur.

† Louis, Card. DUBOIS,
Archevêque de Paris.

IV

Coup d'œil sur Paray-le-Monial et les Préparatifs

Il est inutile de redire ici toutes les raisons qui désignaient Paray comme siège du premier Congrès eucharistique national d'après-guerre.

La pieuse petite ville avait d'ailleurs vu déjà pareil spectacle en 1897, lors du X[e] Congrès international, au sujet duquel Léon XIII avait écrit au cardinal Perraud d'inoubliable mémoire : « Après la ville de Jérusalem, on ne pouvait choisir un lieu qui convint mieux pour y tenir une Assemblée eucharistique que la cité de Paray-le-Monial. C'est là, en effet, que le Christ qui, dans l'institution de l'auguste Sacrement, avait pour ainsi dire, répandu à flots les richesses de son amour, a fait jaillir ces mêmes richesses d'une source nouvelle pour les répandre avec une plus grande profusion, lorsqu'il a révélé le culte de son divin Cœur et que, de là, principalement par la coopération de la B. Marguerite-Marie Alacoque, il a étendu ce culte à l'Eglise universelle. »

Reprenant cette pensée dans la lettre par laquelle, le 14 avril 1897, il annonçait le Congrès à son clergé, le cardinal Perraud ajoutait : « Jésus-Christ, il est vrai, n'a pas institué, à Paray, le Saint Sacrement et n'y a pas souffert sa Passion. Mais il y a révélé les secrets les plus intimes, les douleurs les plus poignantes, les désirs les plus intenses de son Cœur, et il a eu soin que cette révélation, d'une importance capitale pour la piété catholique et par le renouvellement de la ferveur au sein du peuple chrétien, fût indissolublement unie au dogme et au fait de sa présence sous les espèces eucharistiques... » (1).

---

(1) On trouvera ces documents en leur entier en tête du volume consacré au compte rendu du congrès de 1897, par M. l'abbé Léon Gauthey, le futur archevêque de Besançon (à la Chancellerie de l'Evêché d'Autun).

*
* *

La ville de Paray se montra digne du choix qui avait été fait d'elle, et très accueillante pour les milliers de congressistes qui y affluèrent pendant les quatre jours du congrès. Elle apparut toute pavoisée et magnifique à ses hôtes. Maisons particulières et couvents, rues et édifices publics, parc des chapelains et salle du congrès, tout était frais de verdure, brillant de couleurs, riche des plus parlants symboles. Mais la Visitation et la Basilique surtout méritent d'être signalées et louées. Toute la longue façade du béni monastère n'était qu'une page splendide, chantant les louanges du Sacré-Cœur et de sa sainte confidente, et le petit parvis de la sainte Chapelle était ravissant avec ses écussons des évêques présents, ses panneaux rappelant les paroles principales de la Sainte, ses guirlandes fleuries, ses oriflammes multicolores et, la nuit, ses gracieuses lignes de lumière.

La Basilique — et aussi le Dôme du Parc — avaient été somptueusement décorés par les soins de M. le chanoine de Bréchard, avec le précieux concours d'un maître incontesté, le bon M. de Farcy, d'Angers. Cet archéologue passionné d'art religieux, qu'on a souvent, et à juste titre, comparé à Viollet-le-Duc, était surtout un grand chrétien qui faisait sa joie de « travailler pour le bon Dieu. » Il s'était fait une spécialité de contribuer à la décoration des églises, petites et grandes, à l'occasion des fêtes extraordinaires qu'on y célébrait : consécrations, sacres, congrès eucharistiques... Et toujours sa décoration s'harmonisait avec le style de l'édifice et le caractère de la fête. C'est ainsi que tout le *Lauda Sion* chantait, en encadrant les emblèmes de l'Eucharistie, sur les tentures qui couraient le long des nefs de notre Basilique parodienne et sur les bannières géantes, suspendues dans les baies du déambulatoire. Ce fut la dernière grande joie de ce dévot artiste que de travailler à embellir la Visitation, ses jardins et la vieille église bénédictine, à l'occasion des fêtes du Jubilé et du Congrès ; et nous aimons à rappeler que ce vieillard de plus de 80 ans se levait au milieu de ses nuits pour corriger un détail, embellir un motif de décoration et rendre ainsi un plus digne hommage au Cœur de son Dieu et au Dieu de son cœur.

*
* *

N'oublions pas les cinq beaux arcs de triomphe qui traçaient en quelque sorte la voie des pèlerins, à partir de la gare où les Cheminots avaient dressé le premier, tout fait des emblèmes de leur profession.

A la gare encore, grâce à la courtoisie de la Compagnie, un magnifique salon décoré de massifs de fleurs, de tentures de velours rouge et de crépines d'or avait été aménagé pour la réception des éminentissimes Cardinaux, de NN. SS. les Evêques et de MM. les Sénateurs et Députés.

Enfin les communautés et les principales familles de la ville, fidèles à leurs traditions d'hospitalité, avaient mis leurs appartements à la disposition du Comité et voulurent bien offrir aux

prélats, aux orateurs et aux congressistes de marque une réception aussi cordiale que distinguée.

Bref, tout le monde fut ravi : les Parodiens de leurs hôtes, et les visiteurs des Parodiens. « Les heures qu'on passe dans cette ville, écrivait déjà, en 1873, M. de Belcastel, demeurent dans le souvenir et font contracter une dette qui ne pèse et qu'on n'oublie jamais. »

V

Les Congressistes et les Pèlerins

Nous ne saurions mieux faire ici que de reproduire une page de la *Semaine Religieuse d'Autun,* signée J. J. C. (1). Elle dit tout, et le fait excellemment.

« Si la foule est pour quelque chose dans l'éclat d'une manifestation, accuser *40.000 pèlerins* du dimanche au mercredi, c'est dire que les fêtes pouvaient difficilement être plus belles. Ils arrivaient des quatre coins de la France : les bannières de Paris côtoyaient celle de Chambéry, celle de Troyes côtoyait celle de Toulouse. Nous avons horreur des exagérations, mais les chiffres donnés par les divers journaux concordent assez fidèlement avec la somme des billets remis aux employés de la gare et l'apport des lourds camions automobiles.

Paris fournit un large contingent et répondit cordialement à l'appel du cardinal Dubois. Le diocèse d'Autun ne fut pas plus sourd à l'appel de son évêque, et l'on vit arriver des trains spéciaux du Creusot, de Chalon, d'Autun, de Mâcon, de Verdun, — Montchanin, Blanzy, Montceau-les-Mines, Epinac, Mesvres, Saint-Marcel, Anost, Saint-Léger-sous-Beuvray y comptaient de nombreux représentants.

Vous désirez quelques chiffres plus précis !

Deux cardinaux, dix évêques, deux abbés mitrés, une dizaine de protonotaires et de prélats, quatre cents prêtres, des religieux de tous ordres et de tous costumes : cisterciens, dominicains, franciscains, jésuites, eudistes, assomptionnistes, Pères blancs, Pères du Saint-Sacrement, etc...

Quarante sénateurs ou députés s'étaient annoncés ; trente sont venus ; quarante autres ont exprimé le regret de ne pouvoir entreprendre le voyage, ou se sont vus empêchés à la dernière heure.

1.200 cheminots catholiques avec 80 drapeaux sont conduits par leur cher directeur, le chanoine Reymann. L'Union catholique de la France agricole, *qui s'est réservé l'honneur de fournir le blé nécessaire à toutes les messes et à toutes les communions du congrès,* est largement représentée. Nombreux aussi se voient les membres des Unions catholiques des P. T. T. et des métallurgistes, — des organisations ouvrières, — de l'Association catholique de la Jeunesse française avec, à leur

(1) M. le chanoine J. Chevallier, directeur de cette publication.

tête, leur aumônier général, le R. P. Corbillé, et leur président, M. Alexandre Souriac. Ajoutez les boys-scout, gymnastes, patronages, avant-gardes. J'allais oublier la Fanfare de Blanzy, celle d'Anzy-le-Duc et le groupe des Gadz'arts de Cluny (élèves de l'Ecole des Arts et Métiers).

Impossible de dénombrer les membres des pensionnats catholiques, des Enfants de Marie, des Noëlistes, des Ligues féminines. Les plus grands noms se mêlent aux plus humbles, les plus hautes situations aux plus ignorées ; tout le monde n'a qu'un cœur et qu'une âme, l'amour de la patrie et du Sacré-Cœur. C'est l'Eglise qui défile avec sa sérénité séculaire : *O quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum !* »

Et le chroniqueur termine par cette très importante et encourageante remarque :

« En 1873, les foules étaient accourues palpitantes comme aujourd'hui ; hélas ! elles ne ressemblaient que trop à ces francs-tireurs dont la vaillance avait été incapable d'arrêter l'ennemi, faute de sage direction ; l'ennemi de l'intérieur croyait pouvoir les persifler à son aise ; aujourd'hui, enrôlées sous des noms divers, elles ne vont plus à l'aventure comme des brebis errantes et nous touchons du doigt les progrès réalisés dans l'Eglise de France depuis trente ans. C'est la force morale de l'Eglise qui s'impose plus vigoureusement que jamais. En quittant Paray, nous emportons la douce espérance que, malgré tout, la France sera sauvée. »

*
* *

Un bel insigne permettait aux congressistes de se reconnaître. C'était une médaille ovale de grand module frappée pour la circonstance et portant à l'avers un ostensoir adoré par deux anges, avec la légende : « Congrès eucharistique de Paray, 1921 » ; — et au revers l'image de Notre-Seigneur montrant son Cœur, entouré de cette invocation : « *Cor Jesu sacratissimum, miserere nobis* » ; — le tout suspendu à un large ruban de satin rouge portant imprimée une marguerite d'argent.

Quant aux membres du Comité, ils portaient un large brassard de flanelle blanche liseré d'or, et orné d'un magnifique Sacré-Cœur brodé au naturel, par les Visitandines de Moulins.

VI

Le Comité d'Organisation

Présidents d'honneur

S. Em. le cardinal Dubois, archevêque de Paris ;
S. Em. le cardinal Maurin, archevêque de Lyon.

Présidents des séances

S. G. Mgr Berthoin, évêque d'Autun, Chalon et Mâcon ;
Mgr Odelin, vicaire général de Paris, président du Comité permanent national.

Vices-Présidents

Mgr Lamerand, directeur général de l'Union apostolique ;
T. R. P. Maubon, supérieur général des Augustins de l'Assomption ;
M. le chanoine Thomas, vicaire général d'Autun ;
— Tuloup, vicaire général d'Autun ;
— Crépin, supérieur de la Basilique de Montmartre;
— Dargaud, supérieur des Chapelains et curé-archiprêtre de la Basilique de Paray-le-Monial.

Secrétaire général

M. le chanoine Léon Mury, directeur général des Œuvres du diocèse d'Autun.

Consulteur théologique

R. P. Bainvel (S. J.), doyen de la Faculté de théologie de Paris.

Secrétaire trésorier

M. l'abbé de Saiserey, sous-directeur des Œuvres du diocèse d'Autun.

Membres

M. de Boham, président de l'Union catholique de la France agricole ;
R. P. Calot, directeur général de l'Apostolat de la Prière ;
R. P. Eutrope Chardavoine, directeur de *l'Eucharistie ;*
M. le chanoine Collin, sénateur de la Moselle ;
M. Paul Féron-Vrau, directeur de *la Croix ;*
M. de Gailhard-Bancel, député de l'Ardèche ;
R. P. de Ganay (S. J.), aumônier de l'Œuvre des Cercles et de l'U. C. F. A. ;
M. le chanoine de Lavernette, vicaire général et supérieur du Grand-Séminaire d'Autun ;
M. le chanoine Piffaut, vicaire général, Official et Doyen du Chapitre de la Cathédrale d'Autun ;
M. le chanoine Reymann, directeur de l'Union catholique des Chemins de Fer, etc. ;
M. Alexandre Souriac, président de l'Association catholique de la Jeunesse française ;
M. le chanoine Thellier de Poncheville ;
M. François Veuillot, directeur de la *Vie catholique* à la *Libre Parole.*

Secrétariats

Deux secrétariats assurent la préparation du Congrès : l'un, à la Direction des Œuvres, à Autun ; — l'autre, à la Maison

des Chapelains, à Paray-le-Monial. — Pour tout ce qui concerne les travaux et l'organisation générale du Congrès, s'adresser à M. le chanoine Mury. — Pour la location des places, l'achat des billets, les logements, etc..., s'adresser à Paray-le-Monial.

Commission des Cérémonies

M. le Supérieur et MM. les Chapelains de Paray-le-Monial.

Commission de la Presse

Président : M. l'abbé de Saiserey ;
Vice-président : M. Joseph de Valence ;
Secrétaires : MM. Louis Morin, G. de Noaillat.

VII

L'épiscopat et le Congrès

Voici la liste de NN. SS. les Cardinaux, Archevêques et Evêques qui, au nombre de douze, ont rehaussé le Congrès de leur présence :

S. E. le cardinal Dubois, archevêque de Paris ;
S. E. le cardinal Maurin, archevêque de Lyon ;
S. G. Mgr Berthoin, évêque d'Autun, Chalon et Mâcon ;
— Nègre, archevêque de Tours ;
— Gouraud, évêque de Vannes ;
— Manier, évêque de Belley ;
— Penon, évêque de Moulins ;
— Garnier, évêque de Luçon ;
— Halle, évêque auxiliaire de Montpellier ;
— Givelet, évêque titulaire de Guidaris et vicaire apostolique de Fianarantsoa ;
— Castel, évêque de Tulle ;
— F. de la Villerabel, évêque auxiliaire de Tours.

Presque tous les autres évêques de France, retenus dans leurs diocèses respectifs par de graves raisons, mais surtout par les visites pastorales qui se font ordinairement à cette époque de l'année, ou par l'inauguration à Dijon de la statue de Bossuet ont écrit leurs regrets à Mgr Berthoin.

Ce sont NN. SS. les archevêques et évêques d'Agen, Aire et Dax, Aix, Ajaccio, Alger, Albi, Angers, Arras, Auch, Bayeux, Beauvais, Besançon, Blois, Bourges, Carcassonne, Châlons-sur-Marne, Clermont, Evreux, Fréjus, Langres, Laval, Lille, Limoges, Meaux, Mende, Metz, Montpellier, Nancy, Nantes, Nevers, Nice, Oran. Orléans, Pamiers, Poitiers, Le Puy, Quimper, Reims, La Rochelle, Rodez, Séez, Sens, Strasbourg, Saint-Brieuc, Saint-Claude, Saint-Flour, Toulouse, Troyes, Valence, Verdun et Versailles.

Ajoutons que la plupart de Nos Seigneurs les Evêques ont

assuré Mgr Berthoin, dans leurs lettres d'excuse, que non seulement ils s'unissaient par la prière aux congressistes de Paray, mais qu'ils prescrivaient à leur diocésains de le faire au Salut du Saint-Sacrement le dimanche 5 juin : de telle sorte qu'à ce titre encore, cette date fut une véritable journée de prière nationale.

VIII

Le Pape et le Congrès

Il n'était pas possible que le Souverain-Pontife ne fût pas associé à un aussi grand événement religieux que le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial.

En réponse à l'adresse d'hommages et de filial respect que lui avait transmise les congressistes, S. S. Benoît XV daigna donc faire envoyer le télégramme suivant :

Saint-Père, agréant le filial hommage du Congrès eucharistique national, envoie de tout cœur aux cardinaux, archevêques, évêques, prêtres, fidèles réunis, la bénédiction apostolique implorée comme gage des abondantes grâces divines dont la Sainte Eucharistie est la source, pour la régénération et le bonheur des individus et des peuples.

Card. GASPARRI.

*
* *

Le Saint-Père eût voulu faire davantage, et le Congrès de Paray eût été honoré d'un document pontifical beaucoup plus important si l'état de santé de Mgr Berthoin lui avait permis d'écrire au Pape plus tôt que l'avant-veille de l'ouverture même du Congrès.

Une grève des postiers italiens retarda encore l'arrivée au Vatican de cette lettre si tardive. Et néanmoins deux semaines après la fin des travaux et des fêtes de Paray, Mgr l'évêque d'Autun recevait le message suivant :

Segreteria di Stato
di Sua Santita

Dal Vaticano, 13 *juin* 1921.

MONSEIGNEUR,

Votre lettre du 3 courant est parvenue aux mains du Saint-Père le 12 du même mois! Voilà pourquoi la Bénédiction que vous avez implorée par cette lettre pour les travaux du Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial n'a pu vous être adressée pour le dimanche 5 juin.

L'occasion pourtant ne manquera pas à Votre Grandeur pour faire connaître aux pèlerins accourus si nombreux à

ces fêtes combien Sa Sainteté a agréé leurs hommages et leurs vœux et que c'est de tout cœur qu'Elle accorde à tous la Bénédiction Apostolique, gage des meilleures grâces du Ciel.

Veuillez recevoir, Monseigneur, l'assurance de mon entier dévouement en Notre-Seigneur.

Signé: PIERRE, Cardinal GASPARRI.

DEUXIEME PARTIE

Les Fêtes et les Cérémonies religieuses du Congrès

CHAPITRE PREMIER

La Journée de Prières nationales

(5 juin 1921)

Cette journée, liturgiquement consacrée à la solennité du Sacré-Cœur, a servi de préface grandiose au Congrès. Elle a été l'action de grâce du peuple de France, au Cœur de Jésus, pour la Victoire.

Comme il convenait, elle fut présidée par Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris, entouré de l'Evêque du Sacré-Cœur et de plusieurs de ses frères dans l'Episcopat.

Elle fut, plus particulièrement la journée des hommes, et parmi les 17.000 pèlerins — d'aucuns disent 20.000 — qui vinrent à Paray ce dimanche, on en compte plus de 8.000, dont mille de Paris, ayant à leur tête, la poitrine barrée de l'écharpe tricolore, trente-et-un membres du Parlement, sénateurs et députés, représentant expressément une centaine de leurs collègues. Il est juste de les nommer. Ce sont six sénateurs : MM. les chanoines Delsor et Collin, d'Alsace et de Lorraine, MM. Bobin-Chevaye, Duquaire, Stuhl et Fortin ; vingt-cinq députés : MM. le général de Castelnau, Lenail, Balanand, Le Cour-Grandmaison, Ruellan,

Antier, Balande, Crolard, Boissard, Rendu, Caron, Maire, Vallat, Pfleger, Seltz, Mauriès, Fortin, Inizan, Duval-Arnould, Tixier, Marc Sangnier, Brogly, Guibal, Delachenal et de Gailhard-Bancel.

Au dernier moment s'étaient excusés, retenus par des empêchements imprévus, MM. Grousseau, le comte de Leusse, de Las-Cazes, le marquis de Juigné, Molinié, Roquette, Concoureux, Saint-Maur et Magne. Et, auparavant — nous l'avons dit — plus de soixante de leurs collègues avaient exprimé à S. Em. le cardinal Dubois, leurs regrets de ne pouvoir répondre à son invitation.

Instinctivement, l'arrivée des trente parlementaires catholiques à Paray, réveilla le souvenir des manifestations de 1873. Mais le directeur de la *Semaine Religieuse d'Autun* n'a pas hésité à l'écrire : « Les fêtes du 29 juin 1873 ont été éclipsées par celles du 5 au 8 juin 1921. Nous n'avions plus, c'est vrai, l'attrait de l'inédit, ni l'agréable surprise d'une démarche inouïe dans les fastes de la vie parlementaire, mais tandis que, en 1873, seul le sanctuaire des apparitions retentissait de la voix du seul M. de Belcastel, le 5 juin 1921, 20.000 pèlerins, arrivés de tous les coins de la France, pouvaient à leur aise, avec enthousiasme, applaudir, sous les frais ombragés du parc des chapelains, MM. de Gailhard-Bancel, Xavier Vallat, le docteur Pfleger, le général de Castelnau. En 1873, le cri « Pitié mon Dieu » projetait sans cesse sur tout l'office sa plaintive harmonie, nous pleurions à la rencontre de la bannière de l'Alsace enchaînée, c'était la tristesse, c'était l'angoisse, c'était le deuil : en 1921, notre joie ne s'éteint pas subitement avec la dernière note du *Gloria* comme au jeudi-saint. Tout au contraire, elle s'exalte au fur et à mesure que les journées s'avancent, et finit par éclater formidablement avec le *Te Deum* du 8 juin. En 1873, c'était le temps brumeux des semailles, semailles de la dévotion nationale au Sacré-Cœur ; en 1921, c'est le jour ensoleillé d'une première moisson de gloire; c'est le triomphe de la France, et c'est aussi le triomphe du Sacré-Cœur proclamé hautement le grand facteur de la victoire. C'était l'expiation et le cri de détresse ; c'est maintenant l'action de grâce, la louange pleine, sereine et sonore. *Sit laus plena, sit sonora, sit jucunda, sit decora mentis jubilatio.* »

§ I. — La Nuit d'Adoration et les Messes de Communion

Toute la journée du samedi et surtout la soirée avaient été marquées par l'animation la plus pittoresque. Les Parodiens se hâtaient d'achever leurs préparatifs et la décoration de leurs maisons et de leurs murs ; et les étrangers arrivaient de toutes

parts. Aux trains du soir surtout, l'affluence fut considérable, et toute la population de la ville se pressait devant la gare au moment où fut reçu, dans le salon d'honneur, avec des fleurs, de la musique et des compliments de bienvenue, l'éminentissime archevêque de Paris, et avec lui les prélats, les députés et les orateurs du Congrès. Pendant une heure ou deux, ce fut le va-et-vient vertigineux des autos officielles, l'installation de nos hôtes et leur réfection après un long voyage.

Mais dix heures vont sonner ; le calme s'est fait en ville et, malgré la fatigue de la route et de la journée, la Basilique s'est remplie.

Dans la ville où l'Heure-Sainte a été demandée par Notre-Seigneur à ses vrais amis, une *Nuit d'adoration* devant le Très Saint Sacrement exposé va préluder aux grandes cérémonies du lendemain.

Le prédicateur en fut le R. P. de Ganay, aumônier de l'Œuvre des Cercles et de cette Union catholique de la France agricole dont nous avons déjà signalé la touchante et pieuse initiative de fournir le blé nécessaire à la confection des Pains eucharistiques du Congrès.

L'animateur infatigable de cette nuit de prière, s'inspirant de l'exemple des veillées de Montmartre, fit réciter le chapelet à la foule, en lui proposant les intentions les plus capables de l'émouvoir. Son thème général fut le Sacré-Cœur et la France ; et tour à tour il parla de nos morts de guerre, de nos devoirs d'après-guerre, de la famille française, des reconstructions nationales, du travail, du devoir social, de la confiance dans l'avenir. Et l'attention resta soutenue, pendant une heure et demie, et la prière fervente. « Ces gens furent bien braves », me dit en sortant, quelqu'un qu'avait émerveillé cette constance dans le recueillement.

A 11 h. 30, ce fut la procession, et à minuit, la Messe, pendant laquelle un chapelain de Paray, M. l'abbé Henry, et le secrétaire général du Congrès, eurent la consolation de distribuer longtemps, très longtemps, la Sainte Communion.

*
* *

La cérémonie achevée, beaucoup de monde sortit, mais beaucoup de gens aussi restèrent, et d'autres arrivèrent. Et les messes succédèrent aux messes jusqu'à une heure avancée de la matinée, et les communions aux communions. Il en fut de même partout à Paray, ce jour-là et les trois jours suivants, mais avec plus d'empressement encore, on le conçoit, à la chapelle de la Visitation.

Ces messes si ferventes et les communions qu'on y distribua pendant quatre matinées, presque sans discontinuer, qui les dénombrera ? et tous les triomphes intimes du Maître, tous les accueils aimants qui lui furent faits au fond de tant de consciences ? Pour avoir échappé aux yeux des hommes, ce côté du Congrès ne fut pas le moins important ; il dut être le plus agréable au Cœur de Jésus ; il sera peut-être le plus efficace.

Parmi toutes ces messes, il y en eut une, chaque matin, plus solennelle. Celle du dimanche fut célébrée à la Basilique, par Mgr l'Evêque d'Autun, à 7 heures, pour les pèlerins arrivés de Paris et du Creusot, par les premiers trains.

L'allocution avait été demandée, pour inaugurer cette journée des parlementaires, à M. le chanoine Collin, sénateur de la Moselle. Ce fut un vrai sermon sur la nécessité de revenir aux vertus chrétiennes foncières et de les entretenir par la pratique eucharistique que prêcha simplement et fortement aux hommes qui formaient la majeure partie de son auditoire, le saint prêtre qu'était ce grand patriote. Nous aurions aimé à reproduire ici son discours si substantiel ; mais les sténographes du Congrès n'étaient pas encore arrivées à cette heure matinale, et la mort du vénéré chanoine, survenue prématurément à Metz le 30 novembre 1921, ne lui a pas permis de reconstituer son sermon, comme il nous l'avait promis. Du moins demeure le bien qu'a fait aux âmes, à cette première heure du Congrès, cette parole vraiment apostolique.

§ II. — La Messe pontificale

Dans un Congrès eucharistique, on ne saurait mettre en trop magnifique relief l'acte générateur de l'Eucharistie : le divin Sacrifice de la Messe. Il convient, au contraire, de l'entourer de tout ce que l'Eglise possède de majesté dans ses rites, de tout ce que les arts peuvent produire de beauté.

Aussi bien est-ce une Messe pontificale d'une incomparable splendeur qui ouvrit la série des grandes cérémonies du Congrès.

Ce fut en plein air — nulle église n'eût été assez vaste — dans le beau parc des Chapelains, en lisière du jardin de la Visitation, sous la voûte élancée d'une nef de superbes platanes aboutissant au Dôme monumental, que recouvrait, à l'infini, la coupole azurée d'un ciel sans nuage.

Est-il besoin d'ajouter qu'en ces fêtes eucharistiques, les organisateurs s'appliquèrent avec un soin jaloux à ce que Notre-Seigneur fût honoré exactement comme Il veut l'être et que, par suite, les cérémonies se déroulèrent dans l'ordre le plus parfait

et le respect scrupuleux de toutes les prescriptions liturgiques ?

D'ailleurs, la seule personnalité de l'officiant l'aurait garanti pour la Messe pontificale que nous racontons, puisqu'elle fut célébrée par S. Em. le cardinal Dubois, archevêque de Paris, dont tout le monde se plait à louer le si profond recueillement à l'autel, l'impeccabilité liturgique et la majestueuse dignité.

Au trône, Son Eminence fut assistée par MM. les chanoines Thomas, Tuloup et Piffaut, vicaires généraux d'Autun ; et à l'autel en qualité de diacre et de sous-diacre d'office, par MM. les abbés Pierre Desroches et Jean Gauthey, chapelains de Paray, — un autre chapelain, M. le chanoine de Bréchard, remplissant les fonctions de maître des cérémonies.

Face au trône, toute une imposante rangée de prélats : NN. SS. Berthoin, évêque d'Autun ; Nègre, archevêque de Tours ; Gouraud, évêque de Vannes ; Penon, évêque de Moulins ; Manier, évêque de Belley ; Halle, évêque-auxiliaire de Montpellier ; le T. R. Dom Chautard, abbé de Sept-Fons ; le T. R. Père Louis, abbé de Saint-Rémy, en Belgique ; Mgr Henry, protonotaire apostolique ; Mgr Odelin, président des Congrès eucharistiques nationaux ; Mgr Colson, etc., etc.

Puis, au bas du Dôme, d'un côté, les Parlementaires, revêtus de leurs insignes ; et de l'autre, un groupe imposant de chanoines, de prêtres, de religieux de tous ordres et de tous costumes : cisterciens, dominicains, franciscains, jésuites, eudistes, assomptionnistes, Pères Blancs, religieux du Saint-Sacrement ; et, derrière eux, voici les Cheminots catholiques groupés en masse autour de leurs étendards chatoyant au soleil et conduits par leur infatigable aumônier, Mgr Reyman ; les délégations des organisations et syndicats ouvriers, de l'Union catholique de la France agricole ; les nombreux représentants des Cercles de l'A. C. J. F., des sociétés de gymnastes catholiques et de nos troupes de Boys-Scout. Plus en arrière et tout à l'alentour, sur les gazons, la foule innombrable des citadins et des ruraux venus de tous les points de la France, mais où se détachent les groupes compactes que des trains spéciaux ont amenés de Chalon et du Creusot.

*
* *

Tout frissonne dans cette cathédrale de verdure, depuis les voûtes de feuillage jusqu'aux cœurs des fidèles ; tout y chante, depuis les petits oiseaux cachés dans la ramure jusqu'aux voix et aux instruments si expressifs de l'excellente maîtrise de Saint-Pierre-de-Chalon, qui entraînèrent si puissamment toute cette foule à prier, unanime.

Les pièces propres à l'Office du Sacré-Cœur furent empruntées à l'Edition vaticane du Graduel et exécutées avec une science et une intelligence du « grégorien » qui font du plain-chant la forme la plus intelligible et la plus « recueillante » de la prière collective.

Quant aux chants communs, ils furent choisis parmi les plus authentiques chefs-d'œuvre de la musique religieuse : Le *Kyrie* fut celui de la messe du Pape Marcel, à six voix mixtes, de Palestrina. D'une allure joyeuse et sonore qui procure aux voix toute leur ampleur et toute leur souplesse, il fut chanté « a capella ». Le maître Charles Gounod fournit le *Gloria,* le *Sanctus* et le *Benedictus* de sa Messe chorale entièrement construite sur le motif du *Credo* du IV[e] mode. L'orchestre du C. S. P. remplaça sous la ramure des grands arbres les orgues des cathédrales. L'*Agnus,* extrait de la Messe de César Franck, est une pièce exquise qui fut rendue avec tout l'art qui sied au grand maître.

N'omettons pas de louer un *Veni Sponsa Christi,* de style palestrinien, à trois, quatre et six voix égales et mixtes, écrit pour la circonstance en l'honneur de la Sainte de Paray, par le digne Maître d'une si remarquable Chapelle, M. l'abbé Jean Duverne, et qui fut exécuté avec une rare perfection, à l'Offertoire, également « a capella ».

Pour finir, c'est l'*Alleluia* du « Messie d'Hœndel », qui éclate et produit son superbe effet accoutumé. Mais comme il est bien de circonstance aujourd'hui, pour marquer la transition entre l'office grandiose qui s'achève et la cérémonie d'un tout autre genre qui va suivre immédiatement !

Toutefois, avant de raconter cette nouvelle séance, il faut reproduire ici le discours que prononça, à l'évangile de la Messe pontificale, M. le chanoine Thellier de Poncheville, l'orateur obligé de toutes nos grandes solennités religieuses et nationales. Nous nous abstiendrons de qualifier ce sermon, non plus que tous les autres discours qui vont constituer la meilleure partie de ce volume. Il ne s'agit pas ici de critique littéraire ni d'analyse oratoire. La valeur des pièces que nous publions apparaîtra d'elle-même à l'esprit averti de tous nos lecteurs.

§ III. — Sermon prêché par

M. le Chanoine THELLIER DE PONCHEVILLE

à la Messe d'ouverture
du Congrès Eucharistique de Paray-le-Monial
le Dimanche 5 Juin 1921

L'Eucharistie et la Paix

Eminence (1), Messeigneurs, mes Frères,

Les dernières grandes solennités eucharistiques qui se déployèrent sous le ciel de France à la gloire de l'Eucharistie, s'achevaient à Lourdes, vers la fin de juillet 1914, quand soudain la guerre éclata. Elles avaient été le suprême effort du Christ pour empêcher le déchirement des peuples chrétiens : sa foi les rassemblait dans la maison de sa mère, inspiratrice de douceur, autour de son hostie, ouvrière d'union, comme pour resserrer le lien religieux de leurs âmes. Et cependant, malgré lui, malgré nous, l'attentat fratricide fut consommé.

Depuis lors, ces manifestations triomphales furent suspendues: d'autres les remplacèrent. Eloignée des voies où voulait la conduire le Dieu de vie et de paix, l'humanité déroulait pour des fêtes sanglantes, sur ses plaines qui tremblaient d'effroi, l'interminable procession de ses combattants. Avec des millions de cadavres, elle dressait des reposoirs à la mort.

Même après que l'hécatombe a pris fin, on ne reverra plus pendant de longues années, dans ces régions funèbres, les radieux cortèges du Saint Sacrement. Trois mille églises gisent sur nos champs dévastés, réclamant justice des uns, sollicitant la charité des autres. Vous qui appartenez à des diocèses préservés, n'oubliez pas les diocèses qui ont payé de leur sacrifice la rançon de notre commune délivrance !

Aujourd'hui, la parenthèse tragique est enfin fermée : nos congrès eucharistiques recommencent. Honneur à ceux qui ont voulu cette renaissance rapide et qui, pour lui donner tout son éclat, ont choisi Paray-le-Monial comme son berceau ! Car cette terre, bénie entre toutes nos terres, a été témoin d'un des plus beaux pactes d'alliance de notre patrie avec le Dieu de nos autels, et nulle part mieux qu'en ce sanctuaire on n'a vu briller, sous la pâleur du pain sacré, la flamme de l'amour divin qui veut se propager à travers le monde pour embraser toute l'humanité d'amour fraternel.

Honneur à vous, habitants de la cité du Sacré-Cœur, qui n'avez rien négligé pour que cette journée fût douce aux yeux, bienfaisante aux âmes et digne des fêtes du Ciel !

(1) S. Em. le cardinal Dubois, archevêque de Paris.

Honneur à vous tous qui affluez en pèlerins des contrées voisines ou des provinces lointaines ! Honneur à ces jeunes gens de nos écoles, à ces cheminots, à ces artisans de l'industrie ou de la terre qui apportent ici l'hommage de leur travail au Maître de toute richesse ! Honneur aux membres du clergé et du parlement qui sont, chacun en son poste, les reconstructeurs d'un pays que le Christ a tant aimé ! Honneur à nos évêques qui prodiguent à cette vaste assemblée la parure de leur présence et le bienfait de leurs bénédictions !

Honneur tout spécialement à vous, Monseigneur d'Autun ; à vous Eminence. L'un et l'autre, vous ajoutez cette fatigue à tant d'autres fatigues que nous pourrions craindre que ce soit désormais une tradition épiscopale, en ce diocèse comme à Paris, de s'épuiser avec une endurance souriante, jusqu'au jour où, brusquement, cesse de battre le cœur d'un pasteur qui s'est usé au service de son troupeau (1).

*
* *

Pourquoi cette foule et pourquoi cette pompe ?

En des heures encore pleines de trouble, nous venons proclamer publiquement notre foi dans les forces de salut que garde au monde la sainte Eucharistie. Car à cette frêle poussière est suspendu l'espoir de la paix que les peuples cherchent avec fièvre dans la confusion des tentatives humaines impuissantes et dont nous connaissons, nous, le divin secret. Si la terre est dans l'angoisse, c'est qu'elle n'a pas assez reçu le don de Dieu.

L'ébranlement du drame qui l'a secouée jusque dans ses entrailles continue de se faire sentir aux frontières, où des rumeurs inquiétantes se raniment, et aux carrefours de nos usines, où, après la guerre étrangère, menace d'éclater la guerre civile. Nous sommes donc voués à d'éternelles tueries ? Sur nos ruines d'hier, d'autres conflits devront aggraver demain l'irréparable désastre ? Ne nous rencontrerons-nous donc que pour nous haïr et ne déploierons-nous jamais notre héroïsme que pour nous égorger ? Malheureuse humanité, pourquoi tes fils, au lieu d'assurer ensemble leur commun bonheur, s'acharnent-ils à ces déchirements sans trêve ? Quelle est la plaie de ton âme par où s'en vont toujours nos espérances d'harmonie universelle, et quelle main aura assez de puissance pour fermer cette blessure que nous sommes incapables de guérir nous-mêmes ?

Aveugles, les esprits superficiels qui ne voient le désordre que quand le désordre, sortant des consciences où il a son principe, descend dans les rues et soulève des émeutes, agite les races rivales et déchaîne les antagonistes homicides !

Par delà nos troubles sociaux et nos commotions internationales, c'est une crise de vérité et de moralité qui fait notre premier tourment.

Les hommes ne savent plus s'aimer parce qu'ils ne connaissent plus assez la doctrine et la force qui rendent possibles les sacrifices nécessaires à leur concorde. Ils ont ouvert les portes

(1) Le 24 février suivant, Mgr Berthoin devait rendre son âme à Dieu (N. D. L. R.).

de leur civilisation à un docteur d'égoïsme et à un perturbateur de la paix, le matérialisme corrupteur, dont le *credo* n'a qu'un dogme : la vie est faite pour le plaisir ; la morale une affirmation : chercher ici-bas toute sa joie ; la sociologie, un mot d'ordre : se débrouiller pour arriver, s'enrichir pour jouir. Cette abominable thèse, en nous jetant avidement sur les biens de ce monde, nous jette fatalement les uns contre les autres.

Car elle encourage le déchaînement de nos convoitises qui doit, quelque jour, provoquer le débordement de nos colères contraires. Elle rend les cœurs jaloux de leur bien et envieux du bien d'autrui, prompts à s'irriter et à se quereller. Elle fait des peuples impénétrables les uns aux autres, et que toute piqûre d'amour-propre exaspère jusqu'à les décider au meurtre. Elle exagère dans les poitrines qu'elle paganise le goût de la conquête, l'avidité du butin, l'arrogance de la force. Elle donne au puissant le désir d'abuser de sa supériorité pour l'accroître encore au détriment d'autrui en écrasant ceux qui sont faibles sous la tyrannie de son glaive ou sous le poids de son or. Au terme du chemin où elle nous a engagés avec ses promesses menteuses de paix, elle nous condamne à ces rixes dont la violence nous fait mutuellement souffrir et peut recommencer de nous faire mourir.

Tant que l'humanité livrera son âme à ces suggestions néfastes, rien ne sera capable de prévenir le renouvellement des catastrophes anciennes où elles eurent déjà leur part de responsabilité. Plus nous voudrons vivre uniquement pour la terre, et plus la vie y deviendra impossible en ces inévitables et inapaisables conflits.

* * *

Hommes d'Etat, soucieux de ces problèmes, vous reconnaissez que, malgré la sagesse de vos lois, votre action s'arrête au seuil des consciences qu'il faudrait transformer. Diplomates, vous découvrirez peut-être les formules qui concilieront les intérêts en dispute, mais vous ne disposez pas des vertus qui pourraient réconcilier les cœurs. Travailleurs des champs ou de l'atelier, vous êtes à la recherche d'une charte sociale qui mette fin aux crises dont souffre votre profession. Mais vous sentez bien que toutes les ingénieuses initiatives de votre dévouement et de votre organisation syndicale chrétienne resteront incomplètes si l'on n'obtient pas d'un grand nombre de consciences une discipline volontaire et une abnégation profonde ; si chaque professionnel, refusant de maîtriser son amour-propre, ne se subordonne pas spontanément à une loi morale et ne renonce pas à un peu du bien qu'il convoite afin d'accroître l'avantage commun dont tous bénéficieraient.

Mais cette conversion est une œuvre désespérante aux forces humaines. Ce redressement de nos égoïsmes, incompatible avec une philosophie enfermée dans les courts horizons terrestres. Qui donc, parlant de plus haut et agissant avec d'autres énergies, nous rendra ce service de changer nos cœurs pour changer le monde ? Il faudrait l'acclamer, celui-là, comme notre bienfaiteur le plus éminent et nous hâter de favoriser son intervention parmi nous comme notre meilleur espoir de salut.

Depuis dix-neuf cents ans, quelqu'un accomplit ces prodiges dans les vies qui s'ouvrent loyalement à son influence. C'est notre Dieu, professeur magnifique de fraternité et de générosité, qui enseigne ces vertus en toutes nos églises, incomparables écoles de dévouement.

Les vrais chefs entraînent en passant les premiers. Vous les connaissez, ces entraîneurs de l'héroïsme français : il en est ici d'illustres, au premier rang. Chef idéal, le Christ est passé le premier, sur la voie de l'immolation, s'élevant jusqu'aux sommets où nul n'ose le rejoindre et du haut desquels, cependant, il jette aux chrétiens son appel impérieux : *Vous aussi, vous donnerez votre vie, comme je l'ai fait, pour vos frères !*

Au sein de cette société gangrenée d'égoïsme et disloquée par son âpre avidité de posséder et de jouir, en un siècle qui en vient presque à renier son idéal d'humanité dont il avait connu l'enchantement, notre Sauveur s'obstine à se sacrifier chaque jour, sur nos autels, à notre service. Nul parti politique, nulle école de morale philosophique ou scientifique ne peut présenter à l'imitation de ses disciples un modèle qui ressemble à celui-là. Serait-il le seul à pratiquer ainsi sa loi du désintéressement, son exemple suffirait à défendre nos consciences contre le scepticisme. Près de lui, nous nous sentons encouragés à mortifier nos penchants égoïstes et à exalter cette bonne volonté de support et d'entr'aide mutuels qui doit faire de chacun d'entre nous l'artisan courageux de son règne de paix.

Son hostie — poussière muette et déjà si éloquente ! — n'est pas seulement la voix qui nous rappelle sans cesse la grande loi de son Evangile. Elle est aussi le secours qui nous permet d'y conformer notre faiblesse. En son apparente infirmité, elle contient de telles puissances régénératrices ! Grâce à elle, le cœur même du Dieu qui est la Charité infinie vient, pendant quelques instants, battre contre notre pauvre cœur. Sa vie se communique à nos âmes et verse en notre sang sa propre passion d'amitié généreuse. Elle nous arrache à la médiocrité de nos affections naturelles, pour nous soulever d'un même élan vers lui et vers ses frères ; car la communion à Jésus-Christ est un principe d'union à toute l'humanité. S'attacher à lui, c'est nécessairement se dévouer à elle.

Parce que le catholicisme voit à l'œuvre, chez les meilleurs de ses fils, cette vertu fraternelle de ses tabernacles, il ne doute pas qu'elle ne puisse réaliser progressivement, en ce monde, même tout frémissant des batailles d'hier, la Cité de Dieu, dont l'unité profonde doit s'affirmer de plus en plus à travers les âges, reflétant au milieu des ombres et des imperfections d'ici-bas l'image de la Cité parfaite où nous serons tous un, dans la possession collective du Bien suprême.

Si la civilisation chrétienne a un sens, ce progrès ne peut-être une chimère. L'Eglise laisse donc les sceptiques à leur découragement, les timides à leurs gémissements, les incrédules à leur détresse qui ne veut pas de son secours ; elle laisse les violents faire appel à la haine, les mécontents ne rêver que des représailles brutales de la force. Elle persiste à croire à un ordre social et international qui reposerait sur l'ordre fondamental : celui des consciences régies par sa loi de justice, celui

des cœurs donnant enfin leur adhésion à sa grande doctrine de charité et nourris de son pain d'amour.

Notre génération passera-t-elle près de cette espérance sans l'apercevoir et l'accueillir ? Du moins, vous qui croyez en Jésus-Christ, vous qui savez que son hostie porte en elle plus de puissance qu'il n'en faut pour fonder la paix humaine, vous voudrez faire la preuve de ce dont notre foi est capable pour le salut commun. Puisque nous affirmons posséder dans nos livres et dans nos temples le secret de bannir de la terre les haines qui la désolent, les troubles qui consument sa richesse, les fléaux monstrueux qui creusent des gouffres d'épouvante sous les pieds des nations, font jaillir le sang des soldats et les larmes des mères : prouvons-le ! Notre temps ne se rend plus guère aux raisonnements ; il reste facilement sceptique en face des grandes thèses : il lui faut des faits, des évidences vivantes. A chacun de nous d'être le témoin de notre foi, l'ostensoir au cœur duquel brilleront visiblement la beauté des vertus de l'Evangile et la fécondité des forces de l'hostie !

*
* *

Cet après-midi se déroulera dans les rues de Paray votre splendide cortège à la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Vous ne vous contenterez pas de cette manifestation éphémère : de retour chez vous, vous déroulerez dans votre domaine professionnel, dans vos initiatives charitables et dans vos entreprises sociales, l'éclatant cortège de vos dévouements chrétiens qui seront l'hommage constant de votre vie à son magnifique Inspirateur et l'apologétique la plus séduisante pour attirer vers lui les esprits qui méconnaissent encore son bienfait.

C'est la France qui a reçu mandat de redire à tous les cœurs humains le message de charité le plus sublime que pouvait leur faire entendre le Cœur même d'un Dieu. Sans doute, avions-nous puisé, dans les dons faits à notre race et dans l'héritage de notre baptême national, un goût plus vif de ces sentiments généreux qui nous prédestinait à en être les confidents et les apôtres. C'est encore la France qui, sous une inspiration venue encore d'en-haut, a entrepris d'organiser périodiquement dans les grandes capitales de l'univers, les triomphes universels de l'Eucharistie. Nous n'avons franchi les frontières des peuples et envahi le monde que pour y porter le programme de fraternité du Sacré-Cœur et les promesses de paix qui rayonnent du sacrement de son amour.

Dieu sait son histoire : il connaît la nôtre, c'est lui qui l'a faite. Il n'a pas oublié cette propagande d'amitié chrétienne, internationale que nos congrès ont poursuivie, jusqu'à la veille même de la conflagration impie. Au lendemain de la guerre, alors qu'un ordre nouveau s'ébauche et que l'humanité brisée essaye de reformer son union, c'est encore à notre pays qu'il convenait de donner le signal des vastes rassemblements d'âmes autour d'un autel, afin d'aider au rassemblement spirituel des peuples sous l'égide du divin Guide de la paix.

De Paray-le-Monial, où se restaure la tradition de nos solennités eucharistiques nationales, nous irons donc l'année prochaine à Rome pour convier toute la chrétienté à la manifes-

tation unanime de sa foi. La France y sera, à son rang d'honneur historique : après quinze années de rupture, elle vient de renouer la tradition de quinze siècles de fidélité. Au milieu des nations mêlées sous la coupole de Saint-Pierre, des mains françaises soutiendront les mains du Pape qui élèveront au-dessus de toutes les têtes et de toutes les frontières l'hostie devant laquelle toute puissance humaine fléchit le genou, toute iniquité se sent criminelle, toute inimitié doit s'apaiser. Et les nefs de la basilique mondiale retentiront du cri d'appel qui a toujours trouvé un écho chez nous et que nos efforts ont loyalement essayé de répercuter partout : « Aimez-vous les uns les autres, même vous les ennemis d'hier, redevenus les communiants de la même vie divine ; aimez-vous les uns les autres, en pratiquant la justice et en demeurant dans la paix. »

§ IV. — La séance parlementaire au Dome

La messe pontificale vient de s'achever ; S. Em. le Cardinal officiant a remplacé les ornements pontificaux par la *Cappa magna* de pourpre. Pendant que retentissent les derniers *Alleluia* et les dernières sonorités de l'orchestre, le décor a changé. Au bord du Dôme on a placé, face à la foule, une rangée de sièges. Quatre députés — encadrés par les deux sénateurs-prêtres d'Alsace et de Lorraine, dont l'écharpe tricolore barre d'un rayon lumineux la soutane noire qui fut si longtemps de deuil — y prennent place.

Avant de les présenter, l'un des doyens de la Chambre, le vénéré M. de Gailhard-Bancel, qui fut un des principaux instigateurs de la manifestation si réconfortante de ce jour, et qui préside cette assemblée parlementaire d'un nouveau genre, en indique la signification. Il proclame les droits imprescriptibles de Dieu et salue l'âme chrétienne de la France, celle des morts tombés pour la justice, celle des vivants, héritiers de leur tâche inachevée.

Puis, c'est un jeune député du même département de l'Ardèche, M. Xavier Vallat, glorieux mutilé qui a laissé une jambe et un œil sur le champ de bataille, qui vient, sous un tonnerre d'applaudissements, redire ce que fut la part du Sacré-Cœur dans l'héroïsme de nos soldats comme dans la conduite de la guerre, et ce que nous devons maintenant attendre et obtenir de Lui dans la paix.

L'enthousiasme grandit encore, s'il est possible, quand le Docteur Pfleger, député du Haut-Rhin, se leva pour claironner « la joie immense des Alsaciens retournés à la mère-patrie » et pour proclamer, lui aussi, que c'est du Sacré-Cœur que vient le salut dont jamais l'Alsace n'avait douté.

Enfin, c'est le Général DE CASTELNAU, en tenue de campagne, avec la poitrine constellée de décorations, qui apparaît. L'enthousiasme devient du délire. Je ne suis pas venu, dit-il, faire un discours ; je suis venu, comme vous, « remercier à deux genoux le Sacré-Cœur, vainqueur des fils de Luther. » Et le grand chef militaire évoque alors, en penseur et en chrétien, tantôt avec énergie, tantôt avec humour et bonhomie, la « redoutable aventure de la guerre pleine d'imprévu et de ces *impondérables* que Dieu s'est réservés pour la suprême conduite des événements ». Et, pour finir, l'illustre soldat proclame son invincible confiance en l'avenir.

..... Mais pourquoi insister davantage ? puisque nous avons la bonne fortune de pouvoir reproduire la sténographie de ces quatre discours qui furent quatre magnifiques actes de foi.

Discours de M. de Gailhard-Bancel

Député de l'Ardèche

EMINENCE,

Je dois à la bienveillance de Monseigneur l'Evêque d'Autun et à mon ancienneté à la Chambre l'honneur de vous remercier, au nom de mes collègues du Parlement, d'avoir bien voulu nous convier à ce pèlerinage national, dans cette cité de Paray-le-Monial, berceau de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, dans ces sanctuaires privilégiés où les douleurs et les angoisses, les espérances et les joies de la patrie se sont toujours exprimées avec un élan et une confiance indicibles.

En invitant à ces solennités les membres du Sénat et de la Chambre des Députés qui s'honorent d'être en même temps les fils dévoués de l'Eglise et de la France, Votre Eminence ajoutait : « Leur présence donnera à la manifestation, que nous voulons imposante, toute sa signification et toute sa portée. Qu'on ne cherche pas dans notre appel une arrière-pensée politique quelconque : il n'y en a point.

« Cardinal français, nous demandons à nos diocésains, aux sénateurs et députés qui partagent notre foi, quelle que soit d'ailleurs leur libre opinion personnelle, de s'unir à nous pour un acte exclusivement religieux, avec l'espoir que Dieu bénira ce témoignage solennel de notre foi et de notre confiance. »

C'est bien dans le même esprit qui a dicté à Votre Eminence son appel que nous l'avons accueilli, mes collègues et moi.

Appartenant à des groupes divers et reflétant des tendances politiques variées, nous sommes ici en notre nom personnel, pour nous acquitter d'un devoir de notre conscience chrétienne.

Nous sommes de ceux qui pensent que les responsabilités grandissent avec le pouvoir, et que la fonction dont la confiance de nos citoyens nous a honorés se traduit avant tout par de nouveaux devoirs. Qui pourrait s'étonner, dès lors, que nous éprouvions le besoin de chercher ensemble, dans le cadre émouvant de cette journée de prières nationales, une vue plus nette de ces devoirs, et que nous venions demander à Celui qui a promis aux amis fidèles de son Cœur adorable toutes les grâces nécessaires dans leur état, la lumière et les inspirations faute desquelles nous ne pourrions envisager sans angoisse nos responsabilités.

Elles sont particulièrement lourdes pour des représentants du peuple français, en ces années si importantes de son histoire, et vraiment décisives pour son avenir. Quelque variées que soient les ressources de la sagesse humaine, il arrive toujours une heure où elle se révèle courte par quelque endroit. L'impuissance de l'homme à bâtir sur le roc force alors les esprits les plus positifs et les plus soucieux des réalités à regarder en haut et à se poser avec angoisse la question qu'au lendemain de la déclaration de guerre j'ai entendu tomber des lèvres d'un de nos hommes politiques peu habitué à prononcer ce nom : « *Dieu sera-t-il avec nous* ? »

L'événement l'a prouvé : Dieu fut alors avec nous. Et nous sommes réunis ici pour lui apporter, avant toutes choses, l'hommage de notre immense gratitude.

Les espérances radieuses que l'aube du 11 novembre 1918 nous annonçait ne sont pas toutes, hélas, réalisées. La joie de voir rentrer dans la communauté française les chères provinces, dont les emblèmes attendaient depuis quarante-huit ans, dans la chapelle de la Visitation, le moment de secouer leurs voiles de crêpe, reste assombrie par les difficultés économiques, le malaise social, les instabilités de la vie internationale, triste héritage de la guerre qui nous a été imposée et qui, après elle, laisse un monde bouleversé.

Tout cela est vrai. Et il est vrai aussi que Dieu n'est pas à sa place dans le traité, et que les reconstructeurs du monde nouveau n'ont pas osé rattacher officiellement leur œuvre à Celui qui est la pierre angulaire de toute civilisation et le fondement de toute paix solide.

Mais la Providence a d'admirables revanches. Partout où brille et rayonne la justice, Dieu est là ; et la France a vraiment été, tout le long de la montée douloureuse qui l'a fait paraître un peu comme le Christ des nations, rayonnante de la droiture de ses attitudes et de la justice de sa cause. Et si les hommes politiques ont gardé le silence à l'égard de Dieu, ce silence regrettable n'a-t-il pas été, dans une large mesure, compensé par l'immense supplication où s'est manifestée, à la surprise de ceux qui l'ignoraient, l'âme chrétienne de la France ?

Oui, Dieu a entendu l'appel des foyers de l'intérieur et des tranchées du front ; Dieu a entendu la prière virile et humble d'un peuple en armes, représenté devant Lui par ses plus illustres chefs. Dieu a entendu surtout le *cri du sang,* versé avec tant de générosité par tous ceux qui ont été appelés au suprême sacrifice

et offert par beaucoup d'entre eux avec une foi et une charité qui ont permis d'évoquer à leur sujet les splendeurs et les consolations du martyre chrétien.

Ah ! ce cri du sang de nos morts ! Il est une de nos meilleures raisons d'espérer. Mais Dieu veut en entendre un autre aujourd'hui : c'est le cri des vivants, c'est la prière ardente, confiante, publique, de ceux qui croient en Lui, des chrétiens qui se sentent tenus, non seulement de garder leur foi dans l'intime de leur conscience, mais de l'affirmer hautement dans leur vie sociale comme dans leur vie privée. Et ce n'est pas seulement leur prière qu'Il attend, c'est leur action, leurs efforts : effort individuel, effort collectif pour le bien, pour faire rayonner la vérité. Il n'aide jamais que ceux qui s'aident eux-mêmes ; et dans la grande œuvre du salut de la France par la paix, il veut que nous soyons ses collaborateurs comme nos fils l'ont été dans la guerre.

C'est pour accomplir ce devoir de la prière publique et collective et nous préparer à remplir le devoir de l'action, que vous nous avez conduits ici, Messeigneurs, vous, nos chefs spirituels, les représentants vénérés de cette Société religieuse avec laquelle nous nous sommes réjouis de voir la France renouer des relations séculaires dans des conditions dignes d'elle et dignes de l'Eglise.

Aussi bien, la société civile que nous représentons, nous, pour la plupart les élus de populations où la foi est encore vivante et agissante, vous la représentez aussi, Messeigneurs, comme citoyens français, comme les chefs de la plus nécessaire, de la plus noble, de la plus digne de respect des corporations, qui, pour n'avoir plus un caractère officiel, n'en constitue pas moins la plus grande des forces morales et sociales du pays.

Saluer l'Episcopat français, c'est saluer une autorité aimée et respectée entre toutes, une autorité quinze fois séculaire et cependant plus vivante que jamais, et incomparablement adaptée aux nécessités de notre époque si profondément troublée.

Je n'en veux pour preuve que l'indomptable énergie des évêques des régions envahies qui ont renouvelé, en face des nouveaux barbares, les gestes qui ont valu à leurs prédécesseurs lointains le titre glorieux de « Défenseurs de la Cité ».

Vous avez aussi le droit de parler au nom de la société civile et de vous considérer comme les représentants de la nation française vous tous, si nombreux ici aujourd'hui, qui avez été délégués par les associations patronales et ouvrières, les syndicats de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, les Unions catholiques des Cheminots, des Métallurgistes et des P. T. T. Vous êtes venu déposer aux pieds de Notre-Seigneur les hommages et les besoins des professions auxquelles vous appartenez et qui constituent le fondement solide de notre relèvement économique et social. Soyez-en félicités, vous particulièrement, chers amis de l'*Union catholique de la France agricole* qui avez pourvu par l'offrande empressée de votre plus pur froment à l'immense banquet eucharistique de ce matin.

Je vous salue aussi avec respect et reconnaissance, soldats de la grande guerre, membres des sociétés d'anciens combattants, de blessés et de mutilés, qui, par vos souffrances et votre vaillance, avez acquis des droits imprescriptibles à la reconnaissance du pays et à la sollicitude du Parlement.

Je vous salue, chefs de famille, qui, après avoir déjà en grand

nombre consacré vos foyers au Sacré-Cœur, êtes venus, aujourd'hui examiner devant Dieu vos grands devoirs vis-à-vis de ces enfants à la garde et à la formation desquels sa Providence vous a préposés et qui sont l'avenir et l'espoir de la France victorieuse. Puissiez-vous lui donner nombreux, très nombreux, des fils qui combleront le vide laissé par leurs frères aînés, tombés au champ d'honneur.

Vous aussi, vous êtes une des grandes forces de la Société ; et pour la bonne marche des affaires publiques, je souhaite que par le vote familial vous acquériez une part plus importante dans le choix des représentants du Pays.

Soyez-donc une fois encore remerciés de nous avoir amenés à Paray-le-Monial aujourd'hui, Messeigneurs. Grâce à vous, grâce à vous tous, Messieurs, qui, avec nous, représentez pour une large part notre pays, l'appel de la France chrétienne est monté et continuera de monter vers Dieu avec le cri du sang de nos morts. Par le Cœur sacré de son divin fils, Dieu sauvera la France dans la paix comme, il y a bientôt trois ans, Il l'a sauvée dans la guerre.

Discours de M. Xavier Vallat

Député de l'Ardèche

EMINENCE, MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

C'est un très grand honneur pour moi, après le président de cette première séance, que d'ouvrir le feu des allocutions qui vont s'égrener pendant ces trois jours de prière et de louange à Dieu eucharistique et au Sacré-Cœur.

Cet honneur, je le reçois et je l'apprécie, non pas comme s'adressant à mon inexpérience et mon bas âge parlementaire, mais comme un hommage adressé à mon intégrité physique dévastée et au symbole que je représente à mon corps défendant, tiré malheureusement à beaucoup trop de milliers d'exemplaires de la jeune génération sacrifiée. Et je pense aussi que mon guide et mon mentor dans la vie politique, que le vétéran, que nous aimons tant, des parlementaires catholiques, que le grand mutilé du cœur qu'est M. de Gailhard-Bancel a voulu me laisser l'occasion de remercier hautement le Sacré-Cœur de Jésus de la protection manifeste qu'il a étendue sur les armes de France.

Ai-je besoin de vous rappeler que si la France n'a pas été officiellement consacrée par le Gouvernement au Sacré-Cœur,

du moins l'armée française tout entière s'est abritée sous son palladium. Dans combien de cagnas le fanion du Sacré-Cœur n'éclatait-il pas, offrant le symbole saisissant de son Cœur saignant dans la blancheur de l'étoffe tricolore pour dire tout ce que l'amour de Dieu ajoute à l'amour de la Patrie ! Sur combien de vareuses a-t-on vu fixé cet insigne des zouaves Pontificaux, souvenir aussi de la mère, de l'épouse, de la sœur qui avait voulu l'épingler elle-même sur l'uniforme de l'être cher qui partait pour les protéger !

Il ne m'appartient pas, à moi, recrue obscure de l'immense armée, de dire tout ce que le culte du Sacré-Cœur a pu augmenter : la lucidité, l'énergie, l'esprit de décision de nos grands chefs sur qui pesait l'écrasante responsabilité de la conduite de la guerre, car un général, illustre entre tous, pourrait lui-même, tout à l'heure, vous dire tout ce qu'il a pu puiser dans ce culte, et avec une éloquence plus grande que la mienne, car c'est l'éloquence de celui que je prétends le premier de France; et il pourrait le dire aussi avec son âme de grand chrétien.

Mes amis, il est certain, en tous cas, et je puis l'affirmer après d'autres, que le culte du Sacré-Cœur de Jésus a mis la confiance absolue, le calme suprême si nécessaire à l'heure du danger, dans le cœur de soldats innombrables.

C'était d'abord, non pas, certes, la certitude que la mort ne les effleurerait pas de son aile ; mais c'était la foi que leur culte au Sacré-Cœur leur ouvrirait toutes grandes les portes de la cité éternelle si l'heure suprême sonnait pour eux, et surtout la confiance inébranlable dans la dilection si souvent manifestée par Dieu envers le peuple et la terre de France.

Dilection envers cette terre où les pieds de la Vierge Mère se sont posés en maints endroits ; envers ce sol nourricier de tant de sang de Dieu, où la volonté divine s'est manifestée si souvent pour un peuple qui est le peuple élu de Dieu dans les temps modernes ; pour cette nation demeurée la grande nation catholique malgré tout et qui, malgré ses erreurs, a su ne jamais complètement déchoir ; pour ces familles si nombreuses qui continuent à envoyer, à travers l'univers entier, tant de religieux et de religieuses continuateurs de la foi.

Et tout cela, chez le soldat chrétien comme chez celui qui croyait peu ou pas, aboutissait à une confiance absolue dans la protection du Sacré-Cœur sur la France. C'était à ses yeux comme un devoir de Dieu, une obligation contractée par Lui-même envers la France.

Je me souviens qu'un jour le Père S..., ce prêtre admirable, aumônier de notre division, me conta la rencontre qu'il avait faite en ligne. Un vieux territorial avait couru à lui sur la route et lui montrant son insigne du Sacré-Cœur : « Pardon, Monsieur l'Aumônier, est-ce que c'est bien catholique, ça ? — Mais oui, c'est tout ce qu'il y a de plus orthodoxe. Pourquoi me demandez-vous cela ? — Je vais vous dire. Hier, j'étais allé au ravitaillement. Comme de juste j'avais mon insigne agrafé à ma vareuse. Lorsqu'à un tournant de rue j'ai rencontré un général à moustache blanche qui m'a poursuivi à cause de mon insigne. J'ai pensé que pour qu'un général français trouve que ce n'était pas bien, il fallait que ce ne soit pas catholique. » Il avait oublié, il n'avait même pas pensé que le général Sarrail — car c'était

lui — pouvait avoir sur le culte du Sacré-Cœur une conception différente de la sienne.

Ce culte universel de l'armée pour le Sacré-Cœur a été béni par Dieu et il nous a envoyé la victoire qu'avaient méritée, pour notre part, dans la mesure humaine, la vaillance de nos troupes et le génie de nos chefs.

Oui, Il a sauvé la France de la domination germanique. Comment allons-nous l'aider pour la maintenir grande et forte dans une paix assombrie de tant de deuils et qui semble encore hésitante à se poser définitivement sur la terre ? Comment ? Tout simplement en acceptant le divin modèle du Christ, en nous souvenant et répétant à notre tour le cri jailli de son Cœur Sacré : « Je m'apitoie sur la foule ! » Comment ? Mais en nous souvenant qu'Il a dit, pour donner la preuve de sa divinité : « Grâce à moi les boiteux marcheront, les aveugles verront, les lépreux seront purifiés, les pauvres évangélisés. »

La guerre nous a apporté tout ce qu'un peuple peut souhaiter de grandeur morale ; il nous appartient maintenant de lui assurer la grandeur matérielle en augmentant la prospérité économique de notre pays. Or, quelles sont les doctrines qui s'offrent à nous ?

Le matérialisme, d'abord. L'individualisme économique qui, soumis à la loi de la concurrence, aboutit à la ruine du patron ou à la malfaçon. Il n'est pas exagéré de dire que ce système a fait faillite et qu'un chrétien ne saurait soutenir en face un syndicalisme révolutionnaire, nourri d'illusions, pareil à une sibylle assise sur un trépied d'argile, car il repose sur trois erreurs fondamentales ou la méconnaissance des faits.

Mais en face, nous, catholiques, n'avons-nous rien à offrir à la foule affamée de justice sociale ? Si ; nous avons, nous aussi, notre doctrine, et elle n'est pas d'aujourd'hui. Elle a été ébauchée par Laplace, codifiée par La Tour du Pin, claironnée aux quatre coins de France par Albert de Mun. Ils ont des continuateurs aujourd'hui qui ont posé la thèse catholique de l'organisation professionnelle.

Car il est faux, comme le prétendait Karl Marx, que le monde soit tranché en deux classes sociales. Il n'y a pas, au point de vue de la production, de classes sociales. Il y a des groupes économiques, des industries qui vivent, l'une du tissu, les autres du charbon ou du verre ; et les intérêts des ouvriers, contremaîtres, ingénieurs et patrons qui vivent du tissu ou du verre sont communs ; car il faut, pour qu'ils soient heureux, les uns et les autres, que l'industrie dont ils vivent soit prospère ; l'intérêt primordial est l'intérêt général de l'industrie. Ce n'est qu'après que viennent les intérêts particuliers des agents de la production.

Ainsi, l'organisation catholique, attentive à la réalité des faits, a voulu organiser les professions. Elle les a organisées en conseils locaux, d'abord, en partant de la cité, en conseils régionaux ensuite, en passant à la région ; en conseils nationaux enfin.

Mais, vous le savez comme moi, il ne suffit pas à une théorie d'être séduisante pour vivre ; et cette théorie, si belle soit-elle, si conforme à la raison, ne serait rien si elle ne s'appuyait sur la foi. Foi en la France qui, aux jours sombres de la guerre nous faisait dire : « La France ne peut pas périr ! » Foi en Dieu,

ensuite, en une récompense au dela et par-dessus l'humanité ; et il est certain que si la thèse catholique et sociale peut satisfaire pleinement l'intelligence et l'esprit de tous les hommes soucieux de l'intérêt national, on ne peut pas assez souligner tout ce que la foi catholique efficace y apporte de fécondité.

Oui, le catholicisme social — ou plutôt le catholicisme tout court, car ce mot est assez grand pour ne pas avoir à être grandi — en rappelant que la haine ne doit pas habiter le genre humain, en rappelant aux riches de cette terre que s'ils sont les dépositaires légitimes, intéressés même, ils sont aussi les dépositaires responsables de trésors dont Dieu leur a confié la gérance et dont Dieu leur demandera des comptes, qu'ils sont des trésoriers créés par Dieu, en rappelant à tous, riches et pauvres, que le travail est une loi divine, en rappelant à tous, enfin, sans cesse, l'immense phrase d'amour qui domine tout l'évangile : « Aimons-nous les uns les autres », le catholicisme n'est pas seulement le plus puissant, mais le seul pacificateur social.

Mes amis, une tâche s'offre à nous dans notre sphère propre ; et cette tâche, Dieu l'a toujours taillée à la mesure de nos forces. Nous devons l'accepter avec la pensée que lorsque Dieu donne à quelqu'un de nous une supériorité quelconque, morale ou matérielle, il nous confère en même temps, comme le disait tout à l'heure mon confrère, plus de devoirs qu'il ne nous donne de droits. Nous devons vivre notre foi, la mettre dans les actes de notre vie. Et, certes, le labeur qui s'offre à nous peut paraître effrayant, surhumain ; mais nous ne devons pas nous décourager pour cela. Il est possible que nous ne voyions pas le succès de notre effort. Nous nous heurterons à la rage des uns, à l'hostilité dédaigneuse des autres, à l'ironie de certains autres. Mais je vous rappellerai que les chrétiens ont à la base même de leur foi un souvenir qui doit les empêcher de désespérer.

Il y a dix-neuf cents ans, par un sombre après-midi de vendredi où le ciel semblait porter le deuil de la terre, un homme agonisait sur un gibet, entre deux malfaiteurs. Il avait dit : « Je suis le Fils de Dieu » ; on avait ricané. Il avait dit : « Je suis la vérité et la vie ! », et on l'avait bafoué. Il avait dit : « Je suis le Roi de la terre ! », on lui avait craché au visage. Et maintenant, il expirait sur le gibet d'infamie, abandonné du monde entier, n'ayant plus auprès de lui que sa Mère, Marie, et son plus jeune disciple, saint Jean. Ses yeux ne s'ouvriraient plus ; ses lèvres ne parleraient plus ; son cœur avait été vidé de son sang et ne battrait plus. Jamais échec n'avait paru plus complet, faillite plus irrémédiable. Et cependant, le jour de Pâques, sa tombe scellée, gardée par les soldats romains s'entrouvrait; et les paroles qu'il avait semées partaient à la conquête de la terre. Elles passaient les fleuves et les mers, triomphaient des persécutions, des hérésies plus funestes que les persécutions ; elles surmontaient l'indifférence, plus néfaste que les hérésies. Et Jésus-Christ est bien le roi du monde. Et nous, les fils du Crucifié, ses héritiers directs, nous aurions le droit de désespérer au premier obstacle ? Allons donc, nous n'en avons pas le droit.

Mes amis, travaillons sans défaillance, sans espoir d'une récompense terrestre. Travaillons seulement pour le règne de Dieu sur terre, heureux si, au hasard de notre vie, au hasard

de la grande relève nous pouvons nous rendre ce témoignage que toute notre existence peut tenir dans cette courte devise : « Par la claire raison et par l'ardente foi, pour la France et pour Dieu ».

Discours de M. le Docteur Pfleger

Député du Haut-Rhin

Vous n'attendez certainement pas de moi un discours à l'égal des allocutions éloquentes que nous venons d'entendre.

Comme représentant de l'Alsace catholique, je veux, en toute simplicité, sans aucun art oratoire, vous remercier de l'accueil fraternel que nous avons trouvé et trouvons toujours chez vous, et vous dire publiquement la joie immense que nous ressentons tous, les catholiques d'Alsace, de nous retrouver enfin au foyer de la Mère Patrie, à laquelle une force brutale nous avait arrachés. Cette force avait atteint les extrêmes limites de la perfection et se croyait sûre de la réalisation prochaine de son rêve de dominer le monde. La puissante Allemagne était arrivée, dans son arrogance, à un degré où la superbe devient un blasphème. Délibérément elle s'est jetée dans la mêlée criminelle qu'elle avait suscitée. Mais elle a perdu la partie ; et si elle a pu être terrassée, c'est à nos braves poilus, à nos chefs glorieux que nous le devons, c'est entendu ; mais tous les efforts héroïques et toutes les combinaisons savantes auraient été vaines si le Dieu tout-puissant n'avait pas étendu sa main protectrice sur nos armées et notre pays.

Le Sacré-Cœur de Jésus a sauvé la France, son pays de prédilection : nous en étions convaincus d'avance, en Alsace ; et c'est le Sacré-Cœur qui a préservé miraculeusement notre chère Alsace où son culte est si répandu et si profondément ancré dans l'âme des populations. Car si grand que soit le miracle de la Marne, la protection de l'Alsace pendant la guerre n'est pas moins miraculeuse.

Les Allemands avaient juré notre perte et nous avaient menacés des mesures les plus barbares pour le cas où ils seraient obligés d'abandonner notre sol. Tous les préparatifs étaient faits pour transformer notre beau pays en un vaste désert. La décision funeste devait être réalisée dans la quinzaine. Et voici que le colosse allemand s'écroula, et son effondrement fut tellement rapide que nos bourreaux furent obligés de traverser le Rhin en toute hâte, impuissants et battus.

Ces événements ne sont-ils pas extraordinaires et miraculeux ?

Oui, l'Alsace a été miraculeusement protégée pour avoir pu être rendue presque intacte à la France. Et pour rendre gloire à Dieu de tout ce qu'il a fait pour nous, nous sommes venus avec vous, dans ce lieu de grâces et de bénédictions où l'Alsace, autrefois, était venue déposer sa plainte.

Je m'empresse de profiter de l'occasion qui s'offre à moi pour vous dire que nous sommes décidés à défendre avec toute notre ténacité proverbiale nos droits et nos intérêts religieux, et pour vous confier que nous estimons pouvoir vous payer une partie de notre dette de reconnaissance en vous aidant de toutes nos forces à reconquérir les vôtres le plus tôt possible. Pendant 48 ans, notre brave population a résisté, avec le succès que vous connaissez, à l'oppression et à l'invasion de la domination étrangère ; elle n'est pas décidée à courber son front devant une poignée de sectaires anticatholiques. Dans les bastions de l'Est, nous ne faillirons pas à notre tâche de défendre en première ligne la France contre tout ennemi, quel qu'il soit, et nous crierons à tous ceux qui voudront attenter à nos droits et à notre liberté : « On ne passe pas, les Alsaciens sont là ! »

Pour se refaire, la France a besoin de l'aide de tous ses enfants, et les catholiques ne sont pas les derniers à répondre à l'appel de la Patrie. Catholique et française, l'Alsace sera fidèle à sa renommée, à ses traditions séculaires ; elle saura servir l'Eglise et Dieu en servant la France !

Discours

de

M. le Général de Castelnau

Député de l'Aveyron

Vous m'en voudriez certainement si, m'attachant étroitement aux indications téméraires du programme qui annoncent un discours, je tentais de retenir plus longuement votre attention. Le programme a trop présumé de mes faibles forces. Je risquerais, en essayant de vous garder encore ici quelque temps, je risquerais, dans l'infirmité de ma parole chancelante, d'affaiblir les impressions profondes, de dissiper les émotions salutaires soulevées dans vos esprits et dans vos âmes par les belles pensées, par les idées substantielles qui viennent de vous être présentées

avec les accents entraînants d'une éloquence puissante, prenante, pénétrante, persuasive. Je me bornerai donc, dans cette journée nationale de prières de reconnaissance, je me bornerai donc à fléchir comme vous le genou respectueusement, humblement, sincèrement, devant le Sacré-Cœur de Jésus, devant le Maître de toutes choses dont la puissance et la miséricorde ont arraché mon bien-aimé pays à l'étreinte barbare, mortelle, des malheureux fils de Luther.

« La guerre, Messieurs, est redoutable aventure, formidable aventure toujours », disait, il y a quelque quinze ans, le saint, le grand évêque d'Orléans, l'évêque de Jeanne d'Arc. Formidable aventure... et quelle plus formidable aventure que la lutte gigantesque qui vient de bouleverser l'ancien et le nouveau monde, d'étendre son domaine sanglant sur l'immensité des mers, et jusque dans la profondeur azurée des cieux ! Et qui pouvait décider, et qui a, en dernière analyse, décidé de l'issue de ce conflit mondial qui a dépassé en étendue, en horreur, en fureur, tout ce que l'imagination humaine avait pu concevoir ? « Celui qui règne dans les cieux et de qui relèvent tous les empires... » Tous les empires... même ceux qui, dans l'ombre et le mystère d'une savante organisation, préparent longuement, minutieusement, puissamment le déchaînement soudain et foudroyant du fléau de la guerre dans un monde séduit, possédé par le rêve d'un chimérique et déprimant pacifisme.

Quel que soit le fini des préparatifs, quel que soit le degré de probabilité des prévisions humaines, quelle que soit l'habileté des combinaisons stratégiques et tactiques, il reste, dans les facteurs multiples et variés du grand problème de la guerre, de redoutables inconnus que l'infirmité humaine est impuissante à dégager, sans parler des agents atmosphériques, de la pluie et du beau temps, rebelles à tous les communiqués, quelque bien rédigés qu'ils soient. Que de fois un accident imprévisible est venu contrarier et déjouer même les conceptions qui apparaissaient comme les plus judicieusement établies. Napoléon Ier lui-même, le maître de la guerre, reconnaissait le pouvoir souverain d'où nous dépendons tous, lorsqu'il écrivait au Directoire : « Non, non, je ne veux pas remettre au sort d'une bataille le fruit de mes premières conquêtes. » Il n'était donc pas le maître, lui, le maître de la guerre, le maître des batailles.

C'est que, dans toutes les entreprises de l'activité humaine, il y a un imprévu, un impondérable que Dieu se réserve pour lui, parce que Dieu seul peut tout réduire à sa volonté, comme le proclamait du haut de la chaire sacrée l'Aigle de Meaux, dont le génie prophétique a été splendidement célébré hier sous les voûtes des cathédrales qui ont jadis retenti de l'éclat de son verbe inspiré.

Et alors, Messieurs, l'esprit humain, dans son insatiable curiosité, se demande comment et pourquoi le Dieu des armées, ignoré officiellement en France, a pu tout de même jeter un regard de miséricorde et de bonté sur notre nation que des Pharisiens d'Outre-Rhin — et d'ailleurs aussi — appelaient complaisamment : la grande pêcheresse ? Il est très téméraire, je le sais, de sonder les desseins de la Providence. On nous a appris qu'ils sont impénétrables et nous en faisons tous les jours l'expérience. Mais les pauvres d'esprit, les simples cherchent toujours des

explications même de ce qui est inexplicable. Ils se disent : « L'enjeu de la partie engagée, c'était l'avenir, plutôt: l'existence même de la France, de la France patrie de Charlemagne, de saint Louis, de Bayard, de Duguesclin, de saint Martin, de saint Vincent de Paul, de sainte Geneviève, de sainte Jeanne d'Arc, de sainte Marguerite-Marie, de Bossuet, Bourdaloue, Racine, Corneille, Pascal, de Pasteur. Mais, toutes ces gloires religieuses, ces gloires militaires, ces gloires intellectuelles, peuvent-elles sombrer dans la nuit d'une race profondément humiliée ou même peut-être abolie ? Et tous ces saints, là-haut, aussi bons français dans le Ciel qu'ils l'ont été sur la terre, doivent, dans la Patrie céleste, intercéder pour leur patrie terrestre auprès du divin rédempteur du monde et le solliciter d'avoir égard à leurs mérites.

Et, plus près de nous, est-ce que, dans cette période de jours sombres, d'heures troubles, d'années de fléchissement d'avant-guerre, est-ce que nous n'avons pas été les témoins d'une splendide floraison de sacrifices particulièrement méritoires ? Un jour vint — *dies illa, dies iræ* — où nos maîtres furent chassés des maisons où ils se consacraient à l'éducation chrétienne de nos enfants ; et, en dépit des difficultés, des obstacles de tout ordre dressés devant leurs généreux efforts, ils ont poursuivi, soit en France, soit à l'étranger, leur œuvre sainte, secondés, suivis par la fidélité de familles ardemment attachées aux lois du décalogue, et cela au prix de douloureuses suspicions et de durs sévices. Et puis, les humbles religieux voués à l'éducation chrétienne du peuple furent expulsés des multiples écoles où, depuis de longues années, ils élevaient de nombruses générations populaires dans la crainte de Dieu et l'amour de la patrie. Un édit orgueilleux avait cru en avoir fini avec ce qu'il appelait dédaigneusement « l'obscurantisme ». Alors s'élèvent d'humbles maisons d'enseignement catholique où des instituteurs et institutrices libres vivent et travaillent dans la détresse de traitements de famine et dans la ferveur d'un apostolat aussi laborieux que fécond. Vous connaissez comme moi telles communes où des membres de l'enseignement public récoltent avec peine quelques recrues pour leurs écoles, tandis que les rares écoles libres sont insuffisantes pour recevoir la population catholique scolaire qui vient frapper à leur porte.

Est-ce que vous ne pensez pas que ces religieux, les familles qui leur ont été fidèles, ont acquis quelque mérite dans le Ciel ?

Et ce n'est pas fini. Le clergé français dut un jour, dans un acte splendide d'obéissance, se condamner à la pauvreté, à la mendicité ; et il s'y condamna avec une abnégation, un empressement, une unanimité, un élan, une crânerie qui ont fait l'admiration du monde. J'en ai recueilli les témoignages dans des nations catholiques, à l'étranger ; et aussi j'en ai recueilli les échos de la bouche d'hérétiques et de schismatiques. L'Europe, paraît-il, ne nous envie pas les bienfaits de notre Administration ; mais je vous affirme qu'elle nous envie notre admirable clergé français, et plus particulièrement depuis que nos frères d'Alsace sont venus renforcer ce magnifique corps de l'Eglise militante.

Et alors, Messieurs — et j'en fais tomber la responsabilité sur Nos Seigneurs les Evêques et sur vous tous... Vous nous avez

appris le dogme de la réversibilité des mérites et de la communion des Saints, et nous y croyons fermement ! En présence de ces mérites accumulés, est-ce que le bon Dieu, qui connaît bien la France puisqu'Il y est venu il n'y a pas si longtemps, est-ce que le Bon Dieu, qui sait tout, peut rester neutre ? Non, il n'est pas resté neutre, et c'est comme cela que nous avons gagné la guerre.

Ces pensées, Messieurs, ont certainement soutenu vos courages, affermi vos espérances, et ont aussi allégé le lourd fardeau des deuils cruels, répétés, multipliés pendant la grande guerre. Ces mêmes pensées soutiendront votre robuste patience, revivifieront votre ardeur au travail, décupleront vos énergies dans la dure et inquiétante épreuve de la paix.

Vous en serez d'autant plus soutenus qu'instruits par les leçons des âges passés et par l'expérience d'hier, vous saurez qu'en travaillant ardemment pour Dieu vous travaillerez efficacement pour la France de demain et pour la France de toujours !

*
* *

Il est midi quand cette superbe manifestation religieuse, liturgique d'abord et finalement patriotique, prend fin. Aussi, tandis que les groupes se hâtent de rejoindre hôtels, restaurants et auberges ou s'asseyent pittoresquement dans tous les coins d'ombre, — Mgr d'Autun réunit à « l'Abri des Pèlerins », autour d'une table hospitalière, Son Em. le cardinal Dubois et les prélats, les sénateurs et les députés, les orateurs et les organisateurs du congrès, les principales personnalités de la région et du pèlerinage, les représentants de la presse et des œuvres, etc...

Le banquet fut aussi charmant de simplicité cordiale que parfaitement servi. A l'heure des toasts, M. Duval-Arnould, l'éloquent et sympathique député de Paris, salua son archevêque avec une exquise délicatesse. Puis Mgr Berthoin ouvrit son cœur pour dire sa joie et faire acclamer le Pape. Enfin, le cardinal Dubois eut pour tous les mots les plus aimables.

« On était en famille, a écrit *La Croix :* une famille qui s'aimait, comme s'aimeraient toutes les familles si Dieu en était le roi. »

§ 5. — La Grande Procession

Ce fut une triomphale apothéose du T. S. Sacrement. Et d'abord une merveille d'organisation, grâce au zèle de MM. les chapelains, des commissaires et à la bonne volonté de tous.

D'ailleurs, toutes les précautions avaient été prises et on avait distribué à profusion, dans la foule, le programme imprimé qu'on va lire.

Ordre de la Procession du 5 juin 1921

1) Suisses.
2) Porte-Croix et Acolytes.

1er Groupe

3) Drapeaux du 1er Groupe.
4) Tambours, clairons et gymnastes de « L'Espérance », de Montceau-les-Mines.
5) Trompettes et Boys-Scout de Montchanin-les-Mines.
6) « Jeune-Garde » de Montchanin.
7) Autres Sociétés sportives.
8) Fanfare des Mineurs de Blanzy.

2e Groupe

9) Drapeaux et Bannières du 2e Groupe.
10) L'Ecole du Sacré-Cœur, de Paray.
11) Les Ecoles de jeunes gens.
12) Le Président, l'Aumônier et Membres de l'Association Catholique de la Jeunesse Française.

3e Groupe

13) Drapeaux et Bannieres du 3e Groupe.
14) Délégations de l'Union Catholique des Chemins de Fer.
15) Délégations de l'Union Catholique des P. T. T.
16) Délégations de l'Union Catholique des Métallurgistes.
17) Délégations de l'Union Catholique de la France Agricole.
18) Délégations des autres groupements professionnels.

4e Groupe

19) Drapeaux et Bannières du 4e Groupe.
20) Les hommes du diocèse d'Autun.
21) Les hommes des divers diocèses.
22) Les hommes du diocèse de Paris.
23) « Les Hommes de France au Sacré-Cœur ».
24) Maîtrise du C.S.P. de Chalon-sur-Saône.
25) Prêtres en noir.

5e Groupe

26) Suisses.
27) Porte-Croix et Acolytes de la Basilique.
28) « Pavillon » et « Cloche » de la Basilique.
29) Maîtrise du Sacré-Cœur de Paray.
30) Les Religieux.
31) Prêtres en surplis.
32) Chanoines des différents diocèses.

33) Chanoines d'Autun.
34) Prélats.
35) 24 Prêtres parés (en chasubles).
36) Représentants de NN. SS. les Evêques.
37) Abbés mitrés.
38) Evêques et Archevêques avec leurs assistants et leurs porte-insignes.
39) Thuriferaires, Florigères, Porte-oriflammes.
40) Encensoirs, torches et flamberges.
41) Ministres de la Procession.
42) *Le Très Saint-Sacrement* porté alternativement par NN. SS. les Evêques.
43) S. Em. le Cardinal Archevêque de Paris, en *cappa-magna*. Mgr l'Evêque d'Autun en *cappa-magna*, entouré de ses vicaires généraux.

6e Groupe

44) MM. les Sénateurs catholiques.
45) MM. les Députés catholiques.
46) MM. les représentants des corps constitués.
47) Membres du Comité permanent des Congrès Eucharistiques et du Comité local (les prêtres en noir).
48) Un peloton de Commissaires.

7e Groupe

49) Bannières du 7e groupe.
50) Premières communiantes et Enfants de Marie.
51) Externat et Pensionnat Jeanne d'Arc, de Paray.
52) Ecoles, Patronages, Cercles de jeunes filles.
53) Noëlistes.

8e Groupe

54) Bannières du 8e groupe.
55) Dames du diocèse de Paris.
56) Dames des autres diocèses.
57) Dames du diocèse d'Autun.

AVIS TRES IMPORTANT

Pour le bon ordre de la procession et pour la plus grande gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, présent au Saint-Sacrement, les congressistes et pèlerins sont instamment priés :

1° De se placer dans le parc des Chapelains aux endroits désignés pour leur groupe, par des pancartes, puis de ne pas quitter leur groupe ;

2° De marcher en rangs de quatre, soigneusement formés et rigoureusement maintenus ;

3° De suivre très exactement les indications que leur donneront les commissaires de la procession.

4° De se munir de l'insigne du Congrès et de leurs insignes respectifs ;
5° De s'unir aux chants et aux prières de leur groupe.

Est-il besoin d'ajouter quelque chose à cette liste ? Sans que nous insistions, nos lecteurs auront remarqué aussi bien que les heureux spectateurs de ce grandiose spectacle, que la foule des 25.000 pèlerins du 5 juin ne constituait pas une masse amorphe et quelconque de braves gens. Elle était faite, en grande majorité, d'hommes, et d'hommes appartenant au monde du travail ; et ces travailleurs étaient, pour la plupart organisés dans les cadres de la profession. C'étaient surtout des cheminots — au nombre de 1.500 a-t-on dit, groupés autour de leurs 80 drapeaux ; — des employés de l'Union catholique des P. T. T. ; des membres de la jeune Union catholique des Métallurgistes ; de très nombreux représentants de la grande Union catholique de la France Agricole.

Ajoutez que le train spécial de notre grande ville ouvrière du Creusot, était un train d'hommes, et qu'en tête de la procession, derrière la croix, marchaient les tambours, clairons et gymnastes de « l'Epérance » de Montceau-les-Mines ; la « Jeune-Garde », société gymnique ; les trompettes et les Boys-Scout de Montchanin-les-Mines, et la fanfare de Blanzy, entièrement composée de messieurs. Ajoutez à cela un groupe compacte de plus de cent cinquante jeunes gens décorés de la Croix de Malte escortant M. Alexandre Souriac, président, et le R. P. Corbillé, aumônier général de l'Association catholique de la Jeunesse française. Ajoutez enfin que le peloton de commissaires qui fermait le cortège était formé d'élèves en uniforme, à la large visière cassée et carrée, de l'Ecole des Arts et métiers de Cluny, des 25 membres du « Cercle Sainte-Jeanne-d'Arc des Gadz'Arts ».

Ce rapprochement, qui n'a rien de forcé, est plus que curieux ; il est encourageant ; il montre où est l'avenir, où surtout est le devoir.

A la suite de cette armée, abritée sous les plis chatoyants de plus de 150 drapeaux et bannières, venaient avec leurs ornements hiératiques et variés, qui ont mis tant d'éclat dans le cortège, les représentants de tous les rangs de la Hiérarchie ecclésiastique : et c'était maintenant comme une vision de paix et presque du ciel.

Et enfin, derrière les évêques et devant le cardinal, précédé des deux bannières jadis endeuillées de Metz et de Strasbourg,

sous le dais, au milieu des lumières et des fumées de l'encens, dans le rayonnement de l'ostensoir d'or qui étincèle au soleil, la toute petite Hostie blanche, par laquelle seule sont déployées toutes ces magnificences.

Le groupe qui marche dans son sillage attire tous les regards : ce sont nos sénateurs et députés qui, avançant tête nue, quatre par quatre en priant et en chantant, offrent le plus bel exemple à la fois d'humilité et de fierté chrétiennes.

C'est, d'ailleurs, la procession tout entière qui donna ce touchant spectacle de pieux recueillement. Les voix alternaient avec les instruments et l'immense cortège chantait sa prière. Notons seulement la remarquable *schola* que formait à quelques pas du T. S. Sacrement, la maîtrise de Saint-Pierre, de Chalon, qui fit entendre, tour à tour, exécutés à quatre voix, un *Exsultate justi,* de Viadana ; un *Adoramus te, Christe,* de Palestrina ; *Una hora,* de Ferrario ; le *Maria, Mater Pia,* de Curshmann, etc., etc.

Sans doute pour ne pas retarder la cérémonie, il n'y eut pas de reposoir, sinon, a-t-on écrit « celui que chacun des vingt mille assistants avait préparé avec soin, dans son cœur, à Notre-Seigneur ». Néanmoins, le cadre valut le cortège. Ce furent d'abord les rues de Paray, toutes ornées, comme nous l'avons déjà dit, d'oriflammes et de drapeaux, de fleurs et de guirlandes, de banderolles et d'arcs de triomphe.

Et, finalement, ce fut « le Jardin », le fameux Jardin de la Visitation où tous les fervents chrétiens aspirent à entrer au moins une fois, « le Jardin fermé », ouvert aujourd'hui, comme le note joliment le poète des *Pierres Sacrées* et de *La Maison,* Louis Mercier, avec « les clés qui sont à Rome et qui sont les clés mêmes de Saint Pierre, — celles qui ouvrent le Paradis ».

Mais, pourquoi nous contenter de cette allusion au début du délicieux article (1) que le journaliste-poète a consacré, au lendemain du Congrès, à décrire le Jardin de Paray ? Il plaira certainement à tous ceux qui ont foulé cette terre bénie, de rajeunir leurs pieux souvenirs, en lisant cette page :

..... On éprouve d'abord quelque surprise de trouver ce jardin si semblable à un jardin comme les autres. Il est vaste, il est gracieux et parfaitement tenu. Le sable fin des allées étouffe le piétinement de la procession ; il y a des fleurs, des roses blanches et rouges dont le soleil fait chanter les parfums ardents. Mais il y a aussi des légumes, beaucoup de légumes qui sont d'une fort belle venue. Les pois gourmands sont dans toute leur magnificence, chargés de gousses et de fleurs ; les haricots étalent leurs feuilles en forme de blason, et les laitues ressemblent à de grosses fleurs vertes posées à même le

(1) Dans l'*Express*, de Lyon, du 12 juin 1921.

sol. Les pinsons et les fauvettes à tête noire brodent au-dessus des voix humaines leurs fioritures étincelantes. Les ombres projetées par de grands arbres remuent doucement, par terre, au gré du vent, et semblent animées d'une vie mystérieuse. Et que de fraises ! Au long des allées, au risque de se faire écraser par les pèlerins distraits, elles montrent leur cœur vermeil et exhalent leur succulent arome.

Or, à mesure que l'on avance dans ce jardin, une impression de grande solitude vous saisit. Oui, malgré la procession qui s'y déroule, malgré les milliers de pèlerins qui y défilent, ce jardin est solitaire; il y passe une foule, mais pour l'heure, il n'y habite personne, et son âme s'est retirée de lui. Où donc est-elles, l'âme secrète et suave du Jardin Fermé ?

Elle est, à n'en pas douter, derrière ces grands murs blancs dont les portes et les fenêtres, minutieusement closes, nous signifient que toute cette assemblée, si religieuse soit-elle, demeure profane encore pour la sainteté de cet asile. Même pour voir passer le cortège de six évêques et d'un cardinal (dont la traîne de pourpre se déroule si majestueusement dans la verdure), même pour apercevoir, sous le dais brodé d'ors, la gloire de l'ostensoir, pas une fenêtre ne s'est entr'ouverte, pas une persienne n'a relevé ses paupières obstinément baissées. Voici bien, auprès d'un reposoir, une sœur tourière qui a l'air de monter la garde, armée d'un long allumoir, mais c'est tout ; les autres, les véritables habitants du Jardin Fermé, les abeilles du clos mystique sont toutes rentrées aux profondeurs de leur ruche, muette et scellée comme un sépulcre. C'est pour cela que le Jardin respire cette solitude pleine d'absences...

Le Noisetier de l'Apparition que quatre commissaires énergiques protègent contre le pieux vandalisme des pèlerins, occupe presque le centre du Jardin Fermé. Nous voudrions, en le traversant, sentir notre âme brûler un peu, mais elle est, hélas ! trop dissipée et trop grossière pour recevoir les délicats effluves du Prodige qui s'est accompli là. Ces effluves, ce souvenir vivant, elles l'ont emporté, sans doute, avec une sainte jalousie, les sœurs de Marguerite-Marie qui, de derrière les murailles muettes et scellées, écoutent passer la procession. C'est à elles, à elles seules, que l'auguste noisetier réserve ses divines confidences.

Que vaut cette dernière remarque du poète, qui est aussi un mystique ? A nos lecteurs de répondre... En tout cas, rien qu'à traverser ces paisibles allées, on croit devenir meilleur et aimer davantage le divin Cœur qui daigna s'y révéler à la sainte confidente, ici même, sous le Noisetier, et là, dans la petite Cour des Séraphins...

Enfin, après trois heures de marche au moins, c'est le retour au Dôme du Parc. Tous les regards convergent maintenant vers l'Hostie à laquelle on vient de faire cette apothéose. Mais, avant que cette foule lui crie ensemble son amour, il reste à la préparer, à se consacrer, en toute perfection, au Sacreteur. Ce rôle est réservé à Mgr M. Henry, protonotaire apostolique, président général de l'Œuvre de Saint-François-de-Sales et vicaire général de Verdun, — de l'immortel et invincible Verdun.

§ 6. — Sermon de Mgr M. HENRY
Protonotaire apostolique.

Les Libéralités du Sacré Cœur

Hic abscondita est fortitudo ejus ; ante faciem ejus ibit mors.
(Habacuc. 3.)
C'est là que réside toute sa force — devant Lui la mort s'enfuit.

Au temps de Godefroy de Bouillon, les croisés s'écrièrent en abordant au Jourdain, la fièvre au cœur et le feu aux yeux : « Jérusalem... Jérusalem... »

C'est que dans la ville sainte, tous les souvenirs rappelaient la royauté de Jésus-Crist.

C'est là qu'autrefois, les docteurs du peuple choisi avaient conservé les paroles inspirées qui disaient : « Voici que Votre roi vient à vous plein de mansuétude, roi immortel des Cieux, roi des rois, Seigneur des Seigneurs ».

C'est là que les mages d'Orient avaient fait trembler Hérode en proclamant la royauté de l'enfant à qui ils apportaient l'or le plus pur de leur pays. David avait prophétisé cette démarche.

C'est là que le peuple enthousiasmé avait fait au Messie le triomphe de ses rameaux, de ses fleurs, de ses hosanna et de ses palpitantes amours.

C'est là que contre le Juste et le Saint, d'infernales perfidies avaient fomenté le plus inique des procès, les juifs disant : « Il s'arroge le titre de Christ-Roi » ; et Pilate, précisant : « Tu es donc Roi ? », pour s'entendre répondre : « Tu l'as dit, mais ma royauté ne vient pas de ce monde. »

C'est là que des hauteurs du Calvaire, ayant porté parmi la rouge lueur d'un rayonnement de sang, le sceptre, la pourpre et la couronne du royal rédempteur, Jésus avait régné par le bois de la croix.

C'est là enfin, que le rocher, par ses déchirures, la terre par ses tremblements, le soleil par son crêpe de deuil, les morts par leurs apparitions, le centurion par sa détresse avaient proclamé : « Il règnera... déjà il règne ! »

Et voici que, 800 ans après les temps de Pierre l'Ermite, sur la terre de France, de nouveaux croisés ont apparu, passionnément préoccupés de la royauté de Jésus-Christ et que, venus à l'antique pays des Eduens, là où le Sauveur lui-même a revendiqué les droits de son amour méconnu, ils s'écrient, en pers-

pective des faveurs jubilaires, non plus : « Jérusalem ! », mais « Paray... Paray-le-Monial ! »

Et ce salut de joie et de triomphe est saintement motivé :

C'est ici, en effet, que se sont réalisées les promesses que le Dieu des prophètes a faites à sainte Gertrude et à sainte Mechtilde de donner au monde, lorsque dans les derniers temps son amour se sera refroidi, le labarum du réveil de la foi.

C'est ce qui s'est passé ici qui couronne et explique le persévérant effort des âmes qui ont résolu, pour répondre à son désir, d'établir la royauté du Maître.

Qu'elle est belle la cour du roi des rois ! On y voit des apôtres comme le disciple bien-aimé et Jean Eudes ; des têtes couronnées comme Marie Leczinska ; des martyrs, comme les vaillants soldats de Lamoricière et de Sonis et comme Louis XVI ; des papes comme Clément XIII, Pie IX et Léon XIII, Pie X, Benoît XV ; des enfants du peuple, comme en 1766, les catholiques polonais ; les représentants de la France, comme en 1873, les députés de l'Assemblée nationale ; des religieux comme les de la Colombière, et des vierges contemplatives crucifiées par l'épreuve, et couronnées du diadème des élus comme sainte Marguerite-Marie.

C'était hier ; aujourd'hui continue la splendeur d'hier. En effet, si en Palestine, à l'heure des croisades, on a vu des rois comme Godefroy de Bouillon, Conrad III, Philippe Auguste, Jean de Brienne, Frédéric II et Saint-Louis ; si, pendant trois siècles, les personnages illustres et saints ont préparé les gloires de Paray, en ce jour, les princes aussi sont venus sortis de l'armée, du Sénat, de la Chambre des députés, de Metz, des monastères, des évêchés, ou revêtus de la pourpre cardinalice, pour affirmer la royauté de Jésus-Christ.

Oh ! royauté adorable, je voudrais, moi aussi, te célébrer royalement. Ce désir m'enflamme autant que m'écrase mon impuissance à le réaliser. Esprit-Saint, votre souffle en mon âme ! Eminence, Messeigneurs, votre bénédiction sur mon effort ! Sainte Marguerite-Marie quelque chose en moi de ta foi et de ton amour ! Et à tous nos yeux, Cœur Sacré de Jésus, ta divine image. Oui, ton cœur sur son trône de flammes et de feu, environné de ses épines, dominé par sa croix, enveloppé des rayons de sa gloire et ouvrant à l'humanité, par sa blessure sanglante, l'arche du salut.

La royauté de Jésus-Christ ! Celle que je veux envisager ne réside pas seulement dans la personne du Verbe, partageant, en l'adorable Trinité, avec le Père et le Saint-Esprit, l'éternelle et infinie puissance du roi des Cieux. C'est celle de cette seconde personne de la Trinité sainte, incarnée, devenue par le revêtement de notre humanité l'un d'entre nous, Emmanuel, et s'imposant à l'homme par l'amour dont, au centre de son être humain, le cœur est le symbole et comme la palpitation sensible. De ce que toutes les manifestations de la Mission messianique se résument en cette pensée : « C'est de l'amour », nous ne devons pas nous étonner. En effet, Jésus rédempteur étant de Dieu, engendré par Lui, son fils bien-aimé — et toute la conduite de Dieu relativement à l'homme, depuis la création jusqu'à l'aboutissement final au ciel s'expliquant par l'amour, l'œuvre du Sauveur doit être une œuvre d'amour.

Mais, ceci n'exprime qu'une généralité. En voici l'application particulière : Nous devons reconnaître l'empire souverain de l'amour de Jésus-Christ parce qu'il satisfait à toutes les aptitudes de notre être par les dons de son Cœur.

Hommes, nous sommes des êtres d'intelligence : à notre intelligence l'amour de Jésus a donné la vérité.

Nous sommes, d'une part, des êtres de volonté, d'activité : à notre puissance de vouloir et d'agir, l'amour de Jésus a donné une direction.

Nous sommes, d'autre part, ayant été disgrâciés par le péché, une faiblesse : pour soigner, guérir et transformer cette faiblesse en force, l'amour de Jésus nous a donné sa grâce.

Nous sommes des êtres attristés, malheureux, esseulés et, sous les sombres voiles de la vie, nous avons un immense besoin d'aimer et d'être aimés : à ce besoin, Jésus répond par son amour infini.

Nous sommes des êtres guettés par la mort et cependant assoiffés de vie : et Jésus satisfait à cette aspiration en nous faisant bénéficier de sa puissance de résurrection.

I

Le don de la vérité

Par l'analyse que nous faisons des facultés de l'âme, nous sommes accoutumés à établir un rapport exclusif entre la vérité et la seule intelligence. Que l'intelligence soit l'intermédiaire de la vérité et comme sa source, personne ne le niera, mais il ne faut pas séparer cette faculté maîtresse de sa voisine, la puissance d'aimer, elles sont simplement deux expressions de la même substance : en l'une est la lumière ; en l'autre, la chaleur.

Le cœur est si vraiment dans le don de la vérité l'associé de l'intelligence que tous ceux qui aiment éprouvent le besoin de la répandre.

Plus ils aiment hautement et bellement leurs enfants, le père et la mère, dans la famille, et plus ils s'appliquent à cultiver l'esprit de ces chers petits. Assurer leur culture intellectuelle est souvent la consolation des parents qui, hélas ! n'ont que peu de ressources matérielles à laisser à ceux qu'ils chérissent tendrement et qu'ils veulent heureux.

C'est parce qu'il aime ses semblables, le savant, qui remue les idées, les faits, les expériences, les sciences en son paisible champ d'action, qu'il rêve d'étendre à leur profit les découvertes scientifiques et leurs applications pratiques.

Ils aiment, les maîtres vraiment dignes de ce nom, la jeunesse qu'ils sont chargés d'instruire ; et voilà pourquoi ils se consacrent avec tant de dévouement à l'enseignement.

Ils aiment ceux à qui échoit le redoutable honneur de faire entendre la parole publique et voilà pourquoi, dans ce qu'ils disent, ils voudraient faire passer toute vérité, mais au moins tout ce qu'ils savent et tout ce qu'ils croient.

N'est-ce pas un des rhéteurs les plus respectueux du Verbe

humain qui disait : *Pectus est quod disertos facit.* Ce qui donne la véritable éloquence, c'est le cœur.

Ainsi, derrière l'enseignement de Notre-Seigneur Jésus-Christ, on sent palpiter le cœur. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler quelles vérités il a communiquées au monde, à qui il les a enseignées, et sous quelles formes.

Le genre de vérités ? Celles qui correspondaient à la mission d'amour qui lui avait été confiée par le père des Cieux lorsque, ayant aimé le monde infiniment, il envoya son fils pour le sauver. Jésus étant venu pour reconquérir le bonheur éternel perdu par le péché, il ne révèle aux intelligences que ce qui peut l'assurer aux hommes.

Il leur apprend ce qu'ils doivent savoir de son Père adoré et de lui-même : pourquoi ? « Parce que le bonheur de la vie éternelle consiste à connaître Dieu et celui que, dans son insondable bonté, il a envoyé sur la terre. »

Il les instruits de ce qu'ils doivent connaître de leur propre nature : pourquoi ? Parce qu'Il veut les aider à sauver leur âme bien plus précieuse que le corps.

Il les avertit de ce qu'est le monde, le prince menteur et homicide qui le gouverne, ses dangers, ses scandales : pourquoi ? Parce que pour ses chers rachetés, il en redoute les mirages trompeurs.

Il leur parle souvent du royaume des cieux : pourquoi ? C'est afin de les exciter au devoir, aux immolations, aux sacrifices dont le ciel est le prix...

Certes, sa parole expose l'enseignement des vérités nécessaires à l'intelligence... mais comme on sent derrière la pensée et la parole de ce divin docteur, le cœur qui les influence, le cœur qui aime.

D'autre part, à qui s'adresse-t-il en ses leçons sublimes ?... Mais à tous les hommes de tous les pays et de tous les temps, qu'il trouve représentés, comme en raccourci, à ses côtés, en cette féerique Palestine au ciel d'azur, parce que son amour veut et doit atteindre l'humanité tout entière. Les ignorants et les savants l'ont entendu. Les ouvriers et les gens du peuple autant que les bourgeois, scribes et pharisiens de Jérusalem, ont pu l'entendre ; les prêtres de la Synagogue et les fonctionnaires de César auraient dû s'éclairer de sa voix s'ils n'avaient pas volontairement fermé l'oreille à ses accents... Sa doctrine est pour tous, comme l'amour de son cœur.

Enfin la forme que revêtent ses incessants discours atteste que le cœur du Sauveur y travaille autant que sa radieuse intelligence. Aux enfants, il faut faire passer la vérité par les bénédictions et les tendresses ; aussi sa pensée descend vers eux de ses yeux pleins de caresses, de ses mains bénissantes, de ses appels aimants. Au peuple, il faut de la simplicité et de l'élévation dans l'enseignement proposé ; aussi pour lui il invente les ravissantes paraboles dont une femme disait: « Jamais un homme n'a parlé comme lui ! » Avec le Sanhédrin, avec Pilate, c'est un roi qu'il faudra révéler et voici devant eux la magnifique peinture du jugement dernier, et, affirmée par avance, sa divine majesté. Où a-t-il puisé tant de délicatesse, tant de souplesse, tant de hauteur pour adapter ses dires à la situation de chacun ? Je n'hésite pas à répondre : dans son cœur.

C'est parce que le cœur collaborait avec l'intelligence dans l'exposé de sa doctrine que son âme tressaillait de joie quand celle-ci était acceptée avec foi, ou débordait de tristesse quand, pour y adhérer, la foi manquait. Son cœur, en ces joies, en ces tristesses, révèle sa présence.

II

Direction de la volonté

L'homme n'est pas seulement un être d'idées, de croyances, d'intelligence, il est aussi un être d'action.

La fin principale de son activité c'est d'aboutir, en connaissant Dieu, en l'aimant, en le servant, au bonheur éternel. Toute autre fin est secondaire et doit être ordonnée à ce but final. Il semblerait donc que tout effort de la volonté humaine dut s'inspirer de cette raison dernière de notre existence et s'élever vers sa destinée béatifique par la seule attirance de cette céleste attraction. Hélas ! il n'en est rien. En notre puissance de vouloir, comme en notre capacité de savoir et de comprendre, le péché a mis du sien. Et cependant, bien qu'affaibli par la concupiscence, il nous faut monter vers notre fin dernière, et le chemin que nous devons suivre, au travers du monde, passe par des régions de désert et de feu, d'orages et de tempêtes, de mirages et de fascinations. Seuls, en cette ascension, nous n'aboutirions pas au terme. Heureusement, Dieu, dans sa bonté, ne nous a pas laissés à notre isolement. Pour nous guider, il nous a d'abord donné la loi naturelle, ensuite la loi révélée, et enfin, pour législateur du nouveau testament, son fils incarné, notre Seigneur Jésus-Christ. C'est à lui que finalement il a confié la direction des âmes : il est la lumière du monde, le chemin du ciel, le guide nécessaire vers l'éternelle vie ; qui le suit sort de la nuit pour s'élever vers les divines clartés de la vertu et de la sainteté, *lux mundi, via, veritas, vita !*

Or, pour les entraîner, les âmes, qu'a fait Jésus ? Il a légiféré : « Je ne suis pas venu pour changer un iota à la loi. » Ordonner ce fut même trop peu pour lui ; aux commandements, il a ajouté des conseils avec l'ascendant souverain de son autorité. Oui, il a dirigé, et depuis des siècles il dirige toujours, et qui veut se laisser conduire reste dans le droit chemin, gravit et atteint le sommet et assure son salut.

Mais, de cette autorité, quel est le caractère ? Un acte de puissance ?... de sagesse divine ? Oui, mais aussi un acte d'amour où l'on sent toutes les inspirations du cœur.

Est-ce pour le besoin de la cause que je plaide, que j'allègue encore ici l'influence du cœur de Jésus ? Non, c'est parce que quand on étudie ce qu'on pourrait appeler l'âme de ses directives, on y trouve l'amour.

Il appartient, en effet, à l'amour, de demander à ceux qui en sont l'objet les réciprocités auxquelles il a droit et leurs preuves, de concevoir pour ceux que l'on affectionne de hautes ambitions, et de leur donner, pour les réaliser, toutes les ressources

dont on dispose. Démentez-moi, si vous le pouvez, vous qui aimez !

N'est-ce pas ce qu'a fait notre divin ami Jésus-Christ ? *Il commande.* Mais sous quel aspect nous présente-t-il ses commandements ? Il en fait le grand argument de l'amour : par le premier, commandement, tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de tout ton esprit, de toutes tes forces; par le second, tu aimeras ton prochain comme toi-même, dit-il, et il ajoute : Ceux qui m'aiment, ceux qui aiment mon Père, ce sont ceux qui accomplissent la loi. Dans notre obéissance, il cherche l'amour. *Il conseille :* pourquoi ? Parce qu'il est ambitieux et son ambition s'explique par deux amours : le premier, pour son Père, le second pour nous. Nous, pour que nous soyons plus beaux, plus saints, plus méritants pour le ciel, il nous veut courageux jusqu'à l'héroïsme et capables de porter notre croix ; il nous veut bons comme notre Père des cieux; prudents comme le serpent, simples comme la colombe ; humbles et doux comme lui-même, chastes et charitables. Alors il pourra nous dire : « Venez, les bénis de mon Père, au royaume qui vous a été préparé. » Mais cet amour est dominé par le premier, car s'il nous veut parfaits et saints, c'est pour que son Père, qui est au ciel, en soit glorifié.

Enfin, de son autorité, il ne sépare pas la bonté, la bonté qui promet et la bonté qui donne. A ses fidèles il promet le ciel, il se promet lui-même, et, en attendant, il donne sa grâce : sa grâce initiale au baptême ; sa grâce sacramentelle, adaptable aux différentes situations de la vie ; sa grâce d'affermissement et de relèvement ; sa grâce eucharistique où les dons divins se confondent avec leur auteur. Qui donc ne reconnaîtra pas dans l'action du divin législateur avec l'autorité qui s'impose le cœur qui adoucit la loi et en allège le joug et qui ne voit que la gloire du Père et le salut des fils. Là est tout son cœur.

III

Il satisfait a notre besoin d'être aimé

Si en notre corps, le cœur est le premier organe qui vit et le dernier qui meurt, en notre âme, le besoin d'aimer est aussi la première faculté qui s'accuse et la dernière qui se manifeste. Je la sens dans les gestes, les regards, les appels de l'enfant au berceau ; je la retrouve dans la dernière larme des mourants. Elle est exprimée dans les rêveries de l'adolescence, dans la mélancolie de la jeunesse impatiente d'aimer ; dans ce que vient chercher, le soir, au foyer, auprès des siens, le père, après le travail du jour ; dans ce que réclament de tendresse les fiancées, les épouses et les mères ; dans les sombres tristesses du vieillard. Ce besoin d'aimer, il est dans les ardents désirs du peuple et des pauvres privés de tant d'autres biens, à tel point qu'il se donne à qui paraît l'aimer davantage ; dans les aspirations des riches, heureux de se reposer parmi les affections de leur entourage, des servitudes et des faux bonheurs du monde. Ce besoin d'aimer, il s'érige en Juge de la valeur des hommes auxquels il pardonne d'être insuffisants par l'intelligence,

jamais par le cœur. Ce besoin d'aimer, il s'affirme dans notre langage, dans notre littérature, dans nos beaux-arts, dans nos mœurs, dans notre mentalité, dans nos espoirs, dans nos déceptions et, hélas ! mal réglé, désorienté et perverti, jusque dans nos désordres et dans nos folies : ah ! le cœur !

A cet appel des cœurs en travail d'amour, il est, dans notre humanité, au-dessus des perversions, de la passion, de magnifiques réponses. A cela rien d'étonnant. L'homme n'a-t-il pas été créé à l'image de Dieu, qui est amour ? Ah ! si le péché n'avait étendu son épaisse nuit sur son âme.

« Je t'aime », disent à leurs enfants le père et la mère.

« Je t'aime », se disent les époux bénis de Dieu qui veulent fonder un foyer. — « Je t'aime », dit à l'ouvrier le patron chrétien. — « Je t'aime », disent au peuple les défenseurs et les apôtres qui se consacrent à sa cause. — « Je t'aime », dit à sa patrie le soldat qui quitte tout pour elle et va rendre le dernier soupir sous les plis du drapeau que son sang a sauvé.

Mais parmi ces amours humaines dont à dessein j'ai vanté la beauté, que d'insuffisances et d'incapacités. Elles subissent les limites fatales de la famille et des frontières, les influences du temps, de l'égoïsme, des circonstances, des intérêts et des éclaboussures que parfois les sens infligent à l'âme, au cœur humain.

Ne la condamnez pas sans merci. Quelqu'un de là-haut, devenu, par amour divin, l'un d'entre nous, la réhabilite: venez, montez, contemplez, adorez, voici le cœur de Jésus-Christ. Il règne sur toutes les âmes aimantes parce qu'à toutes il répond selon leurs aspirations. Toutes veulent être aimées. Son amour sera universel : venez à moi, vous tous qui souffrez, et je vous soutiendrai.

Cependant, dans ses délicatesses, il se permet des préférences, mais pour qui ? Pour les petits et pour les pauvres. Ecoutez ce qu'Il dit aux envoyés de Jean-Baptiste. Certes, il énonce les effets de sa puissance : les aveugles voient, les boiteux marchent. Mais il se résume lui-même, en finissant, par quelques mots : « Les pauvres sont évangélisés. » Entendez-le gourmander même ses apôtres, quand ils méconnaissent les droits de l'innocence : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Nous sommes, en naissant, vides de la vie divine, tous ruinés par notre hérédité. Il nous rendra la dot : notre éternité. Elle sera faite des richesses de son sang, de sa doctrine, de sa morale, de ses grâces. Que n'a-t-il pas donné aux siens ce cœur généreux. Lui, qui s'est donné à nous dans ce sacrement eucharistique, qui, de deux êtres infiniment séparés, a fait un seul être uni par un amour infini ; et de cette dot il confie le trésor, l'entretien, la délivrance à l'Eglise ouverte à tous, arbre planté pour tous les oiseaux du ciel.

En ceux qui nous aiment, nous cherchons la fidélité, celle qui résiste à tout. Hélas ! en ce monde elle est si rare ! La sienne est absolue. L'âge nous transforme ; son amour nous suit. Les situations modifient notre manière d'être ; son amour nous suit. Le malheur nous étreint, nous ruine, nous isole, nous salit, nous brise ; son amour nous suit ! Le péché nous empoisonne, nous démolit, nous jette aux ténèbres de l'abîme ; son amour nous suit, il nous appelle, il nous attend. Souvenez-vous de Jésus auprès de Pierre lâche et ingrat : entendez-vous cette

voix du cœur : « Pierre, m'aimes-tu ? » Evoquez de votre mémoire le souvenir des pardons du Christ après vos fautes et laissez-moi rendre hommage à la fidélité de ce cœur qui, par le baiser sanglant de son absolution, donné à la lèpre des âmes, refait les cellules décomposées de leur substance surnaturelle.

Fidèle, cet amour est élévatoire. En notre besoin d'aimer, nous sommes souvent portés à nous rechercher nous-même. C'est ce qui explique en nos amours l'oubli de Dieu et la méconnaissance du prochain et la corruption. Il nous défend ce repli de nos cœurs en nous disant : « Aimez Dieu d'abord, votre prochain ensuite et n'admettez dans vos affections que celles dont la transparence vous permettra d'apercevoir Dieu d'abord et demain, de le voir ! *Beati mundo corde.* »

En qui nous aimons enfin, nous voulons la durée : « Toujours » est le mot des âmes aimantes parce qu'elles participent à l'Etre divin qui est l'amour éternel. Ce mot on le dit ici-bas, on ment. Jésus l'a peu dit avec les lèvres, il l'a fait par ses actes. C'est pour que vous soyez aimés toujours, toujours enveloppés de son amour et de dons qui en procèdent, qu'Il a institué ces deux merveilles : le prêtre et l'Eucharistie, qui toutes deux seront à vous, pour vous encore, alors qu'ici-bas, tout vous aura quittés. Le cœur du Christ aime jusqu'à la mort.

IV

Il répond a notre besoin de vie

Ce mot de l'amour qui se prononce toujours, me conduit à la dernière idée que j'ai exprimée et par laquelle je termine. Mortels, oui, guettés par la mort, qui sûrement nous atteindra, nous cherchons une réponse à cette demande : « Après la mort, y a-t-il une survivance. » Oh ! cette question, l'entendez-vous sur les lèvres de ce pauvre enfant anémique, poitrinaire qui, penché vers le cœur de sa mère, lui demande en pleurant : « Maman, demain, quand les feuilles tomberont des arbres, je mourrai; et après ? » La saisissez-vous dans la pensée de cet élève affamé de vérité et qui, braquant son regard inquisiteur sur les yeux de son professeur de philosophie, vient lui dire : « Très beau ce que vous nous dites de la vie, mais la grande réalité, c'est la mort ; et après... répondez-moi. » Cette interrogation, ah ! nous l'avons entendue impressionnante là-bas, où nos héros ont semé du sang. Ils disaient : « Père, je vais mourir... et après. »

Il ne faut pas nier que, pour résoudre ce problème, la raison s'est mise au travail, que les religions même rudimentaires ont fait entendre leur voix. Mais que ces réponses de raison, de doctrines anémiées, bien que favorables, sont froides ! Près du tombeau, ce que nous voulons entendre c'est une promesse et une affirmation du cœur. Ce n'est pas du sentimentalisme que procède ce vouloir. Il vient de ce que, sachant que notre vie première était due, en son aspect divin, à l'amour de Dieu et, en son aspect humain, de deux cœurs qui s'aimèrent, la réviviscence semble devoir procéder de la même source, avec cette

différence que, pour opérer notre survivance, toute collaboration humaine est impuissante. Seul l'amour et la puissance de Dieu peuvent réaliser cette merveille.

Apparais donc à nos yeux en larmes, ô Jésus, avec la puissante bonté de ton cœur ! Et le voici accourant, guidé par Jaïre, au lit de la mort, et faisant sa première résurrection ; devant lui, un père alarmé, avait prié.

Le voici sur le chemin de Naïm, ému, troublé par les larmes d'une mère et faisant sa seconde résurrection, pour rendre un fils perdu.

Le voici devant le tombeau de Lazare, émotionné dans les profondeurs de son être par la douleur de Marthe et de Marie, et pour les consoler de la mort de leur frère, faisant sa troisième résurrection.

Le voici devant le peuple, au jour solennel de la promesse de l'Eucharistie, lui disant, pour qu'il ait le courage de vivre et de mourir : Je suis la résurrection et la vie. Prenez et mangez ma chair, prenez et buvez mon sang, et quand même la mort vous frapperait, vous vivrez parce que je suis la résurrection et la vie.

Le voici enfin au jour de Pâques, montrant aux saintes femmes, aux disciples d'Emmaüs, aux apôtres, à Thomas, au travers de la plaie glorifiée de son côté, le cœur vivant dont la mort n'avait pu diminuer ni la puissance ni l'amour.

*
* *

Vous nous enveloppez tout entier, ô Jésus, par les libéralités de votre cœur. Régnez donc sur nous.

Parce que c'est lui qui a inspiré votre enseignement, par la vérité régnez sur notre intelligence.

Parce que c'est lui qui a cherché dans notre obéissance aux commandements les réciprocités de l'amour et donné à notre faiblesse les forces nécessaires pour arriver jusque là : régnez sur notre volonté.

Parce que c'est de lui que descendent vers nous, parfois si malheureux, les bontés qui consolent ; régnez sur nos cœurs.

Parce que c'est lui qui, en cessant de battre, a montré jusqu'où allait votre amour et, en reprenant vie, jusqu'où va votre pouvoir : régnez sur notre vie, régnez sur notre mort.

De votre puissance sur les tombeaux, le signe sacré c'est la croix. Mais qui la séparera de votre cœur ?

C'est votre cœur qui, la voulant, l'a saluée, annoncée, aimée d'avance.

C'est votre cœur qui la relevant trois fois, a injecté à tout votre corps la force de la porter jusqu'au sommet du Golgotha.

C'est de votre cœur que le sang qui l'a rougie, a coulé jusqu'à la dernière goutte.

C'est entre ses bras que, mort et arrêté, votre cœur, en s'ouvrant, a montré au monde l'accès des portes du salut.

Croix et Cœur du Christ, ensemble, sur nous régnez donc à jamais.

AMEN.

§ VII. — La consécration au Sacré-Cœur
Le *Te Deum* et la soirée

Mais, voici des menaces d'orage et plusieurs trains vont partir : il est temps de conclure. Ce sera par un acte solennel de consécration au Sacré-Cœur de Jésus. S. G. Mgr Berthoin en a rédigé lui-même le texte, et M. le chanoine Dargaud, supérieur des Chapelains et curé de la Basilique en donne lecture, tandis que la foule le redit après lui, membre de phrase par membre de phrase.

Voici cette formule :

O Jésus, Fils unique de Dieu, fait homme par amour pour nous, vous êtes ici présent dans l'adorable Eucharistie, et nous sommes réunis à vos pieds pour vous offrir, de la manière la plus solennelle, nos sentiments d'adoration, de reconnaissance, d'amour et de dévouement.

Nous sommes venus dans cette ville bénie de Paray-le-Monial, où il vous a plu de découvrir votre sacré Cœur et les flammes d'amour qui l'embrasent pour tous les hommes. Dans cet acte solennel, vous avez fait à la France une part de choix, en lui donnant les prémices de cette manifestation et en confirmant son titre de Fille aînée de l'Eglise. Aussi sommes-nous heureux de répéter ici le cri de nos ancêtres : « Vive le Christ qui aime les Francs ! »

Vous nous avez aimés sur le champ de bataille de Tolbiac où Clovis obtint de Vous la victoire sur ses ennemis. Vous *nous avez aimés sur le champ de bataille de Vouillé où Charles Martel écrasa les Sarrasins envahisseurs. Vous nous avez aimés en nous donnant dans sainte Jeanne d'Arc une libératrice comme aucune nation n'en eut jamais. Vous nous avez aimés sur les champs de bataille de la Marne, en* 1914 *et* 1918.

La France a répondu à votre amour en accomplissant pendant longtemps ce que les historiens ont appelé « Gesta Dei per Francos ».

Hélas ! elle n'a pas toujours été fidèle à sa mission, et vous n'avez eu que trop à vous plaindre des écarts auxquels elle s'est livrée.

Humblement prosternés à vos pieds, tous ensemble, selon la mesure qui appartient à chacun de nous, nous vous demandons pardon de nos offenses et nous vous consacrons notre bien-aimée patrie. Nous nous emploierons de tout notre pouvoir à la ramener à Vous par la fidélité à toutes Vos saintes lois afin qu'elle réalise de nouveau pleinement son titre de Fille aînée de l'Eglise.

Ainsi soit-il !

*
* *

Et maintenant, pour ratifier cette promesse généreuse et tout finir, Jésus-Hostie, par les mains du Cardinal-Archevêque de Paris, promène sur la foule immense un large et triple geste de bénédiction.

Et, dit *La Croix,* « ce fut fini. Des heures de Paradis étaient passées. Mais, elles reviendront, et déjà, demain, après-demain, mercredi. Heureux ceux qui sont là, et qui resteront ! »

*
* *

Du reste, « ceux qui restèrent » — et ce furent des milliers — ne perdirent pas les dernières heures de cette « journée du Ciel ».

Voici d'abord le groupe des prélats et des parlementaires, qui, sur l'invitation de M. de Noaillat, se rendent au Hiéron, dont le directeur leur fait les honneurs ; et, ajoute la *Croix de Saône-et-Loire,* « les illustres visiteurs ont témoigné de leur admiration d'une synthèse historique et artistique aussi complète, prouvée par tant de tableaux des grands maîtres, de la Royauté sociale de Jésus-Christ. »

*
* *

Pendant ce temps, les Jeunes de l'A. C. J. F., désireux de profiter de la présence à Paray, de leur président et de leur aumônier général, se rendent à la Maison de Colombière, au nombre de deux cents et, infatigables, organisent un « meeting » où ils applaudissent les allocutions « eucharistiques », toutes vibrantes, du R. P. Corbillé, de M. Alexandre Souriac et de MM. les chanoines Thellier de Poncheville et Mury.

*
* *

Comme on pense bien, la Chapelle de la Visitation n'est pas restée vide pendant cette soirée, d'autant plus qu'elle eut le privilège de l'exposition du T. S. Sacrement durant tout le Congrès. Aussi hier, écrivent les Visitandines dans leur *Relation des fêtes du Jubilé,* « on peut dire qu'il y eut, dans notre Sanctuaire, une *permanence d'adoration.* Oui, d'adoration : ce sont tellement des adorateurs et des adoratrices qui viennent y prier entre les séances du Congrès que, malgré le perpétuel va-et-vient, c'est un recueillement qui impressionne tous ceux qui entrent, et qui les pénètre davantage à mesure qu'ils prolongent leur prière. »

Ce soir de dimanche, il y eut une attraction de plus : « La Maî-

trise de Chalon ne voulut pas repartir avant d'être venue chanter un beau salut dans notre chapelle », ont encore écrit les Sœurs de Marguerite-Marie.

*
* *

Et aussitôt après, elles ajoutent : « Tout était terminé quand le ciel s'assombrit et un orage éclata. Mais il fut de peu de durée et ne nuisit pas à la beauté des *illuminations générales*. Ce fut seulement une attention de la Providence pour rafraîchir les pèlerins de cette fête. D'ailleurs, la même délicatesse providentielle se renouvela chacun des jours du Congrès ; car le soleil en éclaira tous les jours, tandis que la pluie tomba toutes les nuits, image des grâces reçues en ces heures d'intense ferveur eucharistique. » (1).

(1) Loc cit. pp. 35-37 et pass.

CHAPITRE II

Les Cérémonies religieuses des Journées d'étude

(6 et 7 Juin)

§ 1. — La Messe du lundi et le panégyrique de saint Pascal Baylon

Tout autre que celle du dimanche fut la physionomie des deux jours suivants. Comme on le verra dans la troisième partie de ce volume, c'est à l'étude qu'ils furent consacrés.

La piété, pour cela, n'y perdit cependant pas ses droits. Sans parler de nouveau de l'exposition permanente du Très Saint Sacrement à la Visitation, il n'est pas sans doute un seul congressiste qui n'ait chaque matin assisté à la messe et reçu la sainte communion. Tous furent conséquents avec eux-mêmes. Aussi bien, dès la première heure, l'église et les chapelles de Paray — celle surtout de la Visitation — sont-elles envahies.

En outre, des offices solennels encadreront les travaux de chaque journée. Et d'abord, à 7 heures, à la Basilique, la messe de l'un de NN. SS. les Evêques, avec un sermon. Ce matin, c'est Mgr Halle, l'auxiliaire du Cardinal-Evêque de Montpellier, qui célèbre — le bon Mgr Halle qui fut le plus régulier des congressistes et ne manqua pas à une seule réunion.

Le prédicateur fut un fils de saint François, le R. P. Raymond Giscard, supérieur des Franciscains français de Fribourg. Il va faire le panégyrique de son frère en religion, saint Pascal Baylon, que Léon XIII a donné comme patron et protecteur à toutes les œuvres eucharistiques et par suite à nos Congrès. Il était donc bien juste que parmi les autres saints, une place d'honneur fut faite à ce grand amant de la Sainte Eucharistie.

Panégyrique de Saint Pascal Baylon

par le R. P. Raymond GISCARD (O. M.)

Monseigneur,
Mes Frères,

Le 28 novembre 1897, en la vingtième année de son pontificat, Léon XIII adressait une lettre à l'Univers catholique. Le Vicaire du Christ disait: « *Nous déclarons et Nous constituons, de Notre autorité suprême et en vertu des présentes lettres, saint Pascal, patron spécial des Congrès et de toutes les Associations qui ont pour objet la divine Eucharistie, tant celles qui ont été constituées jusqu'à ce jour que de celles qui le seront dans l'avenir.* »

La déclaration était solennelle. Désormais, les Associations et les Congrès eucharistiques auront un patron et ce patron sera saint Pascal Baylon.

Pourquoi ce patronage et pourquoi le confier à saint Pascal ? Qui était saint Pascal ? — Et quels enseignements pratiques se dégageront de la réponse à ces questions ? Tel sera, mes Frères, le plan de notre courte et toute simple causerie.

Mais qu'il me soit permis tout d'abord de saluer S. G. Mgr Halle et de lui dire notre profonde gratitude, en le priant aussi de bien vouloir présenter nos hommages très respectueux d'admiration à S. E. le vénéré Cardinal de Cabrières, qu'il représente ici. Oui il nous est particulièrement doux, à nous, enfants de saint François d'Assise, d'évoquer, à une cérémonie en l'honneur de saint Pascal, à l'ouverture des Congrès eucharistiques, dans cette France que saint François aimait de toute son âme parce qu'elle est le pays de l'Eucharistie, il nous est particulièrement doux, à nous, enfants de saint François d'Assise, de saluer tout d'abord S. E. le Cardinal de Cabrières et S. G. Mgr Halle, parce que, dans le diocèse de Montpellier, nous sommes les bénéficiaires de la bienveillante générosité de ces deux princes de l'Eglise.

I

Dieu, assure la théologie, a donné à chacun de nous en ange gardien — et la piété nous recommande, en outre, d'une manière toute spéciale à tel ou tel saint qui deviendra notre patron au baptême et dont nous porterons le nom. Les anges et les saints protègent chacun de nous en particulier, mais ils étendent aussi leur patronage sur les cités, sur les nations; — on leur confie des entreprises, des œuvres, des familles, — des groupes, des sociétés. La jeunesse studieuse se réclamera de saint Louis de Gonzague ou de saint Stanislas Kostka; — les étudiants de philosophie, dans les séminaires, regarderont saint Thomas-d'Aquin comme un modèle et un protecteur; les œuvres charitables seront placées sous l'égide de saint Vincent de Paul;

— dans les hôpitaux, on invoquera tout particulièrement saint Jean-de-Dieu ou saint Camille-de-Lellis, — et désormais tous les soldats français se mettront sous la protection de sainte Jeanne-d'Arc. Qui donc sera le patron des œuvres eucharistiques ?

Il paraît que l'on proposa à Léon XIII une liste des noms les plus illustres de ceux qui composent la sainte phalange des amants passionnés du Sacrement de nos autels. Le Souverain Pontife parcourut la liste ; mais aucun nom ne parut lui agréer ; — enfin, il s'arrêta au tout dernier.

Comment, ce ne sera pas vous, aimable Saint, ange de pureté, saint Stanislas Kostka, — vous qui avez été communié miraculeusement par la main d'un ange, ce ne sera pas vous qui serez choisi comme la Patron et le Protecteur de toutes les œuvres eucharistiques ? — Ni vous, petite bienheureuse Imelda qui soupiriez d'un si vif amour qu'un jour une hostie s'envola du ciboire pour venir reposer sur votre langue ? — Ni vous, enfant martyr du Très Saint Sacrement, saint Tarcisius, qui avez répandu votre sang pour sauver le corps adorable du Sauveur ? Non, ce n'est point vous qui serez choisis. — Et ce ne sera pas non plus saint Thomas-d'Aquin, le chantre sublime de l'office du Très Saint Sacrement, — ni le Séraphique Docteur Saint Bonaventure, — ni Sainte Claire d'Assise qui, en un geste de pieuse audace, s'empara un jour de l'Ostensoir et mit en fuite des Sarrasins. Sera-ce vous, alors, Antoine de Padoue, le saint aux miracles, vous qui par votre parole ardente subjuguiez les foules, — vous qui par votre dialectique serrée avez mérité d'être appelé le marteau de l'hérésie ? Ah! s'il s'agit de protéger les œuvres eucharistiques et de ramener à la foi les négateurs de la présence réelle, il semble bien que l'on doive vous choisir, vous, grand saint Antoine de Padoue, qui avez un jour obtenu ce miracle de contraindre la mule d'un hérétique à fléchir le genou devant l'Hostie. — Vous continueriez encore votre apostolat prodigieux ; — vous avertiriez les individus, vous ramèneriez les familles, les sociétés, les nations au culte de la très sainte Eucharistie. — Eh bien ! non, ce n'est pas vous qui serez choisi.

Léon XIII cherchera, c'est vrai, dans l'Ordre de Saint François ; mais il ne prendra ni un prédicateur célèbre, ni même un prêtre; non, son choix s'arrêtera sur la personne d'un humble frère convers, dont les principales fonctions dans son couvent, étaient de répondre à la porte et de préparer les tables du réfectoire. Il savait tout juste lire et écrire, n'ayant point fait d'études ; et pourtant, comme le rappelle Léon XIII, il composa des livres de piété et donna des réponses sur les dogmes les plus difficiles. Il fut l'ange adorateur de l'Eucharistie; il en fut le disciple, apprenant de Jésus au tabernacle toutes les vertus qui font les saints: l'humilité, qui se voile et se contente d'un seul regard de Dieu, la soumission à l'autorité légitime, la patience dans l'épreuve, la justice qui respecte les moindres droits et la charité qui se dévoue; il en fut l'apôtre, car il ne perdit jamais une occasion de la faire connaître et de la faire aimer; on peut dire même qu'il en fut le martyr, car plusieurs fois il exposa sa vie pour la défense de l'Eucharistie.

II

Qui donc était saint Pascal Baylon, ce pauvre frère franciscain ?

Il naquît le 16 mai 1540, à Torre Hermosa, humble bourgade du royaume d'Aragon, en Espagne. Sa mère, très pieuse, lui enseigna de très bonne heure la piété et c'était plaisir de voir avec quel sérieux l'enfant qui ne savait pas encore marcher, joignait ses petites mains ou bien faisait son signe de croix.

Un dimanche, sa mère l'avait porté à l'église pour assister à la grand'messe. L'enfant ne quitta pas des yeux le célébrant, mais lorsque le prêtre éleva la Sainte Hostie et que les fidèles se prosternèrent pour l'adoration, le petit Pascal tressaillit dans les bras de sa mère. De l'Hostie à lui, il y avait eu un courant, nous dirions aujourd'hui un fluide; Dieu venait de conquérir ce petit cœur et le cœur de Pascal ne se reprendra jamais. Maintenant il connaît l'église et l'église l'attirera toujours — invinciblement.

Un jour, il y eut grande angoisse dans la maison des Baylon. Le petit Pascal faisait déjà quelques pas et on l'avait laissé seul au logis. Quand la maman revint, elle ne retrouva plus son enfant. Elle le cherche dans les différentes pièces de l'appartement, dans le jardin, dans la cour; peine perdue; elle demande aux voisines si elles ne l'ont pas vu, mais aucune voisine ne l'a aperçu. La douleur de la mère est extrême, l'enfant aurait-il été volé? serait-il tombé dans le puits? Perplexité cruelle; la pauvre mère, il me semble, dut comprendre alors ce que souffrit Marie quand elle avait perdu Jésus; bonne chrétienne, nous l'avons dit, la pauvre femme affligée n'a plus d'autre recours que l'église; elle y va pour dire sa souffrance à Notre-Dame; elle monte jusqu'au sanctuaire et quelle n'est pas sa surprise d'apercevoir, à demi accroupi sur les degrés de l'autel, les yeux fixés sur le tabernacle, son enfant adoré. Il était si absorbé dans sa muette contemplation qu'il ne s'aperçut pas du bruit qui se fit autour de lui et il ne vit sa mère qu'en se sentant soulevé par elle et porté dans ses bras.

La jeune maman essaya d'un timide reproche, mais avec cet instinct de toutes les mères, elle comprit que son fils était appelé à de grandes choses et, généreuse, elle dit dans le fond de son cœur: Seigneur, Vous me l'avez prêté, mais il est à Vous. Je Vous le consacre.

A sept ans, Pascal devint berger. Garder les troupeaux de ses parents, vivre avec les brebis et les agneaux, n'était-ce point bien préluder au service de l'Agneau divin? Tout seul, il décida d'apprendre à lire, afin de réciter, dans les champs, le petit office de la Sainte Vierge; et il réussit. Sur sa houlette, il sculpta l'image de Notre-Dame et au-dessus de la couronne de la Vierge, il eut l'idée de représenter encore l'Hostie du Tabernacle. Il n'avait probablement aucune préoccupation artistique, et, de ce point de vue cette houlette dût être sans valeur. Nous regrettons cependant qu'on ne l'ait pas conservée. A l'heure de l'office, c'est cette houlette qu'il plantait en terre et agenouillé devant cette image toute pauvre de Marie et de l'Hostie, il récitait les psaumes tout comme s'il se fût trouvé à l'église.

Déjà, il s'imposait de rudes pénitences, car il avait réfléchi à la Passion, et il voulait souffrir comme Jésus. Ses historiens nous disent que bien souvent, alors qu'il aurait pu se nourrir davantage, il se contentait d'un peu de pain et d'eau; et lorsque le démon furieux de tant de sainteté en une âme encore si jeune, envoyait la tentation, Pascal courait à un buisson d'épines, en arrachait une branche et frappait vivement sa chair virginale, jusqu'à ce que la sensation de plaisir fît place à la douleur.

Quoi d'étonnant que Dieu se plût déjà à privilégier le jeune pastoureau? Un jour, la fontaine où les bergers se désaltéraient et abreuvaient leurs troupeaux était presque à sec. Un camarade de Pascal, Jean Aparicio, lui proposa d'aller à une autre fontaine: « Non, répondit le petit saint, restons ici, je me charge de trouver de l'eau ». Se dirigeant alors vers un endroit stérile et pierreux, il creusa la terre de ses mains. L'eau ne venait point. Tout à coup, il se lève et prenant sa houlette, il frappe le sol avec assurance et voici le jaillissement d'une belle source. Jean Aparicio reste stupéfait et muet d'admiration, mais le jeune Pascal, avec une humilité et une simplicité charmante, lui dit: *« Quand tu manqueras d'eau, frappe la terre de ton bâton et tu en trouveras. Jamais je n'ai osé tenter cette expérience*, avoua le témoin du miracle, *mais repassant par là plus tard, je plantais une croix en souvenir du prodige.* »

S'a-t-on surpris que Pascal Baylon ait désiré la vie religieuse ? Il y pensa dès son plus jeune âge. Il n'avait que sept ans lorsqu'arriva la jolie histoire que l'on conte à son sujet: Un petit garçon, Francisco Delgado, avait été voué par ses parents à François d'Assise. On lui avait fait, pour ses huit ans, une petite robe de bure, un capuchon et une corde. La première fois que Pascal vit son petit ami Francisco revêtu de cet habit, il se mit tout près et ne voulait plus s'en aller. Mais un jour Francisco fut malade et Pascal alla le voir. Dès qu'il aperçut au pied du lit la robe franciscaine et la corde, il s'en empara. Francisco n'en avait pas besoin, il était au lit. En un clin d'œil, Pascal revêtit les livrées séraphiques; il allait, venait à la façon des moines, les mains dans les manches, faisant dévotement révérences et génuflexions. Jamais il ne s'était vu si beau. Mais arriva le moment de partir. Lorsqu'il fallut quitter ce costume d'emprunt, ce fut une vraie désolation et Pascal — les saints n'ont pas été sans faiblesses — opposa une résistance désespérée. Il fallut aller quérir sa mère; alors le cœur bien gros, Pascal, tout en larmes, déposa pièce par pièce son costume et puis il dit: « Eh bien ! quand je serai grand, je me ferai religieux. »

Il a tenu parole. — A dix-sept ans, il frappe à la porte des Franciscains de Monteforte, — mais il est si jeune, et en même temps si maigre et sa physionomie est étrange: on dirait d'un saint, mais ne se trompe-t-on pas? — Les Franciscains le refusent. — Il renouvelle plusieurs fois sa demande, chaque fois elle est rejetée. — Malgré lui, il reprend son état de berger, mais il se place chez un patron tout près du couvent. Sa douleur est grande car il ne pourra pas assister à la messe tous les jours comme il l'eût désiré. Cependant, grâce à la cloche dont il connaissait le langage, il peut s'unir au prêtre qui célèbre. Sa pensée est sans cesse tendue vers le tabernacle, et son éloignement forcé de l'église ne fait qu'aviver ses désirs. Un jour, ne pouvant plus

supporter cette privation de son Dieu, il jette vers le ciel un de ces cris de foi, de désir et d'amour auxquels le Seigneur ne sait pas résister: « O Maître, faites donc que je vous voie. » — Jadis un aveugle s'adressant à Jésus lui disait: « Faites que je voie. » Pascal, lui, demande davantage: « Faites que je vous voie », et son cri est tellement sincère que la nue s'entr'ouvre et Pascal aperçoit les anges prosternés devant l'Hostie et au-dessus du Calice. C'est son Dieu, le Dieu de l'Eucharistie!

Ce ne fut pas un fait isolé. Les historiens de notre saint nous affirment que cette apparition se renouvela souvent et qu'elle devint même presque habituelle. Et c'est pourquoi, pour représenter saint Pascal, on nous le montre très souvent à genoux, contemplant le Calice et l'Hostie que les anges présentent à son adoration.

De plus en plus, Pascal songe à entrer au couvent. Mais voici que Satan lui offre les séductions du monde: la richesse, le bien-être, l'affection. Ses patrons l'estiment profondément; ils n'ont pas d'enfants. Un jour, il lui disent: « Nous t'aimons tendrement. Viens avec nous, en ville. Tu habiteras notre maison, tu seras notre fils et nous te chercherons une épouse digne de ta vertu. » Certes, l'offre était séduisante. Pascal répondit: « Je vous remercie. J'ai décidé de me faire moine et de vivre pauvre et dépouillé de tout. »

Une renonciation si désintéressée à un héritage que beaucoup avaient envié, fit grand bruit dans le pays; elle fut connue au couvent; elle devint comme le signe indiscutable des bonnes dispositions de Pascal; les Pères Franciscains le reçurent comme novice.

Dès les premiers jours, on remarqua sa ferveur, son humilité, sa vertu et les plus anciens religieux prophétisaient déjà: « Ce Frère sera un jour l'honneur et la gloire de notre Ordre. » Pour lui, il s'estimait heureux de vivre tout près de la chapelle; il était sous le même toit que Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Toutes les fois que ses fonctions lui laissaient un moment, il allait devant le tabernacle. Comme frère portier, on devine que, très souvent, la sonnette de la porte le dérangeait, il allait répondre immédiatement et d'un pas égal revenait près de l'autel et ainsi cinquante ou cent fois par jour, toujours avec le même calme, la même patience et la même ferveur. Un Jeudi-Saint, ayant été remplacé dans son office de portier, il reste à genoux devant le Très Saint Sacrement, les mains jointes, pendant cinq heure d'affilée sans plus bouger que s'il eût été de pierre ou de marbre.

Ce qu'il affectionnait le plus, c'était de servir la messe. Malgré les instances de ses supérieurs, et à l'exemple de son séraphique Père saint François, il ne voulut jamais gravir les degrés du sacerdoce. Et pourtant il aurait si bien célébré la sainte Messe. Il se contentera de l'entendre et de la servir comme un ange ! Il n'était jamais fatigué. Plusieurs fois, il lui arriva d'en servir huit, dix dans la même matinée.

Les habitués de la chapelle s'aperçurent vite de l'angélique pitié du jeune frère; aussi venait-on tous les jours de plus en plus nombreux, sans que Pascal se doutât qu'il fût pour quelque chose dans ce mouvement, mais il se réjouissait de voir tant d'adorateurs de notre divin Maître.

Saint Pascal n'a pas versé son sang pour Notre-Seigneur. Dans les desseins de la Providence son martyre, immolation non sanglante, devait ressembler davantage au sacrifice eucharistique. Pourtant, il eût beaucoup à souffrir et sa vie fut même en danger lorsque, pour obéir à son supérieur, il se rendit à Paris afin de porter un pli au Général de l'Ordre. Les Huguenots (on était en pleines guerres de religion) mettaient à mort les prêtres, les religieux, les fidèles qui ne voulaient pas abjurer leurs croyances. Pascal, en habit de Franciscain, n'échappa que par un miracle; il fut insulté, frappé, bousculé, couvert d'immondices. Tout près d'Orléans, on le poursuivit à coup de pierres. Une seule l'atteignit gravement. Lancée à toute force, elle lui brisa l'épaule gauche. Le bienheureux en souffrit toute sa vie.

III

Pour être complet, mes Frères, il faudrait parler encore de saint Pascal, apôtre de l'Eucharistie, il faudrait dire ses extases, ses ravissements, il faudrait aussi montrer l'humilité et l'austérité des religieux, il faudrait enfin parler des nombreux miracles qu'il fit durant sa vie et de ceux plus nombreux encore qui se produisirent après sa mort, et même de nos jours. Quand on lit la vie de saint Pascal Baylon, il semble, mes Frères, qu'à ce point de vue des miracles, on puisse comparer notre saint à saint Antoine de Padoue, et vraiment il est dommage, — même dans l'intérêt des fidèles, — que saint Pascal ne soit pas plus connu.

Lors du premier procès pour la canonisation, les juges (abandonnant tout ce qui n'était pas de premier ordre), retinrent cent soixante-quinze miracles insignes dont un seul aurait pu déterminer la béatification. Au second procès, les miracles furent plus nombreux encore et leur seule nomenclature remplit des volumes. Saint Pascal a obtenu beaucoup de grâces spirituelles, mais aussi un très grand nombre de faveurs temporelles, de très nombreuses guérisons et même de nombreuses résurrections. Les *ex-voto* furent si abondants dans sa chapelle à Villaréal qu'il fallut bientôt les enlever — pour faire place à d'autres, — et ceux-ci ne tardèrent pas à aller rejoindre les premiers dans une chapelle destinée tout exprès à la surabondance de celle du saint.

Deux ans après la mort du Bienheureux, on comptait déjà plus de quatre cent miracles. Qui pourra dire le nombre de ceux obtenus depuis quatre siècles ?

Voilà, mes Frères, très imparfaitement retracée et beaucoup trop résumée, la vie de celui choisi par Léon XIII comme Patron et Protecteur de toutes les œuvres eucharistiques.

Tournons-nous vers lui avec confiance et demandons-lui d'abord d'augmenter, en nos âmes, l'amour du Très Saint Sacrement de l'autel. Qu'il nous aide à triompher de nos tiédeurs, peut-être même de nos indifférences, qu'il allume en nous une vraie flamme d'amour pour Jésus-Hostie, et qu'il nous inspire de saintes résolutions — pour nous, premièrement, ensuite pour l'apostolat de l'Eucharistie.

Promettons ici, dans ce sanctuaire de Paray-le-Monial, que, désormais, nous serons plus fidèles à la messe et plus attentifs à la suivre; promettons de nous approcher plus souvent, très souvent, de la sainte table; promettons de ne jamais passer devant

une église sans faire une visite à l'Hôte divin, ou du moins, sans nous découvrir, ou sans nous marquer d'un signe de croix. Arrière le respect humain; il faut qu'il soit vaincu par l'amour ! Nous escorterons le Saint Sacrement dans toutes les processions; nous l'accompagnerons quand on le portera aux malades et nous ferons campagne pour que partout on puisse le porter ostensiblement, pour qu'aussi, dans la maison où il entrera, sa visite ne passe pas inaperçue; c'est plus que la visite d'un grand personnage, c'est la visite de Dieu.

Que les mères chrétiennes élèvent leurs enfants, dès le plus bas âge, dans l'amour de Jésus; dévouons-nous à toutes les œuvres en l'honneur de Jésus-Eucharistie, consolons le divin prisonnier du tabernacle, faisons-nous les apôtres de l'Eucharistie. C'est l'Eucharistie qui nous transformera et qui sauvera le monde !

O saint Pascal, protégez-nous; faites grandir notre amour pour Jésus-Hostie et bénissez les travaux du Congrès Eucharistique de Paray-le-Monial qui commence. — Amen.

§ 2. — Le Salut de l'après-midi et le sermon de M. l'abbé Paravy

A 5 heures du soir, la Basilique se remplit de nouveau. Quelle joie, après avoir tant parlé de la Sainte Eucharistie, tant pensé à elle, de pouvoir revenir l'adorer !

Après un entraînant cantique, un tout jeune orateur, mais déjà célèbre, paraît en chaire. C'est un ancien aumônier de la grande guerre, chevalier de la Légion d'honneur, M. l'abbé Paravy, aumônier du Lycée et directeur des Œuvres de jeunesse du diocèse de Chambéry.

Sermon de M. l'abbé PARAVY

L'Eucharistie et le Problème de l'Education morale

Messeigneurs (1),
Mes Frères,

Les Français d'aujourd'hui portent le poids d'une lourde préoccupation: au lendemain d'une guerre qui a accumulé les

(1) Mgr Nègre, archevêque de Tours; Mgr Berthoin, évêque d'Autun; Mgr Manier, évêque de Belley; Mgr Halle, auxiliaire de Montpellier.

ruines et d'une victoire qui n'a pas dissipé, loin de là, toute difficulté, ils se demandent comment s'opérera le relèvement national. Dans la bataille, ils interrogeaient l'horizon, le ciel, appelant le salut. Dans la paix, après avoir sauvé le passé, ils cherchent les moyens d'assurer l'avenir. Ils ont évité la mort; ils doivent maintenant résoudre le problème de la vie.

Cette préoccupation, nous l'apportons ici, à Paray-le-Monial, au cœur de la France, là ou s'est manifesté le Cœur de Jésus.

Ah ! sans doute, quand nous nous rappelons les interventions providentielles qui ont donné à la redoutable épreuve son heureuse issue, quand nous voyons la France nimbée de gloire et acclamée par les peuples ressuscités à la voix de ses soldats et de ses martyrs, quand nous saluons le retour de nos frères et que la bannière d'Alsace nous apparaît, après 50 ans, sans son crêpe de deuil, la reconnaissance monte du cœur aux lèvres et fait éclater notre *Te Deum* au Sacré-Cœur.

Mais nous n'oublions pas pour autant les plaines dévastées, les villes et les villages détruits, les clochers renversés, les foyers ravagés par la mort, toutes les ruines matérielles qui attendent les bras des reconstructeurs.

Nous n'oublions pas surtout les ruines morales, d'autant plus inquiétantes que beaucoup ne savent pas les voir, et qu'à un pays auquel il manque surtout le Christ et son Evangile, on n'apporte trop souvent pour tout remède que des palliatifs impuissants, puisqu'on ne traite que les corps, laissant à l'abandon les âmes, affamées et malades, sans lumière et sans idéal.

N'est-ce pas ce qui apparaît dans le problème capital de l'éducation, que je dois étudier avec vous, ce soir, à la lumière de l'Eucharistie ?

Le relèvement de la France, tout le monde en convient, dépend de la génération qui grandit et de l'éducation qui lui sera donnée. Or, j'entends parler beaucoup de l'éducation physique, et une loi récente l'a rendue obligatoire pour les jeunes filles comme pour les jeunes gens. J'entends encore parler de l'éducation intellectuelle, de l'instruction, bien qu'elle cède de plus en plus le pas au goût des sports, au point que les études en sont compromises et que la pensée française est en péril.

Mais, l'éducation morale a-t-elle toute sa place ?... Et pourtant, elle seule mérite ce beau titre, puisque seule elle est capable de nous « élever » vraiment. Sans elle l'éducation intellectuelle n'est pas de l'éducation, c'est de l'instruction, dont Saint-Marc-Girardin pouvait dire à ceux qui s'en contentent: « Vous instruisez, vous n'élevez pas ! » Sans elle, l'éducation physique n'est pas de l'éducation, c'est du dressage. Qu'on se soucie des corps, c'est bien! mais qu'on ne néglige pas les âmes ! Qu'on s'applique à donner des muscles, nous y applaudissons ; mais qu'on songe surtout à donner du cœur, du caractère, de la conscience: car, dans notre France idéaliste, les âmes ont toujours joué un plus grand rôle que les muscles, et c'est parce que les âmes restèrent grandes, même quand les corps étaient épuisés, chez nos braves soldats de la grande guerre, paysans, ouvriers ou bourgeois qui n'avaient guère pratiqué d'autre sport que leur travail professionnel, c'est à cause de cela que nous avons assisté à une éclosion de héros et que la France, après une interminable attente de quatre douloureuses années, a fini par connaître la victoire.

Et aujourd'hui pour gagner la paix, comme hier pour gagner la guerre, il faut à la France des âmes, et la génération des reconstructeurs devra recevoir une éducation qui la mette à même de remplir sa rude tâche. Cette éducation, c'est l'éducation morale, et l'éducation morale de la jeunesse n'a pas d'appui plus solide et plus efficace que l'Eucharistie. Voilà ce que je voudrais vous montrer dans cet entretien sur lequel j'appelle la bénédiction du Cœur de Jésus-Christ, éternel éducateur de l'humanité, et aussi la vôtre, Messeigneurs, qui, en enseignant la doctrine de vérité et de vie et en poussant les âmes vers la Table Sainte, leur donnez des ailes pour monter dans la lumière et dans l'amour du bien, et êtes les apôtres les plus clairvoyants de la véritable éducation et les ouvriers les plus utiles de la reconstruction nationale.

I. — *Ce qu'est l'éducation morale.*

Education morale, qu'est-ce à dire ? — Il me semble, mes frères, que la réponse à la question est contenue dans ces trois mots qui résument l'œuvre et le but de l'éducation morale : former un cœur, un caractère, une conscience.

Un cœur d'abord. Le cœur fait la grandeur de l'homme et donne à la vie son orientation. « Avant de porter la main à son front pour dire: je pense, écrivait Lacordaire, l'homme a mis la main sur son cœur et il a dit : j'aime ! » On a pitié de l'homme qui manque d'intelligence; s'il manque de cœur, on le méprise. Les grandes pensées viennent du cœur : les grandes œuvres, plus encore. C'est l'amour qui fait les héros et les saints, et qui fait aussi les criminels et les pervers; car l'homme va à ce qu'il aime : vers le bien, si vous lui en avez inspiré le goût, vers le mal, si vous l'avez abandonné à ses penchants mauvais.

L'éducation a donc une grande tâche à remplir : donner du cœur à la jeunesse, et développer, en la contenant, en la disciplinant et en la dirigeant, cette merveilleuse puissance qui est le levier des grandes âmes. A ce prix, mes Frères, la France aura ces hommes de cœur dont elle a besoin pour guérir ses blessures. Que l'éducation nous donne donc des cœurs purs qui ne connaissent que de chastes et saintes affections, qui aient horreur de tout ce qui est vil et bas, qui évitent tout ce qui trouble et dégrade, qui ennoblissent tout ce qui les approche, et qui passent à travers le monde et la vie sans subir les flétrissures qui tuent les nobles sentiments dans l'âme et effacent, jusque sur le visage, la séduisante candeur et la sublime fierté de la jeunesse; — des cœurs purs, pour enrayer la vague de boue qui déferle sur le pays et va promener ses amusements sacrilèges jusque sur l'ossuaire sacré où dorment, là-bas, les compagnons d'armes que nous pleurons ! — Qu'elle nous donne des cœurs bons et tendres qui sachent se pencher sur toutes les misères pour les partager, qui aident les pauvres, entourent les orphelins, essuyent les larmes des veuves, et portent avec délicatesse le deuil de la grande famille française. — Qu'elle nous donne des cœurs forts, capables de s'oublier et de se sacrifier pour les autres et de devenir le refuge et l'appui des faiblesses humaines.

Avec le cœur, l'éducation doit former le caractère.

Avoir du caractère, chose rare ! Cela suppose un profond sentiment de l'honneur, une loyauté qui marche tout droit, sans détours ni dissimulation, une énergie qui ne plie que devant Dieu, qui ne sert que le devoir, qui ne se laisse pas abattre par l'épreuve, et refuse de courber le genou devant les idoles. — Mais quelle vision séduisante que celle d'un beau caractère ! Je me souviens d'un de nos jeunes héros que la guerre avait ramené au Dieu de sa première communion. A la veille des attaques, il aimait recevoir la Sainte Eucharistie. Ce jour-là, avec sa compagnie, il avait mission d'enlever une position que plusieurs assauts successifs n'avaient pu forcer. A la tête de ses hommes, il avance. Tout à coup, les mitrailleuses ennemies, jusque-là silencieuses, se mettent à lancer la mort. « Couchez-vous ! » commande-t-il à ses hommes. Mais lui reste debout, essayant de découvrir l'emplacement des engins meurtriers, jusqu'à ce que, blessé mortellement, il tombe; et comme je me penche sur lui pour une dernière absolution : « Monsieur l'Aumônier, me dit-il d'une voix affaiblie, je suis bien atteint; cependant, j'espère encore pouvoir lutter avec mes chasseurs; mais si je meurs, dites bien à mon père que je meurs content : c'est une belle mort ! » Et lui, mes frères, c'était un beau caractère : il ne s'était baissé que pour mourir.

Chacun se rend compte combien le pays a besoin à l'heure actuelle d'hommes et de femmes de caractère : l'éducation morale devra donc être à même d'en former, en devenant, si c'est nécessaire, l'éducation eucharistique.

D'autant plus qu'elle a une mission plus élevée encore : former des consciences.

La conscience est ce qu'il y a en nous de plus profond, de plus inviolable, de plus sacré; elle est la voix de Dieu dans l'homme, elle répète des paroles éternelles, et par elle nous communions avec l'infini.

Il y a des mots si grands qu'ils se suffisent, et il semble qu'il n'y a rien à ajouter quand on a pu dire d'un homme cette parole qui est la plus haute expression de la vénération humaine: c'est une conscience ! — Et voyez le rôle sublime de la conscience dans la vie humaine : elle montre le devoir : ceci est bien, ceci est mal. Non seulement elle le montre, elle l'ordonne : fais le bien, évite le mal ! Non seulement elle l'ordonne, elle le juge! Et toi, Caïn, qui as assassiné ton frère, va, fuis jusqu'aux extrémités de la terre pour échapper à ses reproches, fais-toi ensevelir tout vivant dans un tombeau : l'œil sera dans la tombe et regardera Caïn !... Et toi, le juste que l'on abandonne, que l'on accuse, que l'on méprise, que l'on condamne peut-être, mais qui es resté fidèle à la voix de ta conscience; toi qui devant des marchés odieux, as répondu : non ! toi qui, en présence des passions soulevées, as dit : je ne dois pas ! toi qui, devant les menaces des puissants, as répété le *non possumus* des martyrs, ah ! peu importe ce que l'on pense de toi ! tu peux garder la paix dans ton âme et la fierté au cœur, puisque tu peux te rendre ce témoignage : j'ai fait mon devoir ! Tout l'humain peut te manquer : Dieu te reste, dont la conscience est la voix, car, on l'a dit avec raison, « rien n'est aussi proche de Dieu que la conscience du juste et surtout du juste malheureux ! » (Lacordaire).

Voilà, mes frères, jusqu'où doit monter l'éducation, sous peine d'être incomplète, sous peine d'être manquée. Vous ne vous étonnerez pas, dès lors, qu'elle doive s'inspirer de ce qu'il y a de plus intime, de plus élevé, de plus divin dans la Religion : de l'Eucharistie.

II. — *Le rôle de l'Eucharistie.*

On peut, à la rigueur, imaginer que l'enseignement soit neutre. Il ne se peut pas que l'éducation le soit. Elle sera religieuse ou elle ne sera pas; car, sans base divine, elle ne saurait élever vraiment les âmes puisqu'elle serait impuissante à justifier devant les consciences le devoir et son caractère absolu, plus impuissante encore à le faire aimer et respecter.

Un jour, le Père Didon, alors directeur d'une maison d'éducation qui s'ouvrait indifféremment à toutes les confessions religieuses, reçut un homme qui venait lui confier son enfant : « Je viens de loin, dit cet homme au célèbre dominicain, pour mettre à votre école mon fils unique. Je veux qu'il apprenne les sciences de la vie sous l'égide du plus grand éducateur que je sache. Mais je suis libre penseur et je veux retrouver plus tard mes idées dans mon fils. Laissez en lui ce coin de culture en friche. Pour tout le reste je vous l'abandonne. » — « Alors, reprenez-le, fit sévèrement le prêtre. Ici, nous avons un principe fondamental : Dieu ! Votre fils n'a rien à apprendre parmi nous si, dès le seuil, il ne doit pas, comme nous tous, plier le genou devant l'Invisible. »

L'éducation morale, mes frères, sous peine d'impuissance, courbera la jeunesse devant Dieu : elle sera une éducation religieuse.

Mais ce n'est pas assez dire. Le Dieu de la philosophie est trop lointain et trop froid pour nos âmes sensibles et aimantes; elles ont besoin d'un compagnon de route qui soit leur guide et leur soutien; elles ont besoin, quand les passions grondent en tempête, d'entendre une voix apaisante qui dise comme sur le lac de Génésareth : « Ne craignez point ! je suis là ! » Elles ont besoin, quand les volontés s'anémient et que les courages faiblissent, de prendre une nourriture qui multiplie les forces humaines par la force divine; elles ont besoin, quand les consciences hésitent ou que les esprits se troublent, d'être illuminées par Celui qui est la lumière du monde. Et dans nos pays chrétiens, ensemencés d'Evangiles et peuplés de Tabernacles, l'éducation n'aura d'efficacité pratique que dans la mesure où elle sera une éducation eucharistique.

On s'étonne, parfois, que la jeunesse, élevée cependant dans ce qu'on appelle « les bons principes », fasse si souvent naufrage dans la vertu quand elle ne passe pas ouvertement à l'armée du mal. On s'étonne de l'illogisme scandaleux qui existe, chez trop de chrétiens, entre leurs croyances et leur conduite. Pourquoi vous étonner, mes frères ? Vous avez enseigné la doctrine, oui, mais cette doctrine comporte de lourds devoirs et des renoncements douloureux, et vous n'avez pas armé ces jeunes gens et ces jeunes filles pour les combats de la vie, parce que vous ne leur avez pas donné, dans toute la mesure où c'était

nécessaire, le pain de la force morale. Vous dites à votre enfant : Reste pur ! Défends-toi contre le dévergondage des mœurs et contre l'entraînement des camarades et contre l'attrait du plaisir ! Mais croyez-vous que, lorsque la tentation se présentera dans toute la séduction d'une chair vivante, la simple notion de devoir suffira à le retenir, et que vos conseils auront toute leur portée si vous n'y ajoutez pas l'efficacité divine du pain eucharistique ? Croyez-vous que pour former les cœurs, les caractères, les consciences que réclame l'état actuel de la société, on puisse impunément méconnaître l'influence de Celui qui s'est emprisonné au Tabernacle pour être l'Emmanuel, le Dieu avec nous, et qui se donne à la Sainte Table pour être la nourriture des âmes ? Certes, nous n'ignorons pas que Dieu existe, qu'il commande, qu'il est le Maître, qu'il sera le Juge. Mais, dans la fumée de la concupiscence, l'idéal pâlit et le devoir est moins clair; au milieu des passions soulevées, la voix de Dieu et de la conscience n'arrive qu'affaiblie et étouffée par les protestations intéressées des sens. Dieu est si haut, et la créature, sa rivale, est si proche ! Il parle un langage si austère, et la sirène du sensualisme module des refrains si séduisants ! Et quand, par surcroît, on voit le grand nombre s'en aller vers la voie large où l'on perd le ciel mais où l'on jouit de la terre, quand on vit dans un monde qui a, pour le vice élégant, des indulgences qui sont presque des encouragements, quand tout semble conspirer pour abaisser les âmes, comment l'éducation pourra-t-elle remplir son œuvre qui est de les élever ? « Donnez-nous des hommes, clame-t-on de tous côtés, donnez-nous des caractères, des consciences ! » Oui, mais alors commencez à mettre du divin dans l'homme et donnez-nous des communiants ! Ce n'est pas assez de montrer le but, il faut accepter le moyen. Ce n'est pas assez de dénoncer le mal, il faut appliquer le remède. Jésus le savait, Lui qui après avoir prêché une doctrine très élevée, nous laissa l'Eucharistie en disant : Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie en lui ; celui qui ne le fait pas s'en va à l'anémie morale et à la mort. Et ils le savent aussi, les représentants de Jésus-Christ; ils le savent, les organisateurs de ce congrès, qui, dans notre siècle de désordres où l'éducation, après avoir fait trop souvent faillite, semble se résigner à mutiler son œuvre en ne s'occupant plus que des corps ou des cerveaux, viennent dire à la jeunesse et à tous ceux qui s'en occupent : « Non, non, ne renoncez pas à votre idéal. Conservez à l'éducation morale toute sa sublime mission qui est de former un cœur, un caractère, une conscience. L'homme, à lui seul, échouerait sans doute. Mais voici, pour l'aider, voici l'hostie, voici la force; voici le salut : le pain des anges devenu le pain des hommes : *ecce panis angelorum, factus cibus viatorum.* »

C'est que, voyez-vous, mes frères, la science, même religieuse, n'est pas tout le christianisme; il faut y ajouter la vie ; et la vie des âmes, c'est Jésus-Christ, le Dieu vivant : *Christus vita vestra.* Quand Jésus n'est plus là avec sa présence vivifiante, les âmes s'avilissent, la corruption s'étale, l'argent est le dieu qu'on adore, la jouissance devient la grande préoccupation et l'égoïsme le plus brutal finit par inspirer toute la conduite des individus et déferle en vague de paresse et de sensualisme sur la

famille et sur la patrie. Et ce qui ralentit la décadence, ou qui, à certaines heures exceptionnelles comme celles de la guerre, élève au-dessus d'elles-mêmes certaines âmes qui se proclament incroyantes, c'est encore un atavisme chrétien, méconnu mais réel, et continuant de parler et d'agir sous les noms d'Honneur, de Justice, de Devoir, noms qui ont reçu leur baptême avec l'Evangile, et qui hélas ! sonnent plus creux à mesure que l'on s'en éloigne. Il avait raison le poète qui exhalait un jour sa crainte :

Parmi tous ces progrès dont notre âge se vante,
Une chose, en secret, ô Jésus, m'épouvante :
C'est l'écho de ta voix qui va s'affaiblissant.

Et quand, au contraire, les âmes veulent un levier infaillible pour monter vers les sommets de la pureté et du dévouement, c'est vers le Dieu de l'Eucharistie qu'elles se tournent. Que de fois nous l'avons vu pendant la guerre ! Que de fois nos héros ont demandé à l'Eucharistie le secret de mourir courageusement !...

Mais avant d'apprendre à mourir, l'Eucharistie enseigne à vivre : elle est l'éducatrice la plus sûre de l'humanité. Par elle l'éducation morale atteindra son but. Elle doit former, ai-je dit, des cœurs purs. Mais l'Eucharistie n'est-elle pas le pain des anges, le vin qui fait germer les vierges ? N'est-elle pas selon la significative expression du Concile de Trente, « l'antidote de la concupiscence » ? Elle ne supprime pas nécessairement les tentations, mais, par sa vertu divine, elle aide à en triompher, et soutient dans la lutte. Elle n'empêche pas la tempête, mais elle sauve du naufrage les âmes qui ont embarqué avec elles Jésus, et qui, depuis les Catacombes jusqu'à notrs siècle, répètent après Sainte Agnès : « J'aime le Christ. Quand je le reçois, je deviens chaste; quand je touche de mes lèvres sa chair sacrée, je suis vierge ! » Souvenons-nous en, mes frères, nous tous qui, plus ou moins, parents, prêtres, ou simplement apôtres laïques, devons être des conducteurs, des « éleveurs » d'âmes; souvenons-nous que c'est par l'Eucharistie que nous garderons ou que nous rendrons aux cœurs la pureté, et qu'il faudra souvent leur appliquer le régime qu'un vénérable religieux prescrivait à une âme sans cesse défaillante : « La Messe tous les jours, la confession tout de suite après la chute, et la communion, surtout la communion, au moins toutes les semaines, et, s'il se peut, tous les jours ! »

L'éducation morale doit former encore des caractères bien trempés. Il n'y a pas de meilleure trempe que la trempe divine de l'Eucharistie. N'est-elle pas le pain des forts ? Et n'est-ce pas elle qui sera pour la jeunesse l'inspiratrice des nobles sentiments et des gestes généreux ? Les intimes entretiens de l'action de grâces préparent souvent des décisions devant lesquelles le monde reste stupéfait. « Tu vois, dit Jésus à l'âme en quête d'idéal, je t'ai tout donné; je suis mort pour toi; pour toi, j'ai perpétué ma présence sur la terre, et souvent je me donne à toi. Mais il y a tant d'autres âmes qui m'ignorent, qui me blasphèment, qui se perdent !... Va donc les chercher, les sauver. Sois mon prêtre, par le cœur et par le dévouement si tu ne l'es pas par le sacrement. Tu es faible, je serai ta force ! Le monde te

méconnaîtra, te calomniera, te délaissera; il te punira du bien que tu lui veux et que tu lui fais : tu continueras quand même !... Quand tu seras seul, je serai plus près de toi, et tes sacrifices obscurs, insoupçonnés de tous, je les verrai, moi, et les bénirai. Va, souffre, et donne tout pour moi qui ai tant souffert et tout donné !... » Et l'âme, nourrie de son Dieu, répond : « Seigneur, me voici ! Prenez tout ! C'est si peu ! » Et, bien simplement, sans même se douter de la sublimité de son geste, elle s'en va, la charité au cœur, la pitié dans les mains et dans les yeux, semer des sacrifices afin que Dieu moissonne des élus.

Voilà, mes frères, tandis que la jeunesse sans Dieu devient une jeunesse sans morale, tandis que la jeunesse sans Eucharistie devient une jeunesse sans idéal, sans générosité ou sans énergie, voilà à quelles hauteurs l'Eucharistie peut élever les âmes. Ah ! c'est que l'éducation qui s'inspire de l'Eucharistie ne se contente pas de vagues recommandations; elle met en pleine lumière l'idéal de vie que le Christ a apporté au monde, et, de plus, elle fournit les moyens de le réaliser. Ce n'est pas un langage froid qu'elle tient, ce ne sont pas d'impossibles exigences qu'elle formule: elle reste humaine, tout en étant divine, comme tout ce qui est de Jésus-Christ.

« Mon petit, dit-elle à celui dont la raison s'éveille, regarde le ciel. Là est le Père et le Maître, d'où tu viens et où tu retournes ! Regarde le Tabernacle : là est l'Ami, le Frère, qui désire se donner à toi et partager ton existence; prépare-lui sa demeure dans ton cœur. »

A l'écolier, à l'étudiant penché sur ses livres : « Instruis-toi, dit-elle, j'aime la science. Mais malheur à la science qui ne se tourne pas à aimer ! »

A l'enfant qui s'approche de la Table Sainte : « Ne trahis jamais le Grand Ami qui descend jusqu'à ta misère ! »

A la jeunesse qui fréquente les patronages : « Amusez-vous, dit-elle, mais sous le regard de Dieu; la vie est chose sérieuse. »

Aux gymnastes qui s'entraînent : « Développez votre corps, je vous approuve. Mais combien l'âme est plus précieuse ! N'oubliez pas que Jésus la veut à Lui ».

A l'adolescent dont les passions s'éveillent : « Communie, dit-elle, et tu seras fort ! » Et si sa foi chancelle : « Va à l'Eucharistie, c'est le sacrement d'amour : aimer est la moitié de croire ! » Et s'il est riche : « Que ton cœur se détache; ne sois pas égoïste; on ne peut servir Dieu et l'argent ». Et s'il peine sur une rude besogne : « Souviens-toi du Dieu du Tabernacle : il fut ouvrier à Nazareth, et il transfigure tout ce qu'il bénit ! » Et s'il est au seuil de son éternité, prématurément brisé comme un arbuste sous l'orage : « Console-toi. Voici ton Viatique. La vie d'ici-bas n'est que pour posséder là-haut le Dieu qui vient à ta rencontre ».

O Sainte Eucharistie ! Toi qui sais parler le langage qui convient, parle à nos âmes, sois notre éducatrice, et fais que nous soyons les cœurs, les caractères et les consciences que tu désires et que la France attend.

III. — *Qui doit donner cette éducation ?*

Il me reste à vous dire, avant de terminer, par qui doit être tenu ce langage et où doit être donnée cette éducation à base d'Eucharistie.

Le premier champ d'action, c'est l'âme de l'éducateur lui-même. On ne donne que ce qu'on est. Pour former les âmes à l'école de l'Eucharistie, il faut être soi-même, je le dis aux parents et à tous les éducateurs, une âme eucharistique, et demander au Dieu du Tabernacle, fréquemment reçu et visité, la lumière et le courage que suppose l'œuvre si grande et si délicate de l'éducation morale.

Un jeune époux, attendant la naissance d'un enfant et voulant se préparer à tous ses devoirs de père et d'éducateur, se mit à lire force traités d'éducation. Après avoir beaucoup lu et beaucoup réfléchi, sur le cahier qu'il avait préparé pour noter le résultat de ses lectures, au-dessous de ce titre : « Préceptes d'éducation », il écrivit ces deux seuls mots : « Devenir meilleur ! ». Je vous les répète, mes frères, qui avez des soucis d'éducation, en n'y ajoutant que cette précision : « Devenir meilleur... par l'Eucharistie ! »

Le second champ d'action c'est la famille. Et ici, parents, permettez-moi de vous rappeler que vous ne pouvez vous décharger sur personne, — sur personne, entendez-vous, pas même sur le prêtre, — de l'éducation de vos enfants. Le prêtre est votre auxiliaire, il n'est pas votre remplaçant. Et cela est si vrai, non seulement pour l'éducation en général, mais même pour l'éducation eucharistique, que, dans le décret sur la communion des enfants, c'est vous qui avez la première responsabilité

Oh ! alors, hâtez-vous d'orienter vos petits vers le Dieu du Tabernacle. Ils le comprendront et ils l'aimeront, ce Dieu qui s'est fait si petit par amour. Vous leur demanderez d'être purs comme la blanche Hostie qui vient à leur faiblesse, d'être bons comme ce Jésus qui bénissait les enfants et pardonnait aux bourreaux. Vous leur demanderez de se garder du mal afin de ne pas contrister le cœur de Jésus. Vous leur demanderez de lui rester fidèles et de grandir dans son amour : l'amour de Jésus n'est-il pas la plus sûre garantie de la vertu? Pour Lui, vous leur demanderez d'embellir leurs âmes et d'en effacer les taches ou les défauts. Et peu à peu, grâce à cette éducation eucharistique, et grâce à la communion fréquente et fervente, l'idéal chrétien s'édifiera devant leurs yeux et dans leurs cœurs pour devenir la règle de toute leur conduite.

Connaissez-vous cette page de René Bazin, dans la *Barrière :* le fils de Victor Limerel, après une nuit passée à Montmartre, se rend compte qu'il n'est plus chrétien, et qu'il doit, de ce fait, renoncer au rêve de bonheur qu'il avait caressé. Il s'en plaint à son père, qui lui répond : « Que veux-tu que j'y fasse? » — « Vous n'y pouvez plus rien, en effet, réplique le jeune homme ; mais la faute est à vous, à vous qui m'avez élevé. » Et comme la mère vient d'entrer, il ajoute : « J'aurais mieux aimé que vous ne fussiez pas là, maman; je vous aurais parlé plus doucement à vous. » Puis, en présence de tous deux,

il continue son réquisitoire. Il montre l'insuffisance de son instruction religieuse. Il rappelle comment sa première communion n'a été, au foyer familial, qu'une fête mondaine où Dieu n'avait qu'une place de hasard. « Ce jour-là, dit-il, au lieu d'être l'enfant attendri et recueilli autour duquel toute la maison se resserre, j'ai été la petite idole étourdie de visites et de cadeaux, bourrée de bonbons, flattée par toutes les mains, embrassée par tous les péchés du monde. J'en ai encore mal au cœur quand j'y pense.... Et après ma première communion, dans les an..ées qui ont suivi, qui donc a achevé de m'instruire religieusement? Qui m'a soutenu dans mes résolutions naïves d'apostolat? Qui a essayé de deviner mes doutes et de me donner des réponses? Qui donc s'est préoccupé de mes lectures?... Enfin, je n'ai pas compris, à vous voir vivre, que la religion fût la foi à laquelle on doit tout soumettre. Voilà ce que je vous reproche. Voilà ce que je nomme votre faute. » — Et voici le châtiment : « A présent, c'est fini de notre âme chrétienne, c'est fini de l'amour que j'avais au cœur ; mais, vous aussi, mon père, ma mère, c'est fini entre nous! »

Ah! quelle page douloureuse, mes frères, et que je voudrais donc que de vous l'avoir rappelée vous épargnât la tristesse de la vivre! Et il en sera ainsi si vous avez soin de puiser vos principes d'éducation à leur source la plus profonde et la plus efficace, l'Eucharistie.

Enfin, il est un troisième champ qui s'ouvre à l'éducation : nos œuvres de jeunesse, les catéchismes, les écoles, les cercles, tout ce qui nous met en contact avec les jeunes du temps présent. Et là aussi, si nous voulons former des cœurs généreux, des caractères vaillants et des consciences droites et intransigeantes en présence du devoir, nous ferons intervenir l'Eucharistie. Le catéchisme sera moins froid quand nous y ferons passer l'humanité de Jésus, présente au Tabernacle. L'école sera davantage l'école chrétienne quand on y comprendra le culte de l'Eucharistie et la nécessité de la Communion. Nos groupes de jeunesse répondront aux désirs de l'Eglise et aux besoins de la patrie quand ils seront pénétrés d'esprit chrétien, quand il y passera un grand souffle d'amour eucharistique. Ah ! de grâce, que nos œuvres, mêmes si elles sont constituées pour l'éducation physique, pour la préparation militaire, pour les sports, que nos œuvres ne ressemblent pas à des sociétés quelconques s'inspirant de vues purement humaines : le Christ doit y régner, et il y règnera par l'Eucharistie qui proposera à notre jeunesse un noble idéal de vie sans tache et d'apostolat fécond et qui l'aidera à s'y élever.

Je vous ai dit, mes frères, quels hommes devait nous donner aujourd'hui l'éducation morale, et quelle place devait occuper l'Eucharistie dans cette œuvre urgente et sublime. Il y va de l'avenir du pays. « Les fils des vainqueurs n'ont pas le temps d'être longtemps jeunes », disait, avec une belle crânerie française, un de nos adolescents. La tâche qui incombe aux générations de demain réclame des âmes foncièrement chrétiennes et des caractères fortement trempés. Si donc, dans nos familles françaises et dans nos œuvres catholiques, on ne revient pas à une éducation plus ferme, si on n'habitue pas les

enfants à la discipline de la volonté, si on ne les dresse pas à l'acceptation du sacrifice, si on ne leur inspire pas, pour Dieu et le devoir, cet amour et ce respect qui seront la règle de leur existence tout entière, si enfin, si surtout on n'en fait pas des âmes eucharistiques, eh ! bien non, nous ne verrons pas cette résurrection nationale que nous avons pourtant le droit d'espérer, car elle a été payée assez cher. Ce ne sont pas des égoïstes et des jouisseurs qui pourront être les ouvriers d'un relèvement qui exige une générosité ardente, une énergie robuste et une persévérante abnégation. Les reconstructeurs de demain seront d'un autre acier, et si, mes frères, nous n'étions pas décidés à refaire des hommes et à tremper des âmes à l'école de l'Eucharistie, nos morts, les héros que nous pleurons malgré la gloire qui en rejaillit sur la patrie, nos morts ne seraient allés dans leur tombe que pour leur propre gloire et leur propre résurrection. Ils n'auraient pas la consolation de voir que leur cercueil est devenu le berceau d'une France nouvelle, puisque nous n'aurions pas fait valoir les trésors qu'ils y avaient enfouis et pousser les germes de vie qu'ils y avaient déposés.

Mais non, mes frères, il n'en sera rien, parce que vous ferez régner dans les âmes et dans les familles Celui qui est la résurrection et la vie, et que vous Lui confierez l'éducation de la jeunesse; et par Lui, par le Cœur de Jésus vivant au Tabernacle, la France se relèvera, et continuera la mission bienfaisante que le Christ lui a confiée et qu'Il ne lui a pas retirée. Car, en ce lieu et à cette heure, il me semble l'entendre dire à notre pays : « O France, France à qui j'ai donné la victoire, les trois couleurs de ton drapeau ont excité mon envie : le bleu de ses plis me parle de l'azur de mon ciel et de l'idéalisme de ton âme; le rouge me rappelle le sang de ma croix comme il te rappelle, à toi, le sang de tes héros ; le blanc chante ton passé et symbolise l'innocence et l'honneur. O France, donne-moi ton drapeau ; moi je te donne mon cœur, et, indissolublement unis, nous irons, — non pas annexer des territoires et opprimer des nations : tu n'es pas un peuple de proie ou d'affaires, ô nation apôtre, ô semeuse de lumière ! — nous irons conquérir le monde à la vérité et au Dieu d'amour ! »

Puisse cet appel être entendu! Puisse cet espoir être réalisé! Et il le sera, mes frères, si vous le voulez; et vous le voudrez, en mettant les cœurs, les caractères et les consciences à la divine école de l'Eucharistie!

Ainsi soit-il !

Le sermon fini, la Basilique s'illumine et Mgr Manier, évêque de Belley, revêtu des ornements pontificaux, s'approche de l'autel pour présider le salut très solennel et donner la bénédiction du Très Saint Sacrement.

§ 3. — La Messe de Mardi et le Sermon du R. P. Déprez

S. G. Mgr Manier qui avait clôturé les exercices religieux de la veille, inaugura ceux de ce jour en célébrant la messe solennelle de 7 heures à la Basilique.

Il y avait tous les droits. — N'est-ce pas lui qui, il y a dix ans, avait organisé et présidé le précédent Congrès eucharistique national dans son pieux village d'Ars ? N'a-t-il pas mis au centre de son blason, le Cœur qui s'est révélé à Paray ? Et par ses origines et un fécond apostolat sacerdotal, n'est-il pas de ce diocèse dont Paray-le-Monial est la gloire ? Aussi, quelle joie pour les diocésains d'Autun de recevoir la sainte communion des mains d'un prélat auquel ils ont conservé une reconnaissance aussi cordiale que profondément respectueuse !

A l'Evangile, le R. P. Arthur Déprez, des Augustins de l'Assomption, monte en chaire. Il appartenait à un religieux de cet ordre si apostoliquement entreprenant, de traiter de l'Apostolat eucharistique dans les masses par les moyens modernes de la presse, des pèlerinages et des œuvres (1).

§ 4. — La Cérémonie du Mardi soir

Infatigables, sont les congressistes. Après les deux laborieuses journées d'étude qu'ils viennent de vivre, ils s'empressent de revenir à la Basilique. C'est qu'il ne se lassent pas d'entendre célébrer cette Eucharistie, qui serait le tout de leur vie s'ils y pensaient toujours comme ils le font depuis qu'ils sont à Paray.

Ce soir, c'est un fils éloquent de saint Dominique qui leur en parlera, le R. P. Brisset, au talent distingué, à la piété toute mystique. Il leur commentera le mot de saint Jean : « Jésus ayant aimé les siens, Il les aima jusqu'à la fin », rapprochant de ce texte évangélique cette saisissante et profonde maxime de saint Thomas : « Et la fin de l'amour, c'est l'union. »

Puis, Mgr Garnier, évêque de Luçon, donna en toute solennité la bénédiction du T. S. Sacrement, après que la foule eut chanté avec une intelligence plus claire, une âme plus ardente que jamais l'invitation liturgique et thomiste :

Tantum ergo Sacramentum
Veneremur cernui

Oh ! oui, c'est de tout notre cœur que nous vénérons un si grand sacrement, qui nous cache certes, mais surtout nous donne notre Dieu !

---

(1) Au moment de mettre sous presse, — le texte de ce sermon qui s'est égaré en chemin, ne nous est pas encore parvenu. S'il nous arrive à temps, il figurera à la fin du présent volume, en appendice.
(N. D. L. R.).

CHAPITRE III

La Grande Journée de Clôture

(3 Juin)

Ce fut, a écrit *la Croix,* une journée d'apothéose. Le mot ne paraît pas exagéré. Il semblait cependant difficile de terminer le Congrès aussi magnifiquement qu'il avait été inauguré. On y a tâché ; nos lecteurs diront sans doute comme les spectateurs, qu'on y a réussi.

Dès le matin de ce mercredi, tout était à la joie : le ciel entièrement bleu, lavé la nuit par un violent orage ; — la petite ville plus souriante que jamais dans son air limpide et ses verdoyantes décorations ; — la foule accourue empressée de toutes parts, à pied et en voiture, en auto et par lourds camions, en chemin de fer et par trains spéciaux d'Autun, de Mâcon et de Verdun-sur-le-Doubs ; — même la Basilique et la chapelle de la Visitation, déjà si belles les jours précédents, semblent encore embellies. Décidément, il y aura autant de monde que dimanche ; et déjà il y a, dès les premières heures de la matinée, autant de ferventes communions.

On a noté cependant, et même un peu forcé en les formulant en antithèses, les différences des deux journées. Dimanche, a-t-on dit, a été la journée des hommes ; mercredi fut celle des femmes. Plus justement on a repris : dimanche fut la journée de la France, et mercredi celle du diocèse d'Autun. On aurait pu ajouter encore que mercredi fut aussi la journée du clergé ; car les prêtres retenus le 5 par leur ministère dans les paroisses ont pu accourir aujourd'hui en foule à Paray, où, sans parler

de tout le Grand Séminaire d'Autun, l'on en a compté plus de trois cents.

Quant au programme, il tient à peu près dans le même cadre que celui de dimanche dernier, et c'est ainsi qu'après les innombrables messes et communions de la matinée, la première grande réunion eut lieu à 9 heures 1/2, elle aussi, dans le Parc des Chapelains, pour l'Office pontifical.

§ 1er. — La Messe pontificale au Dome

L grande cathédrale de verdure est de nouveau toute remplie, quand y pénètre, au son des cloches et des instruments, le long cortège des officiants, des prélats et des dignitaires ecclésiastiques qui les escortent.

Il y a même plus d'évêques que dimanche. A ceux qui étaient arrivés dès la première heure sont venus s'adjoindre Mgr Garnier, évêque de Luçon ; Mgr Givelet, vicaire apostolique à Madagascar, et Mgr Florent du Bois de la Villerabel, auxiliaire de Tours. — Avec eux, voici les prélats que nous connaissions déjà : N.N. S.S. Berthoin, Gouraud, Manier et Penon. Dernière eux tous s'avance, revêtu des ornements pontificaux et entouré des ministres sacrés, S. G. Monseigneur l'Archevêque de Tours, qui va célébrer. Et enfin, pour clore la procession, celui qui rehaussera de sa pourpre les offices de cette journée, en les présidant : Son Em. le cardinal Maurin, archevêque de Lyon, primat des Gaules et métropolitain d'Autun.

Quand, après les prières de l'Introït, le cardinal eut pris place à son trône, — Mgr Nègre au « faldistoire », — les évêques et les prélats à leurs fauteuils, et les assistants à leur rang, le Dôme enveloppé de soleil offrit à la foule un spectacle incomparable de grandeur et de beauté. Mais, du haut du sanctuaire, le coup d'œil n'était pas moins beau sur l'immense assemblée en prière, d'où émergeaient des centaines de bannières dont les couleurs et les ors unissaient leur hymne de lumière à celui des voix et des âmes.

Au premier rang de cette foule, au bas du Dôme, était le chœur des grands séminaristes d'Autun, qui furent les chantres très appréciés de cette journée triomphale. On n'admira pas moins leur interprétation si religieuse, si priante, des pièces grégoriennes du *Graduel* que l'exécution très artistique du programme de leurs chants polyphoniques.

Avec des moyens d'exécution restreints, nos lévites surent cependant — tant ils y mirent d'âme et de talent, sous la direc-

tion de leur confrère, M. l'abbé Vachot — donner toute leur valeur aux *Kyrie, Gloria, Sanctus* et *Agnus* de la messe à deux voix du Sacré-Cœur, d'Ebner ; au quattuor de Mendelssohn : *O Jesu, splendor Patris,* qu'ils exécutèrent à l'Offertoire ; au *Benedictus, de Gounod,* à quatre voix, et à la Cantate de M. le chanoine Gonon, à sainte Marguerite-Marie. Nous nous garderons bien d'oublier le chant toujours si impressionnant du *Credo,* par toute la foule, sous la direction d'un chapelain, M. le chanoine Truptin.

A l'Evangile, l'orateur de dimanche dernier réapparaît : M. l'abbé Thellier de Poncheville. Qui, mieux que lui, pourra célébrer les intimes et divins rapports qui unissent l'Eucharistie et le Sacerdoce ?

§ 2. — Sermon

de M. le Chanoine THELLIER DE PONCHEVILLE

Le Prêtre et l'Hostie

Committi voluit solis presbyteris ut sumant et dent ceteris.

Il s'est remis aux mains de ses prêtres qui le reçoivent pour le donner.

(*Office du S. Sacrement.*)

Eminence (1), Messeigneurs, mes Frères,

Notre Congrès se clôture par une messe pontificale où, depuis le Prince de l'Eglise qui préside jusqu'à l'Archevêque qui officie, aux évêques et aux prêtres qui l'assistent, aux jeunes clercs qui suspendent leurs chants autour de l'autel, le sacerdoce déploie devant nous toutes ses richesses sanctifiantes et toute sa beauté.

Il convenait qu'il en fût ainsi, et que le triomphe de l'Hostie aboutît à cette glorification du Sacrement de l'Ordre.

(1) Son Eminence le Cardinal Maurin, Archevêque de Lyon.

Car lorsque le cycle liturgique d'ici-bas sera tout entier accompli, nos solennités eucharistiques prendront fin, mais éternellement se prolongera l'apothéose sacerdotale. En ce temps-là, Celui qui fut dans le temple vivant de Dieu l'ouvrier sans commencement de sa gloire et qui nous fut envoyé pour établir en ce monde son culte parfait, rassemblera sur les degrés du Parvis d'azur la foule des chrétiens ressuscités, ses prêtres au premier rang. Les entraînant à sa suite, dans le Saint des Saints, il inaugurera avec eux l'office perpétuel d'action de grâces dont saint Jean entrevit les splendeurs dans sa vision de Pathmos : la messe sans hostie et sans calice.

Alors plus d'anéantissement et plus d'expiation ; plus de destruction de la victime, plus d'effusion de sang, plus de ténèbres ni d'humilité ; mais seulement, par les mains de cette multitude de célébrants, l'offrande joyeuse de l'Agneau dont les cicatrices toujours éclatantes témoigneront qu'il fut réellement immolé. Nos hymnes de gratitude lui rappelleront qu'au temps de nos péchés il s'était mis en croix, puis sacrifié sur la pierre de nos tabernacles pour notre salut. Mais l'acclamation qui jaillira de nos lèvres ne sera plus « *Adoro te devote latens deitas* » : car vous aurez cessé d'être, o Jésus, l'hostie voilée ! Ce sera le « *Tu es sacerdos in æternum* » : nous vous adorerons dans la gloire sans ombre de votre immortel pontificat.

Pour exalter ces deux merveilles qui font l'honneur de notre terre d'exil, le sacerdoce et l'eucharistie, il faudrait la langue d'un curé d'Ars, qui porta si haut le respect de ces grandeurs divines. Encore se déclarerait-il impuissant à nous en parler, dans le sentiment d'admiration et d'effroi qui lui faisait dire que si un prêtre se comprenait, il en mourrait d'amour. Il faudrait la ferveur d'une Marguerite-Marie qui enviait aux mains consacrées « le bonheur ineffable d'offrir le sacrifice » et à qui Notre-Seigneur assurait qu'il aurait réalisé le prodige de sa présence réelle, rien que pour prendre ses délices en son cœur. Il faudrait les mélodies des Séraphins qui entourent l'autel éblouissant des cieux, les confidences des anges qui accompagnent sur les chemins d'ici-bas les mortels voués au service de leur Maître. Il faudrait la voix du Verbe lui-même nous révélant les indicibles beautés du double mystère qui le fait revivre sous l'apparence du pain et sous l'apparence du prêtre.

Nul sacrement n'est égal à ceux-là. L'un, c'est le sacrement saint par excellence, celui qui contient le principe de toute sainteté. L'autre, le sacrement des saints, celui qui confère aux hommes la puissance de sanctifier leurs frères.

Lequel des deux est le plus beau ? N'introduisons pas en un tel sujet une dispute de préséance. Ils furent institués ensemble à la Cène, où l'effusion d'une même grâce exceptionnelle fit des premiers communiants les premiers des ordinands. Ils demeurent associés si étroitement que leurs vies s'entremêlent. On ne pourrait arracher des mains du prêtre l'hostie sans arracher le prêtre de l'humanité, et si le sacerdoce venait à mourir, avec lui l'hostie serait frappée à mort. Contemplons-les donc dans ce rapport sublime qui les rend dignes l'un de l'autre et nécessaires l'un à l'autre, et voyons comment ils se soutiennent, car si c'est le prêtre qui donne au monde l'eucharistie, c'est l'eucharistie qui donne au monde le prêtre.

De cette double pensée jaillira, en conclusion aux œuvres faites pendant ces trois jours et comme une préface à la grande œuvre qu'il reste maintenant à entreprendre, un appel en faveur de nos séminaires, où doivent se multiplier les futurs ministres de nos tabernacles menacés d'abandon.

I

Jésus nous avait aimés jusqu'à la fin : une telle affection ne devait pas finir. A présent qu'elle l'a senti battre près d'elle, l'humanité ne lui permettra plus de s'éloigner : elle retiendra son Dieu par la frange de son vêtement eucharistique. La veille même de sa passion, durant que les complots de ses ennemis s'ourdissent contre lui, il s'enferme sous ces indestructibles apparences où aucune haine ne sera capable d'anéantir son amour : au lendemain de son calvaire, nous l'y retrouverons vivant parmi nous.

Cependant une autre mort menace de nous le ravir. Il n'a consacré que les premières hosties. Depuis, il s'est interdit d'ouvrir ses lèvres pour prononcer encore les mots étonnants qui le font renaître sous les saintes espèces. Ce pain miraculeux va donc tomber en poussière, selon la loi commune. Et la vie divine qu'il conserve au fond de nos ciboires s'y évanouira. Pour qu'elle se renouvelle sans cesse, il est nécessaire que lui-même se perpétue d'une seconde manière. De même qu'il demeure sous le voile du sacrement où sa majesté est cachée à nos regards, il demeurera donc dans ses prêtres, en qui se prolongera sa propre personne, voilée sous leur infirmité.

Par cette survivance sacerdotale sera assurée sa survivance eucharistique.

Tant qu'il se récoltera du blé dans nos plaines et que des ouvriers se présenteront pour le service des autels, le grand Dieu que l'ampleur du firmament est impuissante à contenir continuera ainsi d'habiter au milieu de nous, fixé en cette parcelle toute frêle qui tremble au bout des doigts d'un célébrant.

Ces concours nécessaires ne lui seront pas refusés. La terre à laquelle il ordonne d'être féconde en épis et les grains de froment auxquels il commande de se transsubstantier en lui-même sont dociles à sa volonté : les âmes qu'il veut s'assimiler pour les rendre créatrices de sa vie répondent elles aussi à son invitation. Il en a trouvé dès qu'il en a cherché, près du lac de Tibériade : il en recrutera jusqu'à la fin des siècles.

Ayant fait asseoir à sa table ces bateliers qu'un mot à détournés de leur besogne terrestre, il les consacre pour l'office divin auquel toute leur descendance sera affectée comme eux. A leurs mains durcies par la manœuvre des rames et des cordages, il confie la patène lourde de son corps qu'il vient d'y déposer. A leur voix, il donne le pouvoir d'opérer comme la sienne l'ineffable prodige : « Vous ferez ainsi en souvenir de moi. »

D'Evêque en Evêque et de prêtre en prêtre, le dépôt vivant s'est transmis jusqu'à nous. Dans sa pauvre église déserte, le plus simple curé de campagne est l'héritier de cette sublime vocation et fait réapparaître cette richesse infinie.

Quand il gravit les marches de son autel, il monte plus haut que vos regards ne peuvent le suivre. A travers l'océan des espaces créés, au delà des horizons visibles, il s'avance jusqu'aux rives où demeurent le Dieu éternel et les êtres qui participent à son immortalité.

Devant ce consécrateur tout puissant, les saints s'écartent ; les anges laissent s'ouvrir un passage à ce frère privilégié qui traverse leurs rangs. La vierge Marie s'incline pour le saluer. Sur le trône même où réside la Trinité adorable, les mains hardies du prêtre saisissent l'humanité du Verbe qui s'est fait chair et qui se fit victime. Elles la précipitent sur terre. Comme si elle était brisée par cette chute effroyable au sein des mondes, elle vient s'anéantir sur la pierre sacrée ou disparaît sa splendeur visible qui tient les cieux en extase. Jésus vit de nouveau parmi nous. Jésus meurt encore pour nous.

Le baptême est un noble sacrement : venant nous chercher dans notre bassesse, un Dieu nous emporte sur ses hauteurs, comme si le soleil allait recueillir au fond des abîmes un peu d'ombre pour en faire, là-haut, un de ses rayons.

Mais l'eucharistie a une vertu plus magnifique encore : c'est l'ombre humaine qui s'avance dans les profondeurs de l'azur, s'empare du soleil divin et l'entraîne dans les abîmes qu'il emplit de sa vivante clarté.

La multiplication des pains, ce fut un jeu pour le Christ. Toute la création est soumise à l'autorité de Celui qui en fut l'Auteur et qui en reste le Maître absolu. Mais quand le pain eucharistique se multiplie, c'est le Maître lui-même qui se soumet à la puissance de ses créatures, et sur leur ordre se propage à l'état d'aliment afin qu'elles puissent s'en rassasier.

Bethléem, c'est une terre bénie entre toutes les terres, le berceau où naquit le Sauveur. Noël, ce fut une nuit unique au cours des âges : le monde a recommencé à en dater ses années, comme s'il y avait pris une existence nouvelle.

Mais chaque temple où un prêtre officie, c'est une autre terre sainte. L'autel, une seconde crèche. La fête qui s'y célèbre quotidiennement, une perpétuelle Nativité.

Dans quelques semaines, nos cathédrales vont sortir du long deuil de la guerre : les grandes ordinations de la Saint-Pierre leur rendront une joie qu'elles ne connaissaient plus. Près de nous, des cœurs de diacres tressaillent, dans cette attente, d'un désir semblable à celui de la Vierge quand approchèrent les jours où elle devait enfanter. Leur prière demande avec un amour inspiré du sien que cette chair et ce sang très purs soient enfin formés par eux : *Ut nobis corpus et sanguis fiat dilectissimi filii tui Domini nostri Jesu Christi.* Car leur messe, ce sera l'enfantement sacerdotal de Jésus, le retour de l'Emmanuel, le Dieu qui vit avec nous.

La première fois qu'il nous fut donné, sa mère l'enveloppa d'un peu de linge et le coucha sur un peu de paille. Héritiers de sa tâche, nous sommes autorisés à le vêtir de ses langes eucharistiques et à l'étendre sur la pierre de l'autel, aussi vivant qu'il l'était alors, aussi aimant, abandonné à nos mains comme il le fut entre ses bras. Nous prononçons les mêmes paroles que répétait dans son allégresse le cœur maternel : *Hoc est corpus meum.* Il fut fait de l'être même de Marie celui dont nous disons, en

son propre nom, qu'il est notre corps. Sa mère ici, c'est le prêtre. Si sa vraie mère revenait en ce monde, elle ne pourrait être que la servante de notre messe ; c'est de nous qu'elle recevrait son fils. C'est par nous que le don du ciel est constamment rendu à l'humanité.

C'est nous qui le présentons à son Père comme le supplément magnifique de toutes nos insuffisances et le contrepoids d'adoration infinie opposé à nos péchés. *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso, tibi Deo Patri omnis honor et gloria.* Grâce à sa présence permanente dans nos tabernacles, le cantique inauguré par les anges au seuil de l'étable se prolonge depuis des siècles sous les voûtes de nos églises. Un hymne ininterrompu en monte vers le firmament, recouvrant le tumulte de nos blasphèmes et apportant à Celui qui règne au sommet des cieux plus d'honneur que tous les crimes de la terre et toutes les haines de l'enfer ne peuvent lui infliger d'outrages. Désormais le monde donne à Dieu la même gloire qu'il s'est éternellement donnée à lui-même.

Nous n'avons pas seulement mission de recevoir Jésus pour en faire la louange de son Père et la joie de nos temples : notre office propre est de l'immoler. Marie n'avait pas tant de droits sur lui : elle n'eût qu'à le garder. Lors de la présentation, son geste n'était pas réellement sacrificateur : elle ne livra au couteau du sacrifice que les deux colombes symboliques. Notre consécration au contraire met réellement Jésus en état de victime, ainsi qu'au Golgotha. Elle lui donne à la fois une nouvelle vie et une nouvelle mort, car les mots que nous prononçons ont l'énergie du glaive. Sous leurs coups audacieux, les plaies du Crucifié se rouvrent, offrant encore pour nous les mérites de sa passion et versant encore sur le monde l'abondance de ses pardons.

Penchez-vous sur la coupe sacrée. Regardez avec votre foi toute vive. Le sang de Gethsémani est là, celui dont la sueur empourpra le visage et les membres du Pénitent divin ; le sang de la flagellation, le sang du couronnement d'épines, le sang de la montée du calvaire, le sang de la crucifixion, et les suprêmes gouttes que la lance du chef romain fit tomber de son pauvre cœur épuisé. Ce fleuve intarissable jaillit à chaque messe comme au jour de sa première effusion : il déborde de nos calices. Il ruisselle le long des degrés de l'autel, il envahit les nefs, s'accumule dans l'ombre des confessionnaux où les pécheurs viennent se laver de leurs souillures et son flot généreux, passant à travers l'humanité pécheresse, emporte sans cesse l'amoncellement de nos iniquités.

Si Dieu n'a pas frappé notre pays aux jours de ses grandes fautes publiques, s'il ne l'a pas abandonné au temps de la terrible épreuve guerrière, c'est qu'autour de nos milliers d'églises, le sol de France, en permanence constellé d'hosties, s'imprégnait tous les matins de ce sang purificateur et que sur nos autels la voix de l'Intercesseur irrésistible demandait pardon pour la patrie coupable, pitié pour la patrie meurtrie.

Soyez béni, ô Christ qui avez gardé la France ! Soyez bénis, ô prêtres qui avez gardé à la France Jésus-Christ !

Nous ne l'avons reçu que pour partager son bienfait avec nos frères : *ut sumant et dent cæteris.* Aussitôt qu'il eût accompli

le rite pascal, il rompit le pain pour ses apôtres en disant : mangez-en tous. Il fit de même circuler la coupe de vin et tous en burent. Aujourd'hui encore, il presse ses ministres de renouveler cette invitation à leurs fidèles pour les associer à son banquet qu'il a toujours hâte de partager avec eux. Qu'on aille partout chercher les convives, ceux qui n'ont pas entendu son appel, ou qui tardent à y répondre, par inconscience, par timidité, par dédain de son don ! Ceux de tous les âges et de toutes les classes: les petits enfants, dès que leur cœur peut s'ouvrir à ce mystère, et les vieillards qui n'ont plus qu'un souffle à leurs lèvres où s'arrêtera une dernière fois l'hostie ; les riches dont tout l'or ne vaut pas cette miette sacrée, et les déshérités qui ont à peine du pain à manger mais qui ont droit à celui-là. Même les mendiants et les lépreux, pauvres de vertus, gangrenés de péchés, qu'une seule absolution suffira à rendre dignes de la salle du festin : il veut les y recevoir tous.

C'est à quoi se consacre constamment notre ministère : faire recevoir et faire fructifier le don eucharistique. Ainsi que toutes les pierres de nos nefs sont dirigées vers l'autel, toutes nos œuvres pastorales ont pour but d'amener les âmes à la table des saints. Le prêtre ne s'emploie qu'à les conduire, par la communion, à l'union divine. Il est essentiellement un consécrateur et un distributeur d'hosties.

Reconnaissez-vous le bienfait dont vous lui êtes redevables ? Le besoin que vous avez de lui est aussi vif que le besoin que vous avez de Dieu !

Car si nos presbytères se dépeuplaient, nos églises aussi perdraient leur hôte, la serrure de leur tabernacle se rouillerait et l'intérieur en deviendrait vide, comme le sépulcre au matin de Pâques, mais sans l'espérance d'une réapparition sur le chemin d'Emmaüs, ni d'une consécration nouvelle sous le toit des deux disciples. Le Christ aurait définitivement quitté ce monde, s'éloignant d'une façon plus complète qu'au jour de sa première Ascension.

Que deviendriez-vous sans sa présence aimée ? Plus de messes, plus de communions, plus de saluts du Saint Sacrement, plus de chère intimité avec le mystère de l'Amour caché. Mais dans la solitude de nos temples, la désolation des cœurs chrétiens redisant la plainte de Madeleine en larmes près du tombeau d'où Jésus s'en est allé : « Ils ont enlevé mon Maître et je ne sais pas où ils l'ont mis. » A qui désormais porter nos tristesses, nos angoisses, nos prières, la confidence de nos faiblesses, nos désirs de vertu ? Que reste-t-il pour l'âme dans un monde où Dieu n'est plus ?

Même étrangère à ces préoccupations religieuses, notre civilisation se sentirait gravement menacée par cet abandon divin. Elle se demande parfois à quoi sert notre nourriture mystique au sein des foules affamées de bien-être terrestre. Elle ignore que ce qui lui manque plus encore que le blé de ses champs, c'est la puissance de régénération et de dévouement que lui apporte le froment venu du ciel. Ces énergies surnaturelles sont indispensables même à la prospérité de nos entreprises économiques et à la bonne harmonie de nos rapports sociaux. Que ce secours vienne à manquer aux millions de consciences qui s'en alimentent aujourd'hui : l'épuisement intime de notre géné-

ration rendra bientôt sa marche défaillante. Aucune famine ne lui serait aussi funeste que cette disette d'hosties. Le cœur du Christ cessant de battre près des nôtres pour y provoquer des sentiments généreux, sa vertu cessant de soutenir notre infirmité, sa lumière cessant de briller dans nos lourdes brumes : nos sociétés seraient incapables de maintenir longtemps la force morale qu'elles ont reçue de lui et faute de laquelle leur dépérissement serait cette fois incurable.

En veillant sur leur patrimoine eucharistique, le sacerdoce est le gardien des ressources les plus précieuses à leur vie et à leur bonheur. C'est grâce à lui que la vertu de l'éternel Guérisseur des détresses humaines pénètre jusqu'à nos plaies profondes, qui sont à l'intérieur des âmes.

II

Mais il convient que cet hommage rendu au prêtre monte plus haut, car lui-même doit son existence au Sacrement dont il est le pourvoyeur.

A travers l'histoire, cette constatation peut se refaire perpétuellement : là où diminue la foi en la présence réelle s'affaiblit la valeur du clergé. Quand les yeux des chrétiens ne voient plus le Christ dans le mémorial de l'autel dépossédé par l'hérésie de sa vie divine, leurs regards ne le découvrent plus dans ses ministres où son image est pareillement altérée.

Qu'est-il encore cet officiant qui ne croit plus à l'eucharistie ? Un professeur de morale, un commentateur de la Bible, le porte-voix officiel d'une assemblée religieuse, rien de plus. Même investi honnêtement de ces titres, il demeure un homme semblable à tous les hommes. Il n'est différent d'eux qu'à certaines heures, pour certaines occupations : sa fonction ne le change pas tout entier.

Au contraire, voyez le prêtre. Il a cessé d'être celui qui se confond avec la foule, ainsi que le pain auquel il croit a cessé d'être un pain ordinaire. Tous deux sont mis à part, ce sont des « consacrés ». Les apparences demeurent, la réalité profonde est transformée.

Il n'est plus l'homme du peuple, ni l'homme du monde ; il est l'homme de Dieu. Les croyants lui témoignent de la vénération. Près des indifférents eux-mêmes il ne peut passer inaperçu. Qui l'a différencié ainsi de ses frères ? L'hostie, dont la puissance transfigure tout. Elle spiritualise la matière en donnant aux pierres des cathédrales un élan qui les emporte jusque dans la nue. Elle spiritualise aussi aisément le prêtre en inspirant sa chasteté qui le soulève au-dessus de l'humanité ordinaire, jusque dans les régions voisines du ciel.

Des vocations éclosent sous ce rayonnement créateur.

Un enfant s'est approché du tabernacle, dans la ferveur de sa prière toute pure. Un petit communiant peut-être. En réponse aux balbutiements de sa foi et de son amour, comme un souffle du ciel qui passe sur son âme, une voix vient jusqu'à lui, suscitant ses premiers élans, encourageant ses premiers rêves. « Tu

seras prêtre un jour. » Il se répète en lui-même la mystérieuse promesse dont il devine l'enchantement. Le sens des mots que prononce son cœur est trop profond pour que sa pensée le saisisse tout entier. Mais il n'échappera plus à l'attirance de cette sollicitation qui l'ai saisi dans un sanctuaire et l'y ramène toujours. Petit servant de messe, agenouillé sur les plus bas degrés, il sent grandir en lui le désir de monter plus haut, jusqu'à la place de ce célébrant que tant de fois il a accompagné au pied de l'autel. Son regard est fixé sur l'eucharistie. Elle le délivre de ce qui séduit ses camarades et pourrait le retenir avec eux dans les horizons de la terre. A l'éveil de son adolescence, des images se lèvent devant lui, captivantes, troublantes ; la sainte vision le détourne de les suivre : « J'ai d'autres joies à te donner, une affection merveilleuse à te faire connaître. Je suis l'amour vivant à établir entre tous les hommes. Donne-moi ta vie. Viens, suis-moi. »

Pour répondre définitivement à cet appel, il quitte le monde, ses jeux, ses affaires, ses péchés. Il se quitte lui-même, il se dépouille de ses goûts humains de bonheur, de sa liberté, de son moi le plus profond et le plus cher, ne voulant rien garder de ce qui ralentirait sa marche vers le Thabor. Avant même d'y monter, il redit pendant de longues années de séminaire la prière qu'il prononcera plus tard à l'*Introït* : « Retirez de moi, Seigneur, l'iniquité afin que je sois digne par la pureté de mon âme de pénétrer au saint des saints. » Il achève enfin d'immoler toutes les convoitises de sa chair qui sont liées irrévocablement par le vœu de son sous-diaconat : c'est dans un chœur d'église, contre l'autel, qu'il prononce l'héroïque sentence. Qu'a-t-il vu devant lui qui provoquât son sacrifice ? *Hostiam puram, hostiam immaculatam :* l'hostie de sainteté pour laquelle l'or de son calice n'est pas assez pur, ni la broderie de sa chasuble assez délicate, ni la blancheur de son aube assez immaculée.

Il est destiné à des rapports si familiers avec elle ! Pour avoir l'honneur de la recevoir entre ses mains et de la porter lui-même à ses lèvres, tout son être se gardera de la souillure du mal.

Au milieu de la corruption contre laquelle il faut sans cesse nous défendre, aux prises avec leurs propres faiblesses, vos ministres ne seraient pas restés fidèles, ô mon Dieu, à votre unique amour si vous-même les aviez abandonnés. Nous ne serions pas depuis dix-neuf cents ans les gardiens solitaires de votre tabernacle, si vous n'en aviez fait qu'un tombeau vide !

Toute son existence durant, le prêtre revient puiser à cette source eucharistique où s'entretient la fraîcheur inaltérée de sa jeunesse sacerdotale : *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat juventutem meam.*

L'entreprise de sa divinisation s'y prolonge, comme si la grâce qu'il a reçue au sacrement de l'Ordre s'y renouvelait chaque fois. Son assimilation au Christ s'y poursuit en effet perpétuellement.

L'humanité du Sauveur, saisie par le Verbe qui est devenu le principe de sa vie, a été élevée d'un seul coup à la condition du Fils de Dieu ; c'est de lui qu'elle reçoit sa personnalité. Elle bénéficie de cette grâce d'ordination incomparable qui réalise en elle la plénitude du sacerdoce.

Cette prise de possession divine se reproduit dans l'humanité du prêtre jusqu'à une limite impossible à franchir, mais qui

peut être indéfiniment reculée. Son âme, se dépossédant d'elle-même, est invitée à se laisser pénétrer par la présence progressive de Dieu qui veut y grandir de plus en plus.

L'Eucharistie est l'ouvrière constante de cette sorte de transsubstantiation morale, comme si elle travaillait à reproduire dans son consécrateur le prodige qu'il a le premier opéré en elle.

Il a dit au pain : Deviens le corps du Christ. Et le pain lui répond : Deviens toi aussi un autre Lui-même. La parole sacerdotale a transformé ces grains de blé dont il ne subsiste plus que la forme extérieure : tout le dedans est pris par l'humanité et la divinité du Verbe incarné. Semblablement, la messe tend à détruire dans le prêtre ce qui restreint encore la place de son Dieu. Sa nature humaine doit se purifier pour permettre la dilatation de l'être divin qui se forme en elle, s'affiner pour le rendre de plus en plus transparent, au point que la foule puisse dire : « Celui-là fait bien un avec le Christ : une même vie, un même amour, un même sacerdoce. »

O Prêtre unique, Prêtre exemplaire et inimitable, Prêtre invisible dont nous sommes la manifestation terrestre, Prêtre très saint et très miséricordieux qui malgré notre indignité avez voulu nous faire de nous les participants de votre perfection ; nous n'avons pas encore mis en œuvre toutes les ressources de votre hostie ni réalisé tout son dessein. Mais en considérant ce que nous en avons déjà reçu, nous nous sentons impuissants à vous remercier de son don autrement qu'en vous l'offrant à vous-même, puisque vous l'avez mis entre nos mains comme le moyen d'acquitter en face de vous notre dette d'infinie gratitude.

Pressés de donner plus d'ampleur encore à cette action de grâces, nous vous demandons de multiplier les existences humaines que vous associerez à votre noblesse. Donnez-nous beaucoup de frères dans votre sacerdoce afin qu'un grand nombre de calices s'élève chaque jour vers le ciel et qu'il en monte jusqu'à vous un plus puissant merci !

III

Car nous sommes trop peu, beaucoup trop peu. Tant d'autels sont aujourd'hui dépouillés de leur Dieu, comme au Vendredi-Saint ! Nul célébrant n'y dépose plus l'hostie. Et leurs pierres qui furent sacrées pour la recueillir demeurent tristement stériles.

Tant de paroisses n'entendent plus sonner de messe ; leurs cloches souffrent de n'avoir pas à chanter que le Verbe se fait chair et qu'il habite encore dans le lieu saint.

A mesure que se font rares les agents de la vitalité eucharistique, Jésus-Christ se meurt dans nos tabernacles et sa grâce s'appauvrit dans les âmes auxquelles ne sont plus distribués sa parole ni son pain.

Le cri d'appel que j'avais annoncé pour conclure retentira donc en cri d'alarme, car cette détresse menace d'être pire demain, jusqu'à mettre en péril notre vie chrétienne et notre vie française elle-même.

Plus de trois mille églises gisent sur nos champs de bataille : c'est grande pitié pour la douce terre de France ! Plus de trois mille prêtres ou futurs prêtres sont restés ensevelis dans la tranchée funèbre : deuil plus profond et angoisse plus amère pour tous ceux qui connaissent les grands besoins religieux de notre patrie. Comme ils nous manquent en ce moment ces bons ouvriers de Dieu ! Séminaristes de vingt ans à qui leur surplis tout neuf fit un linceul immaculé ; diacres qui n'avaient plus qu'un pas à faire pour célébrer leur première messe et qui offrirent leur propre sacrifice sur la terre des tranchées devenue leur autel ; prêtres ordonnés de la veille qui élevèrent leur cœur comme un calice pour donner à Dieu leur sang répandu dans les mêmes pensées que le sien. Et d'autres qu'une vocation magnifique attendait, si la mort ne les avait pas appelés avant.

Une veille de bataille, un soldat me confie son trouble généreux : « Je n'ai jamais eu peur jusqu'à présent : ce soir, voyez comme je tremble. C'est que depuis quelques semaines Dieu m'appelle à le servir : si je reviens de la guerre, je me donnerai à lui. Mais si je suis tué demain ? Renoncer à ma vie, ce n'est rien, c'est fait. Renoncer à ma vocation, ah ! c'est dur. Même au ciel, je ne m'entendrai pas dire la parole à laquelle je ne cesse de songer : *Tu es sacerdos in æternum.* Cependant, ajouta-t-il d'une voix que l'émotion faisait défaillir dans sa gorge, si vous croyez que ce sacrifice doive compter pour le salut de la France... » Il n'acheva pas sa phrase : elle mourut dans un sanglot. Mais ses bras grands ouverts faisaient le geste de l'héroïque offrande et sa prière fut exaucée : le lendemain une balle passa par là, qui jeta sa vie brisée aux pieds de Dieu.

Quand on revoit au fond de son âme les inoubliables visages de ces beaux disparus, la flamme d'enthousiasme qui brillait à leurs yeux, l'espérance dont rayonnaient leurs fronts et les rêves lumineux d'avenir qui les précédaient sur le chemin de la vie ; quand on dénombre tant de richesses perdues et de forces ensevelies par ce massacre de notre jeune clergé ; quand on songe qu'il eût rapporté de la guerre une ardeur d'apostolat encore plus vigoureuse, une tendresse plus apitoyée au service de son pays meurtri, et le serment de le faire revivre en le refaisant chrétien : il faut comprimer avec ses deux poings la douleur qui remonte au cœur pour n'en pas laisser s'échapper une parole désespérée.

Le regret d'avoir laissé là-bas l'élite des nôtres s'avive encore lorsque, nous retournant vers leurs diocèses, nous y retrouvons leurs places restées vides. Personne n'a donc eu la pensée de ramasser les armes des morts et de venir occuper leurs postes de combat ?

Dans les adieux lointains de leur agonie, ils ont enveloppé d'un regard de tristesse leurs paroisses exposées à demeurer sans pasteurs et leurs innombrables misères sans consolation, les douleurs et les ruines de l'après-guerre, les mères en deuil, les orphelins abandonnés, les cœurs sans courage, les âmes sans foi et sans espérance, la vaste foule de misère à qui de vrais amis font souvent défaut, les faubourgs sombres de misère, d'immoralité, de haine, les campagnes désolées d'indifférence où personne ne parle plus de Jésus-Christ... Qui viendra distribuer

encore à cette multitude languissante les promesses et les forces de vie ?

Les survivants qui sont rentrés de la bataille au foyer de leur jeunesse cléricale ne suffisent pas à ranimer la joie de la maison dépeuplée : elle attend toujours qu'on lui rende d'autres fils, en échange de ceux qu'elle a perdus. Ses hôtes actuels se regardent avec inquiétude. Ils se comptent, et comparent leur petite troupe à ces besoins immenses qu'ils ont sentis dans le monde. Qu'est-ce qu'une poignée d'hommes pour l'œuvre de géants à laquelle leur promotion est vouée ! Le regard de l'Evêque qui explore l'avenir voit s'annoncer une période encore plus redoutable, où l'enrôlement des clercs, déjà en déficit, sera presque complètement suspendu.

Dans une douzaine d'années arrivera au seuil de l'adolescence la génération raréfiée qui est née entre 1914 et 1918 : combien donnera-t-elle d'élèves à nos grands séminaires ? A moins que l'abondance des recrues ne nous ait assuré d'ici là des réserves pour ce redoublement de la crise présente, l'entreprise divine du salut des âmes et de notre salut national subira alors une effrayante éclipse.

Le Dieu qui a délivré le monde par son sacrifice ne permettra pas qu'un peuple soit perdu parce que les plus nobles de ses enfants se sont sacrifiés pour lui. La terre qui a bu leur sang ne peut être stérile. Du ciel où sont montées ces légions toutes saintes, des promesses de vocation descendent en foule vers leurs successeurs. Elle se lèvera, sur les tombes des martyrs, l'armée renaissante des apôtres, héritière de leurs mérites et de leurs rêves, qui reprendra leur labeur interrompu, au nouveau champ d'honneur sacerdotal.

Si elle est lente à venir, n'accusons que nous-mêmes. Ce n'est pas la grâce d'en haut qui manque aux âmes pour les convier à l'apostolat du Christ. C'est nous qui manquons d'empressement à accueillir cette grâce de choix ; vous, parents timides, qui ne lui facilitez pas l'entrée de vos demeures ; vous, jeunes hommes insouciants, qui ne l'écoutez pas assez pour l'entendre.

Familles chrétiennes, ouvrez plus largement vos portes à l'appel de Dieu qui se cherche partout des auxiliaires. Familles rurales surtout, vous lui en avez donné jadis plus que toutes les autres. A quelles rudes entreprises avez-vous jamais refusé vos bras ? Ce fut votre tradition magnifique au cours des siècles que d'être nos pourvoyeuses de beaux soldats et de bons prêtres. L'histoire publiera à votre honneur que pendant la terrible guerre les poitrines de cette paysannerie militaire ont composé à notre patrie son plus solide rempart où la mort a frappé, sans jamais l'ébranler, ses coups les plus répétés. Et l'Eglise n'oublie pas qu'elle n'a levé nulle part autant de recrues pour son clergé que dans vos campagnes, comme si vous étiez prédestinés par votre tâche même au service des deux autels. Ce sont vos mains qui font naître le blé nécessaire au saint sacrifice, celui de la rédemption du monde ; ce sont vos veines qui devaient fournir en abondance le sang nécessaire à l'autre sacrifice, celui de la délivrance française.

Vos fils viennent de préserver une fois de plus le sol ancestral de l'invasion étrangère. En se donnant à Dieu, leurs cadets continueront leur œuvre ; ils préserveront de l'irréligion l'âme de

notre race et la terre même de nos paroisses abandonnées qu'ils ensemenceront encore de foi. Fidèles à votre mission dans la paix comme dans la guerre, on vous retrouvera donc au premier rang des meilleurs sauveurs de notre pays.

Cependant les vocations se font moins fréquentes chez vous, alors qu'il en surgit de nouvelles au sein de nos villes, dans la jeunesse des grandes écoles, en des milieux cultivés et fortunés qui en donnaient peu jadis.

Des officiers qui ont servi avec éclat leur pays, brisant aujourd'hui leur épée et déposant l'uniforme aux galons d'or, demandent une soutane pour servir désormais l'Eglise, ce qui est encore une splendide manière de servir la France. Et vous, les ruraux, vous pourriez déserter ce grand service divin auquel ces nouveaux venus se portent avec cet empressement ?

Vos fermes connaissent depuis quelques années une aisance dont vous avez le droit d'être fiers : elle rend justice à votre courage au travail. Craignez malgré tout, ô parents trop calculateurs, qu'un jour Dieu ne soit contraint de regretter la bénédiction qu'il a répandue sur vos plaines, si à mesure qu'il entre plus d'argent dans vos demeures il en sort moins de prêtres.

Lorque la patrie était en péril, elle vous pressait de lui livrer les uns après les autres vos jeunes hommes pour en faire ses défenseurs, même les petits de la classe 18 qui savaient à peine tenir une arme.

Avec un sursaut d'héroïsme et de fierté qui vous rendait indomptables à la douleur, vous répondiez chaque fois : « Prends encore celui-ci, prends les tous, ô France que j'aime plus même que mes fils, et qu'ils meurent s'il le faut afin que toi tu triomphes et tu vives. »

A son tour, l'Eglise vous demande quelques-uns de leurs frères, pour refaire son clergé décimé.

Ceux-ci ne seront pas entraînés aux champs du massacre. On vous ne les renverra pas sur une civière sanglante, avec de pauvres membres déchiquetés. Mais vous les reverrez lors de leur première messe plus beaux qu'au jour où ils vous quittèrent, marqués des cicatrices glorieuses de leur sacerdoce, auréolés de l'éclat du Thabor, tendant vers vous leurs mains consacrées pour vous bénir et vous communier. Au soir de votre existence, vous sentirez la caresse de leurs doigts fermer vos yeux. Leur prière montera longuement vers le ciel avec vos âmes, recommandant à la miséricorde de votre Juge le père et la mère desquels leur vocation aura reçu son encouragement le meilleur. En ce monde et en l'autre, ce fils béni vous assurera votre meilleure récompense.

C'est à Dieu sans doute qu'il appartient de faire son choix. Mais exhortez Dieu à passer chez vous en présentant vous-mêmes les enfants de votre tendresse au sacrement de ses prédilections. Conduisez-les à la sainte table : elle en conduira quelques-uns plus loin. Cultivez les semences religieuses déposées en ces jeunes âmes et qui souvent se perdent, faute de soin. Priez l'Esprit qui vit là d'y faire tressaillir un premier désir.

Ils n'attendent peut-être qu'un mot, une invitation. Plus d'un s'offrirait de soi-même s'il était instruit de la grandeur du ministère qui lui est proposé... Il a trop de beauté pour ne pas les séduire !

On dit de cette génération qu'elle n'est plus capable de s'émouvoir pour de hautes pensées. Son aînée eût tant de flamme: en celle-ci tout feu sacré serait éteint. Le Dieu qu'elle adore, c'est l'argent et c'est le plaisir. Des Français de vingt ans n'ont déjà plus d'autre autel.

Pour l'honneur de cette jeunesse d'après-guerre, vos foyers chrétiens donneront un démenti à ces jugements sévères et à ces pronostics douloureux. Ils apparaîtront à votre seuil les nouveaux chevaliers de l'idéal, qui auront puisé dans leur vocation sacerdotale le goût des beaux gestes désintéressés. Un grand amour à l'ombre d'un grand rêve, c'est le secret des grandes destinées : dans leurs yeux vous aurez fait briller le reflet d'un rêve très pur ; leurs cœurs auront gardé le don religieux de l'enthousiasme, et leurs vies, incapables de s'enfermer dans un horizon rétréci où l'on étouffe d'égoïsme, éprouveront encore le besoin de se mettre au service d'une cause élevée. Ils choisiront la plus noble qui soit, celle de Jésus-Christ. N'ayant pas eu la fierté de verser leur propre sang pour la rançon de la terre française, ils ambitionneront de prodiguer un jour le sang de leur calice qui doit rendre à l'âme de leur pays sa divine vitalité.

Comme leurs camarades se livraient à la mort, sans marchander le don de ce qu'ils aimaient, ceux-ci feront héroïquement leur sacrifice des biens et des joies auxquels leur vocation leur demandera de renoncer. Ils se passionneront pour les vraies richesses : les paroles de vérité, les forces spirituelles, le pain eucharistique, les œuvres de bonté et de paix à multiplier à travers l'humanité souffrante, la croix à redresser dans un monde qui se meurt faute de recevoir d'elle son salut. Militants privilégiés, ils entreront dans l'action en une des périodes les plus graves de notre histoire. Ils connaîtront encore des jours pathétiques semblables à ceux de la guerre, les jours où l'on vit puissamment, où chacun sent qu'il porte en lui le destin de ses frères et peut par son courage le faire triompher.

Car elle vient à votre rencontre, ô mes jeunes amis, l'heure providentielle, longtemps attendue par ceux qui vous ont précédés, où s'annonce à travers la France et les nations frémissantes la reprise d'une évangélisation profonde. C'est vous qui êtes marqués pour être les artisans de cette résurrection divine de l'humanité.

Heureuse promotion sacerdotale d'après-guerre, en marche vers la nouvelle épopée chrétienne, elle verra s'accomplir de grandes choses si elle-même se fait grande à la mesure de la tâche qui l'appelle : c'est à regretter de n'avoir plus ses vingt ans pour se donner avec toute sa jeune vigueur à un tel avenir !

Que le Maître se suscite ces ouvriers nombreux, puissants, ardents et très saints ! Il les lui faut ainsi pour que son plan magnifique s'accomplisse !

Donnez donc, ô Jésus, des prêtres à votre France afin qu'elle continue de vous donner vous-même au monde ! Donnez à votre Eglise des prédicateurs d'Evangile et des consécrateurs d'hostie, dignes de leur office, qui fut toujours au-dessus de nos forces, dignes de leur temps, qui a un besoin exceptionnel de leur éminente valeur. Purifiée et pacifiée par leur ministère, l'humanité recommencera de se grouper en une vaste famille religieuse

sur les degrés de l'autel que doit constituer notre globe. Et par la main de tous ses fils associés à l'action liturgique de ses prêtres, elle réapprendra à faire le geste le plus puissant qui soit pour nous réunir entre nous et nous unir à Dieu : elle élèvera au-dessus d'elle votre hostie ! Ainsi soit-il (1).

*
* *

§ 3. — Une Réunion sacerdotale

Il restait une demi-heure avant midi, quand s'acheva la Messe pontificale. Beaucoup des prêtres présents désiraient fort se réunir, au moins un moment, en une journée si éminemment sacerdotale, — et d'autant plus que nous avions la bonne fortune de posséder à Paray, le R. P. Normand, des Prêtres du Très Saint Sacrement et Directeur de l'Œuvre des Prêtres-Adorateurs.

Satisfaction fut donnée à ce pieux désir, et rendez-vous fixé. Les plus ingambes se hâtèrent donc vers la salle du Congrès.

Voici en quels termes, dans leur numéro de juillet 1921, les *Annales* des Prêtres-Adorateurs ont rendu compte de cette réunion.

« Notre œuvre ne fut pas oubliée au Congrès de Paray-le-Monial.

« La Semaine Religieuse » du diocèse d'Autun avait annoncé, en marge du programme, une Heure sacerdotale d'adoration pour la soirée du 7 juin. A notre grand regret, on dut y renoncer : le programme des séances déjà très chargé et la longueur des discours et des rapports, ne donnaient même pas une heure de liberté entre les différents exercices ; demander une Heure d'adoration en commun aux prêtres présents aurait été courir à un échec certain.

Mais le jour de clôture du congrès, les prêtres présents à la Messe pontificale (et ils étaient nombreux) furent invités par le secrétaire lui-même du congrès, M. le chanoine Mury, à une réunion qui leur était spécialement réservée.

Ils y vinrent au nombre d'une centaine, avec les élèves du Grand Séminaire d'Autun. Ce fut leur dévoué Supérieur, qu'assistaient M. Mury et M. Thellier de Poncheville, qui présida la séance.

Le but de l'Œuvre, son fonctionnement, la pratique de l'Heure d'adoration, etc., y furent exposés ; ainsi que l'apostolat de la communion fréquente et quotidienne, conséquence logique pour l'âme sacerdotale qui veut se pénétrer davantage de l'Eucharistie, en vivre et en faire vivre les autres.

---

(1) Ce discours a été tiré à part. On le trouve chez Duvivier, éditeur à Tourcoing (1 fr. 25).

Telle est en substance la petite conférence que donna le Directeur de l'Œuvre des Prêtres-Adorateurs, et dont le but a été de faire écho à la parole du Sacré-Cœur : « J'ai soif d'être aimé au Très Saint Sacrement. »

*
* *

§ 4. — La Grande Procession

Elle s'est déroulée dans le même cadre que celle de dimanche : dans les rues si bien décorées de Paray, et dans le délicieux « Jardin fermé », de nouveau ouvert. Nous aimons à croire que ce fut avec la même pieuse discrétion et que si, dans leur Relation imprimée et intime des Fêtes du Jubilé, les Visitandines n'avaient pas craint de se répéter, elles auraient pu écrire de nouveau : « Pour donner une idée du recueillement extraordinaire qui présida à cette procession eucharistique, une simple remarque : Au soir de ce jour notre jardin ne gardait pas plus de traces du passage de cette multitude (qui fut évaluée à vingt mille pèlerins), que si la communauté eût été seule à en parcourir les allées. » (*Loc. cit.*, p. 37.)

*
* *

Quant au cortège, il différa surtout de celui de dimanche en ce que les jeunes filles et les femmes, groupées par localités et par associations (écoles, patronages, congrégations, cercles, groupes de Noëlistes, sections de Ligueuses, etc.) précédèrent cette fois le clergé, et que les jeunes gens et les hommes le suivirent.

Renforcée, nous l'avons dit, par l'arrivée de 300 prêtres, la portion ecclésiastique de la procession fut plus belle, plus imposante encore qu'elle n'avait été le 5 juin. Plus de 200 enfants de chœur, aux costumes variés, jetant des fleurs, portant des oriflammes, des torches et des flamberges, y ajoutaient, en outre, une note jeune, claire et toute festivale. Et, de nouveau, les six évêques se partagèrent l'honneur de porter le Très Saint Sacrement, que suivirent en *cappa magna* rouge, l'éminentissime cardinal de Lyon, et en grande *cappa* violette, Monseigneur l'évêque d'Autun, entourés des membres du Comité d'organisation.

Nous ne redirons pas une fois de plus, qu'un ordre impeccable présida à cette cérémonie comme à toutes les autres ; mais nous aimons à saisir cette occasion pour féliciter et remercier la magnifique équipe de Commissaires parodiens qui, aussi

fermes que courtois et dévoués, prêtèrent le plus précieux concours à MM. les Chapelains pendant toutes les fêtes jubilaires.

Mais ce qu'il faut noter, c'est une joie fervente qui brillait dans tous les yeux et sur tous les fronts, qui éclatait dans toutes les voix. Car cette procession fut remarquablement chantante. Sacré-Cœur, de Paray, remplaçaient la musique de Blanzy ; Sans doute, les fanfares d'Anzy-le-Duc et du Pensionnat du mais, malgré la sonorité de leurs instruments et l'entrain de leurs marches, elles n'eussent suffi à donner une voix à un cortège qui, pris sur un point quelconque de son parcours, mettait près de deux heures à défiler. Des chœurs, répartis tout le long de la procession, y suppléaient, et tandis que ceux des séminaristes et les prêtres, tout près du Saint Sacrement, interprétaient les chants liturgiques ; — ceux des jeunes filles et des femmes entremêlaient les airs et les cantiques les plus variés. Sans se lasser,

Chantons, chantons encor
La sainte du Val d'Or,

disaient-elles naïvement. Et elles montraient Marguerite-Marie, exemple de la dévotion que nous devons avoir pour l'Hostie :

Près du Saint Sacrement,
Sa joie est sans mélange ;
Elle est là comme un ange,
D'amour se consumant.

Et puis, voici que les pèlerins mêlent la note d'action de grâces patriotique à leurs prières et à leurs chants :

Merci, mon Dieu ! car à notre patrie,
Tu fis un jour un inéffable honneur,
Quand tu choisis Marguerite-Marie
Pour révéler les secrets de ton Cœur.
Dieu de clémence,
O Dieu vainqueur
Toi qui sauvas la France,
Garde-la dans ton Cœur.

ou encore :

Cœur de Jésus, doux Sauveur de la France
Son protecteur dans les siècles passés,
Nous vous offrons notre reconnaissance,
Vous nous avez tendrement exaucés.
Nous voici tous à vos pieds, nous voici,
Merci Jésus ! Cœur de Jésus, merci !

*
* *

Enfin, après trois heures de marche, de chants et de prières, après les infinis méandres du Jardin, que personne n'a trouvés trop longs, tant il y a de poésie dans ce spectacle, de charme

dans les souvenirs et de joie religieuse au fond des âmes, on est de retour au Parc des Chapelains.

Là, sous le Dôme, trône l'Hostie divine.

Pour tout conclure, cette foule va lui jurer un pacte d'indissoluble amour.

Mais, afin de la disposer à mieux accomplir cet acte — plus consciencieusement, plus unanimement, plus généreusement — voici que s'avance pour lui parler, le plus jeune évêque de France — pour lors le digne auxiliaire à Tours de l'archevêque-docteur qui avait exposé si lumineusement hier et avant-hier les droits qu'a le Sacré-Cœur de régner socialement, — aujourd'hui, le gardien à Annecy des saints fondateurs de cette Visitation qui nous a donné Marguerite-Marie : Mgr Florent de la Villerabel. Il va s'appeler modestement « l'ouvrier de la dernière heure ». Qu'importe s'il fût l'un des mieux écoutés, des plus entraînants et des plus aimés ?

§ 5. Sermon de Mgr Florent de la VILLERABEL

La Royauté sociale du Sacré-Cœur

Oportet Illum regnare !
« Il faut qu'Il règne ! »

« Il faut qu'Il règne ! », c'est le cri de saint Paul à ses chers Corinthiens, cri de sa foi profonde dans le triomphe définitif de Jésus-Christ sur la mort et sur le mal; cri de son amour aussi, de l'amour de ce cœur si ardent que l'on a pu dire sans blasphème que le cœur de saint Paul était comme le cœur du Christ : *Cor Pauli, Cor Christi.*

Oui, c'est tout cela, mais c'est plus encore. Ce cri, c'est l'affirmation d'une loi de ce monde, que dis-je! c'est l'affirmation de la grande loi de ce monde. Il faut, il faut que le Christ règne, parce que le Christ est roi de ce monde.

C'est ce que je voudrais vous rappeler, oh! très brièvement, à la fin de cette magnifique manifestation où, unies dans l'expression d'une même foi, dans l'élan d'un même amour, vos âmes, venues de toutes les provinces de France, chantent, glorifient, adorent le Sacré-Cœur de Jésus, ce Cœur adorable qui a tant aimé les hommes, et — il nous faut l'écouter et le répéter toujours avec reconnaissance et avec fierté — ce Cœur qui a tant aimé et qui aime tant les hommes de France, les âmes de France, qui aime tant la France!

Ce n'est pas une thèse que je viens développer ici; non, mais

quelques considérations seulement, heureux, trop heureux si, par ces quelques considérations rapides, je puis répondre aux instances pressantes qui m'ont amené ici, ouvrier de la dernière heure, pour ce dernier jour de votre congrès; plus heureux encore si, par elles, je puis ajouter quelque chose, une part, si modeste soit-elle, au tribut d'éloges, de gloire, de prières, qui sont montés d'ici pendant ces jours vers le Cœur adorable de Jésus.

« Au commencement, était le Verbe, a écrit saint Jean; et le Verbe était Dieu; et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité. »

Ah! mes frères, pourquoi donc est-il venu, des profondeurs de son Eternité, le Verbe de Dieu? Pourquoi est-il descendu sur notre triste terre, prendre un humanité en tout semblable à la nôtre, à l'exception du péché, rappelle saint Paul ? Oui, pourquoi est-il venu vers nous?

Ah! d'abord et avant tout pour rendre à Dieu son Père, au nom de la Création tout entière, l'hommage d'adoration et d'amour que la terre devait à Dieu et que Dieu ne pouvait recevoir d'une manière digne de Lui que d'un Dieu incarné. Oui, d'abord pour cela.

Mais aussi, il y est venu pour restaurer le monde. Il est venu pour réparer l'ordre, le bel ordre que Dieu avait mis en créant la terre, et que le péché avait détruit. Il est venu rendre l'homme à Dieu et, payant à sa justice infinie la dette de cette humanité coupable, mais insolvable, Il est venu par là rendre l'humanité à Dieu et rendre en même temps Dieu à l'humanité.

Jésus-Christ ne peut donc pas être mis en dehors de ce monde, puisque le monde ne peut se concevoir en dehors de Lui, ni sans Lui. Lui refuser, méconnaître la place qu'il occupe nécessairement en ce monde, c'est le plus grand blasphème, parce que c'est le plus grand reniement. Et cette place, la seule qui lui convienne — mais qui lui convienne absolument — c'est la première, la première de toutes, car, ici-bas, le Christ est nécessairement le chef, la tête, le maître de l'humanité. Il est le roi de ce monde. Comme Verbe de Dieu, il possédait le monde ; comme Verbe incarné, il l'a racheté au prix de son sang.

O Christ, la terre et le Ciel chantent votre grandeur, chantent votre royauté. Et nous, nous aussi, nous sommes venus sur cette terre privilégiée de Paray pour reconnaître votre royauté, pour proclamer que vous êtes le Roi de ce monde.

Il est roi, il faut qu'Il règne! Mais, qu'est-ce que régner?

Ah! mes frères, ceux d'entre vous qui ont eu le bonheur de suivre, durant ces trois jours, le Congrès et les séances de travail de ce Congrès, ont pu entendre un Docteur et un Maître devant lequel il m'est particulièrement doux de m'incliner, qui leur a dit ce que c'est que régner. Il leur a dit, il vous a dit, avec cette autorité qui émane de son caractère et de sa science profonde, que régner c'est exercer le pouvoir pour commander, pour gouverner les hommes.

Gouverner les hommes! Ah! celui-là donc est roi qui gouverne. Et, puisque Notre-Seigneur Jésus-Christ est le roi de ce

monde, oui, il faut qu'il règne. Il faut qu'il règne, puisqu'il a le droit de commander à la terre qu'il a créée et rachetée.

Je le sais bien; il a dit un jour à ses apôtres, leur donnant en cela une leçon d'humilité : « Le Fils de l'Homme n'est pas venu ici-bas pour être servi, mais pour servir. »

Ah! que cette parole n'enlève rien, croyez-le bien, à cette affirmation que je répétais tout à l'heure : Le Verbe de Dieu fait chair est roi de ce monde, et il faut qu'Il règne! Car, qu'est-ce que servir, sinon, après tout, la plus noble, la plus grande prérogative d'un chef? Qui donc, mieux que nos grands chefs de guerre qui, par leurs conceptions puissantes et par leur génie, ont forcé enfin la victoire à sourire à nos drapeaux; qui donc, mieux qu'eux, a servi la France et la Patrie? Eh bien, c'est parce que Notre-Seigneur Jésus-Christ est roi souverain de ce monde, qu'il a servi le monde comme personne autre que lui ne pouvait le servir, puisque c'est par son sacrifice que cette humanité régénérée par lui est apparue à la face de son Père rachetée par sa Croix, ressuscitée dans son amour et rétablie dans sa grâce.

Oui, le Christ est roi et il règne. — Mais, comment donc veut-il exercer son gouvernement des âmes ? Comment veut-il régner sur le monde ?

Nous avons tous, n'est-ce pas mes frères, devant les yeux cette scène grandiose et terrible à la fois du Sinaï, alors qu'au milieu des éclairs et du tonnerre Jéhovah dictait ses commandements à son peuple muet d'épouvante, le front prosterné dans le sable brûlant du désert. C'étaient alors les jours de l'antique alliance, de la loi de crainte, de la loi de terreur. Ces jours-là ne sont plus. Nous sommes maintenant aux jours bénis de la Nouvelle Alliance que Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Verbe, incarné, est venu sceller avec la terre, dans son sang. Et la loi de cette Nouvelle Alliance, ce n'est plus la crainte, la terreur : c'est l'amour ! Nous sommes au règne du Sacré-Cœur de Jésus. C'est le Sacré-Cœur qui règne ici-bas et qui veut régner sur le monde par sa charité et par son amour. Il l'avait dit : « Lorsque je serai levé de terre, j'attirerai tout à moi ». Eh bien, il a tout attiré à lui, en effet ; mais par les liens de sa divine charité, de son incompréhensible amour. *Vinculo caritatis trahitur* a dit saint Augustin, de l'âme sans cesse poursuivie par la grâce bienfaisante de Dieu.

Sa charité : Voilà comment il veut, et par quoi il veut régner sur le monde.

Et voyez plutôt, voyez d'après l'Evangile ; qu'est-ce donc que l'humanité pour lui ? C'est le troupeau très aimé des agneaux et des brebis ; et lui, il en est le pasteur, et quel pasteur ! Le bon pasteur, qui connaît toutes ses brebis, brebis qui le connaissent lui-même et reconnaissent sa voix. Il est le bon pasteur qui prend soin de ses brebis, marche devant elles pour leur indiquer le chemin qui conduit aux gras pâturages ; qui prend sur ses épaules la brebis fatiguée. Il est le bon pasteur qui fait plus que cela, qui va à la recherche des brebis perdues, qui vit pour ses brebis. Ce n'est pas tout, ce n'est pas assez dire ! Il est le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis. Et un jour..., — voulez-vous un autre exemple de la manière dont il entend, par son amour, conduire le monde ? — un jour qu'il eut à pleurer

sur Jérusalem infidèle, n'est-ce pas par une même et touchante image qu'il attira aussi l'attention de ceux qui l'écoutaient ; « Jérusalem, disait-il, ô toi qui tues les prophètes, combien de fois j'ai voulu rassembler tes fils comme les poussins qui se cachent sous l'aile de leur mère ». Rassembler les enfants de Jérusalem, tous les fils de l'homme, sous son aile, les garder dans son cœur : voilà la délicatesse infinie du Cœur de Jésus, voilà comment il veut gouverner le monde : par son cœur et par sa charité !

Mais enfin, ce gouvernement, sur qui doit-il s'exercer ainsi ? Sur qui ? Sur vous tous, d'abord, mes frères, sur vos âmes. Il veut régner sur toutes les âmes. Elles lui ont coûté assez cher, ces âmes, puisqu'il les a lavées dans son sang adorable, ces âmes que Dieu avait créées à son image mais que le péché avait défigurées. Elles lui ont assez coûté, il veut régner sur elles. Et voilà pourquoi il les fait entrer dans son Eglise qui est l'épouse de son cœur. Il appelle à cette Eglise tous ceux qui n'en font pas partie. Et là, il veut s'emparer de ces âmes pour les sanctifier, les surnaturaliser.

Dans cette Eglise, tous les instruments de son règne, ce sont encore de merveilleuses, de divines inventions de son amour. C'est la grâce, toujours mise à leur disposition. Ce sont les sacrements de pardon et d'amour. C'est surtout cette divine Eucharistie qui, non seulement fortifie les âmes et les sanctifie, mais qui encore les divinise en leur donnant, non pas seulement la grâce de Dieu, mais Dieu Lui-même.

Les âmes, oui ; il veut régner sur les âmes, et il veut régner par son amour sur les âmes.

Mais il ne lui suffit pas d'être roi des âmes et roi des cœurs. Il doit être encore roi dans la famille. Il veut régner sur la famille. Les lois, le code de lois qui, pour le bonheur de tous et la sainteté de ce monde, règlent les relations d'époux à épouse, d'épouse à époux, de parents à enfants, d'enfants à parents, de maîtres à serviteurs et de serviteurs à maîtres, ces lois saintes qui règlent, qui régissent la sainteté du mariage chrétien... mais tout cela est sorti de son Cœur ! Il veut régner sur la famille ! Oh ! heureux le foyer dans lequel il est vraiment roi, dans lequel sa loi est la loi des cœurs et des vies ! Ce foyer-là, il a toutes les garanties du vrai bonheur, il est sûr d'avoir la vie, celle qui ne meurt pas !

Vous tous qui m'écoutez, j'en suis certain, vous avez intronisé ainsi le Sacré-Cœur à vos foyers. Heureux foyers, qui vivent à pareille lumière, qui ont une telle chaleur ! Ah ! puissions-nous bientôt voir tous les foyers de France régis par cette loi du Sacré-Cœur intronisé comme le Roi ! Oui, puissions-nous les voir tous ainsi bénits, depuis les plus luxueux de nos villes opulentes, jusqu'aux plus modestes cachés au fond de nos campagnes lointaines. Jésus sera ainsi, selon le rêve de son Cœur, Maître des foyers et Roi des âmes.

Et enfin, il doit régner encore, et Il veut régner sur les sociétés.

La société dérive naturellement de la nature humaine. Elle n'a donc pas d'autre auteur que la nature elle-même ; et par conséquent c'est Dieu, Dieu encore, son auteur, qu'elle doit reconnaître. Ah ! je le sais bien. Il ne s'est pas réservé pour

Lui le gouvernement temporel des sociétés civiles. Il l'a dit, au dernier jour de sa vie, et dans ce sens-là même : « Mon royaume n'est pas de ce monde ». Mais s'il ne s'est pas réservé le gouvernement temporel, il entend exercer le gouvernement spirituel de ces sociétés qui ne peuvent pas, qui ne doivent pas échapper à son influence.

Et il veut exercer ce gouvernement par sa religion ; car aucune société ne peut ne pas rendre à Dieu les devoirs qu'elle lui doit et le culte public que Dieu veut recevoir d'elle. Une nation qui l'oublie, c'est une monstruosité ; elle est en état de péché mortel. Ah ! mes frères, puissions-nous bientôt voir la terre qui nous est si chère absoute de ce péché !

Imposer sa religion, régner par sa religion : Il veut encore, sur une société, régner par sa morale. Car, à moins de tomber dans l'anarchie, le désordre le plus épouvantable, il faut bien que la société ait une morale. Et il n'y a pas deux morales : il n'y a que celle inscrite par Dieu au fond des cœurs et dont Notre-Seigneur est venu révéler ici-bas toute la perfection.

C'est ainsi qu'il faut qu'il règne, c'est ainsi qu'il veut régner. Hélas ! il ne règne pas ainsi toujours, il ne règne pas ainsi partout. Il y a bien des âmes qui échappent à son influence, bien des familles qui méconnaissent son autorité, ses lois, bien des nations pour lesquelles il est et demeure le grand méconnu.

Et c'est bien le jour de répéter après saint Paul, et de jeter au Ciel, avec toute notre foi, avec tout notre amour, ce grand cri d'espoir : Il faut que le Christ règne ici-bas !

C'est bien le lieu de le répéter ici, à Paray, dans ce cher Paray que l'on a si bien surnommé : le Béthléem de son Cœur et de son Amour. Oui, c'est le lieu de le redire, ici, puisque c'est sur ce sol qu'Il a affirmé ses droits à régner sur le monde et qu'à sa sainte confidente Il a dit un jour : « Je règnerai malgré mes ennemis ».

Ah ! mes frères, en conclusion de cette allocution, à la fin de ce congrès dans lequel il a été tant prié, demandons-Lui de faire bien vite venir ce jour où il règnera. Supplions-Le de hâter ce jour afin que partout le Cœur de Jésus soit connu, que partout les âmes soient sauvées par Lui, que partout, dans notre France d'abord, et sur la terre entière, il n'y ait plus qu'une voix pour acclamer et qu'un cœur pour adorer Jésus, Roi de ce monde, Roi des siècles et de l'Eternité, le Sacré-Cœur de Jésus qui a tant aimé les hommes !

Ainsi soit-il.

§ 6. — Un dernier « Te Deum », Un dernier « Deo Gratias »

Maintenant, tous les pèlerins et congressistes sont à l'unisson pour reprendre dans les mêmes termes et renouveler avec le même cérémonial que dimanche dernier, la Consécration au Cœur de Jésus.

Tous sont à l'unisson pour clamer à pleine voix, à plein cœur, les strophes du triomphal *Te Deum* que le Cardinal-Primat des Gaules, maintenant revêtu de la chape d'or, vient d'entonner à l'autel.

En même temps que la foule dans le Parc, tous les oiseaux dans les bocages, toutes les cloches de la ville dans leurs tours ou leurs campaniles, — toutes les pieuses et ardentes épouses de Jésus en leurs cloîtres parodiens de la Visitation, du Carmel et de Sainte-Claire, — chantent à Dieu et à son Christ l'hymne de la reconnaissance pour ces quatre jours où le ciel s'est vraiment entr'ouvert au-dessus de la mystique cité du Sacré-Cœur.

*
* *

Maintenant, l'Hostie est rentrée dans le Tabernacle.

La longue fête du Congrès est achevée.

La foule s'écoule lentement et il lui semble redescendre du Thabor.

D'aucuns — comme jadis saint Pierre — voudraient en gémir.

A ceux-là, et pour tout achever, nous voulons citer la réponse de nos Sœurs les Visitandines. Elle dit le mot juste, le mot de la fin. Nous l'empruntons encore à la Relation, si vraie, si pieuse, si naïve dans la forme, si profonde dans l'inspiration, que nous nous sommes plu à citer plusieurs fois déjà (1).

« Ces quelques jours du Congrès — jours bénis entre tous — sont passés comme les autres... mais vivifiés qu'ils furent par l'assistance spéciale d'une Sainte passionnée pour l'Eucharistie, LES FRUITS EN DEMEURENT DANS LES AMES.

« Un membre du Comité permanent des Congrès eucharistiques disait, après celui de Paray: « J'ai vu bien des Congrès: celui-ci « a été merveilleux. »

« Au soir du 5 juin, un aumônier du Cercle d'Etude pouvait dire cette parole: « La fête d'aujourd'hui aura travaillé mes « jeunes gens plus profondément que ne l'auraient fait nos réu- « nions de toute une année. »

« Un curé avouait que les hommes qui l'avaient accompagné à Paray, avaient subi une transformation plus grande qu'il ne l'eût espéré d'une mission.

« En l'espace de quatre jours... Paray a vu venir... environ *quarante mille* pèlerins. Puissent tous en avoir emporté plus de foi, plus d'espérance et plus d'amour, pour vivre la grande vie chrétienne, qui s'alimente aux sources vraies de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur.

« Deux mots résumeront nos sentiments personnels, en nous retrouvant dans le cadre ordinaire de notre vie après toutes ces grandes choses : DEO GRATIAS ! »

---

(1) *Loc. cit.*, p. 39.

TROISIEME PARTIE

Les Travaux du Congrès

Des cérémonies religieuses, aussi belles, aussi pieuses, aussi triomphales soient-elles, en l'honneur du T.-S. Sacrement ne constitueraient pas un « Congrès eucharistique ». Il faut encore qu'une telle assemblée fasse progresser la connaissance, l'amour et le culte de l'Hostie. Il faut que les fidèles s'y concertent et organisent leurs efforts, sous le contrôle et même sous la direction de la Hiérarchie, pour atteindre plus sûrement et plus vite cette fin. Et c'est précisément cela qu'on a fait dans les séances dont il nous reste à parler et qui ont rempli nos deux journées du 6 et du 7 juin.

Ajoutons qu'à Paray-le-Monial un Congrès eucharistique ne pouvait pas se désintéresser du Sacré-Cœur qui nous a donné l'Eucharistie, laquelle nous rend ce divin Cœur. Et c'est justement cette pensée qui a présidé à l'élaboration du programme dont on va suivre maintenant la réalisation et le développement jusqu'à la fin de cet ouvrage.

« Démontrer l'union intime et parfaite entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, dans la doctrine, dans l'histoire et dans la pratique, ce fut tout le plan des rapports et des délibérations. Et c'est par là, a fort bien écrit M. François Veuillot dans la *Libre Parole* (16 juin 1921), que ce Congrès, s'attachant tout à la fois au foyer de l'amour divin et à sa manifestation la plus sublime et la plus permanente, fut un perpétuel cantique à l'amour de Dieu. »

Plus synthétiquement encore, les pages qu'on va lire, constituent une belle « Somme » moderne de la dévotion au Cœur du Christ vivant et régnant dans la sainte Eucharistie.

Cette « Somme », même à l'avance, nous avons bien le droit

de la qualifier « belle » ; car à lire seulement le programme des six longues séances de travail du Congrès, rapproché de la liste des sermons précédents, on constatera que ce sont quelque trente orateurs, tous docteurs des plus éminents et des mieux qualifiés par leur compétence, apôtres des plus expérimentés et des plus ardents, qui se sont succédé à la tribune de Paray pour étudier, commenter, rapprocher, développer et propager la double dévotion.

Le lundi, c'est plutôt *la doctrine* qui a été étudiée, la *théorie ;* le mardi, *les réalisations pratiques.*

CHAPITRE I

L'Eucharistie et le Sacré-Cœur

(Séances d'étude du lundi 6 juin)

§ 1er — Les Préliminaires

A l'heure fixée par le programme, la grande salle paroissiale et diocésaine des Œuvres est remplie. Cinq à six cents personnes y ont pris place. Elle est d'ailleurs décorée avec autant de goût que de piété dans le même style que la Basilique. Partout des guirlandes de fleurs et surtout de glycine relient des cartouches et des bannières portant des emblèmes eucharistiques, des blasons d'évêques, des paroles du Sacré-Cœur et des devises.

A 9 heures précises, NN. SS. les évêques montent à la tribune. S. G. Mgr Berthoin, évêque d'Autun, qui honorera de sa présence toutes les séances, prend la présidence. Il la partagera avec Mgr Odelin, prélat du Pape, aujourd'hui protonotaire apostolique, vicaire général et directeur des Œuvres du diocèse de Paris, président du Comité permanent des Congrès eucharistiques nationaux.

Autour d'eux, voici Mgr Nègre, archevêque de Tours ; Mgr Manier, évêque de Belley ; Mgr Penon, évêque de Moulins ; Mgr Halle, évêque auxiliaire de Montpellier ; plusieurs prélats, MM. les vicaires généraux et les principaux dignitaires du clergé d'Autun ; plusieurs curés de Paris ; de nombreux représentants des évêques et des diocèses de France, etc...

A droite, une table est réservée pour les rapporteurs ; à gauche, une autre pour le secrétaire général du Congrès, M. le chanoine Mury, directeur des Œuvres du diocèse d'Autun, et pour le secrétaire général du Comité permanent des Congrès

eucharistiques internationaux, M. le comte d'Yanville. De nombreux représentants de la Presse occupent les places qui leur ont été réservées.

Mgr Berthoin ouvre la séance en récitant la prière et en invoquant la protection de sainte Marguerite-Marie et de saint Pascal Baylon. Puis il dit sa joie de voir enfin comblé le vœu qu'il avait depuis si longtemps formé de réunir à Paray un Congrès eucharistique. Il propose sans plus tarder, aux applaudissements de l'Assemblée, d'envoyer à S. S. Benoît XV le télégramme suivant :

A Sa Sainteté Benoît XV, Vatican, Rome.

Congrès eucharistique national inauguré par cardinal Dubois, qui sera clôturé par cardinal Maurin, réuni à Paray-le-Monial sous présidence évêque d'Autun, assisté des archevêques et évêques Tours, Vannes, Belley, Moulins, Tulle, des auxiliaires Montpellier et Tours, de Mgr Odelin, président du Comité national.

A l'anniversaire canonisation sainte Marguerite-Marie, offre à Votre Sainteté hommage filiale vénération et entière soumission et la prie de bénir leurs efforts pour faire connaître et aimer davantage la Sainte Eucharistie, source de régénération et de vie surnaturelle pour individus et peuples.

On a lu plus haut la réponse que le Souverain Pontife a daigné envoyer, sans tarder, à ce télégramme.

Mgr Odelin prend alors la parole :

Un mot seulement, dit-il, avant d'entendre la lecture du premier rapport.

Il y a plus d'un an, au mois d'avril 1920, je reçus de M. le chanoine Mury une lettre m'annonçant que S. G. Mgr l'évêque d'Autun, l'avait chargé de demander à S. Em. le cardinal Amette si, en 1921, à l'occasion des fêtes de sainte Marguerite-Marie, Elle voudrait bien honorer de Sa présence un Congrès régional. M. le chanoine ajoutait que dans la pensée de Mgr l'évêque d'Autun et dans la sienne ce Congrès régional pourrait devenir national.

Je lui répondis, après en avoir conféré avec le cardinal, que son projet était accepté en principe, que tout pouvait parfaitement se réaliser, et que par conséquent nous allions suivre la voie tracée par Monseigneur et lui-même.

Son Eminence vint plus tard recevoir au Carmel une profession. Il vit Monseigneur d'Autun et M. le chanoine Mury et renouvela la promesse faite quelques mois auparavant et approuva beaucoup que le Congrès régional fût transformé en Congrès national.

Pour un certain nombre d'entre vous, le Congrès national

paraît une chose nouvelle. Et pourtant, le Comité des Congrès existe depuis vingt ans. Il est vrai qu'il n'a fait parler de lui que deux fois...

Le premier Congrès eut lieu en 1908, à Faverney, qui rappelait le souvenir d'un miracle extraordinaire de l'Eucharistie se sauvant par sa propre puissance, d'un incendie.

Le second Congrès national eut lieu à Ars, en 1911, après le Congrès eucharistique international de Madrid. Le souvenir du saint curé d'Ars, béatifié en 1904, et du passé admirable de ce prêtre si dévoué à Dieu, aux âmes, à l'Eucharistie, fut pour ainsi dire vivant durant tout ce Congrès.

Aujourd'hui, nous tenons notre troisième Congrès national à Paray où revivent tant de souvenirs eucharistiques, et à l'occasion des fêtes de la canonisation de sainte Marguerite Marie qui a été la grande confidente du Sacré-Cœur et la propagatrice de la dévotion à la Sainte Eucharistie.

Nos Congrès eucharistiques nationaux vont désormais avoir plus de vie. Le Comité a décidé de se renouveler et d'établir ses statuts qui jusqu'à présent étaient seulement des règlements. Ils sont un peu calqués sur le règlement des Congrès internationaux.

Nous avons pensé que, puisque, selon toute vraisemblance, les Congrès internationaux auraient lieu tous les deux ans — car il est difficile de mettre trop souvent le public en face d'un programme un peu semblable au précédent — il serait très utile que, non seulement en France, mais dans toutes les nations, il y eût un Congrès national l'année qui suit le Congrès international, Congrès national qui serait comme l'écho, la réplique du Congrès international. Il y aurait là comme une sorte d'application pratique des décisions prises et des vœux exprimés dans le Congrès international de l'année précédente. Il y aurait grand profit pour toutes les nations à appliquer ce système. La France, créatrice du premier Comité et organisatrice du premier Congrès, doit donner l'exemple aux nations catholiques.

Je remercie en votre nom, Mgr Berthoin, promoteur de ce Congrès, NN. SS. les cardinaux, archevêques et évêques qui le président ou l'honorent de leur présence. Je vous remercie aussi, Mesdames et Messieurs, chers congressistes, d'être venus nombreux à ces réunions qui forcément comportent des déplacements souvent importants et la fatigue spéciale due à la température. Le Sacré-Cœur et sainte Marguerite Marie, que vous fêtez si bien, vous récompenseront.

La parole est alors donnée à M. le chanoine Mury pour lire une lettre dans laquelle les catholiques de Belgique expriment leurs sentiments religieusement fraternels et leur union de prières avec les congressistes français.

A Monsieur le Président du Congrès eucharistique de Paray-le-Monial,

Les hommes de Bruxelles, réunis le dimanche 5 juin 1921 en Congrès eucharistique à l'occasion de leur pèlerinage annuel de pénitence et de réparation à Bois-Seigneur-Isaac (Brabant), où Notre-Seigneur est apparu en 1405 pour demander réparation

et justice, envoient à leurs frères de la noble France, qu'un même but réunit en ce même jour à Paray-le-Monial, l'expression de leurs sentiments d'inaltérable affection.

Ayant partagé les mêmes angoisses, souffert les mêmes peines, combattu les mêmes dangers, vaincu le même ennemi, les Français et les Belges, dont les cœurs catholiques vibrent à l'unisson, uniront également leurs prières et leurs efforts pour hâter l'avènement du règne du Prince de la Paix.

Vive le Sacré-Cœur !

Le Secrétaire, — *Le Directeur,*

Jamar (1) — Comte B. Cornet d'Elzius de Peissant
Curé de St-Antoine de Padoue.

Les applaudissements de l'Assemblée répondent à cette noble adresse et l'on se met de suite au travail.

La parole est alors donnée au R. P. Bainvel (S. J.), l'éminent professeur de théologie à l'Institut catholique de Paris, le Consulteur théologique du Congrès, l'auteur de tant d'ouvrages renommés sur le Sacré-Cœur.

Il va donner une vue d'ensemble sur le sujet qui occupera toute cette journée.

§ 2. — Rapport du R. P. BAINVEL

L'Eucharistie et le Sacré-Cœur

Vue d'ensemble

> Le Sacré-Cœur, l'Eucharistie, l'Amour, une même chose. Dans le Tabernacle, nous trouvons l'Hostie; dans l'Hostie, Jésus; en Jésus, son Cœur; en son Cœur, l'Amour, l'Amour infini, la charité divine, Dieu principe de vie, vivant et vivifiant.
>
> **(Mère Louise-Marguerite,**
> fondatrice de Béthanie du Sacré-Cœur).

I

En rouvrant, après une interruption de sept ans, la série des Congrès eucharistiques, comment ne pas rappeler le Congrès international de Lourdes, en juillet 1914, qui se développa si splendide, sous le regard bienveillant d'un cardinal envoyé

(1) Secrétaire du Cabinet du Ministre de l'Agriculture.

spécialement par le pape Pie X, de sainte mémoire, pour le rehausser de sa présence comme d'un témoignage vivant et palpable de la bienveillance pontificale pour cette belle et pieuse institution, et qui se termina dans l'angoisse, sous la menace imminente de l'effroyable orage qui devait ravager ou ébranler le monde entier, particulièrement notre France? C'est à Rome, au centre de la chrétienté, que se tiendra le prochain Congrès international en l'honneur de l'Eucharistie. Entre temps, il a paru bon de renouer à Paray-le-Monial la série des Congrès nationaux, interrompue, elle aussi. Paray et Lourdes ne sont-ils pas aujourd'hui, avec Montmartre et Notre-Dame des Victoires, les principaux centres vitaux où bat le cœur de la France chrétienne? Et comme, en 1873, au moment où la France se relevait péniblement de sa défaite, Paray, alors à l'aurore de sa popularité, voyait un groupe d'hommes politiques chrétiens se consacrer, et, autant qu'il était en eux, consacrer la France au Sacré-Cœur, ne convenait-il pas qu'il revît après la victoire si chèrement achetée, au milieu des problèmes angoissants de l'heure présente, un groupe important de sénateurs et de députés — et parmi eux l'un des principaux agents de la victoire, celui que la voix publique aime à saluer comme le maréchal de Castelnau — venus ensemble pour rendre hommage au Sacré-Cœur de ses bontés pour notre pays, se consacrer à lui, et lui demander son assistance au milieu de difficultés humainement inextricables ?

Mais les Congrès eucharistiques doivent être, en même temps que de grandioses manifestations de foi et d'amour, des moyens d'éclairer la foi et de développer l'amour par des études spéculatives ou pratiques. Or, quel meilleur sujet d'études pouvait-on choisir que celui qu'a désigné, avec l'approbation aussi pieuse qu'éclairée, de Sa Grandeur Mgr d'Autun, l'aimable et pratique organisateur du Congrès, M. le chanoine Mury, qui a déjà fait ses preuves comme directeur des œuvres diocésaines ? Vous connaissez son choix : « L'Eucharistie et le Sacré-Cœur », et nul doute que tous l'applaudiront, tant il présente d'avantages et de convenances.

II

L'*Eucharistie et le Sacré-Cœur.* L'*Eucharistie,* n'est-ce pas le sujet obligatoire de tout Congrès eucharistique? Le *Sacré-Cœur :* de quoi, sinon de lui, parlera-t-on à Paray, tout près des lieux bénis où vécut et mourut sainte Marguerite-Marie, l'amante, l'évangéliste et l'apôtre du Sacré-Cœur ; où Jésus lui révéla son cœur tout brûlant, se plaignant à elle de trouver si peu d'âmes soucieuses d'y répondre, et faisant de si magnifiques promesses en faveur de celles qui voudraient bien se livrer à son amour et travailler à faire connaître, à propager cette admirable dévotion. Le sujet s'imposait donc. Mais l'Eucharistie, c'est un objet déjà si vaste, si complexe en lui-même; et que sera-ce si l'on y joint le Sacré-Cœur, objet non moins vaste, non moins complexe? Aussi, le sujet désigné n'est-il pas l'Eucharistie d'un côté, le Sacré-Cœur de l'autre; mais bien les *rapports* entre l'Eucharistie et le Sacré-Cœur. Il n'y a donc pas là deux objets distincts; mais un objet précis

et limité, une seule question — ample sans doute, mais nettement définie et circonscrite.

Question importante, tant pour la théorie que pour la pratique ; et dont beaucoup de chrétiens, — très dévots d'ailleurs à l'Eucharistie et très dévots au Sacré-Cœur — n'ont qu'une idée un peu vague. On ne peut, il est vrai, demander à tous la précision scientifique des idées; mais l'expérience montre que des idées nettes en matière pieuse sont un précieux secours pour la dévotion, et que l'ignorance ou le vague dans les notions est un des grands maux de la piété contemporaine. Il ne suffit pas, sans doute, pour être pieux, d'avoir des idées claires et précises; mais il faut reconnaître aussi que des notions obscures et confuses ne nourrissent guère la vraie piété. Quand on lit sainte Thérèse et sainte Marguerite-Marie, on ne peut qu'être frappé de leur lucide bon sens et du besoin qu'elles avaient d'idées nettes et solides. La remarque est d'ailleurs facile à faire en matière de piété eucharistique et de dévotion au Sacré-Cœur. Si l'une et l'autre se perdent pour quelques âmes en un mysticisme nuageux et sans consistance, c'est qu'elles ne s'appuient pas dans ces âmes sur une doctrine ferme et claire.

Or, toute précise et limitée que soit la question des rapports entre la dévotion à l'Eucharistie et la dévotion au Sacré-Cœur, cette question ne laisse pas d'être complexe et délicate. Les savants et pieux rapporteurs, entre lesquels M. Mury a partagé la besogne, en présenteront tour à tour les différents aspects. La part échue à celui qui vous parle en ce moment sera de vous en donner une première idée générale, pour orienter les auditeurs, pour les aider à mieux suivre les études plus spéciales qui viendront après, chacune à son tour.

Avant toute analyse, nous avons tous le sentiment très net de rapports étroits, d'une parenté intime, d'un certain air de famille, entre ces deux grandes dévotions; mais aussi, celui d'une distinction vraie entre l'une et l'autre. Si bien que, sans pouvoir peut-être caractériser avec précision, ni ce par quoi elles se tiennent ni ce par quoi elles se distinguent, nous sentons très bien qu'on ne peut ni les séparer l'une de l'autre ni les confondre l'une avec l'autre. Mais il nous reste à préciser, en l'analysant, cette première impression un peu confuse encore. Nous le ferons en nous posant et essayant de résoudre les trois questions suivantes :

1° Y a-t-il une distinction essentielle entre les deux cultes, les deux dévotions? En quoi consiste, au juste, la différence?

2° Y a-t-il entre la dévotion à l'Eucharistie et la dévotion au Sacré-Cœur des analogies, des affinités profondes?

3° Y a-t-il, entre les deux dévotions, un échange de services réciproques? Peut-on dire ce que la dévotion au Sacré-Cœur a fait, et fait toujours, pour grandir la dévotion à l'Eucharistie et la dévotion à l'Eucharistie pour développer la dévotion au Sacré-Cœur?

III

Tout d'abord, y a-t-il une distinction essentielle entre les deux dévotions? En quoi consiste, au juste, la différence? Quand le P. de Galliffet, l'un des principaux apôtres de la dévotion de

Paray, travaillait, entre 1726 et 1729, à obtenir de Rome une fête, avec messe, office et autres pratiques, en l'honneur du Sacré-Cœur, l'une des grosses objections qu'on lui fit, fut — c'est lui qui nous le dit — « qu'il n'y avait aucune différence essentielle entre la dévotion au Saint Sacrement et celle du Sacré-Cœur de Jésus ». En conséquence, on proposait de rejeter celle-ci « comme n'ajoutant qu'un nom nouveau à une dévotion très ancienne (1). » Mais le Père montre très bien « combien ce sentiment est éloigné de la vérité, étant évident que ces deux dévotions diffèrent entre elles : 1° dans leur objet; 2° dans les motifs d'honorer ces objets; 3° dans la fin essentielle à leur institution. » Voici comment il s'explique lui-même sur chacun de ces points :

1° *Dans leur objet.* « Car l'une se propose uniquement le cœur adorable de Jésus-Christ, sans aucune relation au reste de son sacré corps; et l'autre a pour objet le corps entier de Jésus-Christ sous les espèces sacramentelles, sans aucun rapport spécial à son cœur. »

2° « Dans les *motifs* d'honorer l'objet qui leur est propre. Car, dans la dévotion au S. Sacrement, c'est la dignité infinie de cette chair adorable, laquelle par son union avec le Verbe, est digne de toutes les adorations des anges et des hommes. Dans la dévotion au Sacré-Cœur, le motif essentiel d'honorer ce cœur, c'est l'amour dont il est embrasé, et ce qu'il a souffert de l'ingratitude des hommes, ce qui ne convient qu'à ce cœur divin, et non à aucune autre partie de son corps. »

3° « Enfin, l'institution de la fête du Saint Sacrement a eu pour *fin* de rendre à Jésus-Christ, habitant parmi nous, les adorations, la reconnaissance et l'amour qui lui sont si justement dus dans cet ineffable mystère... Mais dans celle du Sacré-Cœur, la fin principale de son institution est de faire réparation à Jésus-Christ des injures que son amour a reçues dans le Saint Sacrement par l'ingratitude des hommes. »

On aura remarqué peut-être que le P. de Galliffet, dans cette page, voit particulièrement la dévotion au Sacré-Cœur sous son aspect de réparation amoureuse, telle que Jésus la présentait à sainte Marguerite-Marie, en lui demandant la fête réparatrice, qui est devenue maintenant celle de l'Eglise universelle, la fête que nous célébrions solennellement vendredi dernier. Mais la dévotion n'est ni tout entière, ni peut-être principalement dans l'acte de réparation; elle est avant tout un effort d'amour pour répondre à l'amour du Sacré-Cœur pour nous. Dévotion à l'amour, elle est, dans son fond, une dévotion d'amour. Cet amour de Jésus est souvent représenté chez la Sainte de Paray comme un amour méconnu, demandant un amour réparateur; mais chez sainte Gertrude et sainte Mechtilde, chez le B. Jean Eudes, et ailleurs encore, ce caractère est moins dégagé, moins en vue. Même chez Marguerite-Marie, il n'est pas le seul, tant s'en faut. Mais la distinction indiquée par le P. de Gallifet ne demeure pas moins. Si l'Office du Sacré-Cœur chez le B. Jean Eudes se rapproche beaucoup de l'Office du Saint Sacrement par l'esprit de louange et d'admiration qui déborde chez

(1) De l'excellence de la dévotion au cœur adorable de Jésus-Christ, l. 1, c. 5.

lui comme chez saint Thomas, les deux fêtes et les deux offices n'en ont pas moins leur objet propre et leur différence spécifique, l'un étant tout consacré au mystère eucharistique, l'autre tout entier au cœur aimant de Jésus. Il reste cependant que les rapports sont plus saillants que les différences. Or, ceci nous amène à notre seconde question, celle des affinités et des contacts.

IV

Ces affinités et ces contacts sont intimes et multiples, même chez sainte Marguerite-Marie. M. le chanoine Dargaud nous dira sans doute, tout à l'heure, quelle place tient l'Eucharistie dans la dévotion de la sainte au Sacré-Cœur; et M. Garriguet nous montrera la même chose dans une vue d'ensemble sur l'histoire de la dévotion.

Il n'en pouvait être autrement. Si la dévotion au Sacré-Cœur est, avant tout, la dévotion à l'amour de Jésus pour nous, sous le symbolisme du cœur aimant, comment l'Eucharistie n'y aurait-elle pas une place à part ? N'est-elle pas, avec la Passion, la grande manifestation et comme l'effort suprême de l'amour de Jésus pour nous ? Saint Jean nous le dit lui-même. Tout le mystère du Christ est un mystère d'amour. A la base, l'amour de Dieu, nous donnant son fils unique: « Dieu a tant aimé le monde ! » Mais c'est surtout dans l'institution de l'Eucharistie que Jean nous montre le Christ mettant le comble à son amour pour nous. « Ayant aimé les siens qui étaient en ce monde, nous dit-il, il les aima jusqu'au bout », jusqu'à l'extrême, pour ne pas dire jusqu'à l'excès. Les saints Pères, eux aussi, se sont extasiés sur l'amour que Dieu nous montre dans l'Eucharistie, en inventant ce mode incomparable d'union avec nous, intermédiaire ineffable entre l'Incarnation et la vision béatifique. Bossuet s'est fait leur interprète, en nous montrant dans ses *Méditations sur l'Evangile* l'amour de Jésus dépassant les inventions les plus folles de l'amour humain en se faisant notre nourriture. Or, la dévotion au Sacré-Cœur a pour objet principal de reconnaître cet amour de Jésus pour nous, se témoignant spécialement dans la Passion et dans l'Eucharistie, de lui rendre l'hommage qu'il mérite et qu'il demande.

Sans insister davantage, arrivons à la question des services réciproques que doivent se rendre et que se sont toujours rendu nos deux dévotions.

V

Jésus indiquait à son humble servante de Paray la communion plus fréquente comme une réponse d'amour à l'amour que lui-même nous porte. Il lui demandait dans le même sens l'heure sainte devant le Saint Sacrement et autres pratiques de dévotion eucharistique. De même, c'est à une pratique spéciale de communion, celle des neuf premiers vendredis, que le Sacré-Cœur promettait la grâce de la persévérance finale, couronnement de toutes celles qu'il attachait à la dévotion envers son Sacré-Cœur. Quant à Marguerite, elle ne se lassait jamais

devant le Saint Sacrement, et c'est dans ses adorations qu'elle reçut les grâces les plus insignes du Sacré-Cœur. D'autre part, elle employait la dévotion au Sacré-Cœur comme stimulant et secours pour la dévotion à l'Eucharistie. Tout cela nous sera dit tout à l'heure par M. Dargaud.

Ce que nous voyons dans la vie de Marguerite-Marie nous le retrouvons dans l'histoire. N'est-ce pas à la dévotion au Sacré-Cœur qu'est dû pour une bonne part le merveilleux développement du culte eucharistique durant les derniers siècles ? Communion fréquente ou quotidienne, amende honorable devant le Saint Sacrement exposé, adoration et bénédiction du Saint Sacrement, mainte autre dévotion ou pratique dont il sera parlé dans les études suivantes ? Qui dira toutes les ingéniosités que la dévotion au Sacré-Cœur a su mettre en œuvre pour mieux honorer le Dieu de l'Eucharistie ? La dévotion à l'amour, dévotion toute d'amour, ne doit-elle pas tout faire pour l'Eucharistie, mystère d'amour ? D'autre part, nous voyons la dévotion eucharistique se mettant au service du Sacré-Cœur, en même temps qu'elle trouvait dans ce Cœur sacré de quoi se vivifier, s'animer, se répandre de plus en plus. La dévotion à l'Eucharistie peut-elle oublier un instant le Cœur de Jésus battant d'amour pour nous dans la sainte Hostie ?

Je n'ai fait qu'effleurer, en général, un sujet que d'autres vont tour à tour étudier plus à fond et dans le détail, dans l'histoire, dans la liturgie, etc. Ce qui précède, nous aidera, j'espère, à nous rendre compte de l'union étroite qui existe entre ces deux dévotions fondamentales, de sorte que nous pouvons tout résumer dans cette conclusion. Distinctes l'une de l'autre, la dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion à l'Eucharistie, sont deux sœurs, qui vivent de la même vie, inséparables l'une de l'autre, se prêtant un mutuel appui, d'autant plus sûres de vivre et de grandir qu'elles resteront plus unies. La dévotion à l'Eucharistie est le meilleur moyen de nous conduire au Sacré-Cœur; la dévotion au Sacré-Cœur est la meilleure préparation à la communion. L'amour qui se donne dans l'Eucharistie appelle l'amour que nous donnons au Sacré-Cœur, la dévotion au Sacré-Cœur appelle la dévotion à l'Eucharistie.

Ainsi pensait, ainsi agissait la vierge de Paray. Ainsi, aux origines du christianisme, faisait la Vierge Marie.

Mgr Berthoin remercie le R. P. Bainvel de cette magistrale préface aux études qui vont suivre. Cette introduction est aussi concise que pleine des idées les plus justes. Aussi, semble-t-il qu'elle ne peut donner lieu à aucune discussion, et si quelqu'un voulait demander des explications, mieux sera d'attendre qu'aient été lus les rapports suivants, qui vont reprendre chacun des aspects de la question.

Sa Grandeur donne alors la parole à M. le chanoine L. Garriguet, ancien supérieur des Grands Séminaires d'Avignon et de La Rochelle, mais qui, auparavant, avait été quelque temps supérieur du Séminaire de philosophie d'Autun. Le souvenir qu'a

laissé dans le diocèse cet éducateur émérite de la jeunesse cléricale n'est pas oublié. Quant à la compétence de M. Garriguet pour traiter des rapports entre les deux dévotions dans l'histoire, elle était connue, avant même de l'entendre, par tous ceux qui ont lu ou même vu son récent ouvrage sur « Le Sacré-Cœur », le plus complet peut-être qui soit sur ce sujet.

§ 3. — Rapport de M. le Chanoine Louis GARRIGUET

Les Rapports dans l'Histoire entre la Dévotion à la Sainte Eucharistie et la Dévotion au Sacré-Cœur

La dévotion à la sainte Eucharistie et la dévotion au Sacré Cœur se terminent l'une et l'autre à Notre-Seigneur, infiniment aimant. Elles ont de nombreux points d'affinité, elles appartiennent à la même famille, elles sont intimement unies, pourtant elles ne se confondent pas. « Il y eut dans les commencements, nous dit le P. de Galliffet, des personnes qui prétendaient qu'il n'y avait aucune différence fondamentale entre la dévotion au Saint Sacrement et la dévotion au Sacré Cœur ; et, par conséquent, elles rejetaient celle-ci comme n'ajoutant qu'un nom nouveau à une dévotion très ancienne. »

C'était là une erreur. Ces deux dévotions n'ont ni le même objet, ni les mêmes motifs, ni la même fin ; elles sont donc spécifiquement distinctes puisque leurs éléments essentiels sont différents. Elles ne remontent, d'ailleurs, pas à la même époque ; l'une est de date notablement plus récente que l'autre ; mais, du jour où elles se sont rencontrées, on peut dire qu'elles ne se sont plus séparées. Elles ont fait les délices des mêmes âmes, elles ont connu les mêmes oppositions, les mêmes encouragements, les mêmes triomphes. Les liens qui les unissent, depuis plusieurs siècles, sont devenus tous les jours plus étroits ; elles ont agi et continuent à agir sur la piété chrétienne comme deux foyers qui s'envoient leurs rayons et s'activent mutuellement.

Chargé d'exposer devant vous les rapports que l'histoire nous signale entre elles, je rappellerai d'une façon nécessairement très sommaire leur origine, leur marche quelque temps parallèle,

leur rapprochement, leur actuelle union, l'influence qu'elles exercent plus que jamais l'une sur l'autre.

La dévotion à l'Eucharistie est aussi ancienne que l'Eglise, elle remonte à la Cène même. « Il ne saurait y avoir de doute, disent les Pères du Concile de Trente, que, suivant la coutume reçue de tout temps dans l'Eglise catholique, les fidèles chrétiens ne soient obligés de rendre au Très Saint Sacrement le culte de latrie qui est dû au vrai Dieu. » Dès qu'il était admis que Jésus-Christ est Dieu et qu'il est réellement présent sous les espèces sacramentelles, il s'ensuivait, par une déduction rigoureuse, qu'il y a droit aux adorations des hommes. La reconnaissance et la foi faisaient un égal devoir de l'y entourer d'hommages pieux.

Pourtant, dans les trois premiers siècles, nous ne trouvons dans l'histoire mention d'aucun culte proprement dit rendu à l'Eucharistie. Les chrétiens du début n'avaient pas pour elle cette dévotion tendre, cet amour religieux, ces marques extérieures de respect et de vénération auxquels nous sommes habitués. S'inspirant des paroles du Sauveur, ils voyaient surtout en elle la nourriture de l'âme, le pain vivant descendu du ciel, l'aliment divin destiné à rendre pur, courageux et fort. Ils la considéraient principalement au point de vue sacrement. Ce sacrement, ils le recevaient à peu près quotidiennement ; nous ne saurions douter qu'ils n'apportassent à sa réception tout le soin demandé par saint Paul dans sa première Epître aux Corinthiens et qu'ils ne traitassent les espèces consacrées avec les égards qu'elles méritent ; mais aucun document arrivé jusqu'à nous ne nous montre qu'ils aient été plus loin. Peut-être ne faut-il attribuer ce manque de documents qu'à la loi du secret qui défendait sous les peines les plus sévères de soulever le voile qui recouvrait nos mystères les plus intimes !

Avec le IV^e^ siècle, nous trouvons des témoignages qui deviendront de plus en plus nombreux et de plus en plus explicites. Saint Cyrille de Jérusalem (315-386), dans ses *Catecheses mystagogicæ* (I, 7), prescrit au communiant d'incliner la tête et de vénérer le Sang précieux. « Adore et communie », recommandait saint Jean Chrysostome (347-407). « Nous adorons aussi, dit saint Ambroise (340-397), la chair qui a servi à notre rédemption et nous l'adorons dans les mystères que le Christ a institués et qui sont célébrés tous les jours sur nos autels ». « Personne, écrit de son côté saint Augustin (354-430), ne mange la chair du Christ avant de l'avoir adoré, et, loin que ce soit un péché de l'adorer ainsi, ce serait un péché de ne pas le faire. »

Du V^e^ au X^e^ siècles, l'Eglise romaine perfectionne et impose à tout l'Occident sa liturgie eucharistique, mais ce n'est encore là que l'aurore du culte du Saint Sacrement. Pour la Communion des malades, on conservait bien dans les églises les saintes Espèces, mais elles n'y étaient l'objet d'aucun honneur particulier. Enfermées dans des vases de matière et de forme très diverses, elles étaient placées tantôt dans des pièces attenantes à l'église, tantôt dans des armoires creusées dans le mur du chœur ou dans un pilier de la nef, tantôt dans des coffrets portatifs posés sous l'autel ou à côté de l'autel, tantôt dans des tours ou des colombes suspendues soit à la voûte soit à la mu-

raille du sanctuaire. On les traitait à peu près comme on traite aujourd'hui les saintes Huiles. On ne les visitait et on ne les honorait pas plus qu'on ne le fait encore maintenant chez les Grecs. Les *Constitutions* de Lanfranc (1005-1089) sont le premier document connu où il soit prescrit de fléchir le genou devant elles.

Le XII^e^ siècle voit le culte du Saint Sacrement s'organiser enfin. Une profonde et rapide évolution se dessine ; elle a son point de départ dans les précisions que la théologie médiévale a apportées aux doctrines eucharistiques et peut-être davantage encore dans les attaques dirigées, par Béranger et les autres précurseurs du symbolisme protestant, contre la transsubstantiation et la présence réelle. On veut réagir, affirmer la foi catholique par des actes, venger Notre-Seigneur et son Sacrement d'amour et l'on dégage de dogmes, qui ne sont pas nouveaux mais qui ont été mieux étudiés, les conséquences pratiques qu'ils comportent.

Alors apparaît l'élévation de l'Hostie, à la Messe, immédiatement après la Consécration : élévation qui a commencé en France et qui a été rendue partout obligatoire par Honorius III. De nombreuses *Constitutions* du XIII^e^ siècle prescrivent aux fidèles de « ne pas se contenter d'une inclination peu respectueuse, mais de s'agenouiller et d'adorer le Créateur en toute dévotion et révérence ». Dans le treizième *Ordo* romain, publié, vers 1275, par ordre de Grégoire X, on lit : « A l'élévation, que les assistants se prosternent la face contre terre, adorant avec respect, et qu'ils restent ainsi prosternés jusqu'à *Per omnia sæcula sæculorum* », c'est-à-dire jusqu'au *Pater*. A la même époque, les *Constitutions* de Cluny prescrivaient à ceux qui n'assistaient pas à la Messe de se mettre à genoux lorsque se faisait entendre la cloche annonçant l'Elévation. Cinquante ans plus tôt, en 1227, un Concile important de Trèves ordonnait que le Corps du Christ fût porté aux malades avec le plus grand respect, qu'il fût précédé de cierges et d'une clochette et que les prêtres avertissent les fidèles de s'agenouiller sur son passage, de se frapper la poitrine et de se tenir dans une posture d'adoration.

A la suite de la célèbre vision de sainte Julienne du Mont-Cornillon et du miracle non moins célèbre qui eut lieu dans le sanctuaire de Sainte-Christine, à Rome, Urbain IV, ancien archidiacre de Liége, établit pour l'Eglise universelle la fête du Saint Sacrement. La Bulle d'institution est de 1264. Clément V la confirma au Concile de Vienne en 1311 ; ses successeurs, Martin V, Jean XXII, Eugène IV, Paul III et d'autres encore enrichirent cette solennité d'indulgences et contribuèrent à en accroître l'éclat. Elle devint vite très populaire, et, dès les premières années du XIV^e^ siècle, elle était célébrée dans presque toutes les églises de notre pays. Son établissement fait date dans l'histoire de l'Eucharistie, dont le culte, dès lors, se propage avec une étonnante rapidité.

A la fête du *Corpus Christi*, dont saint Thomas d'Aquin a été chargé de composer l'Office, viennent s'ajouter successivement les processions du Saint Sacrement, les bénédictions, les expositions, les saluts, les prières des Quarante-Heures, les exercices de l'adoration perpétuelle, la visite et toutes les autres

si nombreuses formes du culte eucharistique actuellement en honneur.

Ce culte, inauguré un peu tard, a reçu au Concile de Trente la plus solennelle consécration : « Si quelqu'un, déclare les Pères, dit que, dans le saint sacrement de l'Eucharistie, le Christ, Fils unique de Dieu, ne doit pas être adoré d'un culte de latrie même extérieur ; que, par conséquent, il ne doit être vénéré par aucune solennité spéciale ni porté avec pompe en procession, selon la coutume louable et universelle de l'Eglise, ou qu'il ne doit pas être présenté publiquement à l'adoration des peuples et que ses adorateurs sont des idolâtres : qu'il soit anathème. »

A l'époque où la dévotion au Saint Sacrement prenait son magnifique essor, la dévotion au Sacré-Cœur n'existait pas encore, tout au plus pouvait-on en soupçonner l'éclosion prochaine. Dans la Sainte Ecriture, on trouve bien toutes les données dogmatiques sur lesquelles elle s'appuie, mais on ne peut pas dire qu'elle y soit, même à l'état purement embryonnaire. Les Pères de la primitive Eglise ne paraissent pas l'avoir seulement entrevue ; pourtant leurs écrits contiennent des passages précieux pour l'expliquer et la légitimer. Elle s'est lentement dégagée d'une dévotion très ancienne, celle-là : la dévotion à la Passion.

Depuis longtemps, on aimait à vénérer la plaie que la lance du soldat Longin avait faite au flanc du Sauveur crucifié. On était tout près du cœur, mais on ne le distinguait pas encore dans la poitrine ouverte. On y arriva insensiblement et c'était fatal. Le fer qui a percé le côté a transpercé le cœur, ce ne sont pas deux blessures différentes, c'est une seule et même blessure. Il n'était pas possible que la piété s'arrêtât indéfiniment à la porte, elle devait tôt ou tard pénétrer dans l'intérieur du sanctuaire et, suivant le chemin tracé par la lance, arriver jusqu'à un organe merveilleusement apte à symboliser l'amour infini que Jésus nous a porté. Ce symbolisme se dégage petit à petit ; on commence à prononcer et à écrire les mots de « cœur de Jésus », et l'on s'oriente, lentement, mais progressivement, vers une dévotion qui, dès le moyen âge, a fait les délices d'un grand nombre d'âmes plus particulièrement avancées dans les voies de Dieu.

Cette dévotion ne supplanta pas immédiatement la dévotion à la plaie du côté ; sortie d'elle, elle grandit à son ombre et, pendant de nombreuses années, exista conjointement avec elle. Au début, on ne les distingua pas l'une de l'autre. On disait *Vulnus lateris et cordis* et on en faisait une dévotion unique. Mais peu à peu la distinction s'établit, les deux courants se séparent, ils vont d'abord d'une marche parallèle, bientôt celui de la dévotion au cœur prédomine et finit par absorber celui dont il est issu. Un jour vient où l'on ne parle plus de ce dernier. Pourtant, dans le cœur, c'est la blessure qui, pendant longtemps, retient l'attention. C'est d'elle qu'on parle, elle que l'on vénère, elle qui captive les âmes mystiques et fournit la matière de leurs plus suaves élévations.

On trouve des vestiges de cette évolution dès le XII^e^ siècle ; mais c'est surtout dans le courant du XIII^e^ et du XIV^e^ siècle qu'elle s'est opérée. Les grands propagateurs de l'idée et de la

dévotion au Cœur de Jésus furent, au début, les deux familles religieuses de saint Bernard et de saint François d'Assise. Pour être juste, il faut faire mention aussi des Chartreux et des Dominicains. Le principal centre du mouvement, nous le trouvons dans ces maisons religieuses des bords du Rhin où vécurent les Mechtilde de Hakborn, les Gertrude, les Tauler, les Suso, les Lansperge, les Ludolphe de Saxe, amants, chantres et apôtres du Sacré Cœur.

Au XV^e^ siècle, la dévotion au Cœur de Jésus abandonne le terrain de la mystique sur lequel elle s'était presque exclusivement tenue jusque-là et se place nettement sur celui de l'ascétisme. Elle s'organise, elle affirme mieux son autonomie, elle se sépare plus franchement des autres dévotions. Elle a ses prières, ses exercices, ses pratiques propres, tous les éléments, en un mot, qui lui permettent d'avoir une vie bien à elle. Le XV^e^ et le XVI^e^ siècle sont employés par elle à ce travail de constitution, d'organisation intérieure, beaucoup plus que de diffusion.

Elle est répandue déjà, c'est vrai ; mais elle garde toujours un caractère purement individuel ; on ne peut pas dire qu'il existe encore un mouvement d'ensemble. Avec le XVII^e^ siècle, ce mouvement va commencer à se dessiner. Le rôle du bienheureux P. Eudes, de sainte Marguerite-Marie, du vénérable P. de la Colombière et de leurs principaux coopérateurs et coopératrices est trop connu de tous pour qu'il soit besoin de le rappeler. Il n'est pas davantage nécessaire de rappeler les démarches réitérées qui furent faites pour obtenir l'institution de la fête demandée par Notre-Seigneur à sa pieuse servante. La décision de la S. Congrégation des Rites du 6 février 1765 vint consoler les amis du Sacré-Cœur des échecs antérieurs et donner satisfaction à un de leurs vœux les plus chers. A partir de ce moment, malgré les oppositions qu'elle a rencontrées sur son chemin, la dévotion au Sacré Cœur a fait de rapides progrès, elle est entrée de plus en plus dans la vie religieuse des âmes et n'a cessé d'être, de la part du Saint-Siège, l'objet des plus précieux encouragements. Elle n'est ni moins répandue ni moins populaire que la dévotion au Saint Sacrement avec laquelle elle est étroitement unie.

Ces deux dévotions, les âmes pieuses les confondent dans un même amour et une même pratique. La dévotion au Sacré Cœur n'est pas la dévotion à la sainte Eucharistie, mais elle y conduit infailliblement. Partout où règne la dévotion au Sacré Cœur, on trouve la dévotion à la sainte Eucharistie. Celle-ci s'est toujours comme naturellement développée à son ombre et sous son influence. C'est un fait que confirme l'expérience de tous les jours, un fait qu'établit l'histoire.

Phénomène surprenant : au moment même où le culte du Saint Sacrement prenait son merveilleux essor, on vit les âmes déserter la sainte Table d'une façon qui étonne dans ces âges de foi. Sous l'influence de cause qu'il serait trop long d'exposer, les X^e^, XI^e^ et XIII^e^ siècles ont été par excellence les siècles de l'infréquente Communion, non pas seulement dans le monde, mais aussi dans les cloîtres. Il fallut que l'Eglise fît, au IV^e^ Concile de Latran, une loi pour obliger ses enfants à communier au moins une fois l'an, et « beaucoup d'entre eux ne se conformè-

rent pas à cette prescription », nous dit le théologien Durand. Alexandre de Halès affirme, de son côté, que de son temps, c'est-à-dire au commencement du XIIIe siècle, « la plupart des hommes ne communiaient pas au delà d'une fois l'an ». Les membres des Tiers-Ordres de Saint-François et de Saint-Dominique, l'élite par conséquent des fidèles, d'après leur règle, communiaient quatre fois l'an seulement. Un Synode de Tarragone, tenu en 1317, imposait deux communions par an aux chanoines qui n'étaient pas prêtres. Sainte Elisabeth de Portugal communiait trois fois l'an, et saint Louis, roi de France, six fois. « Le bon Saint, nous dit de lui Guillaume de Nangis, éblouissait de la fervente dévotion qu'il avait au sacrement du vrai Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ ; car, tous les ans, il était à communier à tout le moins six fois, à savoir : à Pâques, à la Pentecôte, à l'Assomption de la bonne Vierge Marie, à la Toussaint, à Noël et à la Purification de Notre-Dame, et allait recevoir son Sauveur avec très grande dévotion. »

Une heureuse réaction contre cet abandon de l'Eucharistie commença à se produire au XIVe siècle, elle alla s'accentuant rapidement dans les siècles suivants. Chose intéressante à signaler, la réaction partit des centres où la dévotion naissante au Sacré Cœur était en honneur. C'est dans ces milieux mystiques que la sainte Communion avait été le moins délaissée, c'est là aussi que l'on revint avec le plus d'empressement à l'antique pratique de l'Eglise. Pour être pleinement édifié, il n'y a qu'à lire les *Vies* de sainte Lutgarde et de la bienheureuse Ida, par les Bollandistes, le *Livre de la grâce spéciale* et le *Héraut de la tendresse divine*. Les premières amantes du Sacré Cœur : Mechtilde, Gertrude, Marguerite de Cortone, Angèle de Foligno, Françoise Romaine, Baptiste Varani, Catherine de Sienne, et tant d'autres qui marchèrent sur leurs traces, furent toutes de grandes amantes de l'Eucharistie. Nul ne préconisa le retour à la Communion fréquente avec plus d'ardeur que ceux qui, comme Jean Tauler et Henri Suso, s'étaient constitués les apôtres de la dévotion au Sacré Cœur. N'est-il pas remarquable aussi que les Ordres religieux qui ont le plus contribué à propager la dévotion au Sacré Cœur soient précisément ceux qui se sont le plus activement employés à ramener les âmes à la sainte Table ? A ce point de vue, la Compagnie de Jésus et la Visitation de Sainte-Marie ont droit à une mention toute particulière.

Pendant cette période qui va du XIIe siècle au XVIIe siècle, les deux dévotions de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur se sont rencontrées, mais ne se sont pas encore compénétrées. Tandis que le culte du Saint Sacrement rayonnait au dehors et se traduisait par de magnifiques manifestations, celui du Sacré Cœur restait plus ou moins confondu avec le culte des saintes plaies, surtout de la plaie du côté. Né dans les cloîtres, il y demeurait confiné. Il semblait se complaire dans leur pénombre mystérieuse, sous leurs voûtes silencieuses, parmi des âmes ardentes et ferventes, bien faites pour comprendre sa beauté et goûter sa suavité si doucement prenante. Pourtant, ces deux dévotions agissaient déjà l'une sur l'autre. La sainte Table, le tabernacle, la plaie ouverte du côté, le Cœur blessé de Jésus attiraient les mêmes âmes. Elles y voyaient des manifestations différentes d'une même tendresse divine et se sentaient irrésistiblement

portées à les entourer d'un même amour. L'union des deux dévotions, nous la trouvons réalisée, au XVII[e] siècle, chez les Bénédictines du Saint-Sacrement, fondées à Paris en 1653, par Catherine de Bor, plus connue sous le nom de Mère Mechtilde du Saint-Sacrement. Etablies pour honorer d'une manière spéciale Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie, elles embrassèrent, dès la première heure, la dévotion au Sacré Cœur, à laquelle elles furent initiées par le P. Eudes et associèrent étroitement les deux cultes. En 1674, elles célébraient déjà, à la date eudiste du 20 octobre, l'office du Cœur Sacré de Jésus et se servaient de l'office composé par le saint missionnaire.

L'association des deux dévotions est encore plus tangible, si c'est possible, dans la vie et dans les écrits du P. Eudes, l'apôtre infatigable du Sacré Cœur et l'instauratetur de son culte public. Il s'est servi de la dévotion au Sacré Cœur pour rapprocher ses contemporains de Dieu et les ramener à l'Eucharistie. Du Sacré Cœur, il a montré les tendresses touchantes, les amabilités infinies, l'inlassable miséricorde, la bonté toute paternelle, afin de substituer dans les âmes la confiance et l'amour, qui jettent dans les bras de Dieu, à la crainte, qui glace et paralyse. En faisant tomber les frayeurs qu'entretenait le jansénisme, il a plus fait que personne pour réagir contre l'abandon de la sainte Table. Il fut l'apôtre du Saint Sacrement, l'apôtre de la Communion fréquente, comme il fut l'apôtre du Sacré Cœur. Les Congrégations qu'il a fondées, les Séminaires qu'il a établis, les populations qu'il a évangélisées, s'inspirant de ses enseignements et de ses exemples, n'ont pas séparé l'amour du Saint-Sacrement de l'amour du Cœur Sacré de Jésus et de l'amour du Cœur admirable de Marie.

Mais c'est ici, sur cette terre bénie de Paray-le-Monial, que s'est consommée la jonction de la dévotion à la sainte Eucharistie et de la dévotion au Sacré Cœur. Elle est, peut-on dire, l'œuvre de Notre-Seigneur lui-même. Les grandes apparitions ont eu lieu à la chapelle, devant le Saint-Sacrement, une au moins, la plus célèbre, durant l'octave de la Fête-Dieu. Jésus demande à sa pieuse servante d'honorer et de consoler son Cœur en communiant aussi souvent que l'obéissance le lui permettra, en s'approchant de la sainte Table le premier vendredi du mois, en s'employant à faire établir, « le vendredi d'après l'octave du Saint Sacrement, une fête particulière pour honorer son Cœur en communiant ce jour-là et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels ». On nous dira, dans quelques instants, avec quel soin pieux, avec quel joyeux empressement notre Sainte s'est conformée à ces désirs divins et a fait large, dans sa vie intérieure, la place de la sainte Eucharistie. « Le Saint-Sacrement, rapporte le P. Croiset, était tellement le centre de son cœur qu'elle ne trouvait de repos que là où elle le sentait continuellement. » Elle pénétra de ses dispositions les novices qu'elle forma et les personnes qui furent en rapports plus intimes avec elle. Son esprit, nous le trouvons dans le P. de la Colombière, dans le P. Croiset, dans le P. de Galliffet, dans tous ceux qui se sont nourris de ses écrits et inspirés de sa conduite ; nous le trouvons dans tous les monastères de la Visitation. Elle ne confondent pas les deux

dévotions, mais elle les regardait comme s'appelant et se complétant.

L'Eglise, d'ailleurs, les a fréquemment rapprochées dans la liturgie, et, comme le fait remarquer le P. de Galliffet, l'origine de la fête du Sacré-Cœur et celle du Saint-Sacrement ont de nombreux points de ressemblance. D'un côté comme de l'autre, on trouve une intervention divine, une mission donnée à une humble religieuse, des difficultés qui paraissent insurmontables, et, après bien des épreuves, le triomphe qui couronne les efforts.

A partir du XVIII[e] siècle, nos deux dévotions marchent de conserve, toujours distinctes, mais toujours unies et toujours suivant dans leur développement une courbe identique. Les adversaires de l'une sont les adversaires de l'autre. Toutes deux sont violemment prises à partie par les protestants, les jansénistes et les incrédules. Elles comptent les mêmes défenseurs et les mêmes propagateurs. On pourrait citer des noms nombreux ; qu'il suffise de rappeler celui de saint Alphonse de Liguori, l'auteur des *Visites au Saint-Sacrement* et de la *Neuvaine du Cœur de Jésus*. Parmi les Congrégations religieuses qui se sont fondées depuis deux siècles, il serait impossible d'en nommer une qui ne mettre un égal zèle à honorer la sainte Eucharistie et le Sacré-Cœur. Et, de nos jours, les Papes qui, comme Pie IX, Léon XIII, Pie X, ont le plus fait pour la diffusion et l'exaltation de la dévotion au Sacré-Cœur sont ceux qui se sont montrés le plus préoccupés de rétablir la fréquente Communion et de ramener les âmes au pied du tabernacle.

Cette union entre les deux dévotions est si intime, que certains seraient exposés à ne pas se suffisamment souvenir des différences fondamentales qui les séparent. Considérant trop exclusivement le caractère — pourtant secondaire — de réparation dans la dévotion au Sacré-Cœur, ils auraient tendance à ne voir en elle qu'un simple couronnement de la dévotion au Saint Sacrement, qu'un pur moyen de donner satisfaction à Notre-Seigneur et de le consoler « des profanations, outrages, ingratitudes et froideurs » dont il est abreuvé dans l'Eucharistie. Il y a là plus qu'une exagération, il y a une véritable erreur théologique. La dévotion au Sacré Cœur a son existence à elle, son objet propre, sa pleine autonomie, elle ne doit être confondue avec aucune autre. Mais si elle n'est pas la dévotion à l'Eucharistie, elle y a toujours conduit.

Par un mystérieux retour, l'Eucharistie a une vertu particulière pour mener les âmes au Cœur de Jésus. Elle leur en fait comprendre les tendresses, goûter les suavités, écouter les demandes et exaucer les désirs. Chef-d'œuvre de l'amour du Christ et son expression la plus touchante, elle prédispose à beaucoup aimer celui qui, « comme il avait aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'à la fin », qui les aima jusqu'à se donner pour être : à la sainte Table, la nourriture de leurs âmes; au tabernacle, leur ami leur consolateur le compagnon de leur exil ; à l'autel la victime d'agréable odeur sans cesse immolée à son Père pour suppléer à l'insuffisance de leurs hommages et implorer miséricorde pour leurs péchés.

C'est ainsi que les deux dévotions, après s'être rencontrées, ne se sont plus séparées. Elles n'ont cessé de se prêter un mutuel concours, et c'est en associant étroitement leur vertu qu'elles

ont si puissamment contribué à raviver la ferveur dans l'Eglise et à rallumer dans les cœurs attiédis des chrétiens la flamme sainte du divin amour.

Mgr Berthoin, après avoir remercié M. le chanoine Garriguet « de son très remarquable rapport » ajoute : « Chers congressistes, quelques-uns parmi vous ont pu être étonnés de constater que la Sainte-Eucharistie, le Saint-Sacrement, n'avait pas toujours reçu les honneurs, le culte qui lui sont dus. Cependant, c'est la voie que suit toujours la Providence. Elle jette dans les âmes, comme dans la terre, la graine qui germe et se développe peu à peu. Celle-ci grandit suivant les forces de la nature et les effets de la grâce. Et voilà pourquoi le germe, en se développant lentement, produit des fruits inattendus.

« Ainsi s'explique que, bien que très aimé et vénéré des fidèles, Notre-Seigneur ne recevait pas autrefois dans l'Eucharistie les honneurs convenables. On croyait bien cependant que Notre-Seigneur était dans l'Eucharistie.

« Un usage plus fréquent de la Sainte-Communion, un contact plus étroit des hommes avec Dieu a amené peu à peu cette efflorescence de dévotion envers le Saint-Sacrement.

« M. Garriguet a bien mis en lumière ce caractère progressif du développement des deux dévotions dans le monde. »

Cette explication donnée et personne ne soulevant d'objections contre une thèse si bien établie, la parole est donnée à M. le chanoine Dargaud, curé-archiprêtre de la Basilique et Supérieur des Chapelains de Paray-le-Monial, pour exposer les rapports entre les deux dévotions dans la vie et les écrits de sainte Marguerite Marie. Pour ce faire, l'auteur n'aura qu'à résumer son tout récent ouvrage sur « Marguerite Marie et l'Eucharistie » (1).

§ 4. — Rapport de M. le Chanoine DARGAUD

Rapports entre la Dévotion à la Sainte-Eucharistie et la Dévotion au Sacré-Cœur dans la Vie et les Ecrits de Sainte Marguerite-Marie

Le présent travail est comme un large extrait d'un livre (1) publié à l'occasion du Congrès eucharistique de Paray-le-Monial

(1) *Marguerite-Marie et l'Eucharistie*, par le chanoine Dargaud, supérieur des Chapelains. En vente chez l'auteur, à Paray-le-Monial. Prix du volume : Net, 5 francs ; franco, 5 fr. 50.

et intitulé : *Sainte Marguerite-Marie et l'Eucharistie.* Son but est de mettre en relief les merveilleuses affinités qui unissent le culte du Sacré-Cœur et le culte de la divine Eucharistie dans la vie et les écrits de sainte Marguerite-Marie.

Nous y traiterons des différents points suivants :

1° Distinction, mais rapports étroits entre les deux dévotions.

2° Circonstances nettement eucharistiques des principales apparitions du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie.

3° Confidences de Notre-Seigneur à son humble servante.

4° Communion fréquente.

5° Réparation envers le Saint Sacrement.

6° La grande promesse, communion des premiers vendredis du mois.

7° L'Heure-Sainte.

8° La fête du Sacré-Cœur : messe, communion, amende honorable, consécration.

8° Le temple en l'honneur du Sacré-Cœur.

1° Distinction mais rapports étroits entre les deux dévotions

Le culte doit s'harmoniser avec l'être humain tout entier. Il a pour but de s'emparer de tous les éléments constitutifs de notre être pour les orienter vers Dieu. Nous avons une double nature. Nous sommes corps et âme, matière et esprit. Les sens sont le chemin qui conduit à l'esprit. On connaît l'adage scolastique : *Nihil est in intellectu quod non prius fuerit in sensu.* « L'intelligence s'approvisionne aux richesses que lui transmet la sensibilité ».

Voilà pourquoi, dans toute dévotion, les auteurs distinguent assez généralement un double objet : au premier plan, comme plus visible, un objet matériel, et au deuxième plan, dans un certain lointain, un autre objet plus spirituel, tantôt symbolisé, tantôt rappelé et mis dans l'esprit par l'objet matériel. Ainsi, dans le culte des reliques, on honore d'abord la relique elle-même, matérielle et visible, puis le saint lui-même dont on conserve la relique. De la sorte, selon l'expression des théologiens, le culte se termine non à la relique, mais bien au saint lui-même. Et en définitive ce double objet que distingue l'analyse, ne forme qu'un seul et même objet, qui est l'objet intégral et total du culte. Ces quelques principes vont éclairer les considérations qui suivent.

Dans la Sainte Eucharistie, ce que nous pouvons appeler l'objet matériel, c'est l'hostie consacrée, l'hostie devenue le corps de Notre-Seigneur, l'hostie qui contient réellement et en vérité, le corps, le sang, l'âme, la divinité du Christ Jésus. C'est pourquoi la liturgie parle « de la fête du Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Puis, au delà de cet objet plus apparent qui est la Sainte-Hostie, il y a un objet plus spirituel, infiniment supérieur, qui est

la seconde personne de la Trinité, la personne même du Verbe de Dieu.

Et si l'on demande pourquoi adorer cette hostie, devenue le corps de Jésus-Christ, pourquoi adorer le corps de Jésus-Christ puisqu'il est un corps créé comme le nôtre, il n'y a qu'une réponse à faire, c'est que ce Corps sacré est uni hypostatiquement à la personne du Verbe éternel.

Tel est l'enseignement des docteurs.

Telle est la doctrine de l'Eglise catholique.

Passons maintenant à la dévotion au Sacré-Cœur et demandons-nous quel est l'objet de cette dévotion.

On peut définir la dévotion au Sacré-Cœur : la dévotion au cœur de chair du Sauveur, en tant qu'il est le symbole de son amour. De la sorte est indiqué le double objet qui constitue cette dévotion, l'objet matériel ou sensible et l'objet spirituel.

Sans doute, le culte du Sacré-Cœur, comme tout culte, s'adresse à la personne même de Notre-Seigneur.

« Mais dans la personne de Notre-Seigneur, remarque avec raison M. Sauvé, l'objet spécial de la dévotion au Sacré-Cœur, c'est : 1° le cœur physique, uni au Verbe, adorable comme son corps et son âme : le « Cœur symbolisant » sa charité. — C'est, 2°, sous ce symbole adorable, la charité finie et la charité infinie, ou le « Cœur symbolisé » de Notre-Seigneur. « Le « Cœur physique symbolisant » et « le Cœur symbolisé » : voilà en deux mots l'objet spécial de la fête et du culte en l'honneur du Sacré-Cœur. Le « Cœur symbolisant » ou le cœur physique apparaît au premier plan. Le « Cœur symbolisé » ou la charité n'apparaît qu'au second... Mais il est évidemment le plus important. »

Le culte du Saint-Sacrement se rapporte au corps sacré du Sauveur vraiment, réellement, substantiellement présent sous les espèces eucharistiques, à son corps tout entier, à toute sa sainte humanité, à toute sa chair auguste avec son sang, son âme et sa divinité.

La dévotion au Sacré-Cœur ne s'adresse pas directement à toute la sainte Humanité de Jésus, à son corps tout entier, mais dans ce corps adorable, elle distingue spécialement un organe vénérable, une des parties les plus nobles de l'être humain, en un mot, LE CŒUR. Et le cœur que nous considérons comme objet de la dévotion au Cœur sacré du Divin Maître, ce n'est pas le cœur en tant qu'il fait partie du corps du Christ dans l'état sacramentel, mais bien le Cœur de Jésus dans son état naturel, tel, par exemple, qu'il a battu dans la poitrine du Sauveur, dès les premiers instants de l'Incarnation, ou au Cénacle, ou à Gethsémani ou sur la croix du Calvaire. On le comprend en effet. A regarder les choses au point de vue théorique, Notre-Seigneur aurait pu ne point inventer et réaliser le prodige de son Eucharistie. Que notre pauvre vallée de larmes eut été triste ! Mais cette hypothèse est faisable. Toutefois, l'absence du Sacrement de l'Eucharistie n'aurait point empêché l'existence du culte du Sacré-Cœur, puisque dans ce culte nous envisageons le Cœur de Jésus dans son état naturel.

A proprement parler, la théologie n'a pas coutume de distinguer d'objet spirituel dans la dévotion à la Sainte Eucharistie. Quand nous nous prosternons devant l'hostie, c'est à Jésus caché sous le voile sacramentel que s'adressent nos hommages, à

Jésus qui est là présent tout entier, avec son corps, son sang, son âme, ses sentiments, ses vertus, sa divinité.

Voilà pourquoi l'Eglise, dans le culte du Saint-Sacrement, tout en nous faisant adorer le corps sacré du Sauveur, met tout en œuvre pour nous rappeler sans cesse l'incomparable témoignage d'amour que nous a donné Jésus, en inventant, en instituant ce merveilleux moyen de rester avec nous jusqu'à la consommation des siècles.

Dans la dévotion au Sacré-Cœur, ce n'est pas seulement sur ce témoignage d'amour que l'Eglise se propose d'attirer notre attention reconnaissante, mais sur toutes les marques d'amour sans exception de Notre-Seigneur, que dis-je, par la dévotion au Sacré-Cœur, selon l'enseignement commun des théologiens, nous nous plaisons à contempler toute la charité du Christ Sauveur, non pas seulement celle qui paraît dans sa Passion et dans le Sacrement de l'Eucharistie, mais sa charité finie et sa charité infinie, son amour créé et son amour incréé.

Or, cette théologie spéculative du Sacré-Cœur est précisément celle qui résulte de l'étude des écrits de Marguerite-Marie, et notamment de l'étude des principales apparitions du Divin Maître à son humble servante.

Ecoutez plutôt ce que dit à cet égard le R. P. Bainvel, au début de son beau livre : « La dévotion au Sacré-Cœur » :

« Le culte du Sacré-Cœur de Jésus tel qu'il est reconnu et pratiqué par l'Eglise, ne repose pas sur les révélations de sainte Marguerite-Marie, non plus que la Fête-Dieu sur celles de la bienheureuse Julienne du Mont-Cornillon.

« Dans l'un comme dans l'autre cas, l'Eglise a regardé le culte en lui-même et dans sa diffusion. Elle s'est prononcée sur le culte sans se prononcer sur les révélations. Cependant les révélations ont été pour beaucoup dans le mouvement ; Marguerite-Marie comme la bienheureuse Julienne a été l'instrument providentiel. La dévotion au Sacré-Cœur, telle que l'Eglise l'a reçue et faite sienne, est celle que la sainte dit lui avoir été révélée par Jésus, celle qu'elle a eu mission de propager. C'est là un fait évident.

« La constatation du fait n'emporte pas de soi, un jugement arrêté sur les visions de la sainte. Mais il oblige à les étudier de près, puisqu'elles dominent toute l'histoire de la dévotion, et que la dévotion se présente comme un fait historique, autant ou plus que comme une vérité historique. Marguerite-Marie a, pour ainsi dire, allumé le flambeau : elle a vécu la dévotion et l'a transmise à d'autres. De proche en proche, le culte s'est répandu jusqu'à devenir un culte catholique, un culte public dans l'Eglise, ayant sa fête et ses pratiques autorisées. D'autres, avant elle, avaient eu la dévotion au Sacré-Cœur, et avaient travaillé à la répandre. Mais le culte qui est devenu le culte public du Sacré-Cœur a eu son premier foyer dans le cœur de la sainte. »

La dévotion au Sacré-Cœur est une conséquence du dogme de l'Incarnation. C'est une fleur magnifique qui sort tout naturellement de ce dogme si incomparablement fécond, et qui a fini par s'épanouir totalement dans la divine atmosphère de l'Eglise. Sa légitimité s'impose, avec toutes les raisons doctrinales qui en forment la base solide, en dehors des Melchtide, des Gertrude,

du P. Eudes et de sainte Marguerite-Marie, pour ne citer que ces noms. Toutefois, il est un fait incontestable, à savoir : il se trouve que la dévotion au Sacré-Cœur, telle que la vierge de Paray l'a pratiquée d'une façon vivante et concrète et telle qu'elle l'a reçue — elle nous l'affirme — de Notre-Seigneur lui-même, est de tout point conforme à la dévotion au Sacré-Cœur que l'Eglise a officiellement approuvée. Historiquement parlant, l'Eglise a pris occasion des Apparitions de Paray-le-Monial, pour fixer et préciser la doctrine relative au culte du Sacré-Cœur. On peut dire que c'est en fonction des révélations du Sauveur à Marguerite-Marie, que la théologie de cette dévotion a pris corps dans l'enseignement catholique. Cela est vrai surtout pour tout ce qui concerne la systématisation des pratiques de piété envers le divin Cœur de Jésus. L'influence de notre sainte est manifeste sur ce point.

2° Circonstances nettement eucharistiques des principales apparitions

Il est une constatation très facile à faire : c'est que les principales apparitions de Notre-Seigneur à Marguerite-Marie présentent tout d'abord, à ne considérer que les simples circonstances extérieures, un caractère nettement eucharistique.

Qu'on en juge plutôt.

Voici d'abord les trois « grandes apparitions » qui constituent, pour ainsi dire, l'Evangile de la dévotion au Sacré-Cœur : celle du 27 décembre 1673 ; celle de 1674 et celle de juin 1675 ; et les trois fois, la sainte note expressément qu'elle était « devant le Saint-Sacrement » (*Vie et Œuvres*, par Mgr Gauthey, I, pp. 124, 125, 136.)

En dehors de ces trois principales apparitions, il serait facile de citer d'autres visions, de moindre importance où s'accuse également ce caractère eucharistique, au point de vue des circonstances extérieures. C'est une fois que le Père de la Colombière disait la messe dans la chapelle de la Visitation et que la sainte allait communier que Notre-Seigneur montra à la sainte sur son cœur une ardente fournaise et deux autres cœurs qui s'y allaient abîmer. (I. c. p. 134). Une autre fois encore, c'est au moment de la communion que le divin Maître lui fit lire dans son cœur ces glorieuses paroles : « Je te constitue héritière de mon cœur. » (P. c., p. 173.)

Marguerite-Marie travaillait « proche du Saint-Sacrement » quand elle eut la vision du Sacré-Cœur entouré de Séraphin. (L. c., p. 197). Quand Notre-Seigneur lui place sur la tête une couronne d'épines, c'est au moment de la communion. (I. c., p. 198.)

Elle est encore en présence du Saint-Sacrement, pour la grâce que le Sauveur lui fait un jour de l'Ascension (30 mai 1680). C'est là, dit-elle, que « je me trouvai dans une quiétude qui produisit aussitôt une ardente lumière qui renfermait en soi mon aimable Jésus, qui, s'approchant de moi, me dit ces paroles : « Ma fille, j'ai choisi ton âme pour m'être un ciel de repos sur la terre et ton cœur sera un trône de délices à mon divin amour... » (I. c., p. 286.)

3° Les confidences de Notre-Seigneur a la sainte

Nous pouvons classer ces confidences en quatre catégories : les affirmations de l'amour du Sacré-Cœur, les plaintes de ce Cœur adorable, ses demandes et enfin ses promesses.

Or là encore, nous trouvons très manifestement un caractère eucharistique.

Quand Jésus, apparaissant à Marguerite-Marie proclame solennellement l'amour ineffable de son Cœur, en s'écriant : « Mon Divin Cœur est si passionné d'amour pour les hommes et pour toi en particulier, que ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen... » — « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour... », il songe sans doute à toutes les multiples preuves, à tous les incomparables témoignages qu'il nous a donnés de cet amour, mais il est visible, par le contexte que la pensée du Sauveur se porte très spécialement sur son Eucharistie, qu'il nomme son Sacrement d'amour. Cette constatation est frappante surtout dans la dernière grande apparition, car, aussitôt qu'il a exprimé l'immensité et l'intensité de son amour, le Bon Maître se plaint des ingratitudes dont il est l'objet au Saint-Sacrement de l'autel.

Viennent maintenant les demandes instantes du Divin Cœur. Il est méconnu et méprisé dans le sacrement de son amour. Il veut absolument qu'on l'aime, qu'on le paye de quelque retour de dilection, qu'on lui offre des réparations et des compensations. Et tout cela se rapporte à la Sainte Eucharistie.

Que demande-t-il donc ?

Il demande la communion fréquente et fervente (*f. c.*, p. 126).

Il demande la communion réparatrice de chaque premier vendredi du mois.

Il demande la communion des neuf premiers vendredis du mois faites sans interruption et attache à cette pratique de grandes faveurs.

Il demande l'exercice de l'Heure-Sainte qui permet à l'âme de s'associer aux souffrances de son agonie au Jardin des Olives et de remplir ainsi à son endroit l'office de l'Ange consolateur.

Il demande une fête particulière en l'honneur de son adorable Cœur. Mais il veut que cette fête se célèbre le premier vendredi après l'octave du Saint-Sacrement ; mais, il veut qu'on communie ce jour-là pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels ; mais il veut encore qu'on y ajoute une amende honorable (*f. c.*, p. 127).

Il demande à la sainte de rendre un continuel hommage à son état d'hostie et de victime au Très-Saint-Sacrement (*f. c.*, p. 281).

Et finalement pour encourager les âmes à répondre à ses demandes, à réaliser ses désirs ardents, à lui rendre les hommages réclamés par son Cœur, il recourt au pieux appât des promesses, il s'engage à concéder les plus consolantes faveurs. Et il faut bien remarquer que parmi ces promesses, plusieurs concernent la Sainte Eucharistie (*f. c.*, p. 137).

4° Communion aussi fréquente que possible demandée par Notre-Seigneur

Parmi toutes ces âmes eucharistiques, l'humble Visitandine de Paray nous apparaît incontestablement dans un rang à part. Illuminée par les clartés de la foi la plus vive, elle a su tirer toutes les conclusions logiques et pratiques du dogme de la présence réelle. Elle a été littéralement éprise de l'Hostie d'amour. On peut dire que sa vie fut une adoration perpétuelle du Saint-Sacrement, une visite perpétuelle du Saint-Sacrement, une messe perpétuelle, une communion perpétuelle. Il serait facile de s'en rendre compte. Pour résumer toute la vie de notre sainte, on pourrait dire :

Marguerite-Marie a vécu avec l'Eucharistie
Marguerite-Marie a vécu de l'Eucharistie ;
Marguerite-Marie a vécu pour l'Eucharistie ;

Tout d'abord, les écrits de la sainte manifestent les sentiments admirables de Marguerite-Marie à l'égard de la communion sacramentelle. On peut se demander si, dans l'histoire des âmes, on rencontre la passion de la sainte communion portée à une si haute intensité ! Quel incomparable spectacle !

Communier ! Comment exprimer le prestige, l'enchantement divin que ce mot exerçait sur l'esprit et le cœur de Marguerite-Marie, soit qu'elle fut enfant et jeune fille à Vérosvres, soit qu'elle fut religieuse dans le cloître de la Visitation de Paray.

Elle a une divine passion pour la communion fréquente ?

« Elle n'a pas de plus grande joie, de plus vive consolation que de communier souvent. » « Elle ne portait envie qu'aux personnes qui communient souvent ». « Elle aurait été la créature la plus heureuse du monde, si elle eût pu communier souvent. » « Elle aurait eu son cœur content, si elle avait été libre de communier souvent. » « Sa plus grande joie de quitter le monde était de penser qu'elle communierait souvent, car on ne voulait le lui permettre que rarement, et elle aurait été la plus heureuse du monde si elle avait pu le faire souvent. » « Elle a un si grand désir de la sainte communion que rien n'est capable de lui donner une joie aussi sensible que ce pain d'amour. » « Jésus (dans la sainte communion), fait tout le contentement de son âme. » « Elle a comme une soif ardente que rien n'est capable de la désaltérer, sinon son Dieu qui lui donne un si grand désir de la sainte communion. » « L'ardeur qu'elle avait pour la sainte communion la consumait. »

« Elle ne respirait que pour ce Dieu d'amour qu'elle aurait voulu recevoir tous les jours. »

En deux circonstances, notamment le Vendredi-Saint, le divin Maître ne craint pas d'assurer à Marguerite-Marie que s'il n'avait pas institué le sacrement de l'Eucharistie, il l'aurait fait uniquement pour elle. « Ma fille, j'ai vu tes gémissements, et les désirs de ton cœur me sont si agréables, que si je n'avais pas institué mon divin Sacrement d'amour, je l'instituerais pour l'amour de toi, pour avoir le plaisir de loger dans ton âme et prendre mon

repos dans ton cœur ». — « Ma fille, ton désir a pénétré mon cœur si avant, que si je n'avais pas institué ce Sacrement d'amour, je le ferais maintenant, pour me rendre ton aliment. Je prends tant de plaisir d'y être désiré, qu'autant de fois que le cœur forme ce désir, je le regarde amoureusement pour l'attirer à moi. »

« Les veilles de communion elle se sentait abîmée dans un si profond silence, qu'elle ne pouvait parler qu'avec violence, pour la grandeur de l'action qu'elle devait faire. »

Aussi bien, comment dire les ineffables effets produits en Marguerite-Marie par la réception de la divine Eucharistie.

Mystères sublimes d'amour ! Marguerite-Marie n'est-elle pas l'incomparable idéal des âmes qui communient ?

Marguerite-Marie ne perd jamais de vue le cœur de son Auguste Maître, dans les hommages qu'elle rend au Saint Sacrement. La même observation doit se faire au sujet de la communion spirituelle et de ce que nous pouvons appeler, la communion mystique de notre sainte aux vertus et aux différents états de Jésus-Hostie.

On ne saurait le méconnaître, Marguerite-Marie, soit dans les conseils qu'elle donne à ses novices, soit dans les conventions d'amour qu'elle fait avec Notre-Seigneur, nous offre comme un petit traité de vie spirituelle, comme un vrai code de perfection. Et le sublime modèle qu'elle nous propose, n'est pas autre que Jésus lui-même présent dans l'Eucharistie. Pour la sainte Visitandine, remarquons-le avec attention, Jésus caché sous les voiles eucharistiques, Jésus, en dépit des apparences mystérieuses de son état de mort, est quelqu'un de bien vivant. Sous les dehors de l'inaction, nul n'exerce une plus bienfaisante activité. Voilà pourquoi Marguerite-Marie veut que notre action se règle sur celle du Sauveur. Il faut « considérer ce que Jésus fait au Saint-Sacrement », il faut « nous conformer à lui », il faut prendre les dispositions de son Cœur adorable dans les différents exercices que l'on accomplit. Nous trouvons en lui, tout ce qui nous manque pour les bien acquitter, et tout ce qui nous est nécessaire pour réparer les fautes commises en les faisant.

5° La réparation envers le Saint Sacrement

L'Eucharistie reconnue, honorée, aimée, fréquentée par tous : tel est le rêve que Notre-Seigneur avait le droit de faire au sortir du cénacle. Hélas ! sa prescience divine lui fit contempler d'avance l'histoire des tristes réalités qui devaient désoler son Cœur. Les révélations que Marguerite-Marie a reçues à cet égard du divin Maître, sont des plus significatives. Notre sainte nous a, en effet, rapporté les plaintes du Sauveur. Il a poussé l'amour jusqu'aux extrêmes limites en instituant son Eucharistie. Elle est le don suprême de son Cœur. « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné, jusqu'à s'épuiser et se consommer pour leur témoigner son amour, et cependant, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes... » Au lieu des hommages de la reconnaissance : les irrévérences, les froideurs, les mépris, les sacrilèges. Quand elle nous raconte les mauvais

traitements qu'infligent à Jésus, par leurs communions indignes, les âmes sacrilèges, l'éloquence de Marguerite-Marie revêt un caractère d'émotion vraiment pathétique. C'est par toute une suite d'impressionnantes visions que le Sauveur s'est essayé en quelque sorte à exciter la pitié de son humble servante. Son plus grand supplice, elle nous l'avoue, c'est de ne pouvoir venger sur elle les injures qui s'adressent au Saint Sacrement.

Voilà bien le modèle de l'âme réparatrice, voilà bien le vivant idéal de la réparation eucharistique. Ames religieuses, âmes pieuses, âmes chrétiennes, mettez-vous à l'école de notre sainte. Entrez dans le grand courant de la réparation.

6° La grande promesse. communion des premiers vendredis du mois

Notre-Seigneur ne s'est pas contenté d'adresser des demandes à Marguerite-Marie, mais il s'est plu aussi à lui faire des promesses. Parmi ces promesses, distinguons celle qu'on a pris l'habitude d'appeler : *la grande promesse.*

C'est dans une lettre à la Mère de Saumaise, datée de mai 1688, que nous lisons le passage suivant: « Un jour de vendredi, pendant la communion, il (Notre-Seigneur) dit ces paroles à son indigne esclave, si elle ne se trompe : « Je te promets dans l'excessive miséricorde de mon Cœur, que son amour tout-puissant accordera à tous ceux qui communieront neuf premiers vendredis du mois, de suite, la grâce de la pénitence finale, ne mourant point dans ma disgrâce et sans recevoir leurs sacrements, mon divin Cœur se rendant leur asile assuré au dernier moment. » (T. II, p. 397-398.) Disons seulement ici que le Sauveur promet la grâce d'une bonne mort à tous ceux qui auront communié comme il faut neuf premiers vendredis du mois, de suite. Le jansénisme allait détourner les âmes de la Table Sainte. Notre-Seigneur veut paralyser les funestes effets de cette diabolique doctrine.

Il n'a pas de plus grand désir que de voir les fidèles communier le plus souvent possible. Aussi bien, pour les attirer à la communion fréquente, il recourt au religieux appât des promesses. Il tient à la communion des vendredis ordinaires, il tient à la communion des premiers vendredis du mois. Il tient à la neuvaine de communion le premier vendredi de chaque mois, et c'est à cette dernière pratique qu'il attache, dans la miséricorde toute-puissante de son Cœur, l'incomparable faveur dont nous avons parlé.

7° L'Heure-Sainte

L'Heure-Sainte est comme la fleur des pratiques de dévotion envers le Sacré-Cœur. Elle nous associe à l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Olives. Elle nous permet de remplir vis-à-vis du Maître la délicate et touchante mission de l'ange consolateur. Elle a tout ce qu'il faut pour séduire les cœurs généreux et elle possède le don de produire dans les âmes moins

ferventes les plus salutaires et les plus pénétrantes émotions. Le Sauveur lui-même l'a demandée à sainte Marguerite-Marie comme exercice de réparation et d'expiation.

Comme on peut s'en rendre compte en lisant les révélations de la Sainte, l'Heure-Sainte n'est pas en elle-même une pratique eucharistique, mais elle a des rapports touchants avec l'Eucharistie. Sainte Marguerite-Marie est devant le Saint-Sacrement exposé quand Notre-Seigneur lui demande cette pratique. Ce désir de Jésus à l'égard de l'Heure-Sainte fait suite immédiatement à ses prescriptions concernant la communion fréquente et la communion des premiers vendredis du mois.

La sainte ne se lassa jamais de ce saint exercice. Elle était si sûre que son souverain Maître le voulait d'elle ! Et elle entrait dans une union toujours plus étroite aux souffrances du divin Agonisant chargé des péchés du monde...

Si toutes les nuits du jeudi au vendredi lui étaient pleines d'amères consolations, que dire de celles du Jeudi au Vendredi-Saint, qui pourraient porter le nom de *fête par excellence de l'Heure-Sainte !* Souvent la Sœur Alacoque les passait presque tout entières devant le Saint-Sacrement, et dans quelle adoration !

Marguerite-Marie fut admirablement fidèle à remplir auprès de Jésus l'office de l'ange consolateur. On ne voit pas qu'elle reçut la mission de propager l'Heure-Sainte pendant sa vie. Mais ses exemples devaient lui permettre d'exercer après sa mort le plus salutaire et le plus efficace apostolat.

Il y a à Paray-le-Monial l'Archiconfrérie de l'Heure-Sainte qui peut s'affilier les confréries du même nom pour le monde entier (1).

8° La fête du Sacré-Cœur

« Marguerite-Marie, observe justement le P. Bainvel, est tout entière pour sa mission, ses visions ont pour but principal son apostolat, sa dévotion est la flamme intime qui brûle au dedans et a besoin de se répandre au dehors. C'est pour être l'apôtre du Sacré-Cœur que Notre-Seigneur, comme il le lui disait lui-même, l'avait préparée avec tant de soin et lui avait fait tant de grâces... » (P. 482.)

Dans son œuvre d'apostolat, pour remplir sa mission, Notre-Seigneur lui procura de nombreux et précieux auxiliaires, notamment le P. de la Colombière, la Mère Greyfié, la Mère de Saumaise, qui furent ses Supérieures de Paray, la Mère de Soudeilles à Moulins, la Mère Desbarres et la Sœur Joly à Dijon, M. Charollais, aumônier de la Visitation de Dijon, M. Amat, vicaire général de Langres, des religieux de la Compagnie de Jésus, le P. Rolin, le P. de Gette, et surtout le P. Croiset. Nous ne citons que ces quelques noms. Marguerite-Marie compta de tous côtés de multiples et ardents collaborateurs. Son zèle s'ef-

(1) Le siège de l'Archiconfrérie de l'Heure-Sainte est établi au Monastère de la Visitation. *Recueil de Méditations pour l'Heure-Sainte*, par M. le chanoine Dargaud. En vente chez l'auteur. Prix net, 3 fr. 50 (4 édit. Téqui).

força de répondre à toutes les demandes du Sauveur. Il s'exerça d'une façon très particulière à poursuivre l'institution de la fête du Sacré-Cœur.

Dans la fête qu'il demande avec tant d'instance, il veut qu'on lui rende des hommages de réparation pour les indignités qu'il a reçues pendant qu'il était exposé sur les autels. On peut donc dire que la fête du Sacré-Cœur est visiblement une fête eucharistique et réparatrice. Il s'ensuit, partant, que promouvoir l'institution, la célébration de cette fête, c'est travailler à la glorification de l'hostie. Ainsi encore Marguerite-Marie a vécu pour l'Eucharistie. On connaît toutes les phases de difficultés, d'opposition, d'hostilité, et à Rome, de longues et prudentes lenteurs, que dut traverser la fête du Sacré-Cœur avant d'être approuvée et définitivement établie dans l'Eglise universelle.

Le 30 mars 1697, la Sacrée Congrégation des Rites rend un décret qui accorde la messe des Cinq Plaies, pour la fête du Sacré-Cœur à tous les monastères de la Visitation, et en 1698, le Pape Innocent XII autorise la célébration de la nouvelle fête du Sacré-Cœur dans toutes les églises de l'Ordre.

En 1765, Clément XIII, permet de la célébrer avec messe et office propres, selon le rite de double majeur, dans plusieurs églises déterminées.

En 1856, Pie IX, à la demande unanime des Evêques de France, étend cette faveur à l'Eglise universelle.

Enfin Léon XIII, en 1889, élève la fête au rite de fête de première classe.

Par ailleurs, il faut encore rappeler, qu'en 1917, tous les évêques de France ont fait le vœu « de faire célébrer à perpétuité, dans toutes les églises et chapelles de leurs diocèses, la fête du Sacré-Cœur de Jésus, au jour même qu'Il a lui-même indiqué. »

Du haut du ciel, Marguerite-Marie a assisté à toutes ces vicissitudes, à tous ces progrès successifs, à tous ces triomphes. Jésus avait tenu parole. Comme il l'avait promis à son humble servante, il régnait malgré ses ennemis. Mais pendant les dernières années de sa vie, notre sainte ne peut voir que les prémices de l'établissement de la dévotion au Sacré-Cœur, et que l'ébauche de la célébration de la fête dédiée à ce divin Cœur. Toujours est-il qu'elle est l'âme du grand mouvement d'apostolat qui se dessine alors. Les insuccès ne la déconcertent pas ; elle sait ranimer l'ardeur de tous les courages ; elle tressaille d'une sainte allégresse quand elle apprend quelque bonne nouvelle.

9° Un temple en l'honneur du Sacré-Cœur

Tout le monde connaît le grand message que Notre-Seigneur avait chargé Marguerite-Marie de transmettre à Louis XIV. Nous le trouvons dans deux lettres adressées par notre sainte en 1689 à la Mère de Saumaise.

Aux termes de ces deux lettres, dit le Père Hamon, Notre-Seigneur demandait à Louis XIV, par l'intermédiaire de la Sœur Alacoque, d'aider la nouvelle dévotion à pénétrer à la cour de France et chez les grands de la terre ; pour cela, de s'y dévouer d'abord lui-même. Il précisait : le Sacré-Cœur devait être peint

dans ses étendards et gravé dans ses armes. Louis XIV devait construire un temple (un édifice), et y exposer le tableau de ce divin Cœur pour qu'il y reçut « la consécration et les hommages du roi et de toute la cour » ; en outre, il devait agir près du Saint-Siège pour obtenir l'approbation de la messe en l'honneur du Sacré-Cœur. Par ces démarches, il s'assurait la protection divine « contre tous ses ennemis visibles et invisibles », et aussi contre tous ceux de la Sainte Eglise. « Heureux donc, concluait notre sainte, s'il prend goût à cette dévotion qui lui établira un règne éternel de gloire et d'honneur dans ce Sacré-Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Ce message a suscité de nombreuses et vives polémiques. Depuis la canonisation de Marguerite-Marie, il semble que la question a fait un pas en avant. Rome a de nouveau authentiqué tous les écrits de l'humble Visitandine de Paray, notamment les pages qui concernent le message.

Une seule chose retiendra notre attention, c'est le temple en l'honneur du Sacré-Cœur. Il n'y a pas de temple chrétien sans l'autel qui sert à offrir le sacrifice de la messe et qui supporte le tabernacle où réside Jésus-Hostie. Nous savons tout le zèle que déploya Marguerite-Marie pour faire parvenir au roi le message divin.

De nombreux obstacles s'opposèrent alors à la réalisation des désirs de Notre-Seigneur. Mais ces désirs ne tomberont pas dans l'oubli, et aux heures sombres, à tous les moments de grande crise, la France se souviendra des demandes adressées jadis à Louis XIV et ne craindra pas de les faire siennes. De là, est née, après les désastres de 1870, la pensée du vœu national. Les années se sont succédé, et la basilique votive en l'honneur du Sacré-Cœur se dresse au sommet de la colline de Montmartre, dominant Paris, élevant vers le ciel ses multiples dômes, belle et majestueuse dans sa robe de pierres blanches. Voilà le centre admirable de la réparation nationale, voilà le foyer peut-être le plus intense de vie eucharistique. Là, on adore constamment jour et nuit le Saint-Sacrement ; là, se célèbrent des milliers de messes ; là, la Table Sainte est assiégée par la multitude des fidèles ; là, se renouvellent sans cesse les consécrations et les amendes honorables. Et l'on admire, et on bénit les desseins de la Providence, quand on songe que ce grand mouvement qui attire les âmes dans l'Eucharistie a pour point de départ les révélations faites à Paray-le-Monial, par Notre-Seigneur à son humble confidente Marguerite-Marie. — Montmartre est le grand fleuve — Paray-le-Monial est la source.

Conclusions

Ces affinités qui rapprochent si étroitement l'une de l'autre les deux grandes dévotions catholiques, nous les trouvons proclamées et affirmées par les voix les plus autorisées.

Répondant au Cardinal Perraud qui avait écrit à Léon XIII pour lui faire part des solennelles assises eucharistiques qui allaient se tenir à Paray-le-Monial, le Pape s'exprimait comme il suit : « Après la ville de Jérusalem, on ne pouvait choisir un lieu qui convenait mieux pour y tenir un congrès eucharistique,

que la cité de Paray-le-Monial, placée sous votre juridiction. C'est là, en effet, que le Christ, qui dans l'institution de l'auguste Sacrement, avait pour ainsi dire répandu à flots les richesses de son amour, a fait jaillir ces mêmes richesses d'une source nouvelle, pour les répandre avec une plus grande profusion, lorsqu'il a révélé le culte de son divin Cœur et que, de là, principalement par la coopération de sainte Marguerite-Marie Alacoque, il a étendu ce culte à l'Eglise universelle. »

Sur cette pensée exprimée par Léon XIII, l'évêque d'Autun se plaît à insister dans la lettre-circulaire qu'il adresse au clergé et aux fidèles de son diocèse pour leur annoncer le congrès eucharistique de 1897. Après plusieurs pages de belles et opportunes considérations, le Cardinal Perraud ajoute : « Le congrès de 1893 se réunissait à Jérusalem, dans le voisinage du cénacle, du prétoire, de la voie douloureuse, non loin de ce Calvaire où le Sauveur avait consommé son sacrifice et versé jusqu'à la dernière goutte de son sang après que la lance du soldat romain lui eut transpercé le cœur. Assurément, de tels souvenirs laissent bien loin derrière eux tous ceux qui se rattachent à d'autres points de ce globe terrestre, si vénérables qu'ils puissent être, et nous n'avons pas la témérité d'instituer une comparaison entre Paray-le-Monial et les Lieux Saints de Palestine, à jamais consacrés par la naissance, la vie temporelle et la mort de notre Divin Rédempteur. Nous osons répéter toutefois, et la parole du Pape nous y autorise, que notre terre de Paray a été l'objet *d'une providentielle et glorieuse prédestination* qui la rend éminemment propre à servir de rendez-vous aux zélés propagateurs et champions du culte de la Sainte-Eucharistie.

« Jésus-Christ, il est vrai, n'y a pas institué le Saint-Sacrement et n'y a pas souffert sa Passion. Mais il y a révélé les secrets les plus intimes, les douleurs les plus poignantes, les désirs les plus intenses de son Cœur, et, il a eu soin que cette révélation capitale pour la piété catholique et pour le renouvellement de la ferveur au sein du peuple chrétien, fut indissolublement unie *au dogme et au fait de sa présence sous les espèces eucharistiques*. C'est pendant qu'il était exposé dans l'ostensoir qu'il a fait connaître à l'humble Visitandine choisie par lui pour être la confidente et l'apôtre de ses desseins, quel surcroît de souffrances, quelle passion nouvelle, presque plus intolérable que la première, lui infligeaient la méconnaissance, l'ingratitude, les outrages d'un trop grand nombre de ses enfants répondant si mal au plus grand de ses bienfaits. C'est en montrant à Marguerite-Marie, dans sa poitrine entr'ouverte, son cœur environné de flammes, surmonté d'une croix, couronné d'épines, qu'il lui a exprimé sa soif ardente de réparations et en a déterminé de la façon la plus précise les modes et les actes. »

Et pour conclure ces réflexions sur les rapports qui existent entre la dévotion à la Sainte Eucharistie et la dévotion au Sacré-Cœur, nous voulons enfin citer ces paroles significatives écrites par M. l'abbé Sauvé dans la préface de son ouvrage sur l'Eucharistie. A la page 21 de la préface, l'auteur bien connu des nombreuses *Elévations* sur le dogme chrétien, s'exprime ainsi en parlant de Notre-Seigneur :

« Une multitude d'âmes se sont dit qu'elles n'avaient pas à vous rechercher bien loin dans le passé, dans l'espace. Elles

vous trouvent dans Votre Eucharistie. Ainsi le mouvement de la dévotion au Sacré-Cœur converge-t-il comme par la force très suave des choses divines, vers l'Eucharistie. Et les deux dévotions envers l'Eucharistie et envers le Sacré-Cœur se rencontrent, mêlant leurs lumières, leurs flammes, dans le Saint-Sacrement et dans le Saint-Sacrifice. »

L'heure qui pressait M. Dargaud, la richesse de sa documentation, tout son livre dont il eût voulu donner la substance à ses auditeurs, l'ont empêché de lire en entier son rapport et d'épuiser la question.

C'est ce qu'a clairement noté le R. P. Normand dans le très substantiel compte rendu du Congrès qu'il a publié dans les *Annales des Prêtres adorateurs*, de juillet 1921.

Le dessein de M. le curé de Paray, écrit-il, était de montrer : *a*) Comment Marguerite-Marie a vécu *avec* l'Eucharistie (par ses Visites au Saint-Sacrement, son attitude profondément respectueuse au pied de l'autel, son assistance au Saint-Sacrifice) ; — *b*) comment elle a vécu *de* l'Eucharistie (par ses communions sacramentelles, spirituelles et mystiques aux vertus et aux états de Jésus dans le Saint-Sacrement) ; — *c*) comment elle a vécu *pour* l'Eucharistie (par son apostolat eucharistique, sa mission, la réparation envers le Saint-Sacrement, la fête et la messe du Sacré-Cœur, la grande promesse, l'Heure-Sainte, le temple en l'honneur du Sacré-Cœur). — En fait, le rapporteur ne put développer que le premier point, et dut se hâter de donner la conclusion du troisième. Les lecteurs de M. le chanoine Dargaud seront plus favorisés que ses auditeurs de Paray.

Enfin, à toutes les excellentes choses qui venaient d'être dites, Mgr Berthoin ajouta pour conclure toute cette séance que « sainte Marguerite-Marie fut une âme toute dévouée à l'Eucharistie avant de l'être au Sacré-Cœur : l'Eucharistie lui a fait trouver le Cœur de Jésus ».

*
* *

A 14 heures « la séance continua ». Devant les mêmes auditeurs reposés, un fils spirituel du grand apôtre du Sacré-Cœur que fut le Bienheureux Jean Eudes, — le R. P. Hulin — poursuivit l'étude des relations entre les deux dévotions.

Rapport du R. P. HULIN

L'Eucharistie et le Sacré-Cœur dans la Liturgie

Sommaire. — *Jour choisi par Notre-Seigneur pour la fête réparatrice et sens de la fête; pratiques eucharistiques. Incertitudes et variations de la Congrégation des Rites à propos des Vêpres concurrentes; fixation qui paraît définitive. Renvoi de la solennité au dimanche; retour au jour fixé par Notre-Seigneur (en France, ailleurs). Culte du Cœur eucharistique. Pensée eucharistique dans le décret de 1765, dans l'Office composé pour l'Eglise universelle, dans les offices particuliers.*

Le 8 février 1648, le Bienheureux Jean Eudes, à la suite d'une grande mission qu'il venait de prêcher à Autun, pendant onze semaines, faisait célébrer à la cathédrale, pour la première fois dans le monde catholique, la fête du Cœur de Marie. Office et Messe avaient été composés par lui et approuvés par l'évêque, Mgr Claude de la Madeleine de Ragny, qui les avait même autorisés pour son diocèse. La nouvelle dévotion y fut favorablement accueillie et parce que toute grâce nous vient par Marie, elle contribua à préparer les âmes à la dévotion au Cœur de Jésus. Autun peut, à bon droit, revendiquer l'honneur d'être le foyer d'où cette double dévotion a rayonné sur le monde et c'est un souvenir historique qu'il m'est agréable de rappeler en commençant ce rapport sur l'Eucharistie et le Sacré-Cœur dans la liturgie.

La liturgie est la prière officielle de l'Eglise. Elle est l'aliment par excellence de la piété. Nous devons lui demander le sens véritable et l'esprit de nos dévotions. Composée d'extraits de la Sainte Ecriture et des Pères, elle repose sur le dogme, et par elle se vérifie cet axiome : *lex credendi, lex orandi.* Il est donc bien naturel d'y aller chercher les rapports de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur.

La matière que j'ai à traiter comprend comme trois parties d'inégale étendue et d'inégale importance.

La première a pour objet la fête du Sacré-Cœur.

La seconde est relative à quelques règles liturgiques la concernant.

La troisième regarde le Cœur eucharistique et la pensée eucharistique dans les divers offices.

I

Et d'abord, le jour choisi par Notre-Seigneur pour la fête réparatrice, et le sens de la fête ; pratiques eucharistiques.

Le sacrifice eucharistique est le centre de toute la liturgie, tout y aboutit, tout en découle ; pas une fête ne se célèbre dans l'Eglise sans qu'il soit offert ; les offices sont ordonnés de telle façon qu'il soit le point central de tout le culte liturgique.

Au XVII[e] siècle, les grands mystères de la vie du Sauveur, autrement dit les manifestations de son amour étaient devenues autant de fêtes dans lesquelles le Saint Sacrifice de la Messe avait été enchâssé : seul l'amour qui les avait inspirés n'était l'objet d'aucun culte public. La dévotion au Sacré-Cœur existait sans doute à titre privé ; mais l'amour du Christ symbolisé dans son Cœur de chair n'avait pas encore été honoré « directement en lui-même et pour lui-même », il n'avait pas été adoré dans l'acte le plus essentiel de la liturgie, la Sainte Messe.

Il était réservé au Bienheureux Jean Eudes d'être l'initiateur de ce culte public et liturgique. La dévotion au Sacré-Cœur, il « l'avait trouvée, a écrit le P. Billot, dans les plus belles pages de l'Evangile et les plus pures sources de la théologie ». Il la prêcha au peuple et l'organisa liturgiquement. Dès 1670, il en avait composé l'Office avec une messe, appelée « la Messe de feu (1)», et il les avait fait approuver par presqu'une dizaine d'évêques de Normandie et de Bretagne. En 1672, il annonça à ses fils, dans une circulaire célèbre, vrai monument dressé à l'honneur du Sacré-Cœur, l'établissement de la nouvelle fête, et il leur ordonna de la célébrer avec Octave, le 20 octobre, dans leurs séminaires avec toute la solennité possible. L'histoire nous dit qu'il fut fait suivant ses désirs, et même, détail à noter, devant le Saint Sacrement exposé (2).

Cette initiative lui a valu d'être appelé par Léon XIII, dans le décret d'héroïcité de ses vertus « *auctor cultus liturgici SS. CC. Jesu et Mariæ* ». Pie X est allé plus loin encore dans le Bref de béatification : « ce qui mit le comble aux services que Jean rendit à l'Eglise, y lisons-nous, c'est que brûlant lui-même d'un rare amour pour les Cœurs très saints de Jésus et de Marie, il pensa le premier, et ce ne fut pas sans quelque inspiration divine, à leur rendre un culte liturgique ». Et le Bref continue en expliquant pourquoi et comment le Père Eudes a mérité d'être appelé le Père, le Docteur et l'Apôtre des deux dévotions.

Au Bienheureux revient donc l'honneur d'avoir le premier

---

(1) Elle a été ainsi appelée par le P. de Curley, dans son livre sur la *Mère de Saumaise*.

(2) Depuis cette date, les Eudistes, et les maisons de religieuses fondées par le P. Eudes n'ont pas cessé de faire avec octave la fête du Sacré-Cœur. Les familles eudistiques sont, sans doute dans le monde catholique, les seules à faire deux fois la fête du Sacré-Cœur ; une première fois avec toute l'Eglise, une seconde fois au 20 octobre.

mis en relief dans la liturgie les rapports entre l'Eucharistie et le Sacré-Cœur. Quelques années plus tard, Notre-Seigneur lui-même allait préciser davantage encore ces rapports en choisissant sainte Marguerite-Marie pour sa confidente chargée de donner au culte de son Divin Cœur une impulsion décisive. Jean Eudes et Marguerite Alacoque ne se sont pas connus sur la terre, sans quoi « comme ils se seraient compris ». Tout en réservant au Père Eudes la filiale affection qu'ils lui doivent, ses fils sont heureux de pouvoir honorer également « sa séduisante émule, modèle de vierge cloîtrée, et d'amante passionnée du Sacré-Cœur (1) ».

Tout le monde connaît les révélations dont elle fut, à partir de 1674, peut-être dès 1673, l'heureuse privilégiée, particulièrement celle de 1675 relative à la fête du Sacré-Cœur. « Je te demande, lui disait Notre-Seigneur, que le vendredi d'après l'Octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur, en communiant ce jour-là et lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il était exposé sur les autels ».

Comment et dans quel sens l'Eglise dans sa liturgie a-t-elle répondu aux désirs de Notre-Seigneur ?

Disons de suite que la fête du Sacré-Cœur a été fixée par la S. Cong. des Rites, *in sede propria* (D. du 28 juin 1889), au vendredi qui suit l'Octave du Saint Sacrement.

« Si on célèbre une si grande fête dans l'Eglise en l'honneur de ce divin Sacrement (l'Eucharistie), a écrit le P. Eudes, quelle solennité doit-on faire en l'honneur de son Très Saint-Cœur, qui est l'origine de tout ce qu'il y a de grand, de rare et de précieux dans cet auguste Sacrement ». (*Cœur admirable,* livre XIII, ch. 7, page 242). En vrai docteur de la dévotion, le Bienheureux a condensé en ces lignes toute la légitimité, toute l'opportunité de la fête du Sacré-Cœur, toutes ses relations avec celle du Saint Sacrement. En toute vérité, et conformément aux désirs du Sauveur, les deux fêtes se trouvent donc intimement reliées l'une à l'autre comme l'effet à la cause. La seconde est une suite et un complément de la première. Aux hommages que Jésus-Christ a reçus dans l'Eucharistie s'ajoute un supplément d'amour, de reconnaissance et de réparation pour les offenses ou négligences dont il y a été victime. Pour ce motif, la fête du Sacré-Cœur est assez communément appelée « fête réparatrice ».

Envisagée dans cette relation extérieure bien marquée avec l'Eucharistie, elle se distingue quelque peu de celle qu'avait établie le Bienheureux Jean Eudes. La différence est cependant, il faut le reconnaître, plus apparente que réelle. C'est tellement vrai que pendant le XVIII^e^ siècle, même après l'approbation de l'Office de 1765, la piété a vécu, pour une bonne part, en France et même dans les monastères de la Visitation, de la Messe et de l'Office du Bienheureux. Le fait est établi sans conteste, ce qui prouve qu'on ne distinguait guère entre la

(1) M. LEVESQUE, directeur du Grand Séminaire de Coutances ; panégyrique du B. Père Eudes, donné à Caen, en 1920.

dévotion du Père Eudes et celle de sainte Marguerite Marie (1). D'ailleurs, on ne le peut liturgiquement.

En effet, l'idée maîtresse qui domine tout le culte liturgique du Sacré-Cœur est une idée d'amour. Qu'il s'agisse de l'objet de la fête telle que l'a demandée Notre-Seigneur et telle qu'elle a été approuvée, qu'il s'agisse de sa fin, un mot résume tout, le mot de saint Jean : *Caritas*. C'est ce mot que sainte Marguerite-Marie avait écrit sur la première image qu'elle présenta à la vénération de ses novices. Et combien de fois le Père Eudes le répète-t-il ?

L'objet que nous font honorer tous les Offices du Sacré-Cœur, ce n'est pas un mystère particulier de la vie de Jésus-Christ ; c'est toute sa personne, toute sa vie, toute son œuvre de salut et de sanctification des âmes, envisagées dans cet aspect particulier de son être, qui est son amour concrétisé dans le symbole de son Cœur de chair.

Les leçons du II[e] Nocturne de l'Office de 1765 et de 1778 sont, à ce sujet, particulièrement nettes. Empruntées, comme celles de l'Office du Bienheureux Jean Eudes à la Vigne mystique de saint Bonaventure, jadis attribuée à saint Bernard, nous lisons à la fin de la VI[e] que l'objet de la fête est de nous rappeler « cette charité du Christ qui l'a porté à souffrir et à mourir pour la rédemption du monde et à instituer en mémoire de sa mort le sacrement de son Corps et de son Sang ».

Aussi le développement liturgique des divers offices approuvés n'est-il qu'un commentaire de cette belle strophe de saint Thomas :

Se nascens dedit socium,
Convescens in edulium,
Se moriens in pretium
Se regnans dat in præmium.

Tour à tour y sont rappelés et chantés les bienfaits de l'amour du Christ, ses anéantissements dans l'Incarnation.

Amor coegit te tuus
Mortale corpus sumere ;

les douleurs de sa Passion,

Percussum ad hoc est lancea,
Passusque ad hoc est vulnera,
Ut nos lavaret sordibus,
Unda fluente et sanguine ;

l'établissement de son Eglise, avec la source de sa fécondité, l'Esprit-Saint,

Ex corde scisso Ecclesia
Christo jugata nascitur.

Ave Patris mirabilis
Et Unici Cor unicum,
Origo sacri Flaminis.

(P. Eudes, Mat.)

---

(1) Voir dans *Le Culte liturgique du Sacré-Cœur et le B. Jean Eudes*, par le P. Lebrun, C. I. M., Lethielleux, Paris, la liste des manuels du XVIII[e] siècle donnant la messe et les vêpres du Bienheureux.

Nous verrons, dans un instant, quelle part importante a été faite dans ces Offices à l'idée eucharistique.

C'est donc bien l'amour dans ses diverses manifestations qui est offert à nos hommages.

Or l'amour appelle l'amour. En révélant son Cœur à sainte Marguerite-Marie, Notre-Seigneur lui exprime à maintes reprises sa soif ardente de le voir « adoré, aimé, glorifié », et tel est le motif de la fête qu'Il demande. Le but, Il l'a dit expressément, ce sera « d'honorer » son Cœur, c'est-à-dire de lui offrir un tribut d'adorations, de louanges, d'amour, qui le dédommageront d'une façon générale de l'ingratitude des hommes, et plus spécialement qui le consoleront des « ingratitudes, des irrévérences, des sacrilèges, des froideurs des mépris » qu'il reçoit dans l'Eucharistie.

Ce qu'Il réclame donc, c'est un retour d'amour et c'est à le lui accorder que tend la liturgie. Elle ne développe les bienfaits du Cœur de Jésus que pour rendre les hommes plus attentifs aux prévenances amoureuses dont il les a entourés et exciter en eux des sentiments de réciprocité.

Quis non amantem redamet,
Quis non redemptus diligat ?

nous dit l'Office de 1765. « Que le Saint-Esprit, lisons-nous dans la secrète de la Messe *Egredimini,* nous enflamme de l'amour que Notre-Seigneur Jésus-Christ a fait jaillir de son Cœur sur la terre et qu'Il a tant désiré voir s'allumer ».

Aucun Office n'accentue aussi fortement ce retour d'amour que celui du Bienheureux Jean Eudes : « Votre Cœur est une fournaise d'amour, ô très aimant Jésus, nous fait-il dire au VI[e] répons de Matines ; apportez vos cœurs dans cette fournaise d'amour pour qu'ils y soient consumés du feu du divin amour et de la flamme de la charité ». Ce qu'il nous fait solliciter dans la Collecte, c'est que « nos cœurs étant consumés en unité entre eux et avec le Cœur de Jésus, nous fassions toutes nos œuvres dans son humilité et sa charité. » Il est difficile d'être plus explicite, et vingt autres textes seraient à citer.

Le retour d'amour est donc bien la fin essentielle de la fête du Sacré-Cœur, mais avec un caractère réparateur.

Si le Cœur qui s'est révélé à sainte Marguerite-Marie est un Cœur aimant : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes », c'est un Cœur méconnu, oublié : « et pour reconnaissance je ne reçois de la plupart que des ingratitudes ». Et ces ingratitudes dont Il se plaint, il les reçoit surtout dans l'Eucharistie. Voilà pourquoi il veut que le jour de sa fête, le retour d'amour se traduise par certains actes particuliers qu'Il indique : la Communion, l'amende honorable.

En 1695, 1765, les promoteurs de la dévotion au Sacré-Cœur à Rome n'ont pas oublié ce côté réparateur dans leurs Mémoires. Et cependant la S. Congrégation des Rites ne l'a jamais mentionné explicitement dans ses décrets relatifs à la fête, pas plus qu'elle n'a introduit dans les Offices, et même dans les Litanies, rien qui le rappelât directement.

Ce silence de la liturgie s'explique par ce fait que l'insti-

tution et la célébration de la fête du Sacré-Cœur sont une véritable réparation.

L'ensemble des psaumes, de lectures, de prières, de louanges, d'hommages, qui s'appelle l'Office divin et dans lequel l'Eglise exalte l'amour du Sauveur, constitue bien la plus solennelle et la plus féconde satisfaction qui puisse être offerte à Notre-Seigneur. D'autre part, le Sacrifice eucharistique qui s'y enchâsse est l'intégrale, disons plus, la suréminente réparation de nos ingratitudes. Enfin la communion qui en fait partie intégrante est, comme l'explique le Bienheureux Jean Eudes, « le moyen le plus saint et le plus efficace que Dieu nous ait donné pour lui rendre nos honneurs et nos devoirs ».

La liturgie est dans ses formules et dans ses rites chargée de grâces ; elle excite particulièrement à l'amour et au repentir : « Qui ne se sent le cœur embrasé d'amour, disait Pie X dans la Bulle *Divino afflatu*, devant l'image si fidèlement tracée du Christ dont saint Augustin entendait la voix dans les psaumes, voix tantôt chantant des louanges, tantôt éclatant en gémissements, tantôt disant les joies espérées et les douleurs présentement endurées ! » Autant en faut-il dire de toutes les formules liturgiques ; elles expriment et font naître tous les sentiments de réparation dont Notre-Seigneur a soif. Qui peut, après la communion, entendre cette plainte amoureuse de Jésus : « *improperium exspectavit cor meum et miseriam ; et sustinui qui simul contristaretur et non fuit, et qui consolaretur, et non inveni* » sans se sentir le désir de le « consoler » par une vie toute d'amour et de pénitence ? Qui peut lire cette antienne de l'Office du Père Eudes, vrai commentaire de ces paroles du Sauveur : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour » : « *Turbatum et anxiatum est cor meum : defecit in dolore vita mea et anni mei in gemitibus propter nimiam caritatem qua dilexi vos* ». Oui, qui peut lire de telles paroles sans vouloir répondre à cet amour du Sauveur et lui faire amende honorable ?

Mundi recedant omnia.
Amor meus rex unicus
Solus mihi sit omnia :
Jesum volo, nil amplius.
(P. Eudes, *Landes*).

Mais si dans sa liturgie l'Eglise n'a rien de spécial concernant l'hommage de réparation, elle favorise cependant de toutes ses forces les pratiques eucharistiques par lesquelles cette réparation se traduit.

Est-il besoin de rappeler comment la confidente de Notre-Seigneur, ses premiers collaborateurs et les apôtres de la dévotion ont travaillé à répandre la communion réparatrice, l'heure sainte eucharistique, l'amende honorable et d'autres pratiques dont on va tout à l'heure nous entretenir ? Elles sont entrées dans l'esprit de la dévotion, et quand elles sont bien comprises, elles donnent à la fête du Sacré-Cœur une note eucharistique faite tout à la fois d'amour et de réparation qui répond bien aux désirs formulés par Notre-Seigneur.

Disons cependant que pour souhaitable que soit la répara-

tion dans la dévotion au Sacré-Cœur, elle n'en doit jamais être le caractère distinctif. Ce caractère c'est l'amour ; sans l'amour, l'amour effectif, il n'y aura jamais de vraie réparation ; Lui seul peut l'inspirer et donner aux âmes le courage de transformer toute leur vie en une perpétuelle amende honorable.

Donc, considérée au point de vue liturgique, la fête du Sacré-Cœur est une fête d'amour : amour qui, pour exciter à certains actes réparateurs n'en est pas moins et avant tout inspiré par la reconnaissance, le repentir et détermine un véritable changement de vie. Aimer, c'est offrir à Notre-Seigneur la meilleure réparation... Il le disait à la Mère du Divin Cœur, une émule de sainte Marguerite-Marie : « Si des étrangers offensent la mère et que l'enfant aime tendrement celle-ci et ne cesse de lui donner des preuves de son amour, n'est-ce pas pour le cœur de sa mère un ample dédommagement ? N'oublie-telle pas devant l'amour de son enfant les offenses des autres ? Ainsi ton amour est à mon Cœur un ample dédommagement pour les péchés des autres, pour lesquels tu voudrais offrir une amende honorable sans que tu le fasses formellement ».

II

Venons maintenant à la seconde partie, et disons quelques mots de certaines particularités auxquelles a donné lieu le développement historique de la fête.

Et d'abord parlons des variations et incertitudes relatives aux secondes Vêpres de l'Octave du Saint Sacrement, en concurrence avec celles du Sacré-Cœur.

Les deux fêtes honorent l'amour du Sauveur : la première l'amour qui l'a fait se donner à nous dans l'Eucharistie et y demeurer dans l'anéantissement de sa vie sacramentelle ; la seconde l'amour inspirateur de sa vie et de tous ses mystères. Il y a donc diversité de point de vue, mais identité d'objet ; de là des variations dans l'ordonnance des Vêpres.

Consultée en 1771, la S. Cong. des Rites répondit une première fois que les vêpres du jeudi seraient du Saint Sacrement sans mémoire du Sacré-Cœur. Elle basait sa réponse sur l'identité de l'objet et appliquait son principe liturgique : *non bis in idem*. Consultée à nouveau en 1856 pour le cas où le Sacré-Cœur était fête de première classe, elle attribua les Vêpres à la fête du Sacré-Cœur, sans mémoire du Saint Sacrement. La solution, quoique contraire à celle de 1771, s'appuyait néanmoins sur le même principe : l'identité d'objet. Mais dans l'intervalle, elle avait donné, en 1836, une réponse toute différente. La fête du Sacré-Cœur était de deuxième classe, elle en faisait réciter les Vêpres avec mémoire du Saint Sacrement, s'attachant cette fois à la diversité des points de vue, elle appliquait la règle liturgique de deux fêtes différentes de Notre-Seigneur en concurrence.

La sagacité des liturgistes s'est exercée sur ces solutions variées. Nous ne les suivrons pas dans leurs discussions. Qu'il nous suffise de dire que le décret du 28 juin 1889 a tranché définitivement la question, semble-t-il. Désormais les Vêpres du jeudi sont du Saint Sacrement, sans mémoire de la fête du Sacré-Cœur, lors même que, titulaire d'église, celle-ci serait fête primaire.

C'est une nouvelle preuve de l'affinité que l'Eglise reconnaît entre les deux fêtes. Elle est telle qu'elle leur applique son principe *non bis in idem.*

Un autre fait qui intéresse la liturgie est celui du renvoi de la solennité du Sacré-Cœur au dimanche.

En raison des conditions de la vie moderne, il est difficile de célébrer à son jour même, aussi solennellement qu'il serait désirable, la fête du Sacré-Cœur. C'est le cas de la France, de la Belgique, de la province de Québec.

Hâtons-nous cependant d'ajouter qu'il est dans l'esprit de l'Eglise que la fête du Sacré-Cœur soit célébrée au jour même choisi par Notre-Seigneur, et elle l'est en Italie, en Angleterre, au Portugal, en Autriche, dans les villes d'Espagne, dans l'Amérique latine, et dans les pays de mission en général. Poussés par le désir de plaire davantage à Notre-Seigneur en entrant dans ses intentions les cardinaux et évêques de France, en mars 1917, « se sont engagés par vœu en leur nom et au nom de leurs successeurs à faire célébrer chaque année à perpétuité dans toutes les églises et chapelles de leur diocèse la fête du Sacré-Cœur de Jésus au jour qu'Il a lui-même indiqué. » Puisse ce vœu contribuer à établir dans notre pays l'habitude de célébrer la fête du Sacré-Cœur à son jour même. D'après une tradition pieusement conservée dans ses familles religieuses, le Bienheureux Jean Eudes aurait prédit que cette fête deviendrait une seconde Fête-Dieu. Il semble que cette prédiction soit en passe de se réaliser. Pour qu'elle se vérifie tout à fait, qu'il nous soit permis d'exprimer ici le souhait de voir la fête du Sacré-Cœur grandir encore dans la liturgie et se ranger parmi les fêtes les plus solennelles de l'Eglise.

III

Pour terminer, parlons de la dévotion au Cœur eucharistique, et de la pensée eucharistique dans les offices.

De la première, je ne dirai qu'un mot. Cette dévotion encore récente, mais déjà très répandue et enrichie d'indulgences, n'est guère qu'une spécialisation de celle du Sacré-Cœur. Elle « prend, comme objet spécial de vénération, d'amour, de reconnaissance et de réciprocité, l'acte de suprême dilection par lequel le Cœur très aimant de Jésus institua l'adorable Sacrement de l'Eucharistie et demeure avec nous jusqu'à la fin des siècles ». Ce sens a été précisé par Rome à la suite de quelques difficultés qui lui avaient été soumises. (Raccolla, 1898.)

Si répandue que soit la dévotion au Cœur eucharistique, elle n'est pourtant pas encore sortie du domaine de la dévotion privée (1).

(1) Cette affirmation n'est plus vraie depuis que par le décret du 9 novembre 1921, Sa Sainteté Benoît XV a approuvé, avec une messe et un office propres, la fête du Cœur Eucharistique de Jésus, sous le rite double-majeur et l'a fixée pour les diocèses et sociétés religieuses qui en feraient la demande, au jeudi qui suit l'Octave du Saint Sacrement. Tout ce qui est dit dans ce rapport du Cœur Eucharistique n'a donc plus qu'un intérêt rétrospectif.

Encouragés par une faveur spéciale de Pie X, qui le 23 juillet 1908, accorda au Cardinal Mercier de consacrer l'église des PP. Rédemptoristes d'Esschen, sous le vocable du Cœur eucharistique, les apôtres de cette dévotion posèrent, en 1914, à la Congrégation des Rites ce doute : « Peut-on dédier une église au Cœur eucharistique et placer l'image ou la statue de ce titre sur le maître-autel ». C'était en fait demander l'entrée du Cœur eucharistique dans le domaine de la liturgie puisque l'Eglise n'admet comme titre d'église qu'un saint où un mystère objet de culte public, ayant un Office et une Messe approuvés pour le jour où on en fait la fête. La Congrégation ne crut pas devoir accorder la demande. « Non, répondit-elle, au doute proposé le 28 mars 1914. Que l'Evêque ordinaire du lieu substitue dans ce cas un titre liturgique tant pour l'église que pour la statue, titre qui ait sa fête propre célébrée au jour marqué, et son Office approuvé ». En d'autres termes, il fallait s'en tenir aux seules règles liturgiques existantes.

Cette réponse jeta une certaine inquiétude parmi les fidèles. Le S. Office, consulté par le Cardinal Amette, fit savoir le 3 avril 1915, que Rome maintenait « les décrets relatifs aux emblèmes et à la partie liturgique de la dévotion; mais qu'il fallait regarder la dévotion elle-même comme approuvée par le Saint-Siège au sens indiqué dans la Raccolta de 1898 ». La dévotion restait donc purement privée.

La fête du Sacré-Cœur a été instituée par l'Eglise pour rappeler aux fidèles « la charité infinie du Christ... instituant en souvenir de sa mort le Sacrement de Son Corps et de Son Sang ». Elle n'est, nous l'avons déjà dit, qu'une suite, un complément de celle du Saint-Sacrement. Et c'est pourquoi Rome ayant « toujours déclaré que le culte du Sacré-Cœur dans l'Eucharistie n'était pas plus parfait que le culte de l'Eucharistie, ni différent de celui du Sacré-Cœur, « n'a pas jugé utile l'institution d'une nouvelle fête ». (Lettre du secrétaire du S. Office au cardinal Amette.)

Ajoutons que le culte du Cœur eucharistique n'est qu'un point de vue particulier d'une dévotion plus large et autorisée, celle du Sacré-Cœur; ses fervents trouveront donc toujours dans celle-ci tout ce que peut renfermer de touchant, de sanctifiant, d'essentiel la dévotion au Cœur eucharistique; l'Office et la Messe du Sacré-Cœur fourniront d'autre part à leur piété un aliment capable de la vivifier, et les formules pour l'exprimer.

J'arrive enfin à ce point particulièrement intéressant de la place faite à l'idée eucharistique dans les Offices liturgiques approuvés, celui de l'Eglise universelle, celui de 1778, et celui du Bienheureux Jean Eudes.

Elle n'apparaît pas explicitement exprimée dans le décret de 1765 approuvant le culte liturgique du Sacré-Cœur. Il est facile pourtant de l'en dégager. L'exposé des motifs déclare qu'il « s'agit d'amplifier un culte déjà établi ».

Or le culte que la S. Cong. des Rites se proposait d'amplifier en l'introduisant officiellement dans la liturgie n'était autre que celui qui se pratiquait depuis bientôt plus de 90 ans, et qui honorait l'amour du Christ, source de l'Incarnation, de la Pas-

sion, mais aussi de l'Eucharistie. En lui donnant une reconnaissance officielle, la S. Cong. l'approuvait donc dans son sens intégral, c'est-à-dire avec l'idée eucharistique telle qu'elle y avait toujours été. En reliant le nouveau culte à celui de l'Eucharistie, elle témoignait même de l'importance qu'elle donnait à cette idée eucharistique. Quelques liturgistes ne sont-ils pas allés jusqu'à affirmer que le culte amplifié par la nouvelle approbation était aussi bien celui de l'Eucharistie que celui du Sacré-Cœur ? (V. Nilles. Discussion des vêpres du S. Cœur en concurrence avec l'Octave du S. Sacrement.)

Si l'idée eucharistique n'est qu'implicitement renfermée dans le décret de 1765, par contre l'Office et la Messe, qui en ont été la suite, en sont tout imprégnés.

L'Office renferme même de véritables emprunts faits à celui du Saint Sacrement. Les psaumes des Vêpres sont ceux de la Fête-Dieu, les répons 1, 4 et 7 des Matines sont les trois derniers de l'Office de saint Thomas.

D'autre part, la sixième leçon de Matines et la Collecte de la Messe nous rappellent que la fin de la fête est de nous faire recueillir d'une manière plus abondante les fruits du mystère eucharistique aussi bien que de celui de la Passion.

Dans le développement de l'Office, nous retrouvons toutes les grandes manifestations de l'Eucharistie.

Elle est née de l'amour de Jésus-Christ. Aussi le graduel de la Messe relate-t-il les paroles par lesquelles saint Jean ouvre le récit de la Cène : *Cum dilexisset suos, qui erant in mundo, in finem dilexit eos.* L'Evangile nous remet sous les yeux l'ouverture faite par la lance au côté du Sauveur. Pour que nous en comprenions bien le sens, l'Office, au troisième Nocturne, nous rapporte ce passage si expressif d'une homélie de saint Augustin : « *Vigilanti* » *verbo Evangelista usus est, ut non diceret: Latus ejus percussit aut vulneravit, aut quid aliud, sed, aperuit; ut illi quodammodo vitæ ostium panderetur, unde sacramenta Ecclesiæ manaverunt* ». Du cœur ouvert sont donc sortis les sept Sacrements, l'Eucharistie comme les autres :

Ex hoc perennis gratia
Seu septiformis fluvius.

(Hymne, Mat.)

Le cœur est la source des grâces eucharistiques. La conclusion s'impose, il faut aller y puiser, et l'Office, la Messe, tour à tour nous y invitent : *haurietis aquas in gaudio de fontibus salvatoris;* ce désir de grâces doit être toujours ardent en nos âmes : *memoriale tuum in desiderio animæ : anima mea desideravit te in nocte* (3e leç. 1 Noc.) Pour mieux nous y encourager, les répons empruntés à l'Office du Saint Sacrement nous redisent les bienfaits de la communion : *Ego sum panis vitæ... si quis ex ipso manducet non moriatur..., vivet in æternum !... Qui manducat meam carnem et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in eo... Qui manducat me, vivet propter me.*

Mais Jésus-Christ n'a pas seulement institué l'Eucharistie pour se donner à nous, Il a voulu par elle s'offrir en sacrifice à son Père. Prêtre et victime, Il s'est offert sur la Croix, et Il continue

de le faire sur l'autel. Ce double sacrifice, fruit de l'amour, l'hymne de Laudes nous invite à nous le rappeler :

Hoc sub amoris symbolo
Passus cruenta et mystica
Utrumque sacrificium
Christus sacerdos obtulit

Et puisque dans son sacrifice Il ne nous sépare pas de Lui, mais nous unit à Lui, la Secrète de la Messe lui demande d'enflammer nos cœurs de sa divine charité afin qu'ils soient mieux préparés à l'offrande qu'ils vont faire.

Enfin, et c'est une dernière manifestation de l'idée eucharistique que je me plais à signaler : dans le tabernacle, le Cœur de Jésus se trouve sous les Saintes Espèces tout aussi adorable dans cet état sacramentel qu'au Ciel et dans les délices de la vision béatifique. Dieu dans l'ancienne loi, parlant de l'arche d'alliance, avait dit aux Juifs : *Cor meum ibi cunctis diebus.* L'Office du Sacré-Cœur, à la 2e ant. de Laudes met sur les lèvres de Notre-Seigneur les mêmes paroles: *Sanctificavi locum istum... cor meum ibi cunctis diebus.* Aussi devons-nous dire avec saint Bonaventure : *Accedamus ergo ad te, et exsultabimus et lætabimur in te, memores cordis tui* (4e l. Mat.).

La part faite à l'idée eucharistique dans l'Office de l'Eglise est donc considérable. Si l'amour de Jésus-Christ dans sa Passion y semble en apparence plus marqué, l'amour qu'il nous manifeste dans l'Eucharistie l'est tout autant en réalité.

L'Office du Bienheureux Jean Eudes est plus riche encore dans l'expression de cette idée.

Exception faite pour les Complies, on la retrouve dans toutes les heures, et souvent d'une manière très accentuée. A Matines, à Laudes, plusieurs antiennes remémorent les merveilleux effets de l'auguste Sacrement, et donnent aux psaumes qui suivent un sens approprié. Parfois même le Bienheureux semble s'inspirer de l'Office de saint Thomas, notamment dans la prose de la Messe, heureuse et originale imitation du *Lauda Sion* et pour l'ordre des pensées et pour la facture des strophes. On ne saurait trop admirer d'ailleurs avec quel art il a enchâssé dans son Office et sa Messe maints textes que l'on applique d'ordinaire à l'Eucharistie.

Ce qu'il chante tout d'abord, c'est l'amour de Jésus pour nous au Sacrement de l'autel. *Ego diligentes me diligo, et deliciæ meæ esse cum filiis hominum,* nous affirme Notre-Seigneur dès les premières Vêpres. Et de cet amour il nous dit le motif à Matines : *desiderio desideravi meipsum et in victimam et in escam dare vobis, et desiderium cordis mei tribuit mihi Pater.* A Laudes, c'est, à la quatrième antienne, un cri d'admiration et de reconnaissance qui éclate devant les magnifiques effets de la communion : *O amor amorum, carnem suam nobis in cibum, sanguinem in potum, in pretium, in lavacrum, et semetipsum in Patrem, in Sponsum, in Caput, in Cor et in præmium donavit. Gratias ei super immensis Cordis ejus donis* ; et le cantique *Benedicite* devient l'expression de cette admiration et de cette reconnaissance. Aussi que pourrions-nous redouter : *Nolite timere, filioli et si mulier oblita fuerit infantis sui, ego tamen*

non obliviscar vestri, nous assure Notre-Seigneur et ce sont les paroles de saint Jean Chrysostome dans l'Office du Saint Sacrement.

L'Eucharistie est l'aliment de notre piété; entre Dieu et l'âme elle est une source de douces affections. L'Office du Bienheureux en est tout rempli. Tantôt il nous répète l'invitation de l'époux des Cantiques : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa, messui pyrrham meam cum aromatibus... comedite, amici, et bibite et inebriamini, carissimi* (3e leç. Mat.). Tantôt il établit entre Jésus-Christ et le communiant ce suave dialogue : *Cor Jesu, verum altare holocausti, in quo ignis divinus semper accenditur ; afferte, filii Dei, corda vestra ut in hoc altari Deo jugiter immolentur. Dirumpe, Domine, vincula mea, et tibi sacrificabo hostiam laudis et amoris* (5e rep. de Mat.). Mais hélas ! Jésus est méconnu dans le sacrement de son amour : *Ego quasi nutritius Ephraïm portabam eos in brachiis meis, et nescierunt quod curarem eos,* et l'âme de répondre par le désir qu'Il vive à jamais dans tous les cœurs : *Vivat Cor Jesu, et regnet super omnia corda in æternum.* (Non.)

Toutefois le terme de la piété est l'union de l'âme avec son Dieu. La vie de Jésus-Christ doit se substituer à la nôtre, son esprit doit devenir notre esprit; son Cœur, notre cœur, selon le mot de saint Paul : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Or, l'Eucharistie a pour but d'effectuer cette union, et le Bienheureux a su d'une manière aussi pieuse qu'habile exploiter les textes qui nous le redisent.

A la prose de la Messe il chante les délices et les splendeurs eucharistiques.

Cœli nectar vivificans,
Cordis manna deificans.

A la postcommunion, il prie Dieu de faire pénétrer jusqu'au fond de nos cœurs où Il est descendu « la charité très ardente du Cœur très aimant de son Fils ». Alors se réalisera le grand objectif de la dévotion au Sacré-Cœur, implicitement exprimé déjà par saint Paul et saint Jean et que le Bienheureux nous répète au Graduel : *Hoc sentite in cordibus vestris quod et in Corde ipsius, et ambulate in dilectione, sicut et ipse dilexit nos.*

Enfin, ce qui montre bien les relations intimes qui dans la pensée du Bienheureux unissaient le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, c'est qu'il avait choisi le jeudi comme jour consacré à honorer ce divin Cœur. Le premier jeudi libre de chaque mois, il en récitait l'Office et en célébrait la Messe. Et voilà pourquoi aussi certaines communautés vouées à l'Adoration du Saint Sacrement, telles les Bénédictines de Montmartre, dès 1674, telles les Bénédictines du Saint-Sacrement adoptèrent la fête établie par lui avec son Office et sa Messe.

Quelques mots seulement sur l'Office de 1778, approuvé pour le Portugal, et concédé dans la suite à de nombreux diocèses, dont au moins une quinzaine en France, et à des communautés.

Cet Office est un beau développement de la charité du Christ dont le Cœur nous est présenté dès l'Invitatoire comme une victime d'amour : *Cor Jesu caritatis victimam, venite, adoremus.* Il est loin cependant d'avoir l'élan et la flamme que l'on admire

dans celui du P. Eudes et qui, avec la beauté de la doctrine, ont fait souhaiter à M. Gastoué qu'il fût accordé aux églises de France pour célébrer le Sacré-Cœur (*Eucharistie,* N° du 16 janvier 1912). Pour ce qui est de l'idée eucharistique elle y apparaît moins nette et précise que dans les deux précédents.

Voici les textes les plus saillants : *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus* (1re ant. du 11 Noct. et postcom.). *Introduxit me rex in cellaria sua... fructus ejus dulcis gutturi meo* (4e rep. de Mat.). *Haurietis aquas in gaudio de fontibus Salvatoris* (6e rep.).

La Messe *Egredimini,* comme celle du Père Eudes, adopte la Préface de la Nativité qui est aussi celle du Saint Sacrement. Tout le mystère du Verbe incarné nous entraîne à l'amour des choses invisibles. Aussi la postcommunion nous fait-elle lui demander qu'ayant participé par l'Eucharistie à la suavité de son Cœur très aimant, *Cordis tui suavitate percepta,* nous apprenions à mépriser les choses terrestres pour goûter celles du Ciel.

Je conclus.

L'Eucharistie est la suprême manifestation de l'amour du Cœur de Jésus. C'est cet amour qui en a été l'inspirateur et qui en demeure la raison d'être à travers les siècles. Il y avait donc vraiment place pour lui à côté du mystère de l'Eucharistie.

Par une voie providentielle, la fête du Sacré-Cœur est aujourd'hui le couronnement de celle du Saint Sacrement. Le rayonnement d'amour du Cœur de Jésus éclaire les obscurités du mystère de foi qu'est l'Eucharistie. Il rend attentif aux trésors de tendresses et de grâces qu'il renferme : il le fait mieux aimer, plus apprécier, plus désirer ; il excite à en mieux user en même temps qu'il pousse à réparer les ingratitudes des hommes à son égard. Pénétrons-nous donc de plus en plus des sentiments que nous fournit la liturgie. A sa lumière, nous entrerons vraiment dans les désirs exprimés par Notre-Seigneur à sa confidente, nous ferons de l'Eucharistie le centre de notre vie, et, par un mystérieux retour, l'Eucharistie nous aidera à mieux comprendre et goûter les beautés, les richesses et les suavités du Sacré-Cœur.

Après avoir remercié le P. Hutin de ce docte et pieux travail, Mgr Berthoin donne la parole au R. P. Bainvel. — Je remercie, dit-il, le R. Père de nous avoir donné ces précisions si précieuses non seulement pour les laïques mais même pour les prêtres et pour ceux qui ont le mieux étudié ces questions.

Très particulièrement je me félicite de l'avoir entendu préciser, et je le félicite d'avoir si bien marqué la position de l'Eglise par rapport au culte de l'Eucharistie. Il nous a donné des précisions sur une question qui, dans le rapport de M. Garriguet, a peut-être un peu étonné, et je sais qu'il y a eu, à la suite de ce rapport, quelques petites controverses. En voici un exemple :

Je reçois une note que je n'ai pas eu le temps de lire jusqu'au bout, mais je puis supposer ce qu'elle contient. On a donc dit,

ce matin, qu'il n'y avait pas de culte de l'Eucharistie dans les treize ou quatorze premiers siècles. Il y avait l'hommage pieux, fervent, mais aucun culte rendu à la Sainte Eucharistie, à la Sainte Réserve. Je crois que cette question doit être, pour être bien comprise, précisée par une petite distinction théologique.

Le culte de l'Eucharistie n'existait pas comme un culte *de præsentia*, mais *in usu*. On avait donc un culte très réel pour la Sainte Eucharistie ; on ne pouvait pas ne pas l'avoir dès qu'on admettait la présence réelle dans l'Eucharistie. Et M. Garriguet lui-même a recueilli avec soin des textes anciens où il est dit : « Adorez et recevez ». Le culte est donc bien indiqué.

Dès lors, le culte en rapport avec l'usage de l'Eucharistie existe depuis que l'Eucharistie existe, c'est-à-dire depuis le jour où, après la Pentecôte, les apôtres dirent la première messe et où les fidèles communièrent pour la première fois.

Il ne faut donc jamais exclure du culte dans les premiers siècles, le culte de l'Eucharistie. Il allait de pair avec la foi et était inséparable de cette foi dans l'Eucharistie.

Autre chose est le culte *de présence*, c'est-à-dire le culte rendu à la Sainte Eucharistie en dehors de la messe et de la communion On gardait la sainte Réserve, comme la gardent encore les Grecs ; mais les Grecs n'accordent aucun culte à l'hostie présente. Ils la mettent dans un petit coffre, derrière l'autel ou dans un petit local ; mais il n'y a pas chez eux d'adoration du Saint Sacrement comme présent, donc pas de culte de présence dans la Sainte Eucharistie.

Tout ce que M. Garriguet nous a dit est parfaitement exact au point de vue de l'histoire, pour autant que les documents nous permettent de porter un jugement sur ces questions ; car les documents que nous avons, ne donnent pas toute la pensée chrétienne, et quand on borne la pensée chrétienne aux documents palpables, clairs, explicites, on risque de ne pas donner toute la pensée de l'Eglise.

Il est évident que le culte de présence étant impliqué dans le culte d'usage et on ne pourrait pas les séparer avec la clarté des théologiens dans leurs abstractions.

En résumé : La Sainte Eucharistie était-elle honorée dans les premiers siècles ? — Voici ce qui est vrai : La Sainte Eucharistie était honorée dans les premiers siècles comme elle l'est maintenant, mais elle l'est maintenant d'une manière plus précise : nous rendons un hommage séparé, distinct, à Jésus-Christ présent dans l'Eucharistie en venant l'adorer en dehors de la messe et de la communion.

Y avait-il, par exemple, des expositions du Saint Sacrement ?

Il faut répondre « non » avec l'histoire, comme le rapporteur l'a très bien montré.

* * *

M. l'abbé Laboureau, curé de Montagny (diocèse de Dijon), demande alors quelles sont les différences, signalées par les orateurs, dans la célébration de la fête du Sacré-Cœur dans les pays catholiques.

Elles consistent, dit le R. P. Hulin, dans la composition de l'office, qui doit être déterminée par les évêques, et dans la coutume du chômage établie en certains pays. En Espagne, dans les villes, la fête se célèbre le jour même ; dans les campagnes, elle est reportée au premier dimanche de juin et quelquefois repoussée plus loin. En Autriche, elle doit être célébrée le jour même de l'incidence.

Le R. P. Lémius ajoute qu'au Tyrol, la fête du Sacré-Cœur est célébrée d'une manière très solennelle et chômée. Au Portugal, elle était chômée depuis la Reine Marie ; la Révolution a peut-être apporté un changement à cette habitude.

M. Delarbre, conseiller général du Calvados (château de Manneville (Calvados) : « Avant la déposition de Manuel II, les administrations publiques étaient fermées le jour de la fête du Sacré-Cœur ; à l'heure actuelle, cette fermeture est tolérée ; l'usage a donc survécu à la Révolution. Quant à l'Autriche, jusqu'à l'année dernière, la fête du Sacré-Cœur avait été célébrée officiellement ; l'année dernière, elle ne l'a pas été par crainte des troubles. »

Le Père Lémius pense que le moment est propice d'émettre le vœu suivant : « Que la France réponde au désir de ses évêques et que soit célébrée de plus en plus solennellement à sa date d'incidence, le vendredi, la fête du Sacré-Cœur, et qu'elle soit chômée, afin qu'elle devienne la grande fête de la France. »

L'assemblée, certes, applaudit à cette proposition ; mais on fait justement observer qu'en attendant mieux, exécuter fidèlement le vœu des évêques français fait pendant la guerre, c'était déjà répondre au désir exprimé par l'ardent religieux.

* * *

Cette remarque faite, la parole fut donnée à M. l'abbé Debize, premier chapelain de Montmartre, pour lire son rapport sur les Institutions où se mêlent les deux dévotions.

Rapport de M. l'Abbé DEBIZE

Les Institutions et Pratiques

où se mêlent les deux dévotions de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur

Ce rapport a pour objet les institutions et les pratiques où se mêlent les deux dévotions de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur. Elle sont de deux sortes :

1° Institutions générales à caractère officiel ou à titre social.

2° Pratiques privées.

I

Parmi les institutions générales qui ont un caractère officiel ou un titre social, il faut mettre au premier rang celles qui répondent à une demande expresse formulée par le Sacré-Cœur à sainte Marguerite-Marie.

La fête du Sacré-Cœur. — Pour voir comment cette solennité réunit les deux dévotions de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur, et en quoi elle se distingue de la Fête-Dieu, il suffit de relire cette révélation de Paray : « Je te demande que le premier vendredi après l'Octave du Saint Sacrement soit dédié à une fête particulière pour honorer mon Cœur. Ce jour-là, on honorera mon Cœur en communiant, et en lui faisant réparation d'honneur par une amende honorable, pour réparer les indignités qu'il a reçues pendant le temps qu'il a été exposé sur les autels ».

Cette fête fut demandée à sainte Marguerite-Marie. La demande fut réitérée en 1720 à la vénérable Anne-Madeleine Remujar, pendant la peste de Marseille, puis en 1882, à la mère Marie de Jésus, au Couvent des Oiseaux à Paris.

On sait par quelles étapes est passé ce projet d'une Fête du Sacré-Cœur. Demandée par le Divin Maître, cette fête n'est autorisée qu'une centaine d'années après la révélation de Paray ; c'est à la requête des évêques de Florence, pays déjà particulièrement dévoué au Sacré-Cœur, que le privilège en est accordé, en 1705. La fête ne devient universelle qu'en 1856, c'est Léon XIII qui l'éleva au rit des fêtes les plus solennelles, et le vœu de l'Episcopat français, en 1917, en assura la célébration au jour marqué par Notre-Seigneur.

Il nous est doux de constater que ces diverses étapes ont été marquées des signes de Providence et parfois du miracle. Témoin

la délivrance de Marseille, au temps de Mgr de Belzunce, selon la promesse faite à la seconde Marguerite-Marie. Témoin la renaissance après le vœu de l'Episcopat, en 1917, de ce pays qui le premier avait pris l'initiative de célébrer la fête du Sacré-Cœur : la Pologne revivait après 200 ans. Témoin la signature de Dieu à chacune des fêtes du Sacré-Cœur, en 1917, 1918, 1919. Citons un seul fait : Nos journaux racontaient, il y a quelques temps, que les chevaliers de Colomb visitaient le champ de bataille, conduits par le général Mangin. Tout à coup on vit le général s'écarter, se recueillir auprès d'un tertre. A cet endroit, une pierre portait cette inscription : « 7 juin 1918 ». Et les journalistes qui rapportaient le fait remarquaient seulement ceci: C'est en effet ce jour-là que la ruée allemande fut définitivement arrêtée par la division de Mangin. Oui, mais ce que les reporters n'ont pas dit, c'est que cette date était celle de la fête du Sacré-Cœur.

Institutions générales où se mêlent les deux dévotions de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur et qui répondent à une demande expresse formulée par Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, c'est, après la fête du Sacré-Cœur, le *Temple national.*

A Paray-le-Monial, le Sacré-Cœur avait demandé un édifice. Et sainte Marguerite-Marie n'entrevît-elle pas Montmartre quand elle écrivait : « Il me fut représenté un lieu fort éminent, spacieux et admirable en sa beauté. Au centre il y avait un trône de flammes. Sur ce trône était l'aimable Cœur de Jésus avec sa plaie, laquelle jetait des rayons si ardents et si lumineux que tout ce lieu en était éclairé. »

On sait le vœu national que formulèrent quelques Français à l'âme foncièrement chrétienne, en 1871. Le père Montrobé fut chargé, en 1872, d'annoncer à Notre-Dame le projet de la basilique du Sacré-Cœur. L'Assemblée nationale, en 1873, la déclara d'utilité publique. On posa la première pierre en 1875, deux-cents ans après la grande apparition de Paray. Depuis, les travaux ont continué sans interruption, la France entière a fait face avec une inlassable générosité aux dépenses qui ont dépassé toutes les prévisions. La dernière marche du campanile fut placée le 1er août 1914, à la veille de la mobilisation. Certes, en tout temps, Montmartre, citadelle inexpugnable, où le Sacré-Cœur protège Paris et notre pays, est bien le temple de l'Eucharistie ; rien n'est émotionnant comme ce grand ostensoir qui domine Paris. Mais pendant la guerre, combien de Français et de soldats, combien de grands chefs ont dit leur espoir au Sacré-Cœur pendant de longues heures eucharistiques. Puis, après tant de pitié, mon Dieu, a résonné devant le Très Saint Sacrement le *Te Deum* de la victoire, celle dont Pie X avait prophétisé : Je puis vous affirmer que l'Eglise sortira de cette affreuse tempête merveilleusement plus belle, et que la France victorieuse sera un des agents les plus efficaces de son magnifique triomphe. Montmartre au jour de sa consécration avait l'honneur de recevoir un légat *a latere.* Tout l'Episcopat français et beaucoup d'évêques étrangers entouraient le cardinal archevêque de Paris. Il faudrait remonter bien loin dans l'histoire pour trouver une manifestation aussi grandiose.

Institutions générales qui répondent à une demande expresse

formulée par Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie, ce sont encore les *consécrations* au Sacré-Cœur.

Dans l'édifice qu'il demandait à sainte Marguerite-Marie, Notre-Seigneur a dit qu'il voulait recevoir la consécration du roi et de sa cour. Certes, nous n'avons pas pu faire une consécration officielle de la France. Mais le Christ au cœur si large n'a-t-il pas agréé à l'égal d'une démarche gouvernementale l'acte si profond par lequel tant de Français lui ont consacré une parcelle de la terre française, les cellules sociales, les forces vives du pays? Nous n'avons pas à présenter ici le grand mouvement qui pousse à l'intronisation du Sacré-Cœur dans les familles. Il ne s'agit en ce moment que de ce qui a trait aux deux dévotions de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur. A ce point de vue, qu'il nous soit permis de remarquer que la Basilique de l'Adoration à Montmartre conserve depuis trente ans les procès-verbaux des consécrations de familles. Par milliers, les soldats se sont consacrés pendant la guerre, et leurs signatures se succédaient chaque jour au pied de l'ostensoir. Les paroisses, l'une après l'autre, des représentants de nos provinces les plus diverses, les groupements sociaux d'employés, d'agriculteurs, de patrons, d'ouvriers renouvellent continuellement leur consécration au Sacré-Cœur devant le T. S. Sacrement. En vérité, c'est bien la France qui accomplit l'acte demandé par le Sacré-Cœur. D'ailleurs, ne voyons-nous pas plusieurs fois, chaque année, un nombre considérable de membres éminents du Parlement, qui viennent donner à nos cérémonies leur caractère essentiellement national? On a même propagé des formulaires d'hommage civique à Jésus vivant dans l'Hostie. C'est une manière qui permet à chaque citoyen de faire à sa mesure l'acte officiel que le Sacré-Cœur attend de la France, c'est en même temps un moyen de rappeler à chacun son devoir civique et son devoir social.

Parmi les institutions générales où se mêlent les deux dévotions de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur, il convient de citer après celles qui furent expressément demandées par Notre-Seigneur, celles-ci qui, du moins, ont un *caractère officiel dans l'Eglise :* c'est l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, ce sont ensuite les diverses associations réparatrices.

L'Archiconfrérie du Sacré-Cœur se propose pour fins d'obtenir la liberté du Souverain Pontife et le salut de la Société. Elle est éminemment eucharistique, puisque les avantages offerts à ses membres consistent en une participation aux prières récitées, aux offices célébrés à Montmartre devant le T. S. Sacrement, en une participation aux bonnes œuvres de toutes les églises et chapelles affiliées à Montmartre. Elle est universelle, en ce sens que tous les fidèles peuvent s'y faire inscrire et toutes les confréries du monde ont le droit d'y être agrégées. Elle compte trois classes d'associés :

1° Les simples associés, à qui on demande seulement de réciter un *Pater,* un *Ave,* un *Credo,* avec l'invocation : « Cœur sacré de Jésus, je me consacre entièrement à vous, protégez la sainte Eglise contre ses ennemis, ayez pitié de la France, et faites que je vous aime toujours davantage. »

2° Les adorateurs du Cœur de Jésus, non seulement à Mont-

martre, mais dans toute chapelle où ils adorent en union avec Montmartre;

3° Les apôtres de la dévotion au Sacré-Cœur, par exemple les prêtres apôtres du Sacré-Cœur, par exemple les fidèles apôtres du Sacré-Cœur dans leur paroisse, par exemple les apôtres de la pénitence réparatrice. Ceci nous amène à citer les diverses associations réparatrices.

L'Archiconfrérie de Prière et de Pénitence.— Elle se distingue des associations similaires en ce sens qu'elle a été demandée par Notre-Seigneur lui-même. Le Bon Maître choisit une sainte âme préparée par des grâces signalées à de dures épreuves. Pendant près de neuf ans, le Sacré-Cœur ne cessa de demander l'établissement de cette œuvre ; il lui apparut plusieurs fois debout, les bras étendus, pour inviter à la pénitence et à la confiance, son Cœur était débordant d'amour et les instruments de la Passion déposés isolément à ses pieds. Dans une de ses apparitions, il pleura sur la France, et en particulier sur Paris, comme autrefois sur Jérusalem.

L'Archiconfrérie de Pénitence fut d'abord une branche de l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, puis Léon XIII l'érigea en Archiconfrérie universelle. Le supérieur des chapelains de Montmartre en est le directeur général. Pendant la guerre, elle a pris un essor inouï. Que de fois le journal *La Croix* s'est fait son porte-parole. S. S. Benoît XV a voulu affilier à Montmartre les associations de pénitence qui se formaient en Italie, au Canada, pendant les années douloureuses.

Parmi les associations réparatrices, il faut mettre en bon rang *La Communion réparatrice,* qui se propose de consoler le cœur de Jésus, et de détourner les fléaux de la divine colère par la communion perpétuelle et véritablement réparatrice.

Diverses associations de communion réparatrice sont établies, notamment à Paray-le-Monial et à Montmartre. Au moins hebdomadaire ou mensuelle, elle forme le troisième degré de l'Apostolat de la prière, cette grande ligne de surnaturel en union avec le Cœur de Jésus, dont le titre est inséparable du nom du père Ramières, qui a pour directeur le général même de la Compagnie de Jésus. Saluons avec respect le saint, le vénéré, le si aimé aumônier général, le père Calot qui, de Toulouse, conduit et inspire cette ligne puissante qui ne compte pas moins de 60.000 centres et de 20.000.000 d'associés. Et n'oublions pas qu'une telle œuvre essentiellement réparatrice se propage aussi et peut-être surtout dans les jeunes générations, dans l'élite de la jeunesse française. Cela aussi est une raison d'espérer, cela aussi est une des formes qu'emprunte le Sacré-Cœur pour devenir notre espoir et notre salut.

La Garde d'honneur du Sacré-Cœur est une des grandes associations réparatrices. On sait que Pie IX avait accepté le titre de premier garde d'honneur. Le siège de cette confrérie est resté à Bourg-en-Bresse, diocèse de Belley, où elle avait pris naissance en 1863 au monastère de la Visitation. La principale dévotion des Gardes d'honneur consiste à monter une heure de garde chaque jour. Il n'est pas nécessaire de passer cette heure en prière, ni d'être près du Saint Sacrement. Il suffit de se rendre en esprit au poste d'amour, le tabernacle, et là, sans rien chan-

ger à ses occupations, de tout offrir à Notre-Seigneur avec le désir de consoler son Cœur adorable.

Comme exercices d'applications de ces institutions officielles, nous signalerons quelques institutions sociales où se réunissent les deux cultes de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur.

Citons surtout l'Adoration nationale de Montmartre, adoration vraiment universelle, puisqu'elle s'affilie toutes les églises et chapelles du monde pour l'adoration ; vraiment perpétuelle, puisqu'elle n'est interrompue ni le jour ni la nuit depuis bientôt quarante ans ; vraiment sociale, puisque toutes les classes de la société sont représentées. Donnons-en la preuve en deux exemples : Les Polytechniciens sont venus le 21 mai dernier faire une nuit entière d'adoration; on en a compté 264 en uniforme. Les élèves de Centrale ont été obligés de se partager en plusieurs sections pour trouver place aux nuits d'adoration.

C'est bien encore une sorte d'institution sociale que l'habitude prise par tous les groupements sociaux, de venir au Sacré-Cœur, prendre au pied de l'ostensoir leur esprit, leur programme et leur mot d'ordre.

II

Voici quelques pratiques qui réunissent les deux cultes de l'Eucharistie ou du Sacré-Cœur :

La messe réparatrice que l'on entend ou que l'on fait célébrer : il existe une Archiconfrérie de la messe réparatrice qui est sortie de l'âme d'une humble sœur converse, Norbertine, à Bonlieu, par Marsanne (Drôme).

L'Heure sainte, qui s'est tellement propagée depuis les révélations de Paray-le-Monial, la sanctification du Vendredi, surtout du premier vendredi du mois, la communion des neuf premiers vendredis, le mois du Sacré-Cœur, qui s'harmonise bien avec le Triduum eucharistique demandé par Pie X.

Insistons, enfin et surtout, sur l'Imitation eucharistique, cette voie du divin amour, que sainte Marguerite-Marie présentait à juste titre comme le moyen de perfection le plus simple, le plus riche, qui s'adapte à toutes les écoles de spiritualité, ce qui les justifie toutes.

En manière de conclusion, il nous sera permis et doux de dire que c'est avec grande joie que, dans un Congrès eucharistique, les apôtres du Sacré-Cœur sont heureux de recueillir ce témoignage : dans toutes les paroisses, les fidèles du Sacré-Cœur sont les plus fervents de l'Eucharistie, de l'assiduité auprès du tabernacle, de la participation aux hommages et aux manifestations eucharistiques.

L'énumération de pieuses pratiques qui constitue ce rapport est vraiment bien belle et réconfortante : elle montre combien le Sacré-Cœur, combien l'Eucharistie est aimée en France.

On le constata encore pendant l'échange de vues qui suivit.

M. Dargaud. — Nous avons ici, à Paray, l'archiconfrérie de l'Heure-Sainte. Elle s'affilie toutes les confréries du monde. Il n'y a qu'à s'adresser aux Religieuses de la Visitation.

Le R. P. Serol, mariste à Lyon (6, place Saint-Jean) ajoute :

« Je tiens à signaler ici une œuvre d'adoration nocturne qui peut servir de complément aux adorations nocturnes publiques.

Elle a pris naissance à Paris, en 1840 ; c'est donc probablement la doyenne.

L'adoration se fait à domicile. Les personnes empêchées d'assister aux adorations publiques à l'église, se portent en esprit seulement auprès du tabernacle. Il ne leur est demandé qu'une heure d'adoration par mois.

Cette œuvre existe à Paris ; je n'ai pas qualité pour en parler. Mais elle existe aussi à Lyon où le centre a quelque importance ; il compte 5.500 associés, auxquels on envoie, tous les trois mois un bulletin, organe de l'œuvre, moyennant une petite cotisation de 0 fr. 50 par an qui donne droit, non seulement au Bulletin trimestriel, mais à une messe pour le repos de l'âme de chaque associé.

Des associations semblables peuvent s'ériger canoniquement par l'autorisation de l'Ordinaire du lieu.

Ces associations peuvent participer aux indulgences et avantages spirituels de l'Archiconfrérie du Saint-Sacrement de Rome.

Mgr La Bouillerie a obtenu de Pie IX un Bref affiliant son œuvre et toutes associations semblables qui se fonderont à l'avenir, à l'Archiconfrérie de Rome.

Je ne sais quel est le nombre des membres du centre de Paris ; c'est M. l'abbé Cabanous qui s'en occupe. »

Mgr Odelin. — « C'est en effet Mgr de la Bouillerie qui a fondé cette œuvre. Elle a son siège à Saint-Thomas-d'Aquin, et se compose principalement de dames. »

R. P. Bainvel. — « Je voudrais dire encore quelques mots de l'Association du Cœur agonisant.

Depuis quelques années, on répand dans toutes les églises des plaquettes où il est recommandé aux prêtres et aux fidèles, à la messe, d'avoir toujours, au memento des vivants, le souvenir des âmes qui aujourd'hui sont en agonie et doivent mourir.

Or, cette pratique, qui en elle-même est une pratique eucharistique, se rattache à l'œuvre du Cœur agonisant. Cette archiconfrérie s'étend sur le monde, et par les soins de ses directeurs et directrices, la plaquette a été répandue à travers le monde.

Ainsi, l'Association du Cœur agonisant s'unit très étroitement à la dévotion de l'Eucharistie dans une œuvre, la plus belle et la plus touchante à recommander à la dévotion des fidèles : la pensée des agonisants, afin que Dieu, par la miséricorde infinie

de son Cœur, veuille accorder à ces âmes la grâce de confession et de persévérance finale. »

M. l'abbé Debize. — « Il semble que cette Association est la même que celle de la Sainte-Agonie. »

R. P. Bainvel. — « Je ne sais pas jusqu'où l'œuvre de la Sainte-Agonie est eucharistique ; tandis que celle-ci est eucharistique par ses pratiques et surtout celle des plaquettes.

Il me semble bien que c'est une communauté française exilée en Belgique qui, actuellement propage cette dévotion au Cœur agonisant. Elle a son centre à Paris, rue Hamelin. »

* * *

Le moment, impatiemment attendu, était venu d'entendre S. G. Mgr l'archevêque de Tours, parler du « Règne social du Sacré-Cœur ».

Ce travail fut l'une des pièces maîtresses du Congrès ; et c'est avec l'attention la plus profonde, la plus recueillie, que l'auditoire écouta l'exposé magistral de Mgr Nègre, fait avec une clarté lumineuse et une force de conviction communicative.

Conférence de S. G. Mgr NÈGRE, Archevêque de Tours

Le Règne social du Sacré-Cœur

Une parole de Benoît XV

Au lendemain de son élévation sur le siège apostolique, le pape Benoît XV livrait aux évêques de l'Eglise universelle le sentiment de son âme, l'idée dominante qui remplirait sa vie pontificale : « Vous voyez, vénérables Frères, disait-il, combien il est nécessaire de faire tous nos efforts pour que la charité de Jésus-Christ règne parmi les hommes. C'est bien le dessein que Nous Nous sommes proposé comme *l'œuvre propre de notre Pontificat;* appliquez-vous à cette tâche, Nous vous y exhortons (1). » Faire régner parmi les hommes la charité de Jésus-Christ sera

(1) Encyclique *Ad beatissimi*, 1er nov. 1914.

l'œuvre propre de notre Pontificat. Grande parole ! N'est-elle pas montée, brûlante d'amour, du cœur de Jésus aux lèvres de son représentant visible ici-bas ? Cri de paix, jeté aux peuples au moment où les guerres les plus sanglantes qui furent jamais avaient déchaîné la haine des hommes contre les hommes, et armé les nations contre les nations. « L'œuvre propre de notre Pontificat ! » Résolution clairvoyante ! car des murmures de guerre grondent encore sourdement dans nos contrées mal apaisées d'Occident, tandis que vers l'Orient, dans des régions immenses, la lutte continue toujours plus furieuse et plus barbare. Non, l'œuvre de pacification n'est pas près de finir ; le Vicaire de Jésus-Christ n'aura-t-il pas pressenti qu'elle occuperait les années entières de son règne apostolique ?

La tâche est difficile. Pour l'accomplir, le Saint-Père a fait appel au zèle des pasteurs de l'Eglise : « Appliquez-vous, leur dit-il, à cette tâche. » Or, un moyen opportun et puissant de répondre à ses vœux, ne serait-ce pas de faire mieux connaître et d'étendre le règne social du Sacré-Cœur de Jésus ? Ce divin Cœur étant par excellence le foyer de l'amour, l'extension de son règne répandra la charité parmi les hommes et les nations. Contribuer à ce résultat, dans la mesure que marquera seule la grâce de Dieu, tel est le but de l'exposé doctrinal qui va suivre.

L'ordre moral de l'univers

« Comme l'égalité, dit saint Chrysostome, est souvent une cause de guerre, Dieu a établi un grand nombre de suprématies et de positions subordonnées, telles que les rapports du mari et de la femme, du fils et du père, du vieillard et du jeune homme, du serviteur et du chef de maison, du prince et du sujet, du maître et des disciples. Et qu'y a-t-il d'étonnant qu'il en soit ainsi parmi les hommes, puisque dans le corps humain Dieu a établi le même ordre (1) ? » Ajoutons, pour compléter la pensée du grand Docteur, qu'au-dessus de tous les êtres, au sommet de l'univers, Dieu a mis un souverain seigneur, roi de la création. Ce roi est Jésus-Christ, l'Homme-Dieu : Dieu par sa nature divine qu'il avait dès l'éternité ; homme par sa nature humaine qu'il a prise dans le temps. « Admirable mystère du Verbe incarné, par lequel brille d'un nouvel éclat aux yeux de notre esprit la lumière divine, afin que, en connaissant Dieu visiblement, nous soyons élevés par Lui à l'amour des biens invisibles (2). » Dans le plan de la Providence, Jésus-Christ est roi non seulement comme Dieu, mais encore comme homme. Roi de toutes choses, il tient sous son domaine les créatures privées de raison, et, soumis à son autorité, les anges du ciel et les hommes de la terre. Les hommes, disons-nous, et, par conséquent, les sociétés humaines. Entendons et comprenons : Jésus-Christ, en tant qu'homme, est roi du genre humain et des sociétés qui le composent. Cet ordre immuable de Dieu, décrété dans l'éternité et réalisé dans le temps, persévère à l'heure pré-

(1) Sur l'Epître aux Romains, Homélie XXIII, n. 1.
(2) Préface de la Nativité de N.-S.

sente et durera, indéfectible, jusqu'à la fin des siècles. Les sociétés devront le reconnaître et s'abstenir de le violer. Quelles le sachent bien : ce n'est jamais impunément, même ici-bas, qu'elles transgressent les lois fondamentales de la nature et de la volonté divine. N'est-il pas permis de voir dans la méconnaissance officielle de Dieu et de Jésus-Christ la cause du mal dont elles sont agitées et troublées, pareilles aux matelots du Psalmiste, qui, battus par les vagues en tempête, *chancelaient comme un homme ivre* (1) ?

Si on observe que Jésus-Christ, le divin Roi, exerce sa puissance avec amour et par amour pour les hommes, il sera facile de comprendre que le règne de son Cœur soit un principe de concorde et de paix sociale. En vérité ce règne d'amour très pur domine l'appétit des sens, apaise les passions inférieures, purifie les affections du cœur humain, répand la douceur et la bienveillance dans la vie morale. L'oubli ou le mépris de ce règne de bonté et de miséricorde déchaîne, au contraire, le dévergondage des plaisirs sensuels, excite parmi les hommes les cruautés les plus atroces et les plus abominables barbaries.

Les catholiques préoccupés de leur âme, soucieux du salut de leur famille, intéressés au bien de leur patrie et à la gloire de l'Eglise, ont le devoir d'étudier et de connaître cette doctrine. Elle peut se résumer sous les titres suivants :

1° Royauté de Jésus-Christ,
2° Règne social de Jésus-Christ,
3° Règne social de son divin Cœur.

I

LA ROYAUTÉ DE JÉSUS-CHRIST

Ce qu'elle est

Le *roi*, au sens propre du mot, est celui qui a le pouvoir de gouverner un peuple, une nation. Il se nomme également chef d'Etat, prince, monarque, empereur, souverain. La *royauté* signifie le pouvoir social dont le roi est investi. En affirmant que Jésus-Christ est roi, on veut dire qu'il est chef de société avec la puissance de gouverner ses sujets. Sa royauté ne doit pas se confondre avec les autres dignités dont il est revêtu. La distinction est nécessaire. Jésus-Christ est appelé le *Seigneur :* seigneur c'est-à-dire *propriétaire* de biens dont il peut disposer à son gré, et *maître* ayant des serviteurs ; *le* Seigneur, ce qui signifie seigneur par excellence, de toutes choses et de toutes personnes. En Jésus-Christ ce titre emporte celui de roi, comme il sera dit plus loin. Mais, considérés en soi, seigneur et *roi* ne sont

(1) Ps. 106, 27.

pas la même chose, car tout seigneur pourvu de biens et de serviteurs n'est pas nécessairement roi. — Jésus-Christ est le *Sauveur,* car c'est « de sa plénitude » que les hommes et les anges ont reçu la grâce du salut éternel (1). Mais tout sauveur n'est pas roi. — Il est le *Rédempteur,* parce qu'il a payé la rançon de l'homme déchu, a brisé les liens de son esclavage et l'a rendu à la liberté des enfants de Dieu. Mais tout rédempteur n'est pas roi. — Il est *Pontife,* en tant qu'il a opéré la rédemption par le sacrifice, le grand sacrifice de la croix, où il fut à la fois victime immolée et prêtre sacrificateur ; par cette oblation il présenta à Dieu l'expiation du péché et mérita la grâce nécessaire à l'esclave libéré. Mais tout pontife n'est pas roi. — Il est *Docteur* ou maître qui instruit, *magister ;* puisque, ayant reçu de son Père la mission d'enseigner, il a appris aux hommes la doctrine sacrée, vraie lumière sans laquelle les hommes délivrés de leurs chaînes auraient ignoré le chemin de leur patrie céleste et n'y seraient jamais parvenus. Mais tout docteur enseignant n'est pas roi.

Enfin, pour diriger dans la voie des vertus et du salut les volontés mobiles des hommes et celles trop souvent réfractaires des chefs de nation, il fallait à Jésus-Christ la puissance royale qui commande et gouverne. Elle lui fut donnée, et Jésus-Christ est *Roi.* La royauté est une véritable juridiction, une autorité munie du triple pouvoir de *faire des lois,* de *prononcer des jugements* sur les observateurs et les violateurs de ces lois, de *décerner des récompenses et des peines* suivant les mérites et les démérites ; et, comme conséquence, d'établir dans la société des délégués ou des magistrats qui participent à la puissance publique et au gouvernement.

Nous trouvons cette autorité dans les trois sociétés nécessaires de ce monde : l'Eglise, l'Etat et la famille. Dans chacune elle existe avec son triple pouvoir, bien que dans chacune elle ne soit pas de même nature. Ce qui distingue les sociétés d'espèces différentes et diversifie leur autorité, c'est la fin qu'elles poursuivent : telle fin sociale, telle autorité sociale. L'Eglise, ordonnée à une fin spirituelle qui est la sanctification et le salut des âmes, possède un pouvoir *spirituel.* L'Etat, ayant pour but spécial la prospérité matérielle de ses membres, est investi d'une puissance de même ordre qui se nomme pouvoir *temporel.* La famille, limitée à un petit nombre de personnes : père, mère et enfants, destinée à une fin particulière, la propagation du genre humain et la sanctification de ses membres, a aussi son autorité distincte, car l'autorité paternelle et maternelle diffère des précédentes (2).

Ces explications sur la nature de la royauté et de ses pou-

---

(1) S. Thomas, interprétant ce texte de saint Jean : *de plenitudine ejus omnes accepimus* (Joan. I. 16), écrit : « *Omnes accepimus,* scilicet omnes apostoli, et patriarchæ, et prophetæ, et justi qui fuerunt, sunt, et erunt, et etiam omnes angeli, quia plenitudo gratiæ quæ est in Christo est causa omnium gratiarum, quæ sunt in omnibus intellectualibus creaturis. » (*In Joan. Lect.* X.)

(2) D'autres noms encore désignent ces diverses autorités. Nous disons par exemple : l'autorité religieuse, l'autorité civile, l'autorité paternelle. Et encore : le pouvoir spirituel, le pouvoir politique, le pouvoir domestique ou familial.

voirs nous permettent d'aborder franchement notre question. Quelle est l'autorité sociale, ou, en d'autres termes, la royauté de Jésus-Christ ? Est-il revêtu de la puissance spirituelle ? ou temporelle ? ou même familiale ? — Jésus-Christ, disons-nous, possède souverainement cette triple puissance. — Mais sur quels hommes et sur quelles sociétés s'étend sa royauté ? de qui est-il roi ? — L'autorité royale de Jésus-Christ s'étend, en ce monde, sur tous les hommes et sur toutes les sociétés humaines (1). Il est roi de l'Eglise, de la société civile et de la famille.

Preuves de la Royauté de Jésus-Christ

Allons aux preuves de cette doctrine. Nous les empruntons aux livres et aux documents qui contiennent la révélation divine. On ne saurait les demander simplement à l'ordre naturel et aux seules lumières de la raison, puisque la nature des choses n'exige ni le mystère de l'Incarnation ni, par suite, la royauté de Jésus-Christ. Ces ineffables bienfaits sont dus à la pure bienveillance et à la volonté positive de Dieu. Nous n'avons d'autres moyens pour les connaître avec certitude que l'enseignement révélé.

Jésus-Christ est l'Homme-Dieu. — Le principe et la cause de l'excellence suréminente de Jésus-Christ comme homme, c'est l'union de sa nature humaine avec la nature divine dans l'unique personne du Fils de Dieu. Cette union élève la nature humaine du Christ à une telle hauteur et l'approche si près de Dieu, qu'elle doit lui apporter au plus haut degré toutes les perfections que Dieu accorde aux créatures intelligentes. On ne concevrait pas qu'il lui manque quelque excellence possédée par un autre parmi les êtres créés, ni que celui qui est le Fils de Dieu soit inférieur en quelque chose à un ange ou à un homme. Or la puissance royale, soit spirituelle, soit temporelle, est donnée aux hommes qui gouvernent les sociétés. Elle doit donc convenir et appartenir à Jésus-Christ comme homme, aussi parfaite qu'on puisse le concevoir, dans toute son extension et à tous les degrés. Un seul obstacle empêcherait cette conclusion, ce serait l'incompatibilité de cette autorité sociale avec le mystère de l'Incarnation. Mais où découvrir cette répugnance ? L'harmonie entre les deux termes est plutôt évidente (2).

Jésus-Christ est le Seigneur. — Nous avons encore un témoignage magnifique de sa royauté universelle dans une

---

(1) « Ce n'est pas seulement, dit Léon XIII, sur les nations catholiques que s'étend son empire; ce n'est pas non plus seulement sur les hommes purifiés par l'eau du baptême.., le pouvoir du Christ atteint aussi tous ceux qui vivent en dehors de la foi chrétienne. C'est donc une vérité incontestable que tout le genre humain est sous la puissance de Jésus-Christ. » (Encyclique *Annum sacrum*, sur la Consécration du genre humain au Sacré-Cœur de Jésus, 25 mai 1899.)

(2) Cf S. Thom., p. 3, 9, 7, a, 1.

parole, trop peu remarquée peut-être, que chantent cependant les cinquante-deux dimanches de l'année et les jours de fête, à la messe solennelle. L'Eglise entonne le *Credo* du Concile de Nicée. Ecoutons le premier article : « *Credo in unum Deum, Patrem omnipotentem, factorem cæli et terræ, visibilium omnium et invisibilium* : Je crois en un seul Dieu, créateur du ciel et de la terre, de toutes les choses visibles et invisibles. » Voici le second : « *Et in unum Dominum :* Je crois... en un seul Seigneur. » Qui est ce Seigneur unique ? Est-ce encore Dieu, le Père tout-puissant ? Dieu créateur et, sans doute, seigneur suprême et absolu de toutes choses. Personne n'est au-dessus de Lui, cependant c'est un autre qui est désigné ici, il y est même nommé. Soyons attentifs aux paroles qui suivent : « *Et in unum Dominum Jesum Christum :* Je crois aussi en un seul Seigneur Jésus-Christ. » Voilà l'unique Seigneur, c'est Jésus-Christ. Mais Jésus-Christ, étant Dieu et homme, est le seul Seigneur, non seulement comme Dieu, mais encore comme homme. En tant que Dieu il est seigneur éternel, égal à son Père, mais invisible ; en tant qu'homme, il est le seigneur visible dans le temps. Ce n'est pas qu'en tant qu'homme il soit seigneur égal à Dieu son Père ; mais comme tel il est supérieur à tous ceux qui, parmi les simples créatures, peuvent porter le titre de seigneur. Par rapport à tous les êtres créés, il est le Seigneur des seigneurs, tous les autres seigneurs lui sont soumis.

De quoi est-il Seigneur ? De toutes choses. Les termes du premier article du symbole nous font comprendre ceux du second. De même qu'il est dit : « Je crois en *un seul Dieu,* auteur de *toutes les choses visibles et invisibles,* ainsi il est dit : *et en un seul Seigneur,* seigneur évidemment de ces mêmes choses. Au reste, serait-il le seul seigneur, s'il n'était pas seigneur de toutes choses ? Nullement, puisque ce qu'il ne posséderait pas pourrait appartenir à un autre. Il serait simplement seigneur, mais non *le* Seigneur.

Il reste à se demander quel est le sens du mot seigneur ? Il signifie, en général, le possesseur d'un domaine, le maître pourvu de serviteurs, celui qui est investi d'une autorité. Tel qu'il est employé dans le symbole, le mot signifie *propriétaire,* car si Jésus-Christ n'était pas le propriétaire de toutes choses visibles et invisibles, corps et esprits, hommes et anges ; s'il ne possédait pas un souverain domaine sur l'univers et sur les êtres qui le composent, il ne saurait être appelé purement et simplement le Seigneur, le seul Seigneur. Certaines créatures échapperaient sous quelque rapport à sa dépendance, et dès lors il n'en serait pas le seigneur proprement dit.

De ce titre suivent d'importantes conséquences. D'abord comme *propriétaire* universel et souverain, il a la puissance de disposer à son gré des créatures privées de raison avec droit de conservation et de destruction, de vie et de mort. — Ensuite, en vertu de sa propriété sur les créatures douées d'intelligence, il est maître des anges et des hommes, auxquels il peut commander et tracer des lois ; tandis que ces créatures sont tenues de lui obéir, car la propriété fructifie selon ses facultés pour le propriétaire. — Enfin, s'il a le droit de faire des commandements à chaque homme et à chacun des anges, il aura le même pouvoir sur eux tous réunis en société, et dans ce cas il est véritablement roi des sociétés angéliques et humaines.

L'étendue sans bornes de sa royauté ressort avec la même évidence. Seigneur des volontés, il possède la *royauté spirituelle;* Seigneur des biens temporels, il a la *royauté temporelle ;* ces deux puissances réunies lui donnent la *royauté familiale.* En somme : *propriétaire* souverain de l'univers, *maître* des hommes et des anges, *roi* universel des sociétés sur la terre et au ciel, tels sont les titres que nous louons en Jésus-Christ en disant avec l'Eglise : *Credo... et in unum Dominum Jesum Christum.*

Jésus-Christ héritier de l'univers. — Ce même droit de propriété souveraine, saint Paul l'attribue à Jésus-Christ dans sa Lettre aux Hébreux : *En ces derniers temps,* dit-il, *Dieu nous a parlé par son Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses* (1). Jésus-Christ est considéré ici comme homme. Comme Dieu, en effet, il n'a pas été *établi,* mais il est né héritier (2), maître et auteur de toutes choses. Comme homme, au contraire, il n'a pu être maître de l'univers que s'il a été constitué par Dieu héritier, seigneur et copropriétaire. Cette explication est la vraie, car, dans le texte de l'Apôtre, le mot *héritier* n'a pas d'autre sens que propriétaire. Parmi les hommes, un fils ne devient réellement héritier et possesseur des biens paternels qu'à la mort de son père ; mais Dieu étant immortel, celui qui est constitué par lui son héritier, est associé aussitôt à la possession des biens de Dieu-même, il devient cohéritier du Père, et, par conséquent, seigneur et propriétaire de tous les êtres du ciel et de la terre. — C'est pourquoi le même Apôtre a pu dire en parlant de Jésus-Christ : « Soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous appartenons au Seigneur : *Sive ergo vivimus, sive, morimur, Domini sumus* (3). » Et saint Pierre a déclaré que Jésus, son Maître, « est le Seigneur de tous les hommes : *hic est omnium Dominus* (4). »

Conséquences. — Pourquoi, dira-t-on, insister ainsi sur ce domaine universel, en vertu duquel Jésus-Christ peut disposer même de tant de créatures dépourvues de raison et incapables de le connaître ? Ce droit sert à mettre en évidence, comme nous l'avons déjà observé, la royauté temporelle de Jésus-Christ ; il montre ensuite que les chefs d'Etat ne doivent pas user, suivant leurs caprices, d'une puissance dépendante de Jésus-Christ ; enfin que, Jésus étant le souverain propriétaire de la terre, les hommes n'en sont que les fermiers, et qu'ils n'ont pas le droit d'avilir, en les faisant servir à leurs vices, les créatures même irraisonnables que leur Seigneur a ennoblies.

En effet, de même que pour la nature humaine de Jésus-Christ, il est glorieux d'appartenir à la personne du Fils de Dieu, de même c'est une sorte de titre de noblesse pour la créature inintelligente de pouvoir dire, par analogie et dans son langage spécial : « J'appartiens au Fils de Dieu incarné ; je suis de son domaine, son bien, sa propriété. Les créatures supérieures à moi, hommes

(1) *Novissime, diebus istis Deus locutus est nobis in Filio, quem constituit hæredem universorum.* (Hebr. I. 1, 2.)
(2) *Et ex Patre natum ante omnia sæcula.* (Symbole de Nicée.)
(3) Rom. IV, 8.
(4) Act. X, 3, 6.

et anges, ne doivent user de moi que suivant les lois et la volonté de mon souverain. » A son tour, la grandeur de l'Homme-Dieu reçoit de cette dépendance un nouvel éclat. On dit justement d'un homme possédant de vastes domaines qu'il est riche, puissant et honoré. Ainsi en est-il de Jésus-Christ. La propriété fructifie pour son propriétaire ; mais les créatures matérielles et purement sensibles, ne pouvant donner d'autres fruits à ce maître souverain, doivent lui apporter un tribut d'honneur et de gloire. Mais cette gloire ne pouvant arriver que par les créatures intelligentes, celles-ci doivent en user d'abord pour la gloire du Seigneur, et pour eux-mêmes selon les lois que le Seigneur a marquées.

Ainsi l'ordre de l'univers se déroule, admirable, à nos yeux. En remontant des créatures infimes aux plus parfaites, nous apercevons en haut un seul souverain, Jésus-Christ ; les êtres matériels, les plantes et les animaux, l'homme raisonnable et les purs esprits sont subordonnés et soumis à ce chef unique. Et si d'en haut nos regards s'abaissent, nous voyons sa puissance s'étendre à toutes les créatures, depuis les sommets jusqu'aux plus profondes régions, du ciel à la terre, du firmament aux abîmes. Quelle grandeur ! L'Homme-Dieu, Jésus-Christ, propriétaire souverain des soleils, des étoiles et de ce globe terrestre à la surface duquel vivent et se meuvent les hommes, quelle puissance ! Et là ne se bornent pas ses pouvoirs. Chef des individus et des familles, il l'est également des sociétés, des peuples et des nations. A lui la royauté et l'empire, la puissance temporelle et l'autorité spirituelle. Tel est l'ordre réel, et nullement imaginaire, qu'a voulu et décrété l'auteur du monde, ordre magnifique et si ferme que ni les dénégations de l'impiété ni les folies de l'orgueil ne sauraient l'ébranler.

Toute puissance donnée a Jésus-Christ. — Jésus-Christ, dont la divine mission est confirmée par ses innombrables miracles, a pris soin de nous affirmer nettement sa royauté universelle. « Toute puissance, dit-il, m'a été donnée au ciel sur la terre : *Data est mihi omnis potestas in cælo et in terra* (1). » Quelle est cette puissance qui lui est conférée, est-ce aussi la puissance royale ? — Toute puissance, nous répond-il. — Est-ce la puissance de dicter des lois ? Toute puissance. Est-ce encore la puissance de juger la vie morale des hommes ? Toute puissance. Est-ce enfin la puissance de récompenser et de punir ? Toute puissance. Aucun pouvoir n'est excepté. — Dans quel territoire et sur quelles nations une autorité si grande lui est-elle donnée ? Au ciel et en la terre, *in cælo et in terra*. Au ciel sur les anges ; en la terre sur les hommes et sur tous, hommes privés et hommes publics, individus et sociétés. Essayez de restreindre le lieu où s'exercera ce pouvoir ainsi que le nombre des subordonnés, et alors il y aura en Jésus-Christ quelque puissance, mais nullement toute puissance ; vous aurez fait mentir sa divine parole : « Toute puissance m'a été donnée (2). »

(1) Matth, xxviii, 19.

(2) « Si donc *toute puissance* est donnée au Christ, dit Léon XIII, il s'ensuit nécessairement que son autorité est souveraine, absolue, indépendante de toute volonté, aucun pouvoir n'est égal au sien, ni ne lui ressemble, et comme cette puissance lui est donnée au ciel et sur la terre, il faut que le ciel et la terre lui soient soumis. » (Encyclique *Annum sacrum*, 25 mai 1899.)

Un roi est *législateur*. Jésus-Christ l'est aussi. Il a fait des commandements et il a ordonné à ses apôtres d'apprendre à toutes les nations qu'elles ont le rigoureux devoir de les observer : « *Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis :* Apprenez-leur à garder tous les commandements que je vous ai donnés (1). »

Un roi est *juge* de son peuple ; Jésus-Christ est le juge souverain de tous les hommes. S'il n'était pourvu du pouvoir judiciaire, vainement porterait-il des lois, puisqu'il n'aurait pas le moyen de les faire garder. Du reste, c'est un article du Symbole des Apôtres, que Jésus ressuscité, assis à la droite du Père céleste, « viendra pour juger les vivants et les morts ». Il est donc reconnu comme juge de toutes nos actions en ce monde.

Dans sa description prophétique du jugement dernier, l'Evangile de saint Mathieu (2) attribue à Jésus-Christ la souveraine puissance judiciaire avec la faculté de décerner les peines et les récompenses éternelles. Il y est d'abord appelé roi : *Le roi dira...* Il sépare les bons d'avec les méchants, voilà le *jugement* porté sur les consciences et les œuvres. Il appelle les justes au ciel et condamne les pécheurs impénitents à l'enfer éternel, c'est la *sentence* qui accorde les récompenses et inflige les châtiments.

Droits de conquête. — « Mais ce n'est pas tout. L'autorité du Christ, remarque Léon XIII (3), ne lui vient pas seulement d'un droit de naissance, comme Fils unique de Dieu, mais encore en vertu d'un droit acquis. Lui-même, en effet, nous a arrachés à la puissance des ténèbres (4). Lui-même s'est livré pour la rédemption de tous (5). Non seulement les catholiques, non seulement ceux qui ont reçu le baptême chrétien, mais tous les hommes sans exception deviennent pour lui *un peuple conquis* (6). »

Ainsi rien ne manque à la royauté de Jésus-Christ. De même qu'elle embrasse les trois éléments constitutifs de l'autorité sociale : pouvoirs législatif, judiciaire, coercitif ; de même elle en contient les trois ordres : spirituel, temporel, familial ; et de plus elle est souveraine, dominant toutes les sociétés. Les preuves apportées ne permettent aucun doute à cet égard. Jésus-Christ est roi universel de la création.

II

LE RÈGNE SOCIAL DE JÉSUS-CHRIST

Royauté et règne

Un doute surgit au seuil de la question : Pourquoi, pensera-t-on, parler du règne de Jésus-Christ après avoir expliqué sa royauté ? N'est-ce pas revenir sur la même chose ? — Ne craignons pas une

(1) Matth. xxviii, 20.
(2) Matth. xxv, 31 et seq.
(3) Encyclique *Annum sacrum* ; 25 mai 1899.
(4) Coloss. i, 13.
(5) I Tim. ii, 6
(6) I Petr. ii, 9.

redite. La différence est grande entre la royauté et le règne. La *royauté,* c'est le pouvoir de gouverner ; le *règne,* c'est l'exercice de ce pouvoir, ou l'action de gouverner. Autre chose est le pouvoir, autre chose l'exercice du pouvoir. Nos yeux ont la puissance de voir ; si nous les fermons, ils conservent la faculté de voir, mais ne l'exercent pas, ils ne voient pas. De même un roi peut avoir le droit de gouverner et ne pas l'exercer, ne pas régner. Alors il est roi *en droit,* il ne l'est pas *en fait.* — Qu'en est-il de Jésus-Christ ? Il possède la royauté ou la puissance gouvernementale sur toutes les sociétés, et il l'exerce. Il est roi et il règne.

Sur quelles sociétés exerce-t-il sa puissance ? Sur toutes, à savoir : l'Eglise, l'Etat et la famille. C'est le décret divin, immuable, que saint Paul nous traduit en ces termes : « Il faut que Jésus-Christ règne : *Oportet illum regnare* (1). » Mais pour combien de temps ? Jusqu'à ce que son Père céleste « ait mis tous ses ennemis sous ses pieds : *donec ponat omnes inimicos sub pedibus ejus* (2) », événement qui se produira au jugement général.

Jésus-Christ règne sur l'Eglise. — En présence de cette immense société, visible comme une haute montagne, qui se nomme l'Eglise catholique, on est bien obligé de se dire : « Qui est son fondateur ? quelle est son origine ? » Dans sa forme actuelle, avec sa hiérarchie organisée, est-elle aussi ancienne que le genre humain ? Nullement. Doit-elle son existence à la nature ? Non encore, car elle s'offre à nous ornée de caractères surnaturels et de pouvoirs surhumains. Elle est donc l'œuvre d'une institution positive divine. D'ailleurs son auteur n'a pu rester inconnu. C'est Jésus-Christ. L'Eglise elle-même, d'accord avec les témoignages les plus indiscutables de l'histoire, se déclare fondée par lui. Mais si Jésus-Christ avait la mission d'instituer l'Eglise, il devait avoir aussi le pouvoir de la gouverner. Cette fondation posa la base de sa royauté et en fut en quelque manière le premier acte. Un second suivit celui-là, c'est l'acte de conservation. Il fallait, pour conserver l'Eglise à travers les âges, une action puissante et permanente. Jésus-Christ a fait cette action suivant sa promesse aux apôtres : *Voici que je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles* (3). Mais conserver une société, la protéger, la défendre, n'est-ce pas un acte véritable de la puissance royale, un exercice de la royauté ?

Allons plus loin. L'Eglise possède un pouvoir hiérarchisé. A sa tête vient le Pape, investi d'une autorité universelle en matière religieuse. Qui a choisi le premier Pape et lui a conféré son titre et son pouvoir de chef suprême ? C'est Jésus-Christ. Les Papes ne sont pas immortels. A la mort de l'un, un autre succède et reçoit la même puissance que son prédécesseur. Qui la lui communique ? Encore Jésus-Christ. De même, par les souverains Pontifes, il institue, dans ces nombreuses parties de l'Eglise appelées diocèses, des pasteurs subordonnés et les revêt de l'autorité épiscopale. La collation et la distribution de ces pouvoirs ne sont-elles pas des actes de gouvernement ? Nul doute. Le chef d'Etat pose un acte essentiellement gouvernemental lorsqu'il établit dans les provinces et dans les tribunaux des magistrats qui participent à

(1) I Cor. xv, 25.
(2) *Ibid.*
(3) Matth. xxviii, 20.

son pouvoir et font exécuter ses ordres. De cette même manière Jésus-Christ gouverne son Eglise.

Ne nous arrêtons pas. Considérons la puissance ecclésiastique dans son *objet*. L'Eglise a reçu de son fondateur le pouvoir d'enseigner infailliblement une doctrine religieuse et de l'imposer d'une manière obligatoire à la foi des auditeurs : « *Prædicate Evangelium... qui non crediderit condemnabitur :* Prêchez l'Evangile... quiconque ne vous croira pas sera condamné (1). » De qui est cette doctrine que l'Eglise a mission d'enseigner ? De Jésus-Christ. De qui sont les vérités que les fidèles ont le devoir de croire ? Encore de Jésus-Christ. Qui les oblige à cet acte de foi ? Toujours Jésus-Christ. Mais le fait d'imposer cette obligation permanente est un acte souverain de son pouvoir spirituel, un véritable règne sur les intelligences.

Il règne également sur les volontés. Le caractère propre du pouvoir royal, c'est d'établir des lois. Or Jésus-Christ a fait sien cet ensemble de commandements dont se compose le Décalogue. Il est l'auteur de prescriptions immuables se rapportant à l'essence du sacrifice eucharistique et à la nature des sacrements. Lois intangibles, celles-là, qu'aucune autorité humaine n'a le pouvoir d'abolir, auxquelles personne au monde n'a le droit d'ajouter ni de retrancher une syllabe. Par ces lois il soumet à son vouloir les volontés des fidèles et des pasteurs ; il règne sur elles.

L'Eglise, il est vrai, en vertu de sa puissance divinement reçue, a le droit d'ajouter des lois positives à celles de son fondateur. Mais de là on ne saurait conclure que, sur ce point, elle échappe à son règne, car cette même puissance ecclésiastique qui légifère vient de Lui, et, par suite, les lois de l'Eglise sont encore ses lois.

La conclusion ressort, logique et rigoureuse. Puisque tout ce qui est de l'Eglise : sa hiérarchie, ses pouvoirs, sa doctrine, ses lois, son culte, dérive immédiatement de la puissance de Jésus-Christ ou dépend nécessairement de son autorité souveraine, il est évident qu'elle est gouvernée par Lui et qu'Il règne sur elle.

Jésus-Christ règne sur la Société civile. — Règne-t-il aussi sur l'Etat ? Jésus-Christ exerce-t-il sa royauté sur la société civile entière, gouvernants et gouvernés ? Grande question qu'il n'est pas permis à un catholique d'ignorer. La société civile, issue de la nature, ne doit point sa naissance à une institution positive de Jésus-Christ. Elle existait avant lui. Le pouvoir qui la régit, comme on l'a déjà fait remarquer, est d'ordre temporel et se distingue réellement du pouvoir de l'Eglise, celui-ci étant spirituel. Comme roi de toutes les sociétés de ce monde, Jésus-Christ est possesseur en droit, non seulement du pouvoir spirituel, mais encore du pouvoir temporel. Mais, en fait, a-t-il voulu exercer son pouvoir temporel sur la société civile, et l'exercer soit par lui-même soit par son Eglise ? Non, répondons-nous, ni par lui-même ni par l'autorité ecclésiastique. Il n'était pas dans son dessein d'utiliser ainsi son pouvoir temporel. Il en abandonne l'usage à l'Etat, aux magistrats civils. C'est dans ce sens que l'Eglise chante à Hérode, effrayé de la naissance du divin Roi de Bethléem :

Non eripit mortalia,
Qui regna dat cælestia.

(1) Marc. xvi, 16.

Il n'enlève pas un empire mortel,
Celui qui donne le royaume éternel.

Va-t-on dire alors qu'il ne règne pas sur la société civile ? Il règne, disons-nous fermement, il règne sur la société civile, sur l'Etat ; non cependant par son pouvoir temporel, dont il n'use pas, mais par son pouvoir spirituel. Et ce pouvoir spirituel, il l'exerce sur l'Etat de trois manières : en lui imposant sa religion, sa morale et l'autorité de son Eglise.

Jésus-Christ règne sur l'Etat par sa religion. — Jésus-Christ impose sa doctrine religieuse à l'Etat, avec l'obligation de la professer publiquement. « Imposer une religion à l'Etat ! criera-t-on. Mais le sentiment a prévalu que l'Etat doit se tenir en dehors de toute religion, n'en professer aucune, s'affirmer areligieux, rigoureusement neutre. L'Etat sans Dieu et sans culte : on ne peut rien exiger de plus d'un gouvernement civil, c'est l'opinion reçue. »

C'est l'opinion reçue d'une poignée de sectaires : nouveauté révoltante que condamnent la raison et le bon sens populaire ! Quels que soient les défenseurs de cette erreur monstrueuse, seraient-ils les princes de la science, de l'or et de la force, elle n'abaisse pas d'une ligne l'autorité de Jésus-Christ, et Jésus-Christ a dit : « Allez, enseignez toutes les nations. Prêchez l'Evangile à toute créature : qui croira sera sauvé, qui ne croira pas sera condamné (1). » L'Evangile, c'est la religion chrétienne. Entendons-nous à qui elle doit être enseignée ? A toutes les nations. Il n'envoie pas les apôtres à une ville, ou à dix, ou à vingt, mais à la terre, à la mer, au monde entier, à toutes les nations. Or les nations ne sont-elles pas les sociétés humaines ? — Que dit-il encore ? « A toute créature . » Mais l'homme public, souverain ou ministre, avec le pouvoir dont il est investi, n'est-il pas une créature de Dieu ? Sans doute. Eh bien ! si les nations et les hommes publics ne croient pas à l'Evangile, s'ils ne professent pas la religion de Jésus-Christ, s'ils s'affirment neutres devant sa doctrine, ils seront condamnés. Si comme homme privés ils honorent Dieu, mais comme hommes publics ils ne lui rendent aucun culte, ils seront condamnés. Et quels sont les hommes publics obligés, comme tels, de professer la religion unique universelle de Jésus-Christ, et que leur neutralité condamne devant Dieu ? Ce sont tous les hommes qui détiennent à quelque degré l'autorité civile : chefs d'Etat, ministres, membres des assemblées nationales, préfets de province, magistrats de commune.

L'homme étant naturellement sociable, la société civile dérive nécessairement de la nature humaine, mais la nature humaine vient de Dieu ; de sorte que chaque homme et chaque collection d'hommes organisée en société ont la même origine et le même auteur, qui est Dieu. Dès lors serait-il raisonnable de dire que l'homme privé doit à son créateur un hommage d'adoration et de reconnaissance, tandis que la société n'est chargée d'aucun tribut de soumission et de respect devant ce même Dieu dont elle est l'ouvrage ? Pas de subterfuge possible, aucune illusion à se faire. L'Etat est tenu de rendre à Dieu un culte public, et comme le vrai culte s'identifie avec la religion chrétienne, l'Etat

(1) Matth. xxviii, 20 ; Marc. xvi, 16.

est rigoureusement obligé de professer publiquement cette même religion. Mais au fond de cette obligation se retrouve Jésus-Christ exerçant sa puissance royale sur les autorités publiques. Ainsi par la religion il règne, exerçant son pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel.

Jésus-Christ règne sur l'Etat par sa morale. — Religion et morale sont inséparables, ou pour mieux dire ne font qu'un tout. Mais si l'on tient à distinguer l'un de l'autre, si l'on veut appeler *religion* nos devoirs envers Dieu, quoiqu'elle embrasse aussi tous nos autres devoirs et que ceux-ci dépendent d'elle nécessairement, et appeler *morale* nos devoirs envers le prochain et envers nous-mêmes, avec les principes généraux de la vie honnête et obligatoire, alors disons que Jésus-Christ règne sur l'Etat, non seulement par sa religion, mais encore par sa morale. En effet, le pouvoir civil ne saurait gouverner sans la morale. S'il n'admet pas que ses propres lois et leur application doivent se baser sur les principes immuables de la justice contre l'injustice, du bien contre le mal, de la vertu contre le vice, si, en un mot, il ne s'estime pas obligé de reconnaître et de respecter les règles immuables de la morale, alors disparaît pour lui et aux yeux du peuple toute distinction entre les bons et les mauvais, les vertueux et les vicieux, entre les innocents et les coupables, entre les mérites et les démérites, entre les récompenses et les peines. De cette confusion résulte fatalement la subversion de l'ordre social et la ruine de la société. Il est donc bien évident qu'aucun gouvernement n'est possible, s'il ne s'appuie sur les principes de la vraie morale. Or il n'y a qu'une vraie morale. Dieu nous la manifeste sans doute par l'évidence des premiers principes de la loi naturelle ; mais, l'ayant élevée et complétée par des préceptes positifs, il en a rendu la connaissance accessible et facile à tous par la révélation de Jésus-Christ. Mais Jésus-Christ, en vertu de sa puissance spirituelle sur toute société, la promulgue et la rend obligatoire à tous les hommes, sans excepter les chefs d'Etat et les souverains des peuples. Ceux-ci ne sauraient donc gouverner sagement qu'en recevant de lui cette morale, source de l'ordre et force de l'autorité. Mais en la leur imposant, Jésus-Christ fait acte de royauté et règne sur la puissance civile par sa puissance spirituelle.

Jésus-Christ règne sur l'Etat par l'autorité spirituelle de son Eglise. — Le pouvoir civil, dans sa sphère, en ce qui touche à sa fin particulière, la prospérité matérielle de la nation, est indépendant de l'Eglise ; mais, dans l'ordre spirituel et religieux, il est soumis à l'autorité ecclésiastique. Bien qu'ordonné à une fin immédiate d'ordre temporel, l'Etat n'est pas dispensé de tenir compte du bien spirituel et de la fin suprême de ses subordonnés. De là il est tenu de s'interdire, dans son gouvernement, toute action nuisible à leur bien spirituel ; de plus, quand il le faut, il doit mettre son administration au service de ce même bien religieux et moral. Or, le gouvernement spirituel ayant été confié par Jésus-Christ à l'autorité ecclésiastique, celle-ci a droit, pour atteindre sa fin, au concours du pouvoir civil dans la mesure utile dont elle est juge. Ces relations entre les deux sociétés nous mènent à la même conclusion : Jésus-Christ, par l'autorité de

l'Eglise qui est sa propre autorité, établit son règne spirituel sur le pouvoir temporel.

JÉSUS-CHRIST RÈGNE AUSSI SUR LA TROISIÈME SOCIÉTÉ, LA FAMILLE. — Est-il besoin de l'expliquer après l'exposé doctrinal qui précède ? D'abord tous les hommes sont appelés à la vie chrétienne et à s'agréger à l'Eglise, où ils entrent par le baptême qui est un sacrement de Jésus-Christ. Un autre sacrement, le mariage, unit les époux chrétiens d'un lien indissoluble et surnaturel, dont Jésus-Christ est l'auteur. Cette union les place sous sa loi, donc sous son autorité et son règne. Il est évident d'autre part que le père et la mère de famille doivent à leurs enfants une éducation religieuse conforme à la doctrine de Jésus-Christ. Cette doctrine à qui la demanderont-ills, si ce n'est à l'Eglise ? Sous son autorité, sous sa vigilance et par sa prédication, les enfants recevront l'éducation indispensable au salut de leur âme. De la sorte parents et enfants vivent moralement de la loi et de l'enseignement de Jésus-Christ. Mais, par là, Jésus-Christ n'établit-il pas son règne spirituel sur la société domestique ? Ce simple aperçu nous fait voir clairement que si l'Etat, en se constituant dans la neutralité areligieuse, se met en révolte contre Dieu et renverse la base la plus fondamentale de l'ordre social, à plus forte raison seraient impies et criminels les parents qui, vivant eux-mêmes sans religion, abandonneraient leurs enfants à une ignorance des devoirs religieux désastreuse pour leur vie morale et pour l'avenir éternel de leur âme.

Grandes leçons

En ramenant sous nos yeux l'ordre universel dont les lignes essentielles et immuables viennent de nous être marquées, nous voyons comme dans un tableau le règne de Dieu dans le monde. Il y gouverne tout par Jésus-Christ établi roi souverain des hommes et des sociétés. L'Eglise, l'Etat et la famille, soumis à son autorité, trouvent dans cette soumission la grandeur, la paix et la félicité. Plus cet ordre est observé par la société, plus il la rend parfaite. La violation de cet ordre produit inversement l'homme méchant et la société mauvaise. A la lumière de ces vérités fondamentales nous apprendrons à juger de la justesse ou de la fausseté de nos propres idées sur le gouvernement des affaires publiques, et à rectifier, au besoin, notre conduite. Il y a là de grandes leçoons.

La première leçon nous avertit que la violation de l'ordre social, la plus profonde et la plus étendue, c'est la méconnaissance officielle de Dieu, de Jésus-Christ, de l'Eglise et de la religion. C'est, en d'autres termes, l'athéisme de l'Etat, caché sous cette expression moins révoltante, mais non moins impie, la *neutralité areligieuse*. C'est le *laïcisme* que nous définit une lettre émanée du Vatican : le « laïcisme, forme actuelle de cette impiété qui, au plus grand détriment des peuples, prétend bannir des sociétés toute trace de religion et toute intervention de l'Eglise (1). » Dieu et Jésus-Christ, et par suite l'Eglise et la

(1) Lettre de S. E. le cardinal Gasparri à Mgr Jouin (20 juin 1919).

religion, exclus des lois, des écoles publiques, des tribunaux, des institutions sociales, de l'administration civile à tous les degrés, voilà bien la neutralité areligieuse officielle : c'est en soi le renversement total de l'ordre social. Rien n'y résisterait, si le bon sens et la raison humaine, qui de sa nature est ordonnée au bien, n'y opposaient spontanément quelque barrière. — Or, nous catholiques, quel est notre sentiment sur cette conduite gouvernementale ? L'avons-nous regardée en face ? En avons-nous mesuré les conséquences et observé les ravages ? Méditons sur notre opinion, jugeons-la et voyons si elle n'est pas radicalement à réformer.

La seconde leçon nous apprend qu'après la neutralité areligieuse de l'Etat vient la neutralité areligieuse de ces associations et sociétés particulières tout récemment condamnées par le Saint-Siège, et dont le but réel, sous les apparences de l'honnêteté, est de détourner la jeunesse de la croyance en Dieu et en Jésus-Christ, et de toute religion, laissant à chacun comme seul guide moral ses sentiments personnels et sa conscience, ce qui est livrer l'homme à toutes ses passions et à la licence sans frein (1).

La troisième leçon nous ouvre les yeux sur la valeur morale de ces sociétés, associations et œuvres que forment ou dans lesquelles entrent des catholiques souvent fidèles aux pratiques religieuses, ces sociétés qui, sans aller aussi loin que celles condamnées par l'autorité apostolique, s'en rapprochent néanmoins, et mettent dans leurs statuts et dans leurs conventions, comme règle inviolable, qu'il ne sera jamais dit un mot de Dieu, de Jésus-Christ et de la religion. Ces sociétés sont, elles aussi, condamnables et condamnées par le droit naturel et la loi divine.

Notre devoir est de nous prémunir et de nous garder de ces erreurs qui pervertissent lentement nos idées sur les questions sociales et qui, en nous détachant de la religion dans les affaires publiques, nous en éloignent peu à peu dans la famille et dans notre conduite privée. Notre baptême, notre foi, nos devoirs chrétiens nous crient : « Votre âme n'est-elle pas soumise à Dieu ? A quel maître irez-vous, si vous rejetez Jésus-Christ ? Où trouverez-vous, en dehors de l'ordre divin, la paix et la tranquillité sociale ? »

III

LE RÈGNE SOCIAL DU SACRÉ-CŒUR

A quelle fin Dieu a-t-il voulu que Jésus-Christ comme homme fût roi des nations humaines et régnât sur elles ? Pour quelle raison a-t-il fondé cet ordre universel, où nous voyons tous les être créés graduellement soumis au roi sauveur et par lui à l'auteur de toutes choses ? Il y a là un mystère profond à découvrir. Dieu, faisant par bonté tout ce qu'il fait, aime les créatures,

(1) Décret du S. Office du 5 nov. 1920, condamnant l'association Y M. C. A. et autres semblables.

son ouvrage, et entend être aimé d'elles autant qu'elles sont capables d'amour. N'aura-t-il pas voulu leur donner Jésus-Christ comme roi visible et régnant par amour, afin de soumettre tous les cœurs à son cœur, et, par ce moyen, les élever à l'amour suprême de la bonté infinie ? Cherchons. Et si nous reconnaissons qu'il en est ainsi, nous aurons démontré que le règne de Jésus-Christ sur l'humanité, c'est bien en vérité le règne social du Sacré-Cœur.

Dans le règne de Jésus-Christ, deux choses attirent notre attention et guident nos recherches, savoir : *le gouvernement* du roi et *la soumission* du peuple ; en d'autres termes, l'exercice du pouvoir royal et l'acceptation de ses ordres par les subordonnés. De ces deux points, l'un est le principe, l'autre le terme ; l'un est le commencement, l'autre l'achèvement. Les deux nous conduisent à la même conclusion et nous prouvent que le règne de Jésus-Christ est un règne d'amour et que, l'amour étant du cœur, le règne de Jésus-Christ est le règne de son divin Cœur.

L'amour vient du cœur, disons-nous, l'amour qui se produit au dehors en paroles et en actes, cet amour vient du cœur. C'est l'expression populaire, intelligible à tous, répondant à cette parole de Jésus-Christ lui-même dans nos saints Livres : « *Ex abundantia cordis os loquitur.* La bouche parle de l'abondance du cœur (1). » Et encore : « *Bonus homo de bono thesauro cordis sui profert bonum ;* l'homme bon tire du bon trésor de son cœur des choses bonnes (2). » L'expression est fort juste (3). Ce n'est pas que le cœur, organe vivant du corps humain, soit le *principe actif* des affections intérieures et de l'amour ; mais il en est du moins le *principe passif*, en ce sens que tous ces sentiments d'affection, d'amour, de joie, de douleur se répercutent dans le cœur, l'émeuvent et l'affectent diversement. On dit avec vérité que la joie dilate le cœur, la tristesse le serre, l'amour l'attendrit. Quand il est vivement impressionné, plein et débordant de ces sentiments intérieurs, alors les affections se répandent au dehors en paroles et en œuvres, alors véritablement « la bouche parle de l'abondance du cœur », et l'homme « tire du bon trésor de son cœur les bonnes richesses » qui s'y sont amassées. En appliquant ce principe à la charité de Jésus-Christ, on dira également que son amour pour les hommes, l'amour qu'il manifeste pour les peuples et les nations, vient de son cœur. D'où il suit que cette expression est équivalente à celle-ci : « Jésus-Christ règne par son Cœur, Jésus-Christ règne par sa charité, par son amour. » De même, le règne du Sacré-Cœur de Jésus n'est pas autre chose que le règne de sa charité. Mais, puisque Jésus-Christ règne avec amour et par amour, son règne est le règne de son Cœur.

---

(1) Matth. xii, 34.
(2) *Id.* xii, 35.
(3) Notre-Seigneur s'en est servi lui-même en parlant à sainte Marguerite-Marie : « Mon divin cœur, lui disait-il, est si passionné d'amour pour les hommes... que, ne pouvant plus contenir en lui-même les flammes de son ardente charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux trésors que je te découvre, et qui contiennent les grâces sanctifiantes et salutaires, nécessaires pour les retirer de l'abîme de perdition. » (Cité par A. Hamon, *Sainte Marguerite-Marie, Vie intime*, ch. iv, p. 151).

Une autre remarque nous mène à la même conclusion. Ces relations intimes et réelles du cœur avec les affections intérieures le font considérer à juste titre comme le symbole et le signe de l'amour (1). Or, le signe se prenant souvent, dans le langage humain, pour la chose signifiée, il en résulte que le cœur est très souvent pris pour l'amour. Par suite, le Cœur sacré de Jésus signifie fréquemment l'amour de Jésus. Dès lors, quand on parle du règne social du Sacré-Cœur de Jésus-Christ, on doit entendre le règne de son amour.

Quelle est donc la différence entre ces deux locutions : « règne social de Jésus-Christ » et « règne social du Sacré-Cœur » ? La première formule nous fait plutôt penser à Jésus-Christ régnant sur les nations par son autorité ; la seconde nous le représente régnant sur les peuples par son amour. De manière que, si nous voulons faire ressortir et mettre en évidence que Jésus exerce son autorité, sa puissance royale, *avec charité et par amour,* nous parlerons de préférence du « règne social du Sacré-Cœur ». La formule sera plus expressive et surtout plus populaire. — Mais nous ne pouvons admettre ces conclusions qu'après avoir démontré que le règne de Jésus-Christ est un règne d'amour. La démonstration se tire, avons-nous dit, de deux sources : le gouvernement du roi et la soumission du peuple.

Le gouvernement du Roi

La puissance royale est ordonnée au bien social. — Une différence essentielle existe, parmi les hommes, entre les relations du maître vis-à-vis de ses serviteurs et celles du roi à l'égard de ses sujets. Le maître possède l'autorité et en use pour son propre avantage ; les serviteurs travaillent, en effet, pour le bien de celui qu'ils servent. Le roi, au contraire, est investi de l'autorité avant tout pour l'utilité de ses sujets et gouverne pour l'avantage commun de tous. C'est en réalité à l'ordre et à la prospérité sociale que l'autorité publique est nécessaire. Le bien général est la raison même de son existence. C'est le principe que nous expose Bossuet dans ce magnifique langage : « Je porte mes yeux, dit-il, jusque sur Dieu même, et de cette Majesté infinie je vois tomber sur les rois un rayon de gloire que j'appelle la royauté. Et pour dire plus clairement ma pensée, je soutiens que *la royauté,* à la bien entendre, qu'est-ce, fidèles, et que dirons-nous ? *C'est une puissance universelle de faire du bien aux peuples soumis* : tellement que le nom de roi, c'est un nom de père commun et de bienfaiteur général ; et c'est là ce rayon de divinité qui éclate dans les souverains (2). »

---

(1) Léon XIII fait remarquer que cette raison justifie pleinement la consécration du genre humain au Sacré Cœur de Jésus. « Puisque le Sacré Cœur, dit-il, est un symbole et une image de l'amour infini de Jésus-Christ, amour qui nous pousse à nous aimer les uns les autres, il est donc bien naturel de se consacrer à son Cœur très auguste : agir ainsi c'est faire don de soi, c'est se lier à Jésus-Christ, car tout honneur, tout hommage et piété envers le Sacré Cœur s'adresse en réalité à Jésus-Christ lui-même. » (Encycl. *Annum sanctum,* 25 mai 1899).

(2) Second sermon pour la Circoncision de N.-S.

L'ambition des princes terrestres peut abuser à leur profit du pouvoir social ; mais la très sainte volonté de Jésus-Christ ne saurait tomber dans ce dérèglement. « Il est roi..., dit saint Augustin, pour gouverner les âmes, défendre leurs intérêts éternels et conduire dans le royaume des cieux ceux qui ont mis en lui leur foi, leur espérance, leur amour. Si donc le Fils de Dieu... a voulu être roi..., ce n'est point une élévation pour lui, c'est un acte de bonté pour nous, c'est un témoignage de miséricorde plutôt qu'un accroissement de puissance (1). » Remarquons cette parole du grand Docteur : « Si le Fils de Dieu a voulu être roi, c'est *un acte de bonté pour nous.* » Mais un acte de bonté apporte toujours quelque bienfait à celui qui en est l'objet. Il est aussi un acte d'amour, car aimer quelqu'un, c'est lui vouloir du bien. Cette vérité nous amène à conclure que Jésus-Christ est roi des nations et les gouverne pour leur propre bien. Son règne étant ainsi un règne d'amour et l'amour appartenant au cœur, nous y retrouvons le règne social de son Cœur sacré.

Toutes les dignités de J.-C. tendent à notre bien. — Cette même conclusion ressort encore plus lumineuse de la nature des diverses dignités que nous avons déjà admirées en Jésus-Christ. Il est, à vrai dire, *seigneur* et *maître* de toutes choses, et, comme tel, il a droit à voir toutes les créatures travailler pour son honneur et sa gloire. Néanmoins nous devons reconnaître qu'il est aussi seigneur et maître pour notre plus grand avantage. Il n'en est pas de lui comme des autres maîtres. Le bien que reçoit un maître ordinaire du travail de ses serviteurs ne contribue pas au bonheur de ceux-ci. Le contraire arrive aux serviteurs de l'Homme-Dieu. La bonté divine a disposé les choses avec tant de sagesse que ce qui fait la gloire de Jésus-Christ constitue en même temps le plus grand bien de ceux qui le servent. La gloire de Jésus-Christ, comme celle de Dieu, c'est d'être connu, honoré, aimé des créatures intelligentes. Mais la suprême félicité des créatures douées de raison consiste dans la connaissance parfaite de la vérité absolue qui est Dieu, et dans l'amour de la bonté infinie qui est encore Dieu. En ce sens il est rigoureusement vrai de dire que si Jésus-Christ est notre seigneur et notre maître, ce n'est point uniquement pour sa gloire, mais encore pour notre souverain bonheur.

Il est sauveur pour nous donner la grâce du salut, rédempteur pour notre rachat, docteur pour notre instruction. Enfin, roi, il éloigne du mal, et nous conduit de vertu en vertu, ne songeant qu'à multiplier nos mérites afin d'embellir notre récompense. Il domine l'ouvrage immense de la bonté divine, laquelle est infuse dans l'ordre universel. Il est plein de bonté en toutes choses. Seigneur par bonté, sauveur par bonté, docteur par bonté, comment ne serait-il pas roi par bonté, alors que ce titre même ordonne à ceux qui le portent de procurer le bien commun des sujets et de la société entière qu'ils gouvernent. Il est donc vrai que la bonté et l'amour inspirent tous les actes de sa royauté. Pour achever notre conviction et ne plus

(1) S. August., *Sur l'évangile de saint Jean,* Traité 51, n° 4.

douter que son règne est le règne de son cœur, portons nos regards sur le don par excellence de sa bonté.

Don de l'Eucharistie. — Si grand est l'amour de Jésus-Christ pour nous, qu'après nous avoir prodigué tous les biens dont sa puissance royale dispose au ciel et sur la terre, ne trouvant plus rien autour de lui à donner, il se donne lui-même : l'Eucharistie nous montre la dernière mesure de cet amour. Son Cœur, en effet, poussant à l'extrême ce désir du Verbe éternel : « *Deliciæ meæ esse cum filiis hominum* (1) : mes délices c'est d'être avec les enfants des hommes », il invente à cette fin un nouveau mystère qui lui permet de réaliser tout ce que l'amour contient de plus fort. C'est une loi de l'amour que l'ami recherche la présence de son ami; or, dans l'Eucharistie, Jésus-Christ se rend perpétuellement présent au milieu des hommes. L'amour sincère et intense porte celui qui aime à s'immoler pour celui qui est aimé : *Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis* (2). Or, Jésus-Christ s'immole pour nous dans le sacrifice eucharistique. Enfin le dernier terme de l'amour c'est l'union du cœur aimant avec le cœur aimé. Mais, dans l'Eucharistie, Jésus-Christ s'unit par la sainte communion au plus intime de l'être humain, à notre cœur. L'union est si profonde que son corps devient la nourriture et son sang le breuvage du communiant ; entre l'un et l'autre il n'y a pas seulement présence de deux amis dans un même lieu, mais intimité telle que Jésus-Christ a pu dire : *Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi et moi en lui* (3). L'Eucharistie est un mystère d'amour tellement surhumain, que dans le langage des hommes il ne s'est pas trouvé un titre à donner à l'auteur de cette ineffable invention. Jésus-Christ auteur de l'Eucharistie ne porte aucun nom particulier indiquant qu'il est le créateur de cette œuvre d'amour. Ses autres bienfaits se rattachent à un nom qui en rappelle l'auteur. Par exemple, à cause que nous lui devons notre salut, il se nomme « sauveur ». Quant au bienfait eucharistique, rien de cela. Il a voulu laisser à son cœur la gloire de l'invention, il a voulu nous obliger à dire : « L'Eucharistie est le sacrement de son amour, c'est l'œuvre de son Sacré-Cœur. »

Plus que tout, ce mystère adorable nous donne le droit de conclure que le règne de Jésus-Christ est un règne d'amour, et que dans ce divin sacrement réside le chef-d'œuvre de son règne, le règne de son Cœur brûlant de charité pour nous. La vérité se dévoile. Jésus-Christ a voulu être roi et user de la puissance royale, tout d'abord sans doute pour notre bien et notre bonheur. En sorte que c'est son amour qui a exercé l'autorité royale, porté des lois, dicté des ordres et dirigé tous ses actes vers notre bien. C'est, en réalité, son amour qui règne, mais, encore une fois, l'amour est du cœur. Ainsi, de toutes manières et par toutes les voies, nous sommes conduits à conclure que le règne de Jésus-Christ sur les hommes et sur les nations est, en vérité, le règne social du Sacré-Cœur.

---

(1) Proverb. VIII, 31.
(2) Joan. XV, 13.
(3) *Id.* VI, 56.

Lasoumission des sujets

Le règne d'un souverain a pour terme la soumission des sujets ; il se complète dans les sujets soumis et obéissants. Sur les insoumis le souverain règne seulement par les lois que, contre leur gré, il leur impose, et par les châtiments auxquels la justice les condamne. Ainsi en est-il du règne social de Jésus-Christ ; il obtient son complément dans la soumission des sociétés, des gouvernants et des gouvernés, et arrive au suprême degré de sa perfection, lorsque la soumission est faite avec amour et par amour. L'équité demande qu'elle soit faite ainsi. Au commandement de Jésus-Christ, émané de son amour pour nous, doit répondre une soumission émanée de notre amour pour lui. Faut-il du moins que l'amour accompagne notre soumission, sinon elle ne répondra pas exactement au caractère et à la mesure du commandement. Un précepte d'amour n'appelle-t-il pas une obéissance d'amour ?

Cette corrélation est si bien dans la pensée et dans la volonté de Jésus-Christ, qu'il nous fait un commandement de l'aimer. *Celui*, dit-il, *qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi* (1). Et encore : *Si Dieu était votre Père, vous m'aimeriez* (2). Et encore : *Celui qui m'aime sera aimé de mon Père* (3) ; montrant par là que l'amour de Dieu et l'amour de Jésus-Christ sont inséparables, et que l'un et l'autre nous obligent également. — Saint Paul affirme avec énergie le même précepte : *Si quelqu'un n'aime pas le Seigneur, qu'il soit anathème* (4). Sous le nom de Seigneur, l'Apôtre entend ici Jésus-Christ.

Il est donc vrai, comme nous l'avons remarqué, que le caractère propre du règne de Jésus-Christ, c'est d'exiger l'amour de ses sujets. Nous disons avec raison le *caractère propre* de son règne, car parmi les rois de ce monde en est-il un seul qui prétende faire à ses sujets une loi de l'aimer ? Ces rois gagnent l'amour de leur peuple par la bienveillance et la générosité, ils n'oseraient leur en faire une obligation au nom de leur autorité. Le commandement de Jésus-Christ prouve donc qu'il veut non seulement régner sur les intelligences par sa doctrine et sur les volontés par ses ordres, mais encore sur les cœurs par son amour. Quand les peuples se soumettent à son pouvoir jusqu'à l'amour, alors son règne parvient à son complément, à sa perfection. En raison de ce terme final, nous devons redire que le règne social de Jésus-Christ étant un règne d'amour, est en vérité le règne social de son Cœur.

Ne semble-t-il pas que ce mot de règne *social* provoque une explication ? L'amour paraît n'être en effet qu'un acte personnel. On comprend que chaque homme en particulier aime Jésus-Christ et lui manifeste son amour dans le secret de son cœur. Mais le règne *social* est un règne sur la société même, et alors comment concevoir qu'une société, cet ensemble de ministres et de citoyens, de chefs d'Etat et de peuple, rende à Jésus-

(1) Matth. x, 37.
(2) Joan. VIII, 42.
(3) *Id.* XIV, 23.
(4) *Id.* XV, 10.

Christ un hommage d'amour collectif ? — Cet hommage est possible néanmoins. Dans les choses civiles, le principal hommage d'une nation à Jésus-Christ, hommage collectif et social, c'est la soumission publique, légale, nationale à sa loi. Lorsque le législateur, le juge, le fonctionnaire dans l'exercice de leur charge respectent les commandements de Jésus-Christ et les font respecter, l'hommage est essentiellement social, et il est un hommage d'amour, suivant cette parole du Maître : « *Si præcepta mea servaveritis, manebitis in dilectione mea :* Si vous gardez mes commandements, vous demeurerez dans mon amour (1). » Les souverains et la foule, par leur ardeur et leur piété dans les prières et les cérémonies publiques, par le chant des hymnes et des cantiques exprimant des sentiments de piété et d'amour envers le divin Roi, produisent également une manifestation commune de l'amour de tous et lui offrent une preuve ostensible de son règne sur les affections de leur cœur.

Cependant c'est dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie que triomphe le règne social du Sacré-Cœur. De même que dans l'Eucharistie s'épanouit l'amour royal de Jésus-Christ, de même par l'Eucharistie la soumission d'amour pour lui prend son expansion la plus complète.

L'Eucharistie est, en effet, le sacrifice unique et universel de la religion catholique, une et universelle. Le sacrifice eucharistique appartient par essence au culte public dont il est le centre. Il en est l'acte principal, résumant en lui-même tous les actes du culte de latrie : adoration, prière, action de grâces, expiation, amour. Or, les sociétés sur lesquelles Jésus-Christ souverain règne par sa religion et ses lois, sont tenues de rendre à Dieu un culte public, et, parmi toutes ces cérémonies religieuses, d'offrir, par le prêtre et avec le prêtre, le rite principal, le sacrifice, le grand sacrifice de l'Eucharistie, que dans une vision lointaine Dieu montrait à son prophète : « Du levant au couchant, on offre en tout lieu le sacrifice, on offre à mon nom une hostie pure (2). »

Conséquences générales :

Les sociétés dans l'ordre magnifique du plan divin

Appelez maintenant tous les peuples à ce sacrifice, dans lequel le Roi des nations a déployé toute la puissance de sa bonté, de son amour, de son cœur. Dites aux foules : « *Venite, adoremus ;* venez et adorons. *Christum regem adoremus dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem :* Adorons le Christ Roi souverain des nations, il donne à ceux qui le mangent la pleine vigueur de l'esprit (3). » Le Roi des nations est le Roi de l'Eucharistie et de l'amour divin, rendons-lui un hommage d'amour public et solennel.

Qu'elles accourent, obéissantes, les sociétés de la terre sur lesquelles le divin Roi a établi son règne. L'Eglise est venue avec ses prêtres et ses pontifes ; l'Etat avec ses souverains et ses

(1) Joan. xv, 10.
(2) Malach. III, 9.
(3) S. Thomas, Invitatoire de l'Office du très saint Sacrement.

peuples : la famille avec tous ses membres, père, mère et enfants : les trois sociétés qui englobent le genre humain s'agenouillent et adorent. Elles ont reçu avec soumission la doctrine de Jésus-Christ, la morale de Jésus-Christ, l'autorité du Vicaire et des Pasteurs de Jésus-Christ. Mais ce n'est point assez. Le divin Roi a élevé la voix et parlé à la multitude innombrable de ses adorateurs ; il leur dit : « Ici, dans le temple sacré, à l'autel et au sacrifice de mon Eucharistie, je suis présent parce que je vous aime, vous que j'ai nommés mes amis : *vos dixi amicos* (1). » Et les adorateurs acceptent l'amour de l'ami présent, et ils aiment ! Le divin Roi leur dit : « Ici je renouvelle pour vous l'immolation de la croix offerte pour vous. » Et les adorateurs acceptent l'amour de la sainte victime, et ils aiment ! Le divin Roi leur dit : « Ici je me donne en nourriture pour vous ; celui qui me mange demeure en moi, et moi en lui. » Et les adorateurs acceptent son amour d'union, ils communient et ils aiment ! Et cet amour ravive la foi des nations, emporte l'obéissance à toutes les lois, la soumission à toutes les volontés du grand Roi. Elles aiment et cela suffit. Les peuples de la terre, pontifes et fidèles, princes et sujets, pères et enfants, tous devant Jésus-Christ et devant Dieu, adorent avec amour, prient avec amour, remercient avec amour, réparent avec amour. Ils s'aiment d'un amour pur comme le ciel, aussi profond que le firmament. Ils aiment le Roi souverainement saint, souverainement bon, et, par lui, ils s'élèvent jusqu'au principe de toute bonté, à Dieu qui crée toutes choses avec amour et reçoit pour sa gloire et pour leur félicité l'amour de ses créatures. C'est le règne de Jésus-Christ sur la terre et au ciel, et ce règne ne saurait mieux se nommer que le règne social du Sacré-Cœur de Jésus.

Une fois calmés les applaudissements unanimes qui saluèrent la conclusion de ce magistral rapport, Mgr Nègre proposa à l'assemblée l'adoption du vœu suivant :

Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial :

Conformément aux suppliques d'un grand nombre d'archevêques et évêques du monde entier ;

En vue d'obvier aux maux actuels de la Société, selon la pensée de Léon XIII dans l'Encyclique Annum Sacrum, *et selon celle de S. S. Benoît XV, déclarant dans l'Encyclique* Ad beatissimi, *que le dessein de* « faire régner *parmi les hommes* la charité de Jésus-Christ » *sera* « *l'œuvre propre de son Pontificat* » ;

Emet le vœu :

Que le Saint-Siège daigne instituer une fête du Règne Social du Sacré-Cœur de Jésus.

Mais, avant que ce vœu ne fût adopté à l'unanimité,

Mgr Berthoin prit la parole :

« Je tiens, dit-il, à vous remercier, Monseigneur, en vous disant combien on a suivi avec intérêt votre démonstration.

(1) Joan xv, 15.

Elle était parfaite, bien qu'un peu difficile à suivre pour certains profanes, mais l'intensité de l'attention avec laquelle on vous a écouté vous a prouvé l'intérêt qu'on y portait.

En effet, vous avez montré que Jésus est roi et qu'Il règne par son Cœur, que c'est pour nous qu'Il règne et que c'est par amour ; que nous devons donc reconnaître son amour, son empire puisque nous sommes ses sujets.

Au Congrès de Lourdes il fut émis un vœu pour demander l'institution d'une fête pour célébrer le Règne social de Notre-Seigneur. L'heure est-elle venue de le réaliser ? Je ne sais. Mais en ce premier Congrès national qui suit le Congrès international de Lourdes, il nous est permis de compléter le vœu émis alors : Que soit proclamé par l'Eglise elle-même le Règne social du Sacré-Cœur. »

* * *

Auparavant, dans une communication chaleureuse, M. G. de Noaillat, le zélé directeur du Musée eucharistique de Paray-le-Monial, avait énuméré tout ce qui a été réalisé pour le règne social du Sacré-Cœur et notamment à Paray et par Paray, surtout durant les cinquante dernières années, — se plaisant d'ailleurs à mettre en relief le vœu émis, en 1914, par le Congrès international eucharistique de Lourdes, auquel prirent part 189 cardinaux, archevêques et évêques et demandant « qu'une fête mondiale affirme la royauté sociale de Jésus-Christ dans tout l'univers ».

CHAPITRE II

La Pratique de la Dévotion Eucharistique

(Séance d'étude du mardi matin 7 juin)

§ 1er. — Préliminaires

Mgr Odelin ouvrit la séance en félicitant les Congressistes dont le nombre s'était encore accru, de leur assiduité et de leur zèle, en dépit d'une température torride. Cette sconde journée de travail, dit-il sera une journée pratique après la journée doctrinale de la veille.

Toutefois, avant qu'on en aborde le programme, la parole est donnée à M. le secrétaire général pour lire une touchante adresse, en langue française, du Comité permanent italien des Congrès eucharistiques nationaux.

Comitato italiano permanente dei Congressi Eucaristici Nationali

PRESIDENZA
Trieste - Vescovado

SEGRETARIATO
Milano - Via Arcivescovado 1

3 juin 1921
Fête du Sacré-Cœur

Monsieur le Président
du 1er Congrès eucharistique national de France (1).

Sa Grandeur Mgr Ange Bartolomasi, évêque de Trieste et président du Comité permanent des Congrès eucharistiques italiens, étant en ces jours absorbé par la visite pastorale de son vaste diocèse, je suis heureux d'envoyer la cordiale adhésion de

(1) L'épithète de « premier » n'est exacte qu'à la condition d'ajouter au titre ces mots : « d'après-guerre ». N. D. L. R.

l'Italie au premier Congrès eucharistique français : premier pour manière de dire, car la France en a déjà fait de Congrès eucharistiques, mais plus grands, intéressant plusieurs nations.

Avec l'adhésion nous formulons la prière plus ardente au Bon Maître demeurant au Très Saint Sacrement, de vouloir bien, de Paray-le-Monial, apparaître une autre fois et non seulement aux bienheureux Congressistes, mais à toutes les âmes de votre cher pays et ainsi les enchaîner amoureusement en son divin royaume eucharistique pour y trouver la vraie et durable paix.

Agréez, Monseigneur, les respectueux hommages de notre Révérendissime Président avec le Comité, et veuillez les faire agréer à Son Eminence le Cardinal Président honoraire et à tous les vénérables Evêques et Congressistes.

En Jésus-Hostie votre humble et dévoué serviteur.

P. Charles-Marie Poletti

de la Congrégation du Très Saint Sacrement
Vice-Président du Comité permanent des Congrès Eucharistiques en Italie

Turin (Italie)
Vicolo Santa Maria
v. g.

*
* *

M. le chanoine Gaudeau, directeur de la *Foi Catholique*, demande ensuite la permission de revenir, pendant quelques instants sur la question traitée hier et donne lecture d'une

Note sur l'évolution comparée des deux dévotions (Eucharistie et Sacré-Cœur) et sur l'opportunité providentielle de leur union contre les maux actuels.

A l'occasion de quelques points précédemment exposés, il me paraît utile de noter brièvement une différence importante entre ce qu'on peut appeler l'évolution de la dévotion eucharistique et celle de la dévotion au Sacré-Cœur.

Un très intéressant rapport a traité hier des relations entre les deux dévotions dans l'histoire. On a montré notamment une différence entre les premiers siècles chrétiens et les temps modernes, quand à un détail du culte eucharistique : l'honneur extérieur rendu aux Saintes Espèces, en dehors du Saint-Sacrifice : ce qu'on pourrait appeler le culte extérieur de la seule présence eucharistique.

Mais ce n'est pas là, à beaucoup près, toute la dévotion eucharistique. Celle-ci consiste essentiellement dans la foi, l'amour et la pratique eucharistiques (messe et communion). Or, sur tous ces points, la dévotion eucharistique des premiers siècles chrétiens était au moins aussi fervente et éclatante qu'aujourd'hui. Toute l'histoire l'atteste et le rapport allégué l'a fort bien démontré, en rappelant qu'alors la communion était quotidienne. Le R. P. Bainvel a d'ailleurs excellemment formulé hier sur ce point la distinction nécessaire.

De plus, on a indiqué avec justesse que la discipline du secret peut être l'une des causes de notre manque de documents sur les honneurs extérieurs rendus à la présence eucharistique pendant les premiers siècles.

Mais la discipline du secret joue ici un rôle bien plus important. Elle était la cause même de cette absence relative du culte extérieur à l'égard de la Sainte Réserve. On cachait l'Eucharistie avec le plus grand soin (tout le monde sait pourquoi) ; on ne pouvait donc lui rendre, en dehors de la messe, l'honneur que nous lui rendons. Ce n'était ni indifférence ni absence de culte intérieur.

Le martyre de saint Tarcisius, tué par les païens pour n'avoir pas voulu livrer les Saintes Espèces qu'il portait (même en faisant abstraction de l'historicité des détails) ne prouve-t-il pas et la rigueur de la discipline du secret à l'égard des Saintes Espèces et le vrai culte qu'on rendait à l'Eucharistie, puisqu'on mourait pour elle ?

Si des traces de cette occultation nécessaire ont subsisté après les persécutions, jusqu'aux grands siècles eucharistiques comme le treizième, et au delà, c'est que des habitudes liturgiques primitives comme celle-là ne se modifient que très lentement.

Voici donc la différence essentielle entre la dévotion eucharistique et celle du Sacré-Cœur au point de vue de leur évolution comparée.

La dévotion eucharistique a été, dès le début, complète et entièrement explicite, quant à son objet et quant à sa pratique. Il le fallait, l'Eucharistie étant l'aliment vital des âmes et le centre de tout le culte chrétien : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous » (1).

Au contraire, l'objet propre de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus n'a été explicitement connu que très tard. C'est la « dévotion des derniers temps » ; on sait pourquoi. Notre-Seigneur l'a dit lui-même à sainte Marguerite-Marie, et les causes providentielles de cette économie divine se révèlent de plus en plus chaque jour, avec les progrès de la dévotion et avec ceux des maux auxquels elle doit remédier.

La grande hérésie moderne, le grand mal du monde actuel, c'est la séparation de l'homme d'avec Dieu, du cœur de l'homme d'avec le cœur de Dieu. Le cœur humain s'adore lui-même, il se fait son propre centre et le centre de toutes choses. C'est l'égocentrisme moderne, né de Luther, systématisé philosophiquement par Kant, organisé socialement par la Révolution, devenu officiel et légal par le *laïcisme* contemporain, dont S. S. Benoît XV dénonce le caractère maçonnique et qu'il condamne comme la « forme actuelle « de cette impiété qui, au plus grand détriment des peuples, pré- « tend bannir des sociétés toute trace de religion et toute interven- « tion de l'Eglise » (2).

L'unique remède à cette séparation mortelle, c'est le Cœur de Jésus, cœur humain livré à Dieu par l'amour jusqu'au sacrifice complet, et, pour nous, modèle et moyen de cette union à Dieu, individuelle et sociale, qu'il faut rétablir à tout prix.

Le règne social du Sacré-Cœur, dont la doctrine nous à été si magnifiquement exposée hier, est-ce seulement, demandait S. E. le cardinal Dubois, en convoquant ses diocésains à Paray pour le pèlerinage d'avant-hier, le règne social du Sacré-Cœur de Jésus, est-ce seulement une « formule mystique » ?

Et l'Archevêque de Paris répond résolument : « Non, programme concret de morale et de législation ».

Entendez bien le mot : « de législation ».

Donc, pour réaliser ce programme, nous devons lutter énergique-

---

(1) Joan, VI, 54.

(2) Lettre du Saint-Siège à Mgr Jouin, le 20 juin 1919, au sujet de la *Guerre maçonnique*, publiée dans la *Foi Catholique*.

ment et à mort contre la séparation sociale et *légale* d'avec Dieu, accomplie chez nous par l'école et par l'Etat athée.

Il faut que le monde moderne choisisse entre le Règne social du Sacré-Cœur de Jésus, par le retour officiel à Dieu, et le Règne social de Satan, par le laïcisme. Il faut que la France surtout choisisse, car c'est elle que Satan veut détruire ; l'universelle conjuration actuelle, contre la France, de toutes les forces mondiales anticatholiques, le prouve bien.

Le cœur humain uni à Dieu par le Cœur de Jésus, dans l'amour et le sacrifice, ou le cœur humain séparé de Dieu dans l'anarchie et dans la mort par le laïcisme, voilà le dilemme.

Et la formule de cette séparation satanique, pour chaque patrie et pour le monde entier, a été donnée par l'un de ceux qui voulaient inscrire sur le drapeau le cœur humain révolté séparé de Dieu : « Pour avoir le peuple, conquérez son âme ; nourrissez-la de la foi, la nouvelle foi humaine dans la divinité de l'humanité » (1).

Et par un autre, l'anglais Wells : « Jamais je n'ai été plus convaincu de la divinité de l'humanité » (2).

Et par un malheureux apostat : « La Société des Nations aura donc pour âme la religion de l'humanité, c'est-à-dire une religion qui aura l'humanité même pour objet de sa foi et de son service » (3).

Et par le juif Bergson, proclamant naguère, au Congrès de philosophie d'Oxford, que l'homme doit désormais prendre conscience de sa propre divinité : « Nous sommes en effet les auteurs de notre propre destinée, et nous avons à créer notre propre volonté... Aussi devons-nous abandonner cette attitude d'écolier que nous prenons à l'égard de l'univers. Nous devons enfin prendre conscience de notre propre divinité, nous identifier avec notre pouvoir créateur » (4).

Ce sacrilège panthéisme humanitaire est fatalement le terme de toute la philosophie moderne, de toute la pensée moderne, issue de Luther par Kant ; c'est de là que naissent et la doctrine de la « laïcité » et les lois « laïques » qui l'appliquent ; cette doctrine, c'est l'égocentrisme du cœur humain, exalté jusqu'à la démence depuis qu'il est séparé de Dieu en se séparant du Cœur de Jésus-Christ.

Après l'incomparable journée du 29 juin 1873, Gabriel de Belcastel qui avait prononcé la consécration nationale de la France au Sacré-Cœur, a raconté cette journée en des pages intimes d'une merveilleuse beauté. Il y écrit ceci :

« S'il faut dire toute ma pensée, la grande tentation qui assiège l'humanité, qui travaille à séparer la société civile et la société religieuse et se nomme la révolution, n'est pas simplement une menace de barbarie sociale, comme l'invasion des Vandales ; c'est un crime d'ordre surnaturel, parce que c'est la révolte directe de l'homme-Humanité contre Dieu créateur et révélateur. Si le crime était consommé, il pourrait bien devenir le dernier terme du crime originel, et s'appeler le péché final » (5).

Il y a tout près d'un demi-siècle que ces lignes étaient écrites, au

---

(1) E. Pignot. *La religion de la Société des Nations*, dans le journal *La Société des Nations*, 4 juillet 1918.

(2) H. G. Wells, *Ce que sera la grande paix*, 1919, p. 88.

(3) Loisy, *La paix des nations et la religion de l'avenir*, 1919, p. 21.

(4) *Le Congrès de philosophie d'Oxford*, compte rendu, par Thomas Greenwood, dans *Revue de philosophie*, février 1921, p. 89.

(5) Lettre de Gabriel de Belcastel, du 2 juillet 1873, citée par la *Semaine religieuse d'Autun* du 4 juin 1921, p. 332.

lendemain de la terrible leçon de 1870. Depuis lors, le « crime » a été « consommé », le « péché final » a été accompli : la monstrueuse séparation légale, officielle de la société civile d'avec Dieu, d'avec toute religion, a été réalisée chez nous par « l'Homme-Humanité », par « Sa Divinité l'Homme moderne ».

Une nouvelle leçon est venue, infiniment plus effroyable, mais aussi, de la part du Cœur de Jésus, encore plus divinement miséricordieuse que l'autre.

La France n'en profite pas. Elle ne répare pas le crime consommé. Elle ne remet pas Dieu à sa place. Et pourtant, il n'y a plus un instant à perdre, ou c'est nous qui sommes perdus à tout jamais. La séparation laïque d'avec Dieu, si elle n'est pas immédiatement abolie, c'est le « péché final » de la France.

Encore une fois, voilà le dilemme.

Le Règne social du Sacré-Cœur, c'est Dieu à sa place dans la raison, la conscience, le cœur et la vie publique de l'humanité. Le Règne social de Satan, c'est Dieu exclu de la raison, du cœur, de la conscience et de la vie publique de l'humanité ; c'est l'humanité laïcisée et s'adorant elle-même.

Ce sont les deux étendards que saint Ignace de Loyola, il y a juste 400 ans, à l'heure de la révolte de Luther, voyait se dresser sur le monde. Et notre étendard à nous, Léon XIII le montrait au monde au début de ce xx[e] siècle, notre Labarum moderne c'est le Sacré-Cœur de Jésus.

Telle est, pour le présent et pour l'avenir, la véritable évolution de la dévotion au Sacré-Cœur, telle est son économie providentielle. Mais de cette évolution nécessaire et victorieuse, c'est nous qui, par notre clairvoyance et notre courage, avec la grâce de Dieu, devons être les ouvriers.

Comment, si ce n'est par l'Eucharistie ?

C'est ici qu'apparaîtraient (mais je ne puis pas même les faire entrevoir) les merveilleuses convenances et l'efficacité souveraine de l'union actuelle des deux dévotions contre les maux présents de l'humanité.

Si parfaitement distinctes qu'elles soient dans leur objet, leur nature et leur histoire, le dernier mot de nos deux grandes dévotions est le même.

La vraie dévotion au Cœur de Jésus, réalisée par l'Eucharistie, c'est l'union de l'homme à Dieu par l'effusion de la vie intime, personnelle, de Dieu dans le cœur de l'homme ; c'est l'union du cœur de l'homme au Cœur de Dieu dans le Cœur de Jésus, par l'amour et le sacrifice.

La vraie dévotion au Cœur de Jésus, réalisée par l'Eucharistie, c'est la guérison radicale de la séparation mortelle d'avec Dieu opérée par l'égocentrisme moderne ; c'est l'ordre rétabli par le don amoureux du cœur de l'homme au Cœur de Dieu dans l'humilité, l'obéissance et la souffrance.

La vraie dévotion au Cœur de Jésus réalisée par l'Eucharistie, par la communion fréquente et quotidienne, c'est le vrai remède antilaïque, c'est le véritable antidote de l'éducation laïque. C'est pourquoi Pie X, inspiré de Dieu, a tant fait pour la communion fréquente et quotidienne, pour la communion précoce des enfants.

La vraie dévotion au Cœur de Jésus, réalisée par l'Eucharistie, c'est Dieu à sa place dans le Cœur de l'homme et dans le monde ; c'est le règne du Cœur de Jésus : règne individuel, familial et social.

Le cœur de l'homme, c'est le théâtre et l'enjeu éternel du combat

de l'esprit et de la chair. La chair divine de Jésus-Christ, en nourrissant dans l'Eucharistie l'âme de l'homme, fait triompher dans son cœur l'esprit sur la chair, la plénitude de la vie spirituelle, *spiritus pinguedinem*, sur le débordement effroyable de l'orgueil et de l'égoïsme animal qui, aujourd'hui plus que jamais dans le monde entier, tuent les âmes et les nations.

C'est pourquoi il faut, à tout prix, rétablir le règne du Cœur de Jésus par l'Eucharistie. *ChristumRegem adoremus Dominantem gentibus, qui se manducantibus dat spiritus pinguedinem.*

§ II. — Les Rapports.

Mais il est temps d'aborder l'objet propre des études de cette matinée : *la Pratique de la Dévotion eucharistique.*

Trois point de cette Pratique, qui ont paru plus actuels, plus opportuns, plus importants que les autres ont été mis à l'ordre du jour :

L'Education eucharistique et la Communion précoce des enfants ;

La Communion dans la vie, des jeunes gens et des hommes ;

L'Apostolat eucharistique de la femme chrétienne.

1° Rapport de Mgr ODELIN

Vicaire général et Directeur des Œuvres de Paris.
Président du Comité permanent
des Congrès Eucharistiques nationaux.

L'Education eucharistique des Enfants et la Communion précoce

Le lundi 5 décembre 1910, j'ai eu le très précieux privilège de recevoir de Pie X lui-même l'explication du décret promulgué par lui le 8 août précédent.

Dès le début de l'audience il me posa à brûle-pourpoint cette question :

— Que dit-on à Paris du Décret *Quam singulari ?*

— Très Saint Père, on obéit comme à tout ordre du Pape : mais ce décret, vous ne l'ignorez pas, change complètement nos habitudes.

— Oui ; je sais que vous avez, en France, des usages anciens,

et que à cause de cela il y a pour vous des difficultés spéciales ; mais elles ne sont pas insurmontables.

— La difficulté principale est celle-ci : Les parents sont habitués à considérer la première communion de leurs enfants comme la conclusion de leur instruction religieuse, celle-ci étant la préparation à la première communion, comme elle l'a été pour eux-mêmes.

Au mois d'octobre dernier, me trouvant en Picardie, à Abbeville, une dame catéchiste me répéta la réflexion que lui avait faite une paysanne: « Le Pape, voilà un homme intelligent et qui comprend les choses. Il met la première communion à sept ans. Comme cela nos enfants seront plutôt débarrassés. »

— Le Saint-Père riant, en secouant son mouchoir rouge: « Mais c'est le contraire que j'ai voulu. Cette paysanne veut que ce soit la fin, et moi je veux que ce soit le commencement. »

— C'est toute une mentalité à changer, Très Saint Père.

— Le Décret *Quam singulari* ne fait qu'appliquer le décret du quatrième Concile de Latran (1215) : « Tout fidèle de l'un et l'autre sexe, parvenu à l'âge de discrétion, doit confesser tous ses péchés, au moins une fois l'an ; il recevra avec dévotion, au moins à Pâques, le sacrement de l'Eucharistie. »

Pour la communion des petits enfants le décret *Quam singulari* impose trois conditions :

1re Condition. — *D'Age.*

« *L'âge de discrétion, de discernement,* aussi bien pour la communion que pour la confession, est celui où l'enfant commence à raisonner, *vers sept ans* » ; vous avez dit tout de suite en France *à sept ans;* le décret dit *vers sept ans communément soit au-dessus, soit au-dessous.* Il est possible que des enfants ne soient dans les conditions voulues qu'à huit ans, neuf ans, dix ans, douze ans, même quatorze ans ! Le cardinal Fischer, archevêque de Cologne, me disait hier qu'en Allemagne l'âge de raison pour les enfants ne commençait guère qu'à dix ans. C'est une question d'espèce à examiner. »

2e Condition. — *D'Intelligence.*

« Pour que l'enfant soit convenablement préparé à la première communion, la connaissance de la religion acquise est qu'il comprenne, selon sa capacité, les mystères de la Foi nécessaires de nécessité de moyen pour le salut, et qu'il sache distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire.

« Pour faire acquérir à l'enfant cette connaissance il n'est pas nécessaire de lui faire apprendre les formules du catéchisme. Pour lui apprendre le Mystère de la Trinité, je lui fais faire tout haut le signe de la Croix ; — le Mystère de l'Incarnation, je lui montre et lui fais adorer l'Enfant Jésus dans la Crèche ; — le Mystère de la Rédemption, je lui montre le Sauveur sur la Croix. Pour l'eucharistie, je lui fais distinguer le pain eucharistique du pain ordinaire, en lui montrant l'hostie à l'autel ou dans l'ostensoir, et en lui disant : Jésus est là présent...

« Donc pour cette première communion, le petit enfant n'a pas besoin d'apprendre le catéchisme.

3° Condition. — *De Cœur.*

« Qu'il s'approche de la communion avec la dévotion que comporte son âge ». La physionomie de Pie X devint très sérieuse, son ton insistant: « *C'est la plus importante.* Je développerai en lui la piété, en lui apprenant les principales prières : Notre Père. — Je vous salue, Marie. — Je crois en Dieu. — Je confesse à Dieu. — les actes de Foi, d'Espérance, de Charité, de Contrition. Je lui parlerai du Sacrement de Pénitence et d'Eucharistie. J'exciterai en lui le goût de la communion.

La *piété* est une habitude, elle suppose la répétition des actes et ne s'improvise pas en un jour ou deux. Il faut mettre le temps nécessaire.

Le confesseur est juge de la préparation de l'enfant, et aussi les parents ou ceux qui tiennent sa place. Dans vos paroisses de 50.000 âmes et plus, avec 8 prêtres, je me rends compte qu'il y aura la crise des confesseurs. *Deus providebit :* Dieu y pourvoira.

— L'enfant ainsi préparé va communier avec ses parents, sans robe blanche ni couronne, sans brassard ni cierge.

Que ceux qui ont charge d'âme des enfants, les parents, le confesseur, les instituteurs, se rappellent le *très grand devoir* qui leur incombe de veiller à ce que ces enfants assistent aux leçons publiques du catéchisme, ou sinon, qu'ils pourvoient autrement à leur instruction religieuse.

Si vos dames catéchistes découvrent dans le langage des parents l'intention de se servir de la communion précoce pour que leur enfant soit débarrassé du catéchisme, elles ne devront pas pousser la mère à la lui faire faire. Autrement cette communion précoce serait un moyen d'en finir avec l'Eglise. Rien ne peut remplacer l'instruction religieuse.

Plusieurs fois par an, les curés auront soin, après l'avoir annoncé, d'établir une communion générale des enfants et d'y admettre non seulement les premiers communiants, mais les autres qui auraient déjà participé à la Table sainte, avec quelques jours de préparation et d'instruction, une petite retraite. »

* * *

Le code de Droit Canon promulgué en 1918 (Canon 854), apporte au *Décret quam singulari* des précisions que nous allons examiner brièvement.

Pour l'âge. — Le décret *Quam singulari* disait : *Circa septimum annum, sive supra, sive etiam infra.* Le code à l'article 859 dit : *Postquam ad annos discretionis, id est ad usum rationis pervenerit.* Or, le canon 88 porte : *Ante plenum septennium, parvulus censetur non sui compos ; expleto septennio, usum rationis habere præsumitur.* Donc, sauf preuve manifeste contraire, un enfant de moins de 7 ans est présumé : *non assecutus usum rationis,* et en conséquence n'est pas soumis à l'obligation de communion formulée par le 4e *Concile de Latran.*

§ 1. — *Que l'Eucharistie ne soit pas administrée aux enfants qui, en raison de la faiblesse de leur âge, n'ont encore ni la connaissance, ni le goût de ce sacrement* (Art. 854, D. C.).

La communion n'est pas nécessaire de nécessité de salut pour les enfants n'ayant pas encore l'usage de la raison, dit le Concile

de Trente : parce qu'ils ont reçu la grâce sanctifiante par le baptême et ne peuvent pas la perdre, puisqu'ils ne sont pas capables de pécher.

Il faut que l'enfant, pour communier, puisse faire un *acte humain,* proportionné à son jeune âge.

§ 2. — *Pour que la sainte Eucharistie* puisse et doive être administrée aux *enfants en péril de mort,* il suffit qu'ils sachent *distinguer le corps du Christ* de la nourriture ordinaire et l'*adorer avec respect.*

Ces enfants ont l'âge de raison, et ne sont pas préparés, on se contente d'un *minimum* de disposition : une *connaissance rudimentaire du sacrement, et qu'ils l'adorent avec respect.*

§ 3. — *Hors du danger de mort,* une *connaissance plus complète de la doctrine chrétienne* et une *préparation plus soignée* son tà bon droit requises, à savoir *une connaissance, proportionnée à leur capacité, des mystères de la foi de nécessité de moyen* pour le salut, et qui leur permet de s'approcher de la Sainte Eucharistie avec *la dévotion* que comporte leur âge.

Ces vérités nécessaires de nécessité de moyen pour le salut sont : l'existence d'un Dieu unique et personnel et rémunérateur; la Trinité, trois personnes en un seul Dieu; l'Incarnation; la Rédemption. Il ne s'agit donc pas encore du catéchisme, de l'instruction catéchistique.

Il faut aussi, bien entendu, que l'enfant sache distinguer entre le corps du Christ, entre l'hostie et la nourriture ordinaire.

§ 4. *Jugement des dispositions de l'Enfant.* — Le jugement des dispositions suffisantes de l'enfant, pour être admis à la première communion précoce appartient au *Confesseur,* aux parents ou à ceux qui en tiennent la place.

Ces dispositions, avons-nous vu, sont de deux sortes : la première, qui est plutôt une condition, est l'âge de raison ; les autres concernent les connaissances que doit avoir l'enfant et sa *dévotion.*

Les meilleurs juges que l'enfant est arrivé à l'âge de raison sont ceux qui ont la puissance paternelle, les parents ou tuteurs, ou une partie seulement de cette autorité : les instituteurs, les précepteurs, les institutrices, les dames catéchistes.

Le jugement sur les dispositions proprement dites, c'est-à-dire sur les connaissances et la dévotion, appartient en propre au confesseur.

Les parents peuvent bien préparer l'enfant, lui faire connaître le rudiment de la foi et lui donner la notion du Sacrement; ils ne seront pas juges en dernier ressort de cette préparation. Ce jugement est de la compétence du seul confesseur : il ressort du for interne.

Quel est, en cette affaire, le droit du curé ?

Il est du devoir du curé de veiller, même par un examen, si dans sa prudence il le juge opportun, à ce que les enfants n'approchent pas de la Sainte Table avant d'avoir l'usage de la raison ou *sans les dispositions suffisantes; ainsi que d'avoir soin*

de faire communier au plus tôt ceux qui ont l'usage de la raison et les dispositions suffisantes.

Si le curé est en même temps le confesseur, et cela arrive à la campagne, rien de plus facile. Mais s'il s'agit de curés des villes (à Paris, par exemple, paroisse de 50, 60, 80, 100, 110.000 âmes) il faudra, pour que le curé puisse remplir ce devoir, que l'enfant lui soit présenté.

*
* *

Après 10 ans d'application du décret *Quam singulari,* voici la conclusion qui semble résulter d'une expérience faite par des religieuses et des dames catéchistes, *dans le diocèse de Paris.*

Toutes les fois qu'elles ne connaissaient pas une famille ouvrière, elles ne proposent pas la communion précoce pour l'enfant, parce que, toutes les fois qu'elles l'ont fait, elles ont été trompées. La communion était toujours un moyen d'échapper à l'instruction religieuse. C'étaient des enfants perdus pour l'Eglise.

Quand les dames catéchistes connaissent bien les familles, elles les invitent à la communion précoce de leurs enfants, et alors elles les préparent avec leur zèle accoutumé.

La mentalité du peuple, contre laquelle il importe de réagir, mais dont il faut tenir compte, est celle-ci : La vraie première communion est la *solennelle;* l'autre ne compte pas. Cela est si vrai qu'on a vu des enfants qui avaient fait la première communion à 7 ans, rester sans la renouveler jusqu'à la communion solennelle, donc sans faire leurs Pâques.

Dans les familles chrétiennes, c'est un devoir de préparer les enfants.

Dans les collèges, la communion des petits produit les meilleurs effets pourvu que les confesseurs veillent à ce qu'ils ne la fassent pas par routine ou par mobile intéressé.

CONCLUSION :

Dans les familles vraiment chrétiennes, la communion précoce doit être la *règle.*

Pour les autres, il est à craindre qu'elle ne reste l'*exception.* Il est désirable, néanmoins, qu'on ne s'y résigne pas sans réagir. Tout en veillant à ce que les parents ne sollicitent pas la communion précoce, pour échapper au catéchisme régulier, on peut, avec du tact et du zèle, obtenir de plusieurs qu'ils s'y prêtent sans arrière-pensée. Un apostolat qui unira le zèle à la prudence, parviendra à connaître telle famille ouvrière, à se rendre compte du milieu auquel appartient l'enfant, des garanties offertes pour l'instruction religieuse et finira par exercer une influence heureuse sur les parents eux-mêmes. Cet apostolat délicat n'est pas au-dessus de l'intelligence et du dévouement des dames catéchistes. Elles répondront ainsi à la pensée de Pie X, Vicaire de Celui qui a dit : *Laissez venir à moi les petits enfants,* qui semble, par son Décret, redire cette parole aux prêtres, aux parents, aux maîtres chrétiens, aux âmes apostoliques : « *Faites venir à Lui les petits enfants.* »

Mgr Berthoin, après avoir remercié l'éminent rapporteur de son travail, ouvre la discussion en donnant la parole à

Mgr Lamerand. — « En nous parlant de l'âge de la première communion privée, dit-il, ne nous avez-vous pas donné, Monseigneur, une précision trop rigoureuse, en disant : *sept ans ?* Il ne faudrait pas, à mon avis, comparer l'âge de sept ans, où l'on admet l'enfant à la communion privée, à l'âge de 21 ans, où l'on doit jeûner ; car bien qu'on puisse être assez fort avant 21 ans, on n'est pas tenu à jeûner ; tandis que si, avant 7 ans, l'enfant a « l'âge de raison », il doit communier ».

Mgr Odelin. — « J'ai dit que la grande question était que l'enfant eût l'âge de raison, que cet âge se place, suivant les cas, à 6 ou à 8 ans ».

Mgr Lamerand. — « Il m'a semblé que l'impression produite par l'espèce d'insistance (que je croyais avoir remarquée) à parler de « 7 ans », était qu'il faut s'en tenir à cette limite ».

Mgr Odelin. — « Si j'ai ainsi parlé, c'est que telle est la limite généralement admise. L'enfant n'a pas, d'ordinaire, l'usage de la raison, *ante septenium ;* c'est le Code qui le dit ».

M. le chanoine de Lavernette, supérieur du Grand Séminaire d'Autun. — « Sans doute, le canon 88 du nouveau Code spécifie que l'enfant n'est pas présumé avoir l'âge de raison avant sept ans accomplis. Mais je ferai remarquer que le canon 88 (dont le but est de fixer pour les différentes catégories de personnes un âge juridique où sont présumées remplies certaines conditions exigées pour tel ou tel acte) ne concerne que le for externe et non le for interne, qu'il ne s'applique qu'aux lois *purement ecclésiastiques,* c'est-à-dire à celles qui n'ont été portées que par l'Eglise, telles les lois de l'abstinence et du jeûne. Or la loi de la communion est une *loi divine,* avant d'être une loi ecclésiastique ; elle a été portée par Notre-Seigneur dans l'Evangile, avant d'avoir été précisée par l'Eglise au 4e Concile de Latran, au Concile de Trente et dans le Code. Et, comme loi divine, elle oblige au for interne, dès que l'enfant a l'âge de raison, comme le dit le canon 859, très justement rappelé par Mgr le Rapporteur.

« Mais, si l'on considère la loi de la communion comme une loi ecclésiastique, rappelons-nous que, si le canon 12 dit que « les enfants, qui n'ont pas sept ans accomplis, ne sont « pas tenus à observer les lois purement ecclésiastiques, même « s'ils ont déjà l'âge de raison », il ajoute cette réserve très importante « *nisi aliud jure expresse caveatur,* à moins qu'une « chose autre ne soit décrétée expressément par le Droit ».

Or, au canon 859, le Droit décrète expressément que tout fidèle *doit* communier dès qu'il a atteint l'âge de raison ; et cet âge de raison peut être atteint avant sept ans, comme le reconnaît le canon 12 lui-même et comme le dit le décret *Quam singulari,* auquel le canon 859 renvoie officiellement.

« Du reste, le cardinal Gasparri, président de la Commission d'interprétation du Code, a donné récemment une réponse sur ce sujet. Il fut consulté par Mgr l'Evêque de Valleyfied sur cette question : « Est-ce que les enfants qui, à cause de l'usage « de la raison, ont été admis à la première communion avant « sept ans accomplis, sont tenus au double précepte de la con- « fession au moins une fois l'an et de la communion une fois « l'an au moins, à Pâques ? ». Son Eminence le cardinal Gasparri a répondu le 3 janvier 1918 « affirmativement ». (Cf. *Nouvelle Revue Théologique,* sept.-oct., 1914-1919.)

« Il n'y a donc pas de doute ; l'enfant a le *devoir* et le *droit* de communier dès qu'il a atteint l'âge de raison, c'est-à-dire environ vers sept ans, soit avant, soit après, suivant les cas. »

Mgr Lamerand. — « C'est précisément ce que j'ai voulu dire moi-même. J'ai voulu défendre le devoir et le droit de l'enfant. Il a le droit de recevoir Notre-Seigneur, s'il en a le devoir. Il en a le devoir et le droit dès qu'il a l'âge de raison, même si c'est à 6 ans ou à 5 ans 1/2. »

Mgr Odelin. — « Bref, l'Eglise indique l'âge de 7 ans comme l'âge de raison. Mais, ce serait de l'étroitesse, dans le cas présent, de s'en tenir au pied... du chiffre. J'ai dit, j'ai voulu dire : sept ans environ, soit un peu au-dessus, soit un peu au-dessous. Evidemment, les enfants qui feront leur première communion à 5 ans 1/2 seront toujours l'exception. Il faut examiner chaque cas en particulier. »

Mgr Lamerand. — « Nous voilà donc tous d'accord sur ce point.

« Mais veuillez me permettre, Monseigneur, une seconde observation au sujet de votre rapport. Vous avez classé les familles en deux catégories : les familles tout à fait chrétiennes et celles des indifférents ; celles qui acceptent avec plaisir la communion précoce des enfants et la font renouveler par la suite, et celles qui se jugeraient « débarrassées » de toute obligation, sitôt cette première communion.

« Mais, il se trouve une très grande catégorie intermédiaire de familles où les parents n'ont pas une foi assez développée pour se présenter au prêtre et discuter avec lui de l'opportunité de la communion précoce de leurs enfants. Ces parents, un

peu éclairés, feraient faire à leurs enfants une première communion plus fructueuse en leur faisant suivre le catéchisme et les exercices religieux plus régulièrement, et surtout faire de nombreuses communions entre la première communion et la communion solennelle.

« C'est donc une affaire de zèle de la part des prêtres, de ramener les enfants à la table sainte après les y avoir conduits. »

Mgr Berthoin. — « Laissez-moi remarquer que, dans les familles indifférentes, la préparation à la piété sera presque nulle, et c'est de là que viendra la difficulté.

« Mgr Odelin disait très bien que la préparation à la piété ne s'improvise pas, et que si la famille n'est pas pénétrée de sentiments chrétiens, si elle n'est pas pieuse et n'a pas de pratiques religieuses l'enfant ne sera pas prêt de bonne heure à recevoir la communion.

« Dès lors, si parvenus à l'âge de raison, des enfants élevés dans ces conditions désirent faire leur première communion, il faudra cependant se montrer très prudent en raison du défaut de préparation. »

Mgr Lamerand. — « Ici intervient le zèle des catéchistes ».

Mgr Odelin. — « La grande affaire est que l'enfant soit préparé par les catéchistes et le confesseur. Mais dans quelle mesure ceux-ci auront-ils une action suffisante sur un enfant qui ne recevra que cette seule formation ? La famille est le milieu qui paraît le plus indiqué pour la formation religieuse de l'enfant. Les catéchistes ne voient l'enfant que rarement.

« Or, à Paris du moins, dans les familles connues des dames catéchistes ou des religieuses qui élèvent des enfants, celles-ci ont trop souvent reconnu, dans le désir de faire faire aux enfants la communion précoce, le moyen entrevu d'éviter les catéchismes et d'échapper le plus tôt possible à l'instruction religieuse. C'est un fait infiniment regrettable qui explique pourquoi nos dames catéchistes hésitent à présenter à la communion privée des enfants dont elles ne connaissent pas les familles. Le Saint Père l'a dit : il y a là une question de prudence. C'est un bien grave devoir pour les responsables : dames catéchistes, instituteurs et confesseurs ».

Mgr Lamerand. — « Il n'y a pas autant de défections qu'on le croit. Dans le rayon de Valenciennes, trois enfants seulement ont manqué le catéchisme après la communion privée. »

Le R. P. Bessières, dans « *Hostia* », après une enquête sérieuse, est arrivé à une semblable conclusion.

Le R. P. Déprez. — « A Bordeaux, les dames catéchistes prévoient, dans le cours de l'année, les communions privées qui se feront à la fin. Chaque dame s'occupe individuellement de quelques enfants ; de la sorte, le cas envisagé tout à l'heure se présente rarement ».

Le R. P. Bessières (S. J.), enfin, parle, dans une intervention très applaudie, de la « Croisade eucharistique des enfants ». Ceux-ci sont déjà de 500 à 600.000 qui reçoivent Notre-Seigneur, comme disait l'un d'entre eux, « pour sauver le monde » ; ou, expression aussi charmante d'un autre, « pour que le monde aille mieux ». On trouvera sur ce mouvement si consolant, si bienfaisant, tous les renseignements désirables aux bureaux de l'œuvre, qui sont les bureaux d'*Hostia*, à Toulouse, 9, rue Monplaisir.

2° Rapport de M. François NINNIN

Membre du Comité général de l'A. C. J. F.
Elève de l'Institut Agronomique.

La Communion dans la vie des jeunes Gens et des Hommes

Messeigneurs,
Mesdames et Messieurs,

L'étude des effets de la communion dans la vie des jeunes gens pourrait constituer une véritable méthode d'investigation psychologique, un moyen particulièrement efficace de pénétrer dans l'âme un peu mystérieuse du jeune homme, et de suivre, sinon de pressentir son évolution spirituelle. Mon rôle étant surtout ici de citer des faits, de rapporter des pratiques, je ne recourrai dans une première partie à des considérations générales que dans la mesure où elles semblent s'appliquer d'une façon spéciale à la mentalité du jeune homme et apporter une solution aux problèmes qui le touchent plus directement. A la lumière de quelques principes, les exemples concrets ne peuvent qu'être plus significatifs; c'est, du moins, le souhait que je forme en commençant ce rapport.

On l'a dit bien souvent, la jeunesse est le temps des préparations, des premières initiations, où le caractère se dessine, où les tendances dominantes se font jour. C'est l'âge où naît la

confiance dans l'avenir, où des perspectives s'entr'ouvrent, où les projets s'échafaudent, où tous les enthousiasmes jaillissent tour à tour. Tandis que l'enfant construit autour de lui tout un petit monde d'images symboliques, le jeune homme, que pousse une curiosité plus intellectuelle, se plaît à bâtir des systèmes d'idées sur tous les domaines que visite son esprit. La science, la philosophie, les arts deviennent des édifices à mille façades dont les styles se renouvellent tous les jours. Les conceptions les plus diverses se combattent et règnent successivement, car une grande fécondité intellectuelle ne va pas toujours chez les jeunes sans une certaine inconstance. Comment cette soif de connaître, de comprendre, d'admirer, ce besoin de rattacher toute pensée à un système cohérent et harmonieux pourraient-ils laisser de côté les problèmes moraux et religieux ? Sentant la nécessité de conduire son activité suivant une discipline morale, selon des maximes de vie, le jeune homme s'observe lui-même dans ses convictions, dans son attitude en présence des vérités révélées. Il s'éprouve au contact des pratiques religieuses, sonde son propre cœur, juge sa sincérité. Qui n'a connu ces phases d'introspection personnelle à certaines périodes de sa vie ? Je ne veux point parler ici de ces esprits d'une indifférence ou d'une frivolité incompréhensible pour qui ces questions ne se sont jamais posées d'une façon pressante. Je me mets en présence de ces âmes qui ont pris peu à peu conscience du sérieux de la vie et qui, profitant plus ou moins des lumières surnaturelles, découvrent le droit chemin dans la sérénité, ou ne franchissent les seuils qu'après l'inquiétude et le doute.

A ces inquiétudes, à ces doutes — il serait vain de se le dissimuler — bien des jeunes gens sont journellement en butte, et trop nombreuses, hélas! sont les victimes!

Comment s'en étonner, si le jeune homme livré à lui-même ne peut baser ses croyances que sur les déductions provisoires de sa raison; si ces maximes de vie auxquelles il se confie, ne sont que les conclusions d'un système hâtivement conçu ? Le système apparemment le plus rigoureux et le plus impeccable dans sa logique, n'est-il pas souvent un guide sévère, une austère discipline ?

... Serait-elle divine, cette doctrine; serait-ce le christianisme lui-même dans toute sa grandeur et sa sublime vérité: faudrait-il dire encore que c'est assez d'une doctrine enseignée, d'une religion apprise ?

Oui, à la rigueur. Mais comme il serait avantageux que cette croyance fût vécue, sentie autant que comprise, qu'elle pénétrât notre être tout entier, illuminât notre intelligence et réchauffât notre cœur. Si la foi réclame l'exercice judicieux de l'intelligence et de la raison, si elle commande notre volonté et appelle notre énergie, elle requiert aussi les lumières supérieures et les grâces d'En haut. N'arrive-t-il pas au jeune homme de faiblir parce que, croyant fermes ses principes, il a négligé de demander jour à jour la lumière et la force à ce Maître qui se donne et par qui tout sentiment de foi règne, vit, fructifie dans les âmes ! L'Eucharistie est pour le chrétien un ferment de foi infiniment puissant. Source de croyance par l'amour, elle éclaire la raison par le cœur, et visitant l'âme du plus humble, elle en fait le séjour de la Sagesse éternelle.

*
* *

A côté des crises de la foi, que de crises morales dans les âmes des jeunes gens ! Que de combats à livrer pour triompher des tentations, pour vaincre les passions qui sollicitent à chaque pas notre fragile nature ? Qui ne sait la fascination du vice, ou du moins la pente glissante de la frivolité et de la sensualité ! Cette menace qui risque d'engloutir dans le cœur tout sens et besoin d'équilibre est un double danger pour la vie morale du jeune homme. Outre que la sensualité ouvre toutes grandes à l'Esprit du mal les portes de la conscience, elle amoindrit et masque progressivement les puissances de jugement et de discernement. Le déséquilibre des facultés spirituelles est la conséquence rapide des dégradations morales. Les convictions du jeune homme subissent de graves assauts, et la sage raison courbée et rompue par l'instinct ne peut plus être le trait d'union entre la conscience désemparée et les réconforts surnaturels. Le contact est brisé, et le pauvre cœur en détresse contemple, aux heures de découragement, ce petit îlot lointain où s'est réfugiée sa joie perdue, ce céleste trésor de sa pureté d'enfant chrétien, et où cependant la miséricorde et le pardon divins l'appellent encore. Combien de jeunes gens ont connu pendant ces moments de crise des sentiments de regret profond, de sincère contrition, et n'ont pas osé aller au bout de cette démarche et supplier le Christ d'être dans leur âme disloquée le Guérisseur aux mains pleines de paix et de lumière, de renouer ensemble le pauvre être charnel et l'image divine, sortie des eaux baptismales, si belle de pureté et de grâce !

A celui qui se meurt, on doit apporter les remèdes suprêmes et il serait impardonnable d'en retarder l'application. A celui qui est tombé, il faut le remède divin, il faut Dieu lui-même et toutes les énergies qui renaissent au contact du divin Ami. Pour le jeune homme qu'une passion mauvaise a flétri et qui veut échapper à sa tyrannie, la communion, et la communion fréquente, est le remède sans égal. L'éloigner de la sainte Table sous prétexte d'indignité, ne lui accorder la communion qu'à de rares intervalles, c'est le condamner à croupir dans le vice sans espoir de guérison. Comment un jeune homme peut-il mieux édifier en son cœur un temple orné de pureté et de chasteté que par la pratique fréquente de la communion ? « Si nous portons avec nous l'Homme-Dieu crucifié, et sa vie et sa mort, a dit Rusbrock, Il vivra en nous et nous en Lui; la chair et le sang, le monde et l'enfer seront sous nos pieds ».

Que dire encore des bienfaits de l'Eucharistie sur la garde du cœur à chaque minute de nos occupations quotidiennes; de l'effet souverainement salutaire de cette présence réelle du Christ autour du moindre de nos actes, de nos petites joies, de nos soucis, de nos affections ? Qu'il est doux de sentir que nos pensées, nos projets dépendent de Lui; d'entretenir ce dialogue secret pendant que les heures se succèdent et que nous accomplissons notre tâche d'ici-bas !

Que dire de cette grande joie, faite de volonté et de confiance, qui triomphe des souffrances et des difficultés de chaque jour; joie sans orgueil que les mystiques ont exaltée et que nous

retrouvons jusque sur les lèvres des martyrs; joie céleste que nous pouvons connaître sur la terre quand la divinité de Jésus dépose en nous la félicité parfaite de son Père.

*
* *

Et voilà que l'âme remplie de joie, les yeux resplendissants de lumière, le jeune homme chrétien, dans un élan spontané de générosité et d'entrain, se donne, se fait l'apôtre du Christ.

Apôtre ! Ce mot fait revivre en nous les touchantes scènes évangéliques. Nous voyons ces pauvres pêcheurs de Galilée, groupés autour de la table du Cénacle. Ils ont communié au Corps et au Sang de Jésus. La prière du Christ est dans le cœur de chacun et l'offrande des âmes monte vers le Ciel par le sacerdoce de l'Homme-Dieu. Et nous de dire, en relisant ces pages sublimes du discours après la Cène: « O les heureux apôtres de Jérusalem qui ont vu, qui ont senti le Christ auprès d'eux, qui ont entendu ses derniers enseignements, qui ont communié de ses mains ! » Et pourtant si nous avions la foi, si nous croyions que l'œuvre divine est en dehors du temps, que nous, jeunes gens chrétiens, nous sommes aussi ses apôtres, ses disciples d'Emmaüs, ses petits enfants, ses choisis, que Lui-même prononce en nous la prière sacerdotale lorsque nous consommons son Corps sacré; si nous comprenions qu'Il donne à notre soumission un prix infini et qu'Il fait de notre bonne volonté le fondement d'une oraison souverainement efficace, n'irions-nous pas chaque jour chercher dans la communion cette force qui décuple nos énergies naturelles, cette générosité, cette puissance d'influence et de rayonnement que seule une flamme intérieure et divine peut entretenir ? Il n'appartient pas à l'homme seul de diriger les âmes et d'orienter les consciences. Le bien qu'il pourra faire à ceux qui l'entourent sera surtout celui que Dieu réalisera en lui, et que la reconnaissance et l'amour feront jaillir de son propre cœur.

Parmi ceux qui nous côtoient, parmi nos compagnons de chaque jour, il nous arrive fréquemment de découvrir, de sentir une âme d'élite. Ce n'est pas toujours par le langage extérieur qu'elle s'est révélée. C'est l'âme un peu secrète qui transparaît derrière les yeux calmes ou enjoués, mais toujours attirants et purs. C'est le regard qui pénètre en nous et dont la bonté s'insinue doucement. Nul ne sait ce qui constitue la sympathie. Rien n'est plus mystérieux qu'une rencontre d'âmes et cependant l'esprit le moins psychologue et le moins analyste en a éprouvé la douceur et la joie. S'il est vrai que les âmes sympathisent par ce qu'elles ont de commun, par leurs tendances analogues ou leurs goûts complémentaires, il est peut-être plus sûr encore qu'elle vont l'une à l'autre par la bonté qu'elles contiennent, par la franchise et la pureté des sentiments, par la charité et le dévouement. Et qu'on n'aille point dire que ces qualités ne sont qu'abstractions vides et mortes ! Ce sont de purs joyaux que nul ne saurait empêcher de briller au cœur du plus modeste et du plus timide, car le Dieu de l'Eucharistie en est le gardien comme Il en fut le dispensateur. Si nous voulons être de bons ouvriers évangéliques, il faut qu'un peu de l'auréole de Jésus brille autour de nos têtes, car le véritable apôtre du

Christ porte sur son front « le reflet de l'intimité divine » (1), le rayon de l'Eucharistie par lequel se révèle au monde le Dieu vivant auquel rien ne résiste.

Que d'apôtres pourrait susciter la communion fréquente ! Soldats d'élite du Christ, avant-garde de l'Eglise militante, quelle belle devise pour des jeunes gens chrétiens!

*
* *

Permettez-moi, à ce sujet, pour quitter ces considérations générales dont je m'excuse d'avoir abusé, et pour entrer dans l'étude de la pratique eucharistique dans la vie des jeunes gens et des hommes, permettez-moi de vous parler de cette chère Association catholique de la Jeunesse française, dont j'ai le bonheur d'être ici aujourd'hui le porte-parole. « Piété », tel est le premier mot de sa devise! C'est assez dire l'esprit de son programme, le sens de ses efforts. Ses grands fondateurs comprirent que toute étude intellectuelle, que toute action sociale ne pouvaient trouver un fondement durable que dans une formation religieuse complète et solide; que toute œuvre commune a besoin d'être vivifiée par un idéal commun, et que le bon travail dans la vie réclame des amitiés étroites et profondes. Le développement de la vie intérieure individuelle, la piété intense conduisent presque nécessairement à ces fécondes amitiés, à ces bienfaisantes sympathies dont je parlais tout à l'heure, et qui sont le meilleur gage d'un apostolat fructueux. La formation d'une élite de jeunes est notre grande préoccupation. Cette élite, nous la voulons dans le pays tout entier, et notre doctrine lui enseigne à ne point reculer devant les tâches nationales. Nous la voulons aussi autour de chaque clocher et au sein de chaque paroisse. Dans l'humble village comme dans la vaste cité, le cercle de Jeunesse catholique veut être la ruche où chante l'âme de la petite patrie, et d'où essaiment les enfants chéris de la grande Eglise. Si la Jeunesse catholique sait conduire ses disciples jusqu'aux responsabilités publiques et entend les préparer au rôle de dirigeants, elle a plus encore le souci de faire des chefs de famille, de peupler nos foyers domestiques de cœurs généreux, de faire régner dans cette cellule primordiale de la société, l'amour de Dieu et le culte du bien.

Il n'est peut-être donné qu'à quelques-uns de tracer les voies, de guider les activités par une culture intellectuelle supérieure, mais il est prescrit à tous de faire partie de l'élite du cœur. Dans l'âme du plus humble, Dieu a mis le germe de sa bonté infinie, et il n'est pas un homme à qui n'ait été confiée la mission de faire fructifier ce don sacré. C'est un héritage qu'il ne faut point enfouir; c'est une richesse qu'il faut mettre au grand jour, et porter devant soi comme un ostensoir, comme une hostie, avec des mains pures et un cœur droit.

Nous nous sommes unis parce qu'un idéal commun inspire notre vie, parce que l'amitié de l'Association nous rend frères d'armes, parce que nous nous asseyons à la même Table et

(1) Dom J.-B. Chautard. *L'Ame de tout apostolat.*

« mangeons le même pain ». De plus en plus, comme le disait déjà notre président général au Congrès Eucharistique de Lourdes, en 1914, notre Association devient une ligue eucharistique, une ligue de communiants. Permettez-moi, sur ce point, d'entrer dans quelques détails.

L'effort de la Jeunesse catholique, servi par l'action constante de ses chefs et de ses apostoliques aumôniers, s'est appliqué à répandre dans ses rangs la pratique de la communion fréquente. Cette pensée dominante se fit particulièrement jour au Conseil Fédéral de 1912, où elle se traduisit par l'organisation de la Communion perpétuelle. Cette décision venait à son heure. Elle reçut dans nos Unions le plus chaleureux accueil. A la veille d'instituer cette pieuse pratique, le Comité général, tenu de donner l'exemple, fut particulièrement heureux de faire la Communion perpétuelle entre ses membres. Toutes nos Unions s'efforcèrent d'obtenir une régularité parfaite dans le fonctionnement de la Communion perpétuelle, et un bon nombre y parvint rapidement. L'Union régionale de l'Ouest donna l'exemple, bientôt suivi par la Bretagne, la Manche, le Pas-de-Calais, les Ardennes, le territoire de Belfort. Plus tard le même mouvement et les mêmes organisations s'étendirent dans nos Unions du Midi, de la Bourgogne, de Normandie, du Nord, de l'Orléanais, du Sud-Ouest, de la Franche-Comté, de la Beauce, si bien qu'en moins d'un an, la Communion perpétuelle était définitivement établie dans 62 Unions. Le symptôme le plus significatif du développement de l'œuvre est que son organisation, primitivement régionale, devint peu à peu diocésaine. Le retour du jour de communion de chaque groupe en devint plus fréquent, le roulement se trouvant limité à une circonscription plus restreinte. Il restait à réunir les groupes isolés et les départements non encore organisés en Unions pour les faire participer aux bienfaits de cette intercession nationale à la sainte Table. Le Secrétariat général leur adressa un appel et bientôt, sous la direction du Comité général, s'organisa entre eux un véritable roulement national. Au fur et à mesure que cette pratique gagnait du terrain et que grandissait chez nos amis le désir de participer à ce grand mouvement de foi, les petites Unions, où les groupes sont rares, s'efforcèrent de pratiquer la Communion perpétuelle par leurs seules ressources. Notons enfin qu'un grand nombre de groupes tiennent à pratiquer entre leurs membres la Communion perpétuelle, de sorte que chaque jour, un ou plusieurs membres du groupe s'approchent de la sainte Table. Il est intéressant de remarquer que pour cette institution, dont nous constatons chaque jour les progrès, notre organisation nationale a été particulièrement utile. Elle a facilité le concert des efforts et leur division après avoir permis de propager rapidement la pieuse consigne.

A côté de la Communion perpétuelle, qui semble bien propre à établir un lien social dans la piété, l'A. C. J. F. fait tous ses efforts pour développer parmi ses membres la communion fréquente conformément aux directions de Pie X. La communion mensuelle collective est devenue la règle dans la grande majorité de nos groupes. La communion hebdomadaire progresse dans certaines régions. Enfin je pourrais citer des exemples, pris aussi bien dans nos campagnes que dans les villes, parmi les

milieux populaires comme dans les groupes d'étudiants, et montrer que les communions quotidiennes ne sont pas rares chez nous.

La *Vie nouvelle*, organe de l'A. C. J. F., fit une enquête sur la piété. Des témoignages nombreux, encourageants, furent recueillis. Dans les régions les plus déshéritées, les réponses accusent un accroissement sérieux de vie religieuse. Les communions se multiplient et bien des pasteurs se plaisent à proclamer que le groupe de J. C. exerce sur la vie de leur paroisse une influence qui se traduit par un nombre de communions d'hommes plus élevé que dans le passé.

Après ce magnifique essor de la dévotion eucharistique dans l'Association survint la guerre, qui sema dans nos rangs des deuils cruels: 15.000 de nos camarades, de nos chefs, sont tombés sur les champs de bataille, nous donnant jusqu'à la mort les plus beaux exemples de foi et de piété. Combien de nos amis morts dans le Christ goûtent dans l'autre vie cette éternelle communion qu'ils avaient tant désirée ici-bas! Sitôt la paix revenue, les membres de l'A. C. J. F. mirent à la reconstitution de leurs groupes épars et décimés, un zèle de chaque heure. Actuellement, grâce à l'attention portée par les Unions au rétablissement de la Communion perpétuelle, nous pouvons contempler à nouveau les belles floraisons d'avant-guerre. Pour ne citer qu'un exemple, en Saône-et-Loire, depuis le Congrès de Dijon (février 1920), chaque fédération est chargée d'un mois durant lequel un de ses cercles doit représenter la province à la sainte Table chaque dimanche, et s'efforcer, chacun des autres jours de la semaine, de passer à l'un de ses membres la consigne sacrée. C'est une base de départ pour multiplier avec les progrès mêmes de l'organisation les communions collectives.

En résumé, le perfectionnement de la Communion perpétuelle dans l'A. C. J. F. consiste donc à restreindre progressivement l'étendue de la circonscription nécessaire pour obtenir la perpétuité. Au début, on l'avait instituée par Unions régionales; rapidement bien des Unions diocésaines étaient arrivées à se suffire; souvent de plus petits territoires pouvaient en assurer le fonctionnement et on pouvait citer bon nombre de groupes qui la pratiquaient entre leurs membres.

Il ne faudrait pas croire qu'une réglementation de la pratique eucharistique dût conduire à la routine et à une piété de commande. Une discipline librement, volontairement acceptée, peut être, au contraire, un stimulant précieux pour des âmes abondamment nourries de vie chrétienne, et ajouter à l'élan spontané du cœur, les mérites si conformes à l'esprit catholique de l'obéissance et de la soumission.

*
* *

Dans la jeunesse intellectuelle, parmi les étudiants et en particulier dans les grandes écoles où jadis les catholiques pratiquants étaient le petit nombre, il est réconfortant de constater le magnifique essor de la vie religieuse et principalement de la dévotion eucharistique.

En ce qui concerne nos grandes écoles scientifiques, l'Ecole

Polytechnique, les Mines, l'Ecole Centrale, notons que chaque année, suivant une tradition, les élèves tiennent à se grouper par école pour faire la communion pascale. A l'Ecole Polytechnique, qui compte actuellement un millier d'élèves environ, 600 jeunes gens ont fait leur pâques, cette année, à l'église Saint-Etienne-du-Mont, le dimanche des Rameaux. L'invitation générale à cette messe de communion était signée de 250 noms. Le même jour, dans maintes villes de province, étaient célébrées des messes spéciales de communion pascale pour les anciens élèves de l'Ecole et leur famille, sur l'invitation des correspondants de comités. Le dimanche de la Passion 800 élèves de l'Ecole Centrale faisaient leurs pâques à Notre-Dame de Paris et 700 élèves et anciens élèves signaient la convocation.

Dans ces mêmes écoles, la communion fréquente est en progrès continu. A l'Ecole Polytechnique, me rapportait tout récemment l'Aumônier-Conseil de l'U. S. I. C. (1) on peut compter environ 160 à 180 communions hebdomadaires et de 260 à 300 communions de quinzaine. Quelques centaines d'élèves font la Communion perpétuelle, qu'ils se trouvent à Paris ou en province. Enfin parmi les 835 stagiaires des grandes écoles (Mines, Ponts et Chaussées). 170 environ s'approchent chaque semaine de la sainte Table.

A l'Institut National Agronomique plus des trois quarts des étudiants sont des catholiques pratiquants, 30 à 40 élèves en moyenne sur 230 assistent aux messes de quinzaine et y font la sainte communion.

Comme de tels chiffres sont éloquents et quel renouveau catholique ils signifient dans la jeunesse! Chaque année peuvent être enregistrés des retours et des conversions. Le respect humain disparaît de plus en plus. Dans une atmosphère de bonne camaraderie et de sympathie mutuelle, chacun remplit son devoir et ne craint point de donner l'exemple.

Parmi les groupements professionnels, laissez-moi vous dire quelques mots des cheminots catholiques. Au Congrès Eucharistique de Lourdes, M. le Directeur général de l'Union catholique du personnel des Chemins de fer français, montrait dans un rapport dont je ne puis citer ici toute la documentation, le magnifique développement pris dans cette Union par la vie eucharistique. Je rappellerai simplement qu'en 1898, année de la fondation de cette Union, 111 cheminots se rendirent à Montmartre pour une nuit d'adoration et y communièrent de la façon la plus édifiante. Ce n'étaient là que des précurseurs. A la veille de la guerre 50.000 cheminots s'affirmaient vrais chrétiens et fervents communiants. Pendant et surtout depuis la guerre le mouvement s'accentua. L'Union qui comprenait 375 groupes, en 1911, en compte aujourd'hui 515, tous foyers rayonnants de vie eucharistique. Depuis 1912, est officiellement établie la communion corporative quotidienne, et pour cette consigne sacrée, nos cheminots catholiques se groupent chaque jour plus nombreux et plus empressés.

Je dois me résoudre à passer sous silence tant de groupements, d'œuvres catholiques, dont les témoignages en cette matière ne viendraient que confirmer nos raisons d'être pleinement con-

(1) Union syndicale d'ingénieurs catholiques.

fiants dans l'avenir. Bien des directeurs d'œuvres, de conférences, de confréries s'accordent pour reconnaître que depuis la guerre le renouveau catholique s'accentue particulièrement chez les jeunes, et que la dévotion eucharistique en est l'indice le plus sûr comme elle en fut la cause et l'origine.

*
* *

Pour terminer ce trop long rapport, je me permettrai d'ébaucher sur l'éducation eucharistique des jeunes gens quelques idées d'ensemble qui seront peut-être de nature à provoquer une discussion ou un échange de vues.

Il nous semble tout d'abord que la pratique de la communion fréquente atteindra le plus grand nombre et fera progresser les meilleurs dans la mesure où sera donnée une solide instruction religieuse, une formation foncièrement chrétienne et catholique. Trop d'esprits considèrent encore la communion comme un but, alors qu'elle est un moyen; comme une récompense de la perfection, alors qu'elle est l'aliment par excellence de notre perfectionnement spirituel. D'autres ne voient dans l'Eucharistie qu'une dévotion spéciale dont on use aux grandes fêtes ou à des intentions particulières. Trop de fidèles insuffisamment instruits de leur religion ont tendance à faire un choix dans les différentes dévotions que le culte catholique leur propose. Ils n'envisagent pas la religion d'une façon assez large et synthétique et sont portés à la considérer comme un ensemble d'actes cultuels juxtaposés. Une telle conception ne peut que conduire à un certain exclusivisme et, par suite, à une regrettable étroitesse d'esprit. Une éducation catholique s'impose, et elle doit commencer dès la jeunesse. Pour les jeunes gens, le cercle d'études est l'organisme idéal au sein duquel sera complétée l'instruction religieuse commencée par le catéchisme. Pour que les vérités religieuses apparaissent dans toute leur ampleur et leur sublime enchaînement, il ne faut pas craindre d'élargir les horizons tout en mettant en pleine lumière les jalons directeurs. Le mystère eucharistique est un de ces jalons; c'est le pilier central de tout le dogme catholique. Il serait à désirer que l'exposé de la religion soit vivant, plein de sève, harmonieux, comme un édifice où toutes les pierres se tiennent. Les points de vue dogmatique, historique, liturgique doivent se compénétrer et vivre l'un par l'autre. Puisque nous parlons de l'Eucharistie, ne serait-il pas souhaitable que ce mystère soit étudié davantage en fonction du saint Sacrifice de la Messe qui est l'abrégé le plus grandiose des mystères chrétiens ?

La formation eucharistique sera avantageusement complétée et vivifiée par la participation des jeunes gens aux associations pieuses telles que les gardes d'honneur et les tiers-ordres. Enfin la direction individuelle sera toujours pour le jeune homme la garantie et le stimulant indispensable de la vie surnaturelle.

*
* *

Ainsi armé de foi, couronné de pureté, Apôtre, Porte-Christ, soldat doux et humble de cœur, le jeune homme s'avancera dans

la vie. Il sera dans l'âge mûr ce qu'il fut dans sa jeunesse. Il fondera le foyer chrétien idéal ou se donnera tout entier à l'œuvre de la sainte Eglise. Les enfants de sa chair ou les œuvres de son cœur de prêtre parleront de lui aux générations futures, car après l'achèvement des besognes terrestres « il entrera joyeux dans la maison du Seigneur ».

Longuement d'unanimes applaudissements répondirent à ce rapport ; après quoi s'ouvrit un intéressant échange d'idées. Voici ce que nous en a conservé la sténographie :

Mgr Odelin. — « M. Ninnin vient de nous dire des choses extrêmement intéressantes, sur la jeunesse intellectuelle. J'ajouterai que l'Ecole Normale supérieure suit ce mouvement. Les Normaliens catholiques pratiquants sont une cinquantaine, au moins. Ils sont dirigés par des Lazaristes. En France, a-t-on dit, les idées et les exemples viennent et descendent d'en haut jusqu'aux masses profondes de la population. Nous devons donc nous réjouir des constatations qui viennent d'être faites.

« Par ailleurs, j'ai demandé à un Père Jésuite quels étaient, au bout d'un certain nombre d'années, les résultats obtenus par la communion fréquente dans les collèges. Pour les petits, m'a-t-il dit, nous cherchons et nous réussissons à éviter la routine. Quant aux grands, nous leur laissons prendre leur allure parce qu'ils préparent ainsi leur vie dans le monde. En tout cas, le résultat pratique de la communion fréquente est que l'esprit est complètement transformé ; les collèges d'aujourd'hui sont tout différents, et en mieux, de ce qu'ils étaient il y a 30 ans ».

M. le chanoine Mury. — « Notre ami Ninnin a parlé surtout du monde qui est le sien ; mais la Jeunesse Catholique groupe les jeunes gens de tous les milieux et de toutes les professions. Et partout on arrive à des résultats analogues. Mais pour obtenir un tel aboutissement dans l'âme des jeunes gens, il faut d'abord l'organisation, même, et je dirai : surtout, dans les pays où, comme dans notre Charollais, on a conservé les pratiques essentielles de la religion : messe dominicale et communion pascale.

« J'adjure donc nos prêtres et nos mères chrétiennes de travailler à la formation de cercles et d'avant-gardes de Jeunesse Catholique. C'est par là qu'il faut commencer. Il est absolument indispensable d'avoir d'abord l'organisation ; la communion fréquente viendra ensuite ; elle fleurira dans le groupe de Jeunesse Catholique ».

Mgr Lamerand. — « Et qu'on ne pense pas que, pour avoir

une organisation, il faille avoir 10 ou 15 jeunes gens ; 2 ou 3 suffiront pour commencer ; mais il faut avoir quelque chose ».

Le R. P. Bessières. — « Il est un groupe dont il semble qu'on n'ait pas parlé : c'est le groupe des Professeurs catholiques de l'Universite. Il compte 2.000 adhérents réunis autour du *Bulletin des Professeurs de l'Université.* Ces professeurs font la communion mensuelle générale et la communion perpétuelle. Leur exemple a été suivi par le *Bulletin des Ecrivains Catholiques,* qui est aussi une filiale du *Bulletin* de Joseph Lotte.

« Je signale encore le *Bulletin des Instituteurs et Institutrices Catholiques de l'Ecole Laïque,* qui ont aussi la communion perpétuelle et la communion générale du mois ».

Le R. P. Corbillé, aumônier général de l'A. C. J. F. — « Je tiens à signaler encore, pour votre édification, l'existence d'un groupement très spécial : le Groupement des Médecins et Etudiants en Médecine. Ce groupement, « la Conférence Laënnec », affilié à la Jeunesse Catholique, comprend environ 300 membres. Or, depuis sa fondation, il a à peu près transformé l'esprit de l'Internat de Paris. Avant son existence, il était impossible à un interne de faire maigre dans une salle de garde. Il était difficile également de conserver sa vie morale. Actuellement, on fait maigre publiquement ; on parle de l'heure de la messe sans que personne s'en étonne. Ce groupement a pris le premier plan à l'Ecole de Médecine. Avant la guerre, pendant la nuit du bal des Internes qui est, je crois, ce qu'il y a de pis, les membres de « la Conférence Laënnec » montaient à Montmartre et passaient la nuit devant le Saint Sacrement, en expiation des fautes commises à ce moment par leurs camarades. Cette année ils ont fait mieux : ils ont fait échouer le bal des Internes. Ce qui ne les a pas empêchés de continuer leur tradition et d'avoir leur adoration à Montmartre. Au lieu d'y aller seuls entre eux, ils ont, par voie d'affiche, demandé à tous leurs camarades de l'Ecole de Médecine de les accompagner. Et c'est ainsi qu'ils ont eu à Montmartre une nuit splendide.

« Voici quelles sont les pratiques de ce groupement. Le premier vendredi et le troisième dimanche du mois : communion générale, à laquelle assistent ordinairement 150 membres. Et je ne parle pas des communions individuelles ».

M. le chanoine Mury demande, en preuve de ce qu'il avançait tout à l'heure, à un curé de la lisière du Mâconnais et du Charollais, de dire quels résultats eucharistiques il a obtenu par son Cercle de Jeunesse Catholique dans une paroisse

rurale, où auparavant les jeunes communiaient au plus à Pâques.

M. l'abbé Bonnevay, curé de Saint-Léger-sous-la-Bussière, répond :

« Dès la fondation du cercle catholique de jeunes gens, en 1910, il a été demandé à ses membres de communier chaque mois. Depuis bientôt onze ans, la communion mensuelle de tous les membres du Cercle se fait très régulièrement l'hiver, plus difficilement l'été, les jeunes gens étant alors trop absorbés par les durs travaux des champs.

« Pendant la guerre, nos jeunes du Cercle mobilisés ont été plus qu'auparavant des communiants. On les voyait s'approcher des sacrements à chacune de leurs permissions. Au front, ils étaient fidèles à la communion mensuelle et même plus fréquente comme ce soldat de la classe 16 qui écrivait : « La « mort si souvent coudoyée, le nettoyage pas toujours bien à « jour, m'ont fait résoudre de communier ici, au repos, chaque « jour, et, en ligne, aussi souvent que je le pourrai. Il est « Celui qui fait les âmes des héros et des martyrs. Je le veux « avoir et garder toujours en moi, car il est pour moi l'inaltérable Bonheur ».

« Nos soldats se faisaient parmi leurs camarades les apôtres de la communion ; grâce à eux, nous avions formé une petite association qui comptait, en 1917, plus de quarante membres ; le *Bulletin paroissial,* qui leur réservait quelques pages, était leur trait d'union. Ces jeunes soldats avaient une vie intérieure alimentée par la prière, la lecture assidue de l'Evangile et de l'*Imitation de Jésus-Christ,* la communion ; aussi étaient-ils de vrais chrétiens.

« Quatre membres du Cercle de Saint-Léger sont tombés au champ d'honneur ; ils sont morts en prédestinés ; les autres, rentrés dans leurs foyers, sont revenus meilleurs qu'ils n'étaient partis, et nos soldats des classes 20 et 21 marchent vaillamment sur les traces de leurs aînés.

« Actuellement le Cercle, non compris les plus jeunes, compte 17 membres de 16 à 27 ans, soit à peu près la moitié des jeunes gens de la paroisse. Tous font honneur à leur association ; leur piété est sincère et rien n'est plus édifiant que de voir communier ces grands jeunes gens avec leur foi profonde et leur simplicité d'enfant. Il serait à désirer que ces communions fussent plus fréquentes ; la distance, les travaux du matin sont des obstacles assez sérieux à des communions multipliées.

« En tout cas, nos jeunes gens font l'édification de la paroisse,

non seulement par leur piété, mais encore par leur admirable dignité de vie. Ils entraînent à leur suite leurs jeunes camarades et l'on peut espérer, dans un avenir plus ou moins prochain, la régénération de la paroisse par cette vaillante jeunesse à l'âme eucharistique ».

M. le chanoine Mury. — « Je tiens à faire remarquer : 1° que ces faits sont rigoureusement exacts ; 2° que Saint-Léger-sous-la-Bussière est une petite paroisse de notre diocèse qui ne compte que 485 habitants ; 3° qu'il y a onze ans, elle n'était pas meilleure qu'une autre et que les grands jeunes gens, comme les hommes, n'y communiaient guère qu'aux Missions et quelques-uns à Pâques. Ce qui montre ce que produit un Cercle de jeunes gens dirigé selon les méthodes de l'A. C. J. F. par un prêtre zélé ».

M. l'abbé Paravy, aumônier du Lycée de Chambéry. — « Je me permettrai de faire une remarque, relativement aux deux rapports précédents.

« On manifestait tout à l'heure la crainte que, en poussant les enfants à faire la communion précoce, ils ne prolongent pas ensuite leur instruction religieuse. Voici des remarques faites dans le milieu intellectuel ; car on ne rencontre pas seulement dans les milieux populaires l'opposition à la prolongation des études religieuses : 1° les élèves qui font le mieux la communion solennelle sont ceux qui ont fait déjà leur communion privée ; 2° on conserve après la communion solennelle et même après le renouvellement, jusqu'à la fin de leurs études, surtout les élèves qui avaient fait auparavant la communion privée. Ces simples observations se passent de commentaires ».

*
* *

Mais le temps passe et presse. Il reste un rapport à entendre.

3° Rapport de M. le Chanoine PEUPORTIER
Curé de Saint-Roch, à Paris

SUR

L'Apostolat eucharistique de la femme chrétienne

Messeigneurs,
Mesdames,
Messieurs,

Les prêtres de la nouvelle Loi ont seuls reçu de Dieu le sublime pouvoir d'offrir le saint sacrifice de la Messe. C'est ce que l'Eglise rappelle chaque année officiellement au peuple chrétien lorsque, pendant les fêtes du Saint Sacrement, à Matines, elle met sur les lèvres de ceux qui récitent l'office divin ces paroles que nous connaissons bien : « *Cujus officium committi voluit solis Presbyteris, ut sumant, et dent cæteris.* »

Toutefois, hâtons-nous de le reconnaître : de ce que le Prêtre est le Ministre du Sacrement, il n'a pas pour cela le monopole de l'apostolat eucharistique.

Tous les chrétiens, chacun suivant sa situation et ses moyens, sont appelés à travailler à l'extension du règne de Notre-Seigneur. Tous, par conséquent, s'ils ont au cœur la divine charité, doivent s'efforcer, autant qu'il est en leur pouvoir, de faire mieux connaître, apprécier, honorer et désirer la réception de ce sacrement, qui est le grand moyen mis à notre disposition pour transformer nos âmes et les conduire à Dieu.

Ma mission est de vous entretenir aujourd'hui de l'apostolat eucharistique spécialement offert au zèle de la femme chrétienne

Nous étudierons cet apostolat sous une double forme :

1° Apostolat de la femme chrétienne concernant les objets nécessaires au culte de la sainte Eucharistie;

2° Apostolat eucharistique de la femme chrétienne auprès des âmes.

*
* *

Et d'abord : apostolat concernant les objets nécessaires au culte eucharistique.

Nous mentionnerons, pour n'être pas incomplet, le concours très précieux de la femme chrétienne pour la *construction*, là où le besoin s'en fait sentir, d'une nouvelle église, ou d'une chapelle de secours.

Il y a longtemps que, dans ce genre d'apostolat, la femme occupe une place d'honneur.

Ne lisons-nous pas, en effet, au Bréviaire, que sainte Pudentienne et sainte Praxède, deux sœurs par le sang, par la foi et par le dévouement, offrirent à saint Pierre leur maison, qui devint dès lors pour les premiers fidèles un lieu de réunion où ils entendaient la sainte parole, recevaient le baptême, et assistaient à la célébration des saints mystères. Aujourd'hui encore, à Rome, l'Eglise de sainte Pudentienne est le premier des titres cardinalices, parce qu'elle est la première et la plus ancienne des églises de la Ville éternelle.

A Philippes, c'est encore le dévouement d'une femme, Lydia, qui fournit à saint Paul le terrain et les ressources nécessaires pour fonder une première église.

Aujourd'hui, après dix-neuf siècles de christianisme, combien d'églises nouvelles seraient encore nécessaires? Ce sont, dans la plupart de nos grandes villes, des agglomérations qui ont surgi en quelques années; de véritables païens, ou de chrétiens baptisés non moins ignorants, qu'il paraît impossible d'évangéliser sans lieu de culte pour les réunir. Ce sont encore, dans les régions odieusement dévastées par l'ennemi, des habitants qui reviennent, attirés par le sol natal, mais qui ne retrouvent plus leur église très aimée, tombée, elle aussi, au champ d'honneur !

Quel est le prêtre, un peu mêlé aux œuvres, qui n'a pas rencontré quelques généreuses imitatrices des Pudentienne et des Lydia, estimant avec raison qu'une partie de leurs aumônes ne pouvait trouver un meilleur emploi qu'en les offrant pour contribuer, suivant leurs ressources, à l'érection d'une nouvelle église : là, bien des préjugés tomberont, les enfants seront élevés chrétiennement, et les âmes seront sauvées ! Puissent ces chrétiennes trouver de nombreuses imitatrices ! Il y va de l'existence même du christianisme dans un grand nombre d'endroits !

L'église une fois bâtie, il faut y faire venir l'Hôte qui doit l'habiter jour et nuit, et qui, peu à peu, attirera à Lui les indifférents et les pécheurs.

Faire descendre le Sauveur sur l'autel, c'est l'œuvre du Prêtre; *fournir au prêtre les ornements et les linges nécessaires,* c'est, dans bien des cas, la mission de la femme chrétienne.

Vous savez, Mesdames, quel est sur ce point votre modèle, et quelle est celle qui, la première, fournit à Notrte-Seigneur enfant les modestes vêtements dont il avait besoin. Le saint Evangile, très sobre de détails, et sans un mot inutile, nous dit seulement qu'après la naissance de Jésus, la Très Sainte Vierge l'enveloppa de langes et le coucha dans une crèche : *posuit in præsepio et pannis eum involvit.*

Avec quel amour, avec quelle tendresse maternelle Marie a dû façonner ces premiers langes de son divin Fils! Le Sauveur n'avait qu'une misérable crèche pour reposer, mais avec quelle attention sa sainte mère sut veiller à ce qu'il fût chaudement abrité !

Aujourd'hui la crèche de l'Eucharistie, c'est l'autel et le tabernacle ; et le Sauveur, pour les linges dont il a besoin, pour les ornements dont il veut que ses prêtres soient revêtus, fait, en bien des endroits, un pressant appel à la charité et au travail

des femmes chrétiennes qui comprennent le grand honneur qu'il y a pour elles d'imiter, auprès de Jésus, la prévoyance et le dévouement maternels de la Très Sainte Vierge.

En dehors des travaux que chacune de vous, Mesdames, peut faire pour sa propre paroisse, ou pour quelque sanctuaire auquel elle s'intéresse plus spécialement, ou enfin pour les églises pauvres de son diocèse, vous savez quelles sont les œuvres générales qui sollicitent plus spécialement votre charité.

Je n'en citerai que quelques-unes :

C'est d'abord, pour la France, l'Œuvre des Tabernacles, fondée en 1846, érigée en Archiconfrérie en 1858, établie maintenant dans un grand nombre de diocèses, que connaissent et bénissent un grand nombre de nos confrères, et qui, chaque année, est heureuse de répartir, suivant les besoins, l'abondant travail des laborieuses associées.

C'est, depuis la fin de la guerre, l'œuvre si intéressante et si nécessaire des églises dévastées, à laquelle toutes, certainement, vous vous êtes intéressées, dont les diverses expositions, partout, ont ravi d'admiration ceux qui les ont visitées, et dont les multiples envois ont permis de reprendre les cérémonies du culte dans un grand nombre de paroisses.

C'est encore, pour les missions, l'Œuvre apostolique fondée huit ans avant l'œuvre des Tabernacles, et qui est spécialement destinée à subvenir aux besoins des églises des Missions, sans oublier les missionnaires eux-mêmes, auxquels elle fournit ce dont ils ont besoin pour leur usage personnel.

Vous le voyez, Mesdames, vaste est le champ ouvert à votre zèle, et nous souhaitons que toutes, désormais, vous fassiez une place aussi belle que possible dans l'emploi de votre temps et la répartition de vos aumônes à l'apostolat concernant les objets nécessaires au culte eucharistique.

*
* *

Il nous reste à parler de l'apostolat eucharistique de la femme chrétienne auprès des âmes.

Nous ne devons pas, en effet, oublier qu'en instituant l'adorable sacrement de nos autels, Notre-Seigneur n'a pas voulu seulement demeurer au milieu de nous, mais qu'il a voulu descendre dans nos âmes et leur servir de nourriture.

De là pour les mères un grand devoir : celui de préparer leurs enfants à cette divine visite, en essayant de leur inculquer, dès leur plus bas âge, un véritable amour pour le petit Jésus du tabernacle.

Puissent les enfants devenir nombreux parmi nous qui, arrivés à l'âge d'homme, auront la précieuse consolation de pouvoir s'appliquer à eux-mêmes, et de répéter ces belles paroles de Lamartine :

« Notre mère était pieuse... Cette piété était la part d'elle-même qu'elle désirait le plus ardemment nous communiquer. Faire de nous des créatures de Dieu en esprit et en vérité, c'était sa pensée la plus maternelle. A cela, elle réussissait, sans système et sans efforts, et avec cette merveilleuse habileté de la nature qu'aucun artifice ne peut égaler....

« Nous croyions que Dieu était derrière elle, et que nous allions l'entendre et le voir, comme elle semblait elle-même l'entendre et le voir... Dieu était pour nous comme l'un d'entre nous. Il était né en nous avec nos premières et nos plus indéfinissables impressions. Nous ne nous souvenons pas de ne l'avoir pas connu. Il n'y avait pas un premier jour où l'on nous avait parlé de lui. Nous l'avions toujours vu en tiers entre notre mère et nous. Son nom avait été sur nos lèvres avec le lait maternel. Nous avions appris à parler en le balbutiant. » (Cité par M. Bels, dans *Figures des pères et mères chrétiens.*)

Pour qu'une mère puisse ainsi verser de son cœur dans celui de son enfant ces enseignements divins, il faut que son cœur en soit rempli. Pour se déverser sans effort, il faut que le vase soit plein. Le cœur de la mère doit être rempli jusqu'au bord de l'esprit de Dieu, pour prodiguer à celui qui est né d'elle l'aliment spirituel qui fait vivre pour l'éternité.

Autrefois, avant que les enfants soient invités à s'approcher de la Sainte Table dès l'âge de raison, les mères ne pensaient généralement qu'assez tard à la préparation eucharistique de leurs âmes. Aujourd'hui, elles ont compris que leur devoir est de commencer beaucoup plus tôt, dès que l'esprit de l'enfant peut saisir quelque peu le sens des merveilles qu'elles s'efforcent de leur faire entrevoir.

Une mère chrétienne, par exemple, n'entrera pas à l'église sans rappeler à son fils que le petit Jésus est présent dans le tabernacle, et sans lui faire répéter qu'il l'aime de tout son cœur. Quand elle fera, en sa présence, la sainte communion, elle lui dira que bientôt il aura le même bonheur, et qu'il doit s'y préparer par des efforts pour être pieux et bon. A la maison, la mère reviendra souvent sur cet important sujet, et, bientôt, elle sera étonnée de la facilité avec laquelle, la grâce aidant, son jeune enfant la comprendra et sentira grandir dans son cœur le désir de faire sa première communion.

Quel est le prêtre qui n'a pas rencontré plusieurs fois sur son chemin quelques-uns de ces petits dont l'âme semblait à jamais imprégnée de ces enseignements maternels, et qui, dès l'âge de sept ans, avaient, de la sainte Eucharistie, une connaissance aussi nette que des enfants beaucoup plus âgés. Malheureusement, il faut le reconnaître, il n'en est pas toujours ainsi, parce qu'un trop grand nombre de mères n'ont pas encore compris, sur ce point, l'importance de leur mission !

Ajoutons qu'une mère chrétienne ne doit pas croire que son apostolat eucharistique auprès de son enfant soit terminé lorsqu'elle l'a ainsi préparé au grand acte de sa première communion, et qu'ensuite c'est au prêtre seul qu'il appartiendra de continuer le travail si bien commencé.

Sans doute, c'est le prêtre qui administre les sacrements et qui donne l'absolution, c'est lui qui, au tribunal de la Pénitence, donne à l'enfant les conseils dont il a besoin pour la formation de sa conscience et la pratique de la vertu; mais il ne vit pas toujours avec son pénitent, et il faut que celui-ci, malgré la mobilité inhérente à son jeune âge, entretienne et développe sa dévotion envers l'adorable sacrement de l'autel. C'est donc à sa mère qu'il incombe, après la première rencontre de son enfant avec Dieu, de continuer auprès de lui sa divine mission

en excitant dans son cœur le désir de plus en plus grand de la sainte communion, en lui rappelant la nécessité de s'y bien préparer, en lui apprenant comment il convient de faire son action de grâces pour attirer sur lui les grâces du bon Dieu, et éviter la routine toujours si dangereuse, et, hélas! si commune parmi les enfants.

Heureux les petits ainsi formés par des mères vraiment chrétiennes, qui comprennent leurs responsabilités, et dont les fils, nous en avons la confiance, seront plus tard leur honneur et leur gloire !

Mais, à côté d'elles, combien de parents indifférents, pour la plupart absorbés par les soucis du travail quotidien, qui ont abandonné toutes les pratiques religieuses, et dont les enfants, élevés dans les écoles neutres, arrivent à l'âge de la première communion sans rien connaître de la religion, et sans avoir jamais récité la plus petite prière. Le signe de la croix même leur est inconnu.

Qui donc, dans les paroisses populeuses surtout, ira chercher ces pauvres petits déshérités, en danger de grandir sans entendre jamais parler de Dieu? qui ira visiter les parents pour toucher leur cœur, leur rappeler les années de leur enfance, et les amener à envoyer leurs enfants au catéchisme? qui viendra au secours de ces pauvres petits, pour aider le prêtre qui ne peut suffire à la tâche, pour leur faire apprendre leur catéchisme, et soutenir leur bonne volonté; en un mot, pour tenir, auprès d'eux, la place de leurs parents, volontairement ou inconsciemment défaillants ?

Qui ?... La femme chrétienne, qui trouvera, sous le nom de Dame catéchiste, uun nouveau moyen de pratiquer son apostolat eucharistique.

Je ne m'étendrai pas sur l'utilité de cette œuvre, belle entre toutes, ni sur les merveilleux résultats obtenus. Née en 1882, aussitôt après les innovations législatives qui ont banni la religion de l'école, s'est, depuis cette époque, développée d'une manière admirable, et est maintenant établie dans toute la France. Nombreux sont les chrétiens qui, après Dieu, lui doivent leur persévérance; plus nombreux encore ceux qui, grâce au souvenir d'une bonne première communion, auront le bonheur, avant de mourir, de recevoir les sacrements. N'oublions pas enfin qu'à la suite des leçons, des exemples et des conseils reçus de leurs Dames catéchistes, plusieurs enfants ont entendu dans leur cœur les premiers appels de Dieu, auquel, plus tard, ils se sont consacrés dans la vie sacerdotale ou religieuse.

La vocation ! tel est, en effet, le dernier objet proposé à l'apostolat eucharistique de la femme chrétienne. Heureuse la mère qui comprend l'éminente dignité du prêtre, et qui, loin d'être effrayée par les confidences d'un fils tendrement aimé qui se croit appelé au sacerdoce, est toute disposée, s'il est vraiment choisi par Dieu, à l'encourager et à seconder ses efforts !

L'époque à laquelle nous vivons est propice aux vocations généreuses : l'Eglise, en effet, n'a désormais à offrir à ceux qui veulent prendre place dans le sanctuaire, ni fortune ni honneurs humains. C'est donc l'heure des âmes désintéressées, qui ne pensent qu'à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Que celles qui n'ont pas de fils à offrir pour le service des

autels, ne croient pas qu'elles n'ont, de ce chef, aucun devoir à remplir : l'œuvre des vocations sacerdotales, établie dans tous les diocèses, sollicite leur généreux concours.

Se dévouer dans les catéchismes, préparer ses propres enfants à la réception de la sainte Eucharistie, travailler à la confection des linges et des ornements d'église, contribuer à l'érection des lieux de culte, tout cela est bon, très bon. Mais, pour pénétrer dans le sanctuaire, instruire les fidèles, célébrer la sainte Messe et distribuer la sainte Eucharistie, il faut des prêtres, et des prêtres d'autant plus nombreux que le travail est plus pénible et la moisson plus abondante.

Hélas! la guerre a fait dans les rangs du clergé des vides nombreux et douloureux. Dans tous les diocèses, on rencontre des paroisses sans pasteurs, et partout les évêques, inquiets, disent leur angoisse et multiplient leurs appels. C'est dire qu'aucune chrétienne n'a le droit de se désintéresser du recrutement du clergé. A vous, Mesdames, de prier avec ferveur pour que Dieu multiplie les vocations, à vous de soutenir généreusement l'œuvre des vocations, que l'on peut appeler, en ce moment, l'œuvre par excellence, l'œuvre indispensable et nécessaire entre toutes.

*
* *

Il est trop tard pour qu'on puisse échanger les idées qu'évoque ce rapport et énumérer des exemples qui l'appuient.

Mgr Berthoin doit se contenter de remercier très cordialement l'apostolique curé de Saint-Roch de cet appel au zèle eucharistique de nos chrétiennes.

... Quelques mois plus tard, le rapporteur et l'évêque étaient invités par Dieu à s'associer au glorieux sacrifice de l'Agneau éternellement immolé dans le Ciel.

CHAPITRE III

Les Organisations eucharistiques

(Séance d'étude du mardi après-midi)

§ 1er. — Les Rapports

Parmi les innombrables « organisations eucharistiques », nées de la piété de l'Eglise et de ses fidèles, force a été de faire un choix. On s'est arrêté d'abord à une organisation passagère, mais susceptible d'en engendrer beaucoup d'autres et de réveiller partout la ferveur du culte du Très Saint Sacrement, nous voulons dire : les Congrès eucharistiques cantonaux.

Puis il a été question du genre de groupement qui semble à la fois le plus difficile à créer et le plus riche en résultats bienfaisants ; le groupement des hommes, et comme type : « les Hommes de France au Sacré-Cœur ».

Et enfin l'on a voulu fixer l'attention du Congrès sur la plus vaste ligue mondiale de dévotion envers la sainte Eucharistie et le Sacré-Cœur : l'Apostolat de la Prière.

Personne ne pouvait mieux traiter la première question que l'apôtre très zélé de ces petits Congrès eucharistiques, régionaux ou cantonaux : Mgr Lamerand, le supérieur général de l'Union apostolique et le vice-président du Comité permanent des Congrès eucharistiques nationaux.

1° Rapport de Mgr LAMERAND

Les Congrès Eucharistiques cantonaux

Les congrès eucharistiques cantonaux sont de petits congrès Puis-je comparer le petit au grand ? Le poète latin se le demande Mais enfin, nous osons, quoique humblement, soutenir la compa raison.

Il y a des ressemblances et des différences.

Les ressemblances : On traite des œuvres eucharistiques d'un côté comme de l'autre.

Les différences : Ces congrès sont petits de toutes manières. Ils se différencient de celui-ci, par exemple, par le manque de splendeur, par le défaut d'éloquence : on n'y fait pas de beaux discours comme à Paray-le-Monial. Mais, d'autre part, nos petits congrès sont pratiques. Les grands congrès sont des congrès de théorie, tandis que nous faisons des congrès d'application. Cette conclusion si nécessaire qu'il faut rapprocher tout le monde de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie, au lieu de le dire — ce qu'il faut mettre toujours à la base — nous cherchons à le faire, à le produire, à le réaliser.

Nos congrès sont d'autant plus utiles et fructueux, qu'ayant beaucoup moins d'extension, ils travaillent davantage en profondeur. Et en effet, nous n'y parlons pas des œuvres en général, et par conséquent d'une façon vague; nous parlons de ces mêmes œuvres sur un terrain délimité, précis, localisé, et par conséquent nous ne considérons que les difficultés ou les avantages locaux.

Le véritable but de nos congrès est l'organisation de la piété collective ou de la piété paroissiale. Tout le monde sait bien qu'on doit honorer le bon Dieu de deux manières : d'une manière personnelle, individuelle, d'abord et surtout, puisque nous sommes responsables de notre âme que nous devons conduire le plus haut possible dans le chemin de la sanctification; nous aurons à répondre d'abord de notre âme. Ce n'est pas tout, puisqu'on a dit si bien hier que nous faisons tous partie d'un corps dont nous sommes les membres; il doit par conséquent y avoir de l'unité. C'est donc aussi d'une manière collective, générale, officielle, que nous devons honorer Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Et comment ? Remplaçons ces adjectifs par un mot concret : « paroissiale ». Et comment encore assurer cette piété paroissiale ? Par des organisations qui peuvent varier.

Je dis « peuvent ». Mais je n'insiste pas sur ce mot, parce qu'en somme il est bon d'unifier les choses.

Et c'est l'Eglise, de sa voix non seulement autorisée mais obligeante, qui nous y convie quand, dans le canon 711 du nouveau Droit Canon elle dit que toutes les paroisses doivent avoir une confrérie du Très Saint Sacrement. Par conséquent, nous trouvons là une indication officielle à côté de laquelle nous ne pouvons même pas passer. On ne doit s'occuper d'autre chose que quand on aura réglé cette question qui est une question d'obéissance. Avant tout, nous devons obéir. Dans chaque paroisse, non seulement les individus doivent venir à la messe et communier, adorer le Saint Sacrement, mais il faut que la paroisse tout entière fasse quelque chose pour reconnaître là la présence de Notre-Seigneur, son divin amour en restant au milieu de nous, et l'adore d'une façon générale.

Le Congrès a donc pour but l'organisation du culte paroissial à l'égard de la Sainte Eucharistie.

Nous y parvenons par des réunions, ou plutôt par une réunion pour chacune des catégories de paroissiens, de fidèles. Ainsi, nous réunissons séparément : les enfants le jeudi, puisqu'ils

n'ont pas de classes ce jour-là, les jeunes filles, les dames, les jeunes gens, les messieurs et les prêtres. Nous nous trouvons ainsi en face d'un groupe de personnes absolument homogène. Homogène par son tempérament, homogène aussi au point de vue local; car ce qui est possible dans une paroisse de cette petite contrée est également possible dans la paroisse voisine.

Dans ces petits congrès, je pourrais presque dire que nous ne perdons pas un mot. Tout ce qui est dit, toutes les paroles prononcées portent un résultat. Et pour ne rien perdre, non seulement de nos paroles mais de notre temps, voici comment nous organisons nos congrès.

Nous demandons des rapports, mais très courts, une page, une page et demie au plus, posant comme principe que nous excluons systématiquement toute considération dogmatique. Dans nos petits congrès, il est inutile de venir dire que la communion est utile à l'âme. Ce serait perdre son temps : nous parlons à des convaincus.

Nous excluons également tout protocole, tout sentiment d'admiration, de vénération pour le Président, pour les fondateurs, etc... Nous laissons tout cela de côté. Nous posons une question, et le rapport est la réponse à la question.

La question est toujours la même : Que faisons-nous pour le culte du Saint Sacrement paroissialement organisé chez nous ? Et ce sont les dames qui répondent ce que font les dames dans la paroisse pour le Saint Sacrement ; les jeunes filles qui répondent pour les jeunes filles, les hommes pour les hommes, etc. « Voici nos œuvres de jeunesses et nos pratiques eucharistiques... » De telle sorte, encore une fois, que nous ne travaillons et discutons que sur ce qui se fait dans la paroisse ou bien, si rien n'existe, sur ce qui est possible, réalisable dans la paroisse.

Toute l'attention est portée sur ces points absolument pratiques. Nous travaillons donc en profondeur, et les résultats sont au niveau des efforts et de la bonne volonté qui se manifestent.

En voici un exemple. Dimanche dernier avait lieu à Amboise une séance qui réunissait la confrérie du Très Saint Sacrement. Fondée en 1629, elle était, paraît-il, très fervente autrefois, mais ne l'est plus maintenant. C'est précisément le but du Congrès de faire revivre la confrérie. A la réunion des hommes, nous avons donc demandé ce que les Messieurs pouvaient faire comme pratiques, à quoi ils pouvaient s'engager pour entrer dans la Confrérie. La Confrérie existait, il suffisait de la maintenir, mais aussi de la faire vivre d'une vie plus intense. Les Messieurs ont accepté d'assister tous à la procession mensuelle, le deuxième dimanche du mois et d'y porter un flambeau. Sera donc membre de la confrérie celui qui acceptera de venir tous les deuxièmes dimanches du mois porter un flambeau à la procession. Il sera inscrit et gagnera toutes les indulgences attachées à la confrérie.

La section des dames a été également réorganisée. Il existait 13 jours d'adoration par an. Comme pratique collective c'était peu, et c'était peu surtout pour Amboise. Et en particulier, depuis l'octave de la Fête-Dieu jusqu'à l'Adoration perpétuelle, il n'y avait aucune adoration. Cela faisait un vide de 7 mois qui ne peut pas exister. Il a été proposé une adoration tous les premiers vendredis du mois, ajoutés aux 13 jours d'adora-

tion déjà existants, conservés dans le même ordre et avec la même organisation. Ces conditions ont été acceptées. C'est chose réglée.

Voilà une Confrérie ressuscitée, devenue vivante.

Le Congrès a eu d'autres résultats, car à cette occasion furent organisées de très belles manifestations, et il y eut des communions très nombreuses, et en particulier d'hommes et de jeunes gens. Il restera une organisation qui fonctionnera toujours, et tous les premiers vendredis du mois Notre-Seigneur aura des honneurs organisés, réglés. Il sera adoré 12 fois de plus par an, et les processions se feront d'une façon plus belle, plus consolante et surtout plus édifiante.

Les résultats des Congrès peuvent encore s'étendre davantage. En voici un exemple. Sans que cela soit admis comme pratique obligatoire de la Confrérie du Saint Sacrement, les confrères ont accepté d'assister à la messe mensuelle des hommes et d'y communier. Cela ne s'impose pas comme pratique de la Confrérie, car il ne faut pas trop charger; mais vous voyez par là qu'autour d'une pratique rendue obligatoire viennent se greffer d'autres pratiques qui assureront toujours des honneurs au Saint Sacrement.

A Troyes, au cours du Congrès, nous avons renouvelé une adoration nocturne des hommes qui a fonctionné à partir du 1er juin. Du côté des dames, naturellement, nous cherchons aussi à promouvoir les différentes pratiques réalisables dans le pays, et pour assurer le fonctionnement régulier de la Confrérie, nous chercherons les zélatrices.

Voyons maintenant la piété individuelle. Bien que le Congrès ait d'abord pour but la piété collective, nous ne laissons pas de côté la piété individuelle. Nous l'atteignons par les prédications. Ces prédi ations sont: un sermon eucharistique chaque soir, et le matin, entre deux messes, une conférence eucharistique que je fais rouler sur le décret de Pie X sur la Communion fréquente et quotidienne, cherchant à détruire les préjugés et à rapprocher de la Table Sainte le plus grand nombre d'âmes.

Voilà, quant au Congrès, un travail intensif de trois jours, mais très fructueux. Il se termine par une messe de communion générale. L'après-midi, il y a encore une réunion, puis clôture par une procession qui peut devenir une imposante manifestation.

Non seulement il reste d'un tel Congrès une impression impérissable, mais surtout des résultats assurés, et le Congrès a un lendemain dans la reviviscence d'œuvres eucharistiques qui durent et assurent pour l'avenir de plus grands honneurs au Très Saint Sacrement.

Ce bref, mais si lumineux rapport fait naître bien des résolutions, dont plusieurs s'affirment tout haut, notamment pour le diocèse d'Autun.

Afin d'encourager ceux qui songent à entreprendre l'organisation de congrès de ce genre,

Mgr Lamerand reprend la parole pour quelques instants.

« Je tiens, dit-il, à signaler ce que j'ai vu au diocèse de Verdun, où j'ai eu l'honneur d'organiser quelques congrès eucharistiques. Mgr Cholet voulut que ces congrès se fissent chaque année. N'ayant pas de directeur des Œuvres Eucharistiques, il nomma un certain nombre de prêtres chargés de la prédication pendant ces congrès, entre autres Mgr Henry, que vous avez entendu dimanche. C'était son petit bataillon, mobilisé de temps en temps, pour aller dans tel ou tel canton. Or ce système a, sur ce que je fais, une grande supériorité, car malheureusement, dans ma petite organisation, je suis seul. La prédication pouvait, dans le diocèse de Verdun, se faire en même temps sur plusieurs points ».

*
* *

Puis — toujours à propos du rapport de Mgr Lamerand — on parla des *Confréries paroissiales du Saint-Sacrement* dont fait mention le nouveau Code de Droit canonique (article 711).

Mais, entre la date du Congrès et celle de l'apparition de ce volume, la question s'est précisée et nous avons le devoir de publier ici la lettre que M. le chanoine Crépin, Supérieur des Chapelains de Montmartre et vice-président du Comité permanent des Congrès eucharistiques internationaux, a reçue de Son Em. le cardinal Vico.

Rome, ce 1er mai 1922.

A Monsieur l'abbé Eug. Crépin,

Je m'excuse tout d'abord du retard à répondre à l'aimable lettre qu'au nom de MM. les Membres du Comité, vous m'avez adressée le 10 avril dernier, pour me demander quelques éclaircissements sur les dispositions du Code de Droit Canon à propos des Confréries du Très Saint-Sacrement et le fait si répandu de l'existence dans les paroisses de votre nation, des Confréries du Sacré-Cœur.

La réponse que vous trouverez dans la feuille ci-jointe, je m'empresse de le dire, n'est pas officielle ; mais par son bien fondé et par l'autorité du personnage que j'ai consulté, elle est tout à fait acceptable.

Dans l'espoir qu'elle vous donnera satisfaction, j'ai le plaisir de vous renouveler le témoignage de mon profond respect.

Votre bien dévoué en Notre-Seigneur.

† A. Cardinal Vico.

Ad 1um. — Comme il n'y a pas d'*obligation* d'ériger une confrérie du Saint-Sacrement dans chaque paroisse (le canon 711 du Code de Droit canon dit, en effet, seulement : que les Ordinaires *aient soin de...*), l'Ordinaire peut juger suffisante la confrérie du Sacré-Cœur de Jésus.

Ad 2um. — En tenant compte du canon 711 du Code de Droit canon, que l'Ordinaire juge dans sa prudence.

Ad 3um. — Une union formelle n'est pas expédiente, soit en raison du titre, soit en raison du règlement des confréries et de leur programme d'action; on pourra favoriser une fraternelle coopération en ce qui est commun. — Sans recourir au système d'un titre secondaire, il peut n'y avoir qu'une confrérie sous l'un ou l'autre titre, et, dans les statuts respectifs, être pourvu par quelque article à ce qu'on fera dans l'esprit de l'autre confrérie.

Les Apôtres du culte du Sacré-Cœur ne peuvent que se réjouir de cette solution et Paray et Montmartre vont agir, en conséquence, pour multiplier de nouvelles confréries.

* * *

Le programme annonçait à cet endroit un rapport de M. François Veuillot, vice-président des « Hommes de France au Sacré-Cœur ».

En son absence, M. l'abbé Debize, premier chapelain de Montmartre, voulut bien faire la communication suivante où il compléta, par des chiffres et des précisions, les notes du zélé rapporteur.

2° Rapport de M. l'abbé DEBIZE

« Les Hommes de France au Sacré-Cœur » et la dévotion au Très Saint Sacrement

L'Association des *Hommes de France au Sacré-Cœur* réalise, éminemment, l'union intime et pratique entre la dévotion au Cœur sacré de Jésus et le culte de la Très Sainte Eucharistie.

Ce groupement d'hommes est né dans la Basilique de Montmartre, il a puisé sa vie dans l'œuvre même du Vœu national, il s'est fondé pour animer d'un souffle de prières ce corps de granit et pour en épanouir au loin le rayonnement. Or, en cette maison du Sacré-Cœur, quel a été le germe précis de cette création nouvelle et quel en est l'office particulier ? — L'adoration du Très Saint Sacrement.

Si l'Association des *Hommes de France au Sacré-Cœur* existe aujourd'hui, c'est très spécialement parce que, voici une quarantaine d'années, les premiers chapelains de la Chapelle provi-

soire voulurent donner, pour âme au sanctuaire érigé au Cœur très aimant de Jésus, le culte perpétuel du sacrement de son Amour.

La permanence de l'Adoration nocturne avait besoin d'hommes ; ces hommes, peu à peu, devinrent un bataillon d'élite ; ce bataillon s'organisa dans les paroisses et les corporations chrétiennes ; il eut ses revues d'ensemble à la Basilique de Montmartre ; il opéra des sorties en province et y noua des relations régulières avec des groupements diocésains animés du même esprit. Bref, lorsque, en 1899, le Cardinal Richard, inspiré par le P. Lemius et approuvé par Léon XIII, institua les *Hommes de France au Sacré-Cœur,* il ne créait pas de toutes pièces une association nouvelle ; il sanctionnait plutôt un fait accompli.

Encouragés par Léon XIII, qui déclara que « nulle œuvre assurément, n'est plus opportune à l'heure actuelle » ; affermis bientôt par la bénédiction de Pie X, le Pape de l'Eucharistie, qui proclama que cette initiative « répondait admirablement à ses désirs », les *Hommes de France au Sacré-Cœur* ne tardèrent pas à se multiplier. Les groupes « soit paroissiaux, soit corporatifs ». expressément demandés par Léon XIII, se constituèrent à Paris et en province. A la veille de la guerre, le total des adhérents s'élevait à 35.000, dont 6.000 autour de Montmartre, attachés spécialement à la perpétuelle adoration nocturne. La mobilisation n'arrêta point ces factions spirituelles, ininterrompues ; elle ne fit qu'augmenter de plus de 2.000 recrues, le nombre des adorateurs parisiens, malgré le départ de tous les jeunes et la mort glorieuse de 380 d'entre eux ; elle leur procura, au surplus, l'héroïque appui des cent mille priants et pénitents du front, nommément affiliés à la Basilique du Sacré-Cœur. La paix, enfin, a permis à l'Association, tout à la fois de se raffermir à Montmartre et de rayonner dans les diocèses.

Et comme elle se manifeste opportune, à cette heure vitale où, pour le service de l'apostolat, des œuvres et du relèvement national lui-même, la France a tant besoin d'hommes, et d'hommes surnaturels !

Or, fidèles à leur origine et à leur mission, les *Hommes de France au Sacré-Cœur* demeurent, avant tout, des adorateurs du Saint Sacrement. A Montmartre et dans toutes les paroisses où ils ont essaimé, leur pratique essentielle est toujours la garde sainte au pied de l'Ostensoir. Conscients, d'ailleurs, des devoirs que leur impose un tel honneur, ils considèrent ces veillées périodiques, non point comme des épisodes au cours de leur vie, mais comme des reprises de force et de lumière, qui alimentent et dirigent leur action. Si l'on me permet ce parallèle, il en est un peu, de leurs visites à Jésus vivant dans la sainte Hostie, comme aux yeux des confrères de saint Vincent de Paul, des visites à Jésus présent dans le pauvre. De même que les disciples d'Ozanam, autour de cet acte de charité pour le prochain, font rayonner une multitude d'initiatives et d'institutions bienfaisantes, de même les *Hommes de France au Sacré-Cœur* épanouissent, autour de leur manifestation de charité envers Dieu, toute une gerbe d'activités catholiques. Au service et sous la direction de l'autorité religieuse, ils veulent être, en même temps que les dévots fidèles et recueillis du divin amour, ses apôtres ardents et militants.

On vient de bien faire remarquer que l'*Association des Hommes de France au Sacré-Cœur* peut s'organiser non seulement à Montmartre, mais dans toutes les paroisses.

Le groupe des Hommes de France n'est pas, dans une paroisse, une œuvre particulière ajoutée aux autres œuvres, il se propose plutôt d'être l'âme, le foyer, le ferment des autres œuvres, un noyau de ferveur utile à toutes, le bataillon des initiatives heureuses dans toutes les formes du bien.

Que doivent donc être dans leur paroisse les Hommes de France ?

D'abord des modèles à tous points de vue et en particulier des modèles de vie paroissiale, d'esprit paroissial, d'assiduité paroissiale. N'oublions pas, nous qui voulons refaire une France chrétienne, que la paroisse en est la cellule et que les grandes œuvres générales, comme celles de Montmartre se proposent pour but d'appuyer, de vivifier les paroisses et non pas de les supplanter d'une manière factice et ruineuse.

C'est dire que, si nous devons être des modèles dans nos paroisses respectives, nous y sommes aussi des collaborateurs, des auxiliaires de l'apostolat. Par conséquent, docilité et bon esprit dans les rapports avec le clergé, acceptation respectueuse et sincère des décisions que parfois nous ne comprenons pas.

Et que peuvent faire dans leurs paroisses les Hommes de Franc eau Sacré-Cœur ?

D'abord que nos groupes vivent en tant que groupes. Pour cela, nécessité de se connaître de se rencontrer, de causer, de se réunir. Si les adorateurs sont peu nombreux dans une paroisse, qui empêche de faire des réunions interparoissiales pour un arrondissement ?

Donc des groupes vivants et des groupes agissants. Ils doivent être l'âme des initiatives apostoliques dans les paroisses. Je recommande seulement les unions paroissiales et les retraites fermées qui sont bien des foyers.

Il est un point sur lequel il convient d'insister : Puisque leur grande fonction est celle d'adorateurs, qu'ils soient des fidèles assidus des manifestations paroissiales en l'honneur de l'Eucharistie: communion des hommes, messe des hommes, procession du Très Saint Sacrement. Que tous les Hommes de France fassent

Il est un point sur lequel il convient d'insister. Puisque leur paroisse.

Quand il s'agit de l'Adoration perpétuelle, l'initiative interparoissiale pourrait donner. Qui empêche les Hommes de France de tout un arrondissement de Paris, ou d'un canton, de se réunir sur un seul point quand a lieu l'adoration diocésaine dans cette paroisse ?

Cette adoration qui se poursuit sans interruption ni jour ni nuit depuis trente-neuf ans est un fait d'une grandeur sans pareille. Seule la France est capable de pareilles délicatesses, seuls les hommes de France peuvent les réaliser. Songez que la guerre n'a pas interrompu un instant la sainte veillée, même pendant les tragiques bombardements. Honneur à tant de vaillance que Dieu seul décore !

Enfin il convient de signaler la procession qui se déroule sous nos nefs le dernier dimanche de chaque mois. Le chiffre des hommes qui portent un cierge, oscille entre 600, 800, 1.200,

parfois 1.800. Je ne parle pas des fêtes officielles ni des solennités du Sacré-Cœur où on doit renoncer à compter.

Une indicible émotion prend toujours ceux qui voient pour la première fois cet hommage unique rendu par les hommes de Paris à l'Emmanuel. Aussi nous osons dire à MM. les curés qui exercent leur apostolat dans des milieux ravagés par le respect humain : Amenez à Montmartre vos hommes un dernier dimanche du mois à 3 heures, le spectacle vaudra vos plus éloquentes démonstrations.

En terminant je réponds un mot à une question que les dames veulent absolument poser. N'y a-t-il absolument rien comme adoration nocturne pour les dames ? Je réponds que dans une ou deux chapelles de religieuses à Paris, on admet discrètement et exceptionnellement quelques dames à l'adoration nocturne. Ainsi pendant que les cheminots faisaient l'adoration dans la Basilique une cinquantaine de cheminotes faisaient l'adoration aussi dans une chapelle de maison de retraite à Montmartre. Ainsi ont fait les Dames employées des postes et télégraphes, ainsi font chaque mois quelques femmes du monde. Les personnes que ces initiatives tenteraient n'auraient qu'à nous écrire à Montmartre, mais par l'intermédiaire de leur aumônier ou de leur présidente.

Ajoutons quelques chiffres

Nombre d'*Hommes de France au Sacré-Cœur* inscrits dans la France entière à cette date de Juin 1921 : 37.690.

Combien à Paris ? 12.230. Combien d'hommes du monde membres de la Réparation mensuelle ? 215. Présence à l'adoration nocturne qui continue toutes les nuits : Nuits faibles, moyenne de 18 ; nuits moyennes de 30; les samedis soir, nuit de 100; nuit forte avec messe de minuit, 700 à 800; nuit de la France agricole, 500; nuit des cheminots, 1.000; nuit des Polytechniciens, 264; nuit des Centraux, une seule section, 250; nuit des médecins, 110.

*
* *

Il n'y a rien à ajouter à ces chiffres, à ces précisions et aux pieuses et éloquentes considérations qui les ont précédées.

Aussi Mgr Berthoin donne-t-il de suite la parole au dernier rapporteur inscrit, au R. P. Calot ; l'ardent, le zélé, le doux général en chef de la plus grande armée de priants qui soit au monde.

3° Rapport du R. P. CALOT, s. j.

L'Apostolat de la Prière et l'Eucharistie

Dans la galerie royale de Venise, se trouve un tableau peint au quinzième siècle par Quirico da Murano. Le Christ y est représenté, selon l'usage du temps, démesurément grand, pour

symboliser sa majesté divine. Il est assis sur un trône et, à ses pieds, se tient agenouillée une religieuse, peut-être sainte Catherine de Sienne, morte récemment, mais pas encore canonisée. De la main droite Jésus-Christ présente la sainte Hostie à sa servante, tandis que, de la gauche, il écarte les plis de sa tunique et découvre la blessure de son cote, comme pour dire: « Cette Hostie que je te présente, vient de mon Cœur (1). »

En effet, l'Hostie est le chef-d'œuvre de l'amour divin. Quand, parvenu au terme de sa vie mortelle, « *pridie quam pateretur* », le Christ va nous quitter, car telle est la volonté de son Père, soudain son Cœur s'émeut, se déchire, se trouble; d'une telle séparation il ne peut prendre son parti. Entre l'amour de son Père qui l'appelle, et le nôtre qui le retient, se livre dans son âme une lutte dont vous devinez toute l'angoisse. De ces deux amours, lequel va céder ? « Partir ? Rester ? Problème insoluble. Mais l'amour a des inspirations de génie. Jésus tranche le problème par un coup déconcertant, éblouissant: Il créera l'Hostie. Ainsi il partira sans partir, il restera sans rester (2). » Miracle de l'amour du Christ, je vous adore !

C'est pour nous le rappeler sans doute, que Notre-Seigneur a voulu unir la révélation de son Cœur à la Sainte Eucharistie. On sait que les quatre grandes visions relatives au culte du divin Cœur eurent lieu quand sainte Marguerite-Marie était en adoration devant le Saint Sacrement ou qu'elle le possédait en elle après la sainte Communion.

Aussi Marguerite-Marie fut-elle l'amante de l'Hostie comme elle fut celle du Cœur : « Tout mon désir, disait-elle, est de communier. Tout mon secours, c'est le Cœur de mon aimable Jésus au très Saint Sacrement. »

Comme elle, tous les dévots du Sacré Cœur furent toujours des passionnés de l'Eucharistie !

Ce fait, une fois de plus, se trouve vérifié dans cette Ligue du Sacré-Cœur qu'est l'Apostolat de la Prière. Appelé à vous montrer son aspect et sa puissance eucharistiques, mon rôle consistera donc à exposer brièvement :

1° Ce qu'est notre Œuvre.

2° Comment elle amène efficacement les âmes à la Communion fréquente et quotidienne.

I. — Ce qu'est l'Apostolat de la Prière.

Honoré déjà de dix-neuf Brefs, Rescrits ou Décrets du Saint-Siège, enrichi par les Papes d'indulgences innombrables et de privilèges exceptionnels, vivement recommandé par NN. SS. les Evêques du monde entier, l'Apostolat de la Prière est une Œuvre à la fois forte et souple. Forte, car elle s'empare de tous les actes de notre vie, les oriente sans cesse vers le Cœur de Jésus, les surnaturalise et les divinise. Souple, car elle est accessible aux commençants, adaptée aux parfaits, et, bien comprise, inépuisable pour les mystiques et les contemplatifs.

L'Apostolat de la Prière compte, à l'heure actuelle, plus de 80.000 Centres : paroisses, communautés, groupements de toute sorte) et plus de 26.000.000 d'associés.

(1) *Messager d'Innspruck*, juin 1910.
(2) P. Longhaye, *Retraite*.

Son organe, non pas unique, mais principal, est le *Messager du Cœur de Jésus.* Vous connaissez le *Messager Français;* il existe, à cette heure, 51 *Messagers* semblables, en 35 langues : 8 en espagnol (Espagne, Mexique, Colombie, Venezuela, 2 pour l'Argentine, San-Salvador, Nicaragua; 6 en anglais (Angleterre, Irlande, Canada, Etats-Unis, Indes, Australie); 3 en français (France, Canada, Madagascar); 2 en portugais (Portugal et Brésil); 2 en allemand, 2 en italien, 2 en polonais, etc., etc...

Citons encore, sans vouloir épuiser la liste, le *Messager* chinois, le grec, le malgache, le tamoul, le konkani et l'arabe.

De quelques-uns, le tirage est immense; celui de Cracovie monte à 180.000; Dublin, à 250.000; New-York, roi des *Messagers,* à près de 400.000 et ce nombre croît sans cesse. Si l'on additionne l'ensemble de nos *lecteurs,* à travers le monde, nous atteignons le chiffre énorme de 13 *millions,* constituant, à notre humble connaissance, la Presse internationale la plus considérable qui soit.

« L'Apostolat de la Prière, disait Léon XIII, est une Œuvre si belle et réunit à une fécondité extrême une telle simplicité, qu'elle mérite assurément toute la protection de l'autorité ecclésiastique. » Et Pie X, le 9 avril 1911, dans une lettre autographe, adressée au Directeur Général, ne craignait pas de la caractériser par ces fortes paroles : Les catholiques ont créé en grand nombre des œuvres très utiles; aucune cependant ne l'est plus que celle dont vous êtes, cher Fils, le Directeur. »

Plus récemment, le 30 novembre 1919, Sa Sainteté Benoît XV, à son tour, daignait par l'Encyclique *Maximum illud,* adressée à l'univers catholique, jeter à toutes les âmes cet appel : « Nous recommandons vivement l'Apostolat de la Prière à tous les fidèles sans exception, souhaitant que personne n'omette de s'y affilier. »

*
* *

De telles recommandations, venant de si haut, étonneront moins, si l'on pénètre le but et la nature de cette Œuvre.

Pour les définir, est-il rien de mieux que de remonter à ses origines, et de saisir, à la source même, la pensée du fondateur?

C'était, il y a trois quarts de siècle, aux pieds de N.-Dame de France, près du Puy, dans une maison de formation ascétique et théologique de la Compagnie de Jésus. Il y avait là de futurs missionnaires, impatients d'aller porter au loin leurs sueurs et leur sang. Il y avait aussi un saint Père spirituel, qui, dans une conférence restée célèbre, le 3 décembre 1844, en la fête de saint François-Xavier, leur dit : « Vous pouvez, d'ici, aider le missionnaire qui lutte là-bas : donnez-lui vos prières, vos travaux, vos souffrances : c'est le fond de guerre dont il a besoin pour tenir la campagne. » Le but ainsi mieux précisé, il passa, dans cette communauté, déjà fervente, un courant nouveau de vie surnaturelle. C'était déjà l'Apostolat de la Prière, mais limité à quelques âmes d'élite.

Plus tard vint le Père Ramière, esprit supérieur, âme de feu, chef aux conceptions hardies et puissantes. S'emparant de ce germe, il le développa. « Pourquoi, dit-il, exclure les simples fidèles ? Ne sont-ils pas eux aussi les corédempteurs du Christ? » et la Ligue devint universelle.

« Mais, ajouta-t-il, à une Ligue il faut un idéal; à une armée, un chef; à toutes ces prières humaines, un principe de fécondité divine. L'idéal, le chef, le principe de fécondité divine, sera le Cœur de Celui que l'Apôtre nous représente, soit dans la gloire du Ciel, soit dans les anéantissements du Tabernacle, priant sans cesse son Père pour nous, « *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* »

C'était l'Apostolat de la Prière dans sa forme actuelle : « Une ligue universelle de prière et de zèle en union avec le Cœur de Jésus. »

La Prière, non plus isolée, mais associée, organisée et dès lors irrésistible, « le Syndicalisme » ou mieux « la Confédération générale des Priants ».

Telle fut la grande idée du P. Ramière. Devançant les aspirations modernes et avec une audace de pensée qui déconcerta ses contemporains, il écrivait, il y a plus de cinquante ans : « Le premier des faits sociaux est la tendance de la société vers l'unité... La Providence prépare un grand rapprochement des âmes... »

Ce rapprochement, le dressement de toutes les forces catholiques en face des forces de haine et de désordre, « la Société catholique des Nations », « l'Internationale catholique » : il l'appelait de tous ses vœux.

En attendant, il créait une première Internationale : *L'Internationale de la Prière!*

II. — Comment l'Apostolat de la Prière amène les ames .. a la Communion fréquente et quotidienne.

L'Apostolat de la Prière, grâce à son 3e degré, la Communion réparatrice, fut toujours spécifiquement et profondément eucharistique.

Longtemps avant les Décrets de Pie X, dès 1891, la *Revue des Œuvres eucharistiques* lui rendait cet hommage (1). « L'admirable association de la Communion réparatrice a été comme le point de départ du mouvement vers la communion fréquente, mouvement qui est allé en s'accentuant toujours davantage. »

Partout, en effet, où il est sérieusement organisé, l'Apostolat de la Prière détermine un courant subit et ascendant vers la Sainte Table. De ce fait les lettres reçues à la Direction générale témoignent tous les jours. A Nice, un Vicaire général constate que « fondée ou ressuscitée, notre Ligue provoque une recrudescence de communions (2). »

En Auvergne, le Curé d'une petite paroisse écrit que ses paroissiens hésitaient pour la communion fréquente. Depuis qu'il a établi l'Apostolat de la Prière « beaucoup se sont fait inscrire pour la communion quotidienne (3)... »

D'un village du Tarn, nous recevions récemment ces lignes : « Soual compte 1.032 âmes, sur lesquelles 710 associés de l'Apos-

(1) N° d'avril 1891, p. 672.
(2) Rapport du Congrès des Directeurs diocésains. Paris, 9-11 août 1910.
(3) *Messager du Cœur de Jésus*, juin 1909.

tolat de la Prière. Nous avions autrefois, le premier vendredi, au plus 10 communions. Depuis la fondation de cette Œuvre, nous voici à 80 et même 100 et le nombre va croissant. »

D'un de nos meilleurs collèges français, ce détail : « Nos enfants devaient partir pour les vacances par un train si matinal, qu'on avait cru plus prudent de supprimer la messe, ce jour-là, pour les élèves. Un petit zélateur de la Communion réparatrice va trouver son surveillant et demande en grâce la permission de se lever à 3 h. 1/2 du matin pour assister et communier à l'une des messes que les professeurs disaient à cette heure. La promesse obtenue, il s'empresse d'en avertir les plus fervents de ses condisciples, qui se hâtent de solliciter aussi. Et voilà comment le lendemain, avant l'aurore, silencieux comme des conspirateurs, ces bons enfants laissaient leurs camarades endormis au dortoir et dérobaient une heure à leur sommeil pour ne pas omettre la communion le premier jour de leurs vacances. »

Si, dans les pensionnats, la routine et l'entraînement ne sont pas étrangers à l'assiduité de quelques-uns à la sainte Table, il faut reconnaître que la routine ne fut pour rien dans cette communion matinale.

Avec la même joie, dans l'Ecole Normale de Fianarantsoa (Madagascar), on constate l'élan des jeunes âmes malgaches vers l'Eucharistie. Aux 100 ou 110 élèves de cette école on a distribué en un seul mois 365 communions, soit une moyenne de 22 à 23 par élève.

L'efficacité eucharistique de l'Apostolat de la Prière se révèle, d'une façon consolante, dans nos groupements d'hommes.

Nous avons raconté, dans nos Revues, comment, à la fin d'une mission, le P. Bessières parvint à décider la création, dans une ville, de deux groupes d'hommes de 222 et 172 adhérents. Ainsi a-t-il procédé dernièrement au Puy, à Auch, à Nevers, à Condom, à Périgueux et ailleurs, tandis que d'autres fondaient des groupes semblables à Lourdes, Argelès et dans d'autres villes.

Les résultats ? Pour ne citer que quelques extraits de lettres récentes, voici ce que, du Puy, nous écrit le vénéré curé du Collège : « Nous avons eu hier, la messe de nos « Hommes chrétiens » ; ils étaient 150 environ présents et 65 à la sainte Taable. Ils ont chanté à faire crouler les voûtes. »

D'Auch, M. l'archiprêtre nous mande: « Nos hommes marchent bien. Ils tiennent très régulièrement leur réunion deux fois par mois, le premier vendredi et le dimanche qui suit. A Pâques, ils vinrent en corps faire leur communion pascale. A la messe, dite pour eux, dans la paroisse de la Cathédrale seulement (qui n'a que 3.500 habitants), ils étaient 400. Sur 180 inscrits, les communions, chaque mois, varient entre 50 et 80.

Plus ancien, plus encourageant encore est notre groupement de Toulouse, qui compte 1.500 associés et 60 zélateurs. Les réunions mensuelles se font, tantôt dans une paroisse, tantôt dans une autre. Les communions, par centaines, en font un spectacle unique. Dans les faubourgs surtout on est stupéfait, et tel qui n'a pas osé faire ses Pâques se joint à la file de ceux qui se confessent et communient.

Messieurs les Curés nous reçoivent avec la plus grande sym-

pathie, trop heureux d'un tel exemple, qui est, pour leur paroisse, la plus éloquente des prédications.

Cependant le plus beau groupement, réalisé par l'Apostolat de la Prière est celui de Lierre, en Belgique. Autour de cette Maison de Retraite, on a pu associer 40.000 hommes, je dis bien 40.000 hommes, dont 30.000 du 3e degré, communiant par conséquent une fois par mois. Vous me direz: ce sont des Flamands, un peuple religieux. Sans doute ! Il faut donc les comparer non pas à d'autres, mais à eux-mêmes. Or, auparavant, ces hommes faisaient à peine leurs Pâques !

D'où vient une telle efficacité eucharistique ? L'explication en est surtout en ceci que notre Ligue apporte avec elle toute une organisation.

Instruire les fidèles, du haut de la chaire, est indispensable. Insister dans l'intimité du confessionnal sur la nécessité d'une communion plus fréquente et même quotidienne, encore. Tenir des Congrès eucharistiques, excellent. Tout cela est nécessaire, aussi nécessaire qu'insuffisant : *Oportet hæc facere et illa non omittere.* Il faut, de plus, un groupement, une organisation, une Œuvre.

Les avantages d'une Œuvre !

1. Entrer dans une Œuvre, c'est prendre un engagement net, solennel, d'honneur: voilà contre l'inconstance, le caprice ou la lassitude; on est engagé envers soi-même.

2. C'est prendre un engagement public: voilà contre l'opinion; on est engagé envers les autres. Nous sommes deux fois compromis.

3. On cesse enfin d'être un isolé — tout isolé est un battu.

Nous voilà désormais encadrés avec des personnalités en vue, estimées, admirées peut-être. Plus de respect humain, cet effroyable ennemi des hommes !

Libérés, c'est trop peu dire: l'association nous instruit, nous forge, nous stimule et nous emporte. Partout où l'on s'en tient à l'effort individuel, on n'obtient pas la vingtième partie de ce qu'apporte une organisation.

L'Apostolat de la Prière est une organisation eucharistique. (Il n'est pas que cela, mais il est aussi cela). Il l'est par ses Statuts, ses *Messagers* et ses *Revues.* Il l'est par ses livres, ses tracts et ses brochures. Il l'est par ses Réunions mensuelles (réunion de tous les associés à l'église et communion générale; récentes, voici ce que, du Puy, nous écrit le vénéré curé du Colréunion intime des zélateurs qui peut devenir un cercle d'études eucharistiques). Il l'est par ses retraites. Il l'est par l'action du zélateur sur ses 30 associés. Il l'est par son *Billet mensuel,* modeste feuillet de quatre pages, dont l'une est tout entière consacrée à la communion, feuillet portant chaque fois, à chaque personne, quatre invitations à la communion générale, mensuelle, hebdomadaire ou quotidienne.

Si l'on veut bien se rappeler que plus d'un million de Français reçoivent actuellement ce *Billet mensuel,* on conviendra de la puissante efficacité eucharistique de l'Apostolat de la Prière.

*
* *

S'il fut toujours eucharistique, l'Apostolat de la Prière l'est devenu d'une façon plus explicite par la création récente de la Revue *Hostia* et de la *Croisade Eucharistique des Enfants.*

Hostia, revue d'ascèse et d'action eucharistique, organe du troisième degré de l'Apostolat de la Prière, des Ligues eucharistiques et de la Croisade des enfants, dont le Rédacteur en chef est le P. Bessières, est la continuation de l'*Action eucharistique* du regretté P. Lintelo. Héritiers de sa pensée et de son apostolat, notre ambition est d'amener de plus en plus les âmes à l'intelligence et à l'application des Décrets de Pie X, confirmés par Benoît XV.

Nous espérons ainsi aider, non seulement à la rénovation de la vie chrétienne, mais au recrutement du sacerdoce, par qui l'Eucharistie est conservée et distribuée dans l'Eglise. La guerre, en fauchant nos prêtres par milliers, met en question l'avenir même du catholicisme en France. *Hostia* prend à cœur de travailler pour sa part à conjurer cette crise, en aidant à semer largement l'Hostie dans les âmes.

La Croisade Eucharistique des Enfants, jeune armée de l'Apostolat de la Prière, est une *Ligue eucharistique internationale d'enfants,* organisée conformément à un vœu du Congrès eucharistique international de Lourdes, bénie à deux reprises par Benoît XV, approuvée et encouragée par un grand nombre de cardinaux, archevêques et évêques du monde entier.

Elle travaille:

A une application plus universelle des Décrets du Saint-Siège sur la communion des enfants;

A la préservation et à la sanctification de l'enfance;

A la conversion des âmes et à l'avènement du Règne social du Cœur de Jésus, par la prière des enfants.

L'âge moyen des *C. E.* est de 6 à 14 ans.

La place nous manque pour raconter ici le succès rapide et prodigieux de la Croisade, en France et à l'étranger, ainsi que les merveilles opérées déjà dans l'âme des tout petits.

*
* *

Forcés de conclure un rapport à la fois trop long et trop court, nous osons émettre le vœu que pour répondre à l'appel de Sa Sainteté Benoît XV, pour multiplier la Prière *internationale,* pour avancer le règne social du Sacré-Cœur, et pour amener les âmes à l'Hostie de nos ciboires, cette Ligue, simple et féconde qu'est l'A. de la P., dont l'existence se concilie très bien avec les autres Œuvres, soit établie dans toutes les paroisses, communautés, écoles, dans tout groupement professionnel et toute Œuvre catholique.

Et, afin de recruter et de former des Directeurs aptes et zélés absolument nécessaires au succès de l'Œuvre, nous nous permettons de demander aux autorités compétentes que, dans les Grands Séminaires, les futurs prêtres soient instruits avec soin du but, de la nature et de l'organisation de cette Ligue féconde.

Quant au souhait qu'exprime, pour terminer, l'éminent rapporteur, de voir cette œuvre de salut toujours plus prospère en France, il est acclamé par tous les congressistes.

§ II. — Communications diverses.

Les rapports de cet après-midi ayant été aussi courts que substantiels et n'ayant pas appelé de longues discussions, il reste avant de lever la séance, plus d'une heure que les congressistes entendent bien ne pas perdre.

M. le chanoine Mury fait d'ailleurs connaître qu'il a reçu, en qualité de secrétaire du Congrès, un grand nombre de lettres de personnes désireuses de faire à l'assemblée des communications sur des Œuvres eucharistiques. « L'auditoire entendrait certainement avec intérêt ces communications. Mais on comprend qu'il n'est pas possible de les insérer toutes dans un programme tracé *ne varietur* par le Comité national, adopté et signé par Son Em. le Cardinal-Archevêque de Paris et S. G. Mgr l'Evêque d'Autun.

On va donc appeler à parler les seules personnes qui ont demandé, à temps, la licence de le faire, et dont les communications ont été agréées par le Comité. »

Cela dit, la parole est d'abord donnée à Mgr Colson, prélat de la Maison du Pape, et curé dans le diocèse de Troyes, relativement à la

1° Cause de Béatification d'Urbain IV

Pape de l'Eucharistie

A maintes reprises, et notamment lors de Congrès nationaux à Paris et à Reims, un vœu a été formulé, pour que le Souverain-Pontife décernât au Pape Urbain IV, le titre de « Bienheureux ».

J'eus l'honneur, jadis, d'entretenir Léon XIII et Pie X de ce vœu. Leurs Saintetés demandèrent que des recherches nouvelles fussent faites afin de trouver des traces de culte. La guerre, les événements ont retardé ces recherches. L'année dernière, au moment de la canonisation de nos Saintes Françaises, on découvrit dans l'église de Saint-Flavien, à Monte-Fiascone, en Ombrie, une fresque antique et magnifique où était représenté le « Pape de l'Eucharistie ».

Signe que l'on n'avait jamais vu qu'à saint Thomas : le Pape portait sur la poitrine l'hostie radieuse, attestant bien qu'il s'agissait là du « Pape de l'Eucharistie ».

C'était un premier pas. On découvrit ensuite dans le dessin que, partant de ses épaules et entourant la tête du Pontife, un nimbe glorieux indiquait qu'il était tenu pour un élu de Dieu.

Au-dessus était inscrit : « *Beatus Urbanus IV* ».

Nous avions donc réuni ce que Leurs Saintetés Pie IX, Léon XIII et Pie X avaient désiré : une trace de culte, une indication qu'Urbain IV était bien tenu en odeur de sainteté.

L'heure semble donc venue d'obtenir de Sa Saintete le décret donnant au Pape français le titre de « Bienheureux ».

Je suis délégué par Mgr l'évêque de Troyes pour apporter ce vœu à votre Congrès, afin qu'il lui donne une sanction, que je rapporterai à mon Evêque. Et ce vœu, si le bureau daigne l'accepter, sera déposé, avant la fin de l'année, aux pieds de Sa Sainteté Benoît XV. Nous avons toute espérance que, sans trop tarder, la France aura la joie de voir honorer du titre de « Bienheureux » notre illustre compatriote Urbain IV qui n'a pas seulement rendu le décret pour la fête du Saint-Sacrement, mais fut essentiellement une âme eucharistique. Partout où il a passé, il a laissé l'impression d'un véritable saint marqué par la grâce de Notre-Seigneur, et il fut tenu par saint Thomas pour un grand saint.

L'assemblée ne put que ratifier cette démarche de Mgr Colson qui — lui aussi rappelé à Dieu peu de temps après le Congrès — n'en verra pas le succès, et s'associer au vœu de S. G. Mgr Monnier et du récent Congrès eucharistique diocésain de Troyes. On trouvera plus loin le texte de ce vœu, adopté par le Congrès national de Paray-le-Monial.

*
* *

2°. — Mgr Platau, fondateur et directeur délégué par le Saint-Siège de l'Œuvre des Mariniers, rappelle alors en quelques phrases le grand service rendu par cette Œuvre pour la formation eucharistique des enfants mariniers et pour leur préparation à la première Communion. Il convient donc que les fidèles qui en seront priés, et qui le pourront, donnent généreusement leur concours, comme catéchistes, à cette Œuvre de piété eucharistique et de zèle apostolique (1).

*
* *

M^lle^ de Villiers expose ensuite l'intérêt de l'organisation de l'Œuvre à quoi elle se dévoue,

3° L'Œuvre des Messes pour la Conversion des Pêcheurs agonisants

Des voix autorisées nous disent que sur les cent mille personnes qui, chaque jour, quittent la terre, plus de la moitié sont à convertir au moment de la mort.

C'est donc cinquante mille âmes au moins qu'il faut arracher

(1) Le centre de l'Œuvre, où l'on trouvera tous les renseignements désirables est à Paris, 46, quai des Orfèvres.

quotidiennement à l'enfer, sans attendre au lendemain. Demain, ce serait trop tard.

Ce besoin est si pressant, qu'il appelle une oblation d'un mérite infini : seule, la messe est cette oblation. C'est un Dieu qui s'offre à un Dieu pour obtenir miséricorde et, à son Divin Fils, le Père ne peut rien refuser.

De la tendresse du Cœur de Jésus et sous l'action de l'Esprit-Saint, une Œuvre est née, œuvre que la Très Sainte Vierge s'est plu à réaliser.

Le Cardinal Vincent Vannutelli fit commencer cette œuvre le 9 février 1908, en la fête du Cœur Immaculé de Marie, Refuge des pécheurs, et à l'ouverture solennelle du Jubilé des Apparitions de N.-D. de Lourdes.

Mgr Bougoüin, Evêque de Périgueux, de sainte mémoire, le fondateur de l'œuvre, en traça les règles, et le vénéré Cardinal Dubois s'en est toujours montré un grand protecteur.

L'œuvre a fait célébrer jusqu'ici près de cent quatre-vingt-deux mille messes. Si on pense à la valeur infinie du Saint-Sacrifice, nous pouvons avoir la confiance que des multitudes d'âmes furent sauvées de l'enfer, au moment où elles allaient y tomber.

En échange de cette perpétuelle action rédemptrice, le Sacré-Cœur et la Très Sainte Vierge se plaisent à verser des grâces innombrables, spirituelles et temporelles, sur les personnes qui s'intéressent à l'œuvre.

Beaucoup de fidèles affectionnent particulièrement le rosaire de messes, ou les quinze messes, en l'honneur des quinze mystères du rosaire, pour la conversion des pécheurs agonisants. Cette pratique s'est répandue merveilleusement, et des centaines de bienfaiteurs, ou bienfaitrices, ne comptent plus leurs offrandes que par rosaires de messes.

Tous les honoraires de l'œuvre sont transmis intégralement à NN. SS. les Archevêque et Evêques de France, en les sollicitant de faire célébrer les messes par des prêtres pauvres.

Des diocèses nécessiteux, les Pasteurs nous écrivent que l'œuvre est une providence pour leurs prêtres, qu'elle les soutient dans leur vie de privations.

L'Episcopat encourage chaleureusement cette Œuvre des Messes, dites pour la conversion des pécheurs agonisants de la terre entière, et Rome, qui ne cesse de la bénir, lui a prédit « une grande extension » (1).

*
* *

M. le Chanoine Mury donne alors communication de deux

(1) L'honoraire de chaque messe est cinq francs.

Toutes les messes doivent être demandées à cette unique intention : pour la conversion des pécheurs agonisants.

Qu'on veuille bien ne pas faire d'envoi sous forme anonyme (les noms ne sont pas publiés) et ne pas expédier des billets de banque dans des lettres ordinaires.

Si dans un délai de quinze jours après l'envoi, on n'a pas reçu d'accusé de réception, prière d'en informer l'œuvre.

Les offrandes doivent être envoyées à la trésorerie de l'Œuvre. Mlle M. de Villers, 17, rue Hamelin, Paris (xvi^{e}).

notes émanant du diocèse d'Autun et concernant des invocations eucharistiques à insérer dans les Litanies.

4° Relativement aux Litanies du Saint Nom de Jésus et aux Litanies des Saints.

En 1905, Son Em. le Cardinal Perraud, Evêque d'Autun, de pieuse mémoire, demandait à Notre Saint Père le Pape Pie X l'introduction, dans les Litanies du Saint-Nom de Jésus, d'une invocation en l'honneur de la Très Sainte Eucharistie : « *Per sanctissimæ Eucharistiæ institutionem tuam, libera nos, Jesu* ».

Un décret du 8 février 1905 autorisa l'adjonction aux Litanies du Saint-Nom de Jésus de l'invocation susdite et permit aux Ordinaires des diocèses *qui le désireraient* de l'introduire dans les Litanies (1).

Le 22 octobre 1922, S. G. Mgr Villard, évêque d'Autun, présenta à Notre Saint-Père le Pape Pie X une supplique signée par *901* patriarches, cardinaux, archevêque, évêques, délégués, vicaires et préfets apostoliques, demandant :

1° *Ut, in libris liturgicis, litaniæ in honorem Sanctissimi Nominis Jesu,* cum prædicta *invocatione inserantur.*

2° *Ut, pro iisdem rationibus anteà enumeratis, eadem invocatio eucharistica, in aliis litaniis, in quibus de mysteriis vitæ et mortis Domini Nostri Jesu Christi mentio agitur : litaniis scilicet Sanctorum, — litaniis pro Fontis Baptismi benedictione in Sabbato Sancto vel Sabbato Vigiliæ Pentecostes cantandis, — litaniis pro animæ commendatione recitandis — etiam* de præcepto *concedatur.*

« Le Pape de l'Eucharistie accueillit avec une faveur marquée ce magnifique témoignage de la piété universelle et promit à Mgr Villard de confier au plus tôt l'examen de la question à la Congrégation compétente » (2).

Dans le nouveau rituel romain approuvé par Pie X, le 11 juin 1913, l'invocation « *Per sanctissimæ Eucharistiæ institutionem, tuam, libera nos, Jesu* » est inscrite définitivement dans les Litanies du Saint-Nom de Jésus.

Puisse sainte Marguerite-Marie être, au ciel, la *902e* et puissante signataire de la supplique eucharistique partie de son diocèse et obtenir que le Pape qui l'a canonisée (3) autorise l'Eglise entière à chanter bientôt, *dans les Litanies des Saints et Litanies similaires : « Per sanctissimæ Eucharistiæ institutionem tuam, libera nos, Jesu ! »*

5°. — Relativement aux Litanies du Sacré-Cœur.

Au nombre des principales formules de dévotion il faut mettre en bonne place, parce que l'une des plus répandues et des mieux approuvées, les *Litanies du Sacré-Cœur de Jésus.*

Lorsque, utilisant les doctes travaux de son vicaire général,

(1) Voir lettre de S. E. le cardinal Perraud, du 7 mars 1905 et le décret qui la suit.

(2) *Semaine Religieuse d'Autun,* 18 janvier 1913.

(3) Il nous faut dire aujourd'hui : « Le successeur du Pape qui l'a canonisée. »

M. Léon Gauthey, mort archevêque de Besançon, notre vénéré Cardinal Perraud, si bon ouvrier de la dévotion au Sacré-Cœur, obtint de Rome l'approbation de ces mêmes litanies, plusieurs textes furent soumis au choix et à l'approbation de la Sacrée Congrégation des Rites. Or parmi les invocations laissées de côté s'en trouvait une fort usitée depuis longtemps : « *Cœur sacré de Jésus, maintenant encore outragé par les hommes dans le sacrement de votre amour, ayez pitié de nous !* » Cette formule ne fut pas insérée dans les Litanies approuvées, probablement parce qu'alors à Rome la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus n'avait pas encore été étudiée et circonscrite comme elle l'est actuellement, ainsi que l'expose fort bien le rapport du R. P. Hulin, eudiste.

Le Congrès national eucharistique de Paray-le-Monial ne jugerait-il pas opportun pour affirmer les rapports intimes de la dévotion à la Sainte Eucharistie et de celle au Sacré-Cœur de Jésus, de formuler respectueusement le vœu que l'invocation supprimée fut rétablie dans le texte officiel des Litanies du Sacré-Cœur? Et pour que ne fut pas détruit le symbolisme voulu des trente-trois invocations composant ces mêmes litanies, qu'il soit permis d'apporter l'avis du regretté Mgr Gauthey, lequel aurait volontiers abandonné la formule : « Cœur sacré de Jésus, désiré des collines éternelles... » Grâce à cette substitution les litanies du Sacré-Cœur ne perdraient rien de leur popularité, tout au contraire, et affirmeraient un des aspects de cette vie eucharistique du Cœur adorable de Jésus de plus en plus chère à la piété catholique, parce que mieux comprise.

Comme on le verra plus loin dans la liste des vœux, le Congrès fit siennes, à l'unanimité, ces deux pieuses initiatives.

*
* *

S. G. Mgr Nègre, archevêque de Tours, voulut bien alors reprendre la parole pour apporter quelques compléments à sa magistrale conférence de la veille, relative au Règne social du Sacré-Cœur. Mais nous n'avons pas à y revenir ici, car ces pensées ont été intégrées dans le texte qu'on a lu plus haut.

*
* *

6° Le R. P. Lémius (o. m. i.), fait ensuite avec sa belle ardeur apostolique, que rien n'a diminuée, la communion suivante:

Je crois que la Providence a dirigé les débats. Je n'ai plus qu'à mettre au bas du magnifique et double discours qu'a prononcé le savant et grand théologien Archevêque de Tours, le vœu que Mgr l'Archevêque de Toulouse m'a prié de vous présenter.

Autrefois, j'ai présenté le Vœu national; aujourd'hui, je vous présente, au nom de Toulouse, le Vœu international. Me voilà monté en grade...

Et précisément, tout à l'heure, on saluait la prière internationale de Toulouse. Pourquoi Dieu a-t-il choisi Toulouse comme la source de ce vœu qui doit s'étendre dans le monde entier et

donner un temple au Sacré-Cœur, à Jérusalem ? C'est parce que l'Apostolat de la Prière avait préparé ce grand honneur pour Toulouse.

Cependant, je me permettrai de dire que ce vœu remonte bien plus haut. Et quand vous l'aurez lu, vous verrez qu'il s'inspire des paroles de Jésus-Christ à sainte Marguerite-Marie. C'est donc de Paray-le-Monial qu'est parti ce vœu. De même que, il y a deux cents ans, c'est de Paray-le-Monial qu'est parti Montmartre, de même c'est de Paray-le-Monial que doit partir la grande Basilique de Jérusalem.

Voici l'histoire de ce nouveau vœu, de ce vœu international.

Quelques personnes en ayant eu l'idée, Mgr l'Archevêque de Toulouse l'adopta et le 1er janvier 1917, ce vœu, à la suite d'un *triduum*, il le prononça. Ce vœu fût bientôt après béni par Notre Saint-Père le Pape Benoît XV.

Mais comme c'était la France qui était en avant, on essaya de nous voler le vœu. Le mouvement partit-il d'Italie ou de Jérusalem ? Je ne sais.

Une lettre du Souverain Pontife, adressée à Mgr Germain, demandait, parce qu'on nous accusait de faire une religion nationale, de vouloir bien céder ce vœu à ceux qui étaient désignés. Et l'Archevêque de Toulouse se demandait si la France allait être dépossédée; lorsque, tout à coup, le Gouvernement français, qui fait quelquefois de bonnes choses, accorda un terrain lui appartenant, sur le Mont des Oliviers, pour réaliser le pieux désir.

Et alors Benoît XV, qui désirait reprendre des relations avec le gouvernement français, le félicita de cette initiative; et la France garda le vœu international.

Je n'ajouterai rien à cela, sinon que celui qui a posé la première pierre était ici dimanche dernier. Le Cardinal Dubois, escorté de deux Evêque français, s'en alla donc à Jérusalem, et le premier vendredi de l'année 1920, au milieu d'une grande foule, posa la première pierre au nom de la France et de toutes les nations catholiques. Par conséquent, nous avons pris position.

Je voulais encore vous montrer comme Notre-Seigneur a bien choisi ce terrain. On s'est, en effet, demandé : « Pourquoi le Mont des Oliviers ? » Tout le monde comprend pourquoi le monde va se réunir à Jérusalem, pour élever un *ex-voto* de reconnaissance au Sacré-Cœur. — Mais pourquoi au Mont des Oliviers ? — D'abord à cause de la position. Il est là, si merveilleux, dominant Jérusalem et la Palestine ! Mais, encore, il existe, paraît-il, quelque part, un texte où il est dit qu'à la fin des temps il y aura un grand roi de France qui tiendra en main l'empire et s'en ira à Jérusalem, sur le Mont des Oliviers, pour y déposer son sceptre et sa couronne...

Par qui cette phrase a-t-elle été écrite ?

Quoiqu'il en soit, c'est un fait que la France va aller y conduire les nations pour y établir le règne social, dont parlait, tout à l'heure, l'archevêque de Tours.

Vous savez ce qui se passe à Jérusalem. Vous savez quelle place on veut y donner à la France : c'est la place du départ. Eh bien ! pendant que l'on s'empare de Jérusalem, qu'on veut y établir le sionisme, il y a un endroit, dont la France a dit : « On bâtira

là le grand temple international, le temple au Sacré-Cœur. La France y conduira toutes les nations parce qu'elle doit remplir ce rôle de mener à l'amour de Notre-Seigneur le monde entier. »

Par conséquent, le Sacré-Cœur sera là, pour rendre Jérusalem à la France et à son influence.

Vive le Sacré-Cœur, roi des Nations et en particulier roi de la France.

*
* *

La séance va être maintenant suspendue pour laisser au Comité le temps de donner leur forme définitive, aux *Vœux*, qui seront proposés ce soir, en assemblée générale, à la ratification du Congrès.

Mais, auparavant,

Mgr Berthoin se lève. « La journée de demain, dit Sa Grandeur, sera tout entière prise par les cérémonies. C'est pourquoi je tiens, dès ce soir, à remercier tous ceux qui ont été les organisateurs de ce Congrès national qui, au dire de tous, a été particulièrement réussi.

« D'abord Mgr Odelin, Président des Congrès nationaux, qui a bien voulu donner suite à la pensée que j'avais exprimée, qu'au lieu d'un Congrès diocésain nous eussions ici le Congrès national.

« Il a fallu beaucoup de peines, beaucoup d'efforts, pour l'organiser, et je rends hommage à ceux qui y ont collaboré.

« Je signale en particulier, et d'abord, M. le Chanoine Mury. Déjà dimanche, les Parlementaires l'avaient remercié.

« Ils m'ont également chargé de remercier la population de Paray-le-Monial de tout le dévouement qu'elle a apporté à accueillir les pèlerins, de la cordialité avec laquelle elle les a reçus.

« Je dois signaler aussi nos chers Chapelains et les membres des commissions qui ont organisé le Congrès; c'est à eux surtout qu'a incombé la lourde charge, et bien obscure, qui ne paraît pas lorsqu'elle est accomplie. Ils y ont mis un dévouement au delà de tout éloge et je suis heureux de leur dire notre reconnaissant merci.

« Ensuite, nos éminents orateurs et rapporteurs. Je les remercie de leurs beaux et substantiels travaux et surtout de l'édification qu'ils nous ont donnée.

« Je remercie enfin les auditeurs attentifs et intéressés de ces si instructives séances.

« Et pour que tant d'efforts soient couronnés de succès, de concert avec mes vénérés frères dans l'Episcopat, nous allons appeler sur vous tous les meilleures bénédictions du bon Dieu ! »

CHAPITRE IV

L'Eucharistie et les Problèmes de l'Heure

Les Assemblées solennelles du soir

On n'a pas voulu qu'un seul instant fût perdu des si précieuses journées du Congrès; et c'est pourquoi eurent lieu chaque soir, après les laborieuses séances que nous venons de raconter, de solennelles assemblées où la foule se pressa, s'il est possible, plus encore qu'aux autres réunions.

« Les organisateurs, a écrit le narrateur des *Annales des Prêtres-Adorateurs,* les organisateurs ont dû se rappeler le « *quantum potes, tantum aude* », de saint Thomas d'Aquin ; et jugeant qu'on ne parlerait jamais trop du T. S. Sacrement, à 8 heures du soir, il convoquèrent congressistes et pèlerins en assemblée plénière : ce fut l'heure où l'éloquence, et aussi la poésie, se mirent au service de l'Eucharistie. »

§ I^er^. — L'Assemblée du Lundi soir.

Deux grands discours étaient annoncés. Le premier, d'un éloquent Frère prêcheur, qui devait donner, à Paris, l'année suivante, l'*Avent* à saint Thomas d'Aquin et le Carême à saint Augustin; — le second, de l'éminent président des *Semaines Sociales de France.*

1° Discours du R. P. Dehau (O. P.).

L'Eucharistie lumière et force des intelligences

Messeigneurs,
Mesdames et Messieurs,

Les problèmes de l'heure... Ah ! certes,, il y en a des problèmes, à l'heure actuelle. Ce pluriel est justifié. Et cependant, au milieu de ces problèmes multiples, dont la multiplicité est effrayante et angoissante, il y a un problème, un problème central, qui l'a toujours été et qui l'est de plus en plus, et ce problème c'est celui de la Vérité, parce que l'homme, avant tout, est une intelligence.

Sans vérité, il n'y a pas de liberté possible. Notre Seigneur l'a dit : « *Veritas liberabit vos*... C'est la vérité qui vous délivrera... C'est par la vérité que vous viendra la vraie liberté, la seule, celle des enfants de Dieu... »

Cependant, Messieurs, il ne faut pas à l'homme une vérité quelquelconque. Il ne lui suffit pas d'une vérité abstraite : il lui faut une vérité vivante, une vérité qui soit quelqu'un. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur a dit : « *Ego sum veritas*... La vérité c'est Moi... la vérité vivante... Je suis la vérité qui est la vie... »

« Et puis, je suis la vérité qui est un chemin, je suis une vérité pratique, qui conduit quelque part, qui ne vous mène pas aux abîmes, qui ne vous mène pas au vague.. Je suis la vérité vivante. »

Et il ne suffit pas encore de cela. Il faut que cette vie divine s'empare de nous. Il faut que nous puissions la toucher. Il faut même que nous puissions la manger, que nous puissions l'incorporer, la faire entrer au centre et au foyer de notre vie.

Et c'est pourquoi la vérité pratique, la vérité humaine en même temps que divine, c'est l'Eucharistie. C'est non seulement ce Dieu fait homme, mais ce Dieu fait nourriture et qui vient à nous tout entier, qui Lui, tout entier Lui, vient à nous, tout entiers nous, qui, avec tout ce qu'Il est : Sa divinité, Son âme humaine, Sa chair et Son sang, vient à tout ce que nous sommes, non pas seulement à notre esprit, mais à notre chair même. Et c'est pourquoi cette merveille de l'Eucharistie existe, et pourquoi notre Seigneur a trouvé le moyen de devenir le pain de l'homme tout entier.

Cependant, j'ai à vous parler spécialement de l'Eucharistie dans ses rapports avec notre intelligence ; j'ai à vous parler de l'Eucharistie, force et lumière de nos intelligences.

Je vous disais tout à l'heure que l'homme est avant tout une intelligence ; ceci est une vérité capitale ; c'est l'une des vérités

essentielles du thomisme qui est la forme la plus rayonnante, la plus expansive du catholicisme, puisqu'un Pape n'a pas hésité à appeler saint Thomas : le docteur de l'Eglise catholique.

Or, je trouve en saint Thomas deux doctrines qui sont le contre-pied de toutes les erreurs modernes, et en particulier de toutes les erreurs allemandes, toutes ces erreurs que les fils de Luther et de Kant ont répandues dans le monde et dont nous avons trop vécu ou plutôt trop souffert.

La première de ces vérités, c'est le primat de l'intelligence ; c'est-à-dire que l'homme est avant tout une intelligence. La volonté, si importante au point de vue de l'efficacité, qu'elle domine et qu'elle commande, se rattache cependant à l'intelligence comme à sa racine. L'intelligence est la racine de la volonté et de toutes nos autres facultés.

Cette vérité est capitale. Elle brise ces erreurs d'origine surtout allemande, qui proclament le primat absolu de la volonté sur l'intelligence.

La deuxième vérité que nous enseigne saint Thomas, c'est que notre intelligence est faite pour la vérité totale, et en particulier la vérité divine, qu'elle en a besoin, qu'elle en a soif, et qu'on ne peut contenter notre intelligence avec la seule vérité scientifique, je veux dire la seule science expérimentale ou positive.

Dieu nous a faits pour Lui ; il a fait notre intelligence pour sa vérité à Lui, et Il a mis dans cette intelligence une soif insatiable de la vérité divine ; l'homme veut arriver à découvrir et même à démontrer l'existence de Dieu, par exemple.

Ces choses sont d'une importance souveraine. Elles sont le contre-pied de toute cette philosophie moderne dont il faudrait cependant que nous finissions par triompher. Nous avons remporté une grande victoire militaire et politique sur cette malheureuse et malencontreuse Allemagne ; il faudrait maintenant la victoire intellectuelle, il faudrait que notre génie français, notre génie latin, ce génie qui est celui de saint Thomas d'Aquin notre frère en latinité, réagisse enfin définitivement, d'une façon victorieuse et profonde et nous débarrasse de tous ces ferments d'outre-Rhin, que nous rentrions enfin dans cet héritage qui est l'héritage de l'humanité.

L'Eglise a drainé tout ce que la sagesse antique avait entrevu ou vu de vérité naturelle. Tout cela, comme des affluents, a été recueilli par l'Eglise. Fleuve majestueux, elle s'avance à travers le monde en le fécondant.

Il y a une sortie de fierté de race intellectuelle, que nous devrions avoir encore beaucoup plus que nous ne l'avons, et nous devrions nous orienter toujours plus puissamment vers ce beau génie de saint Thomas d'Aquin, qui est d'ailleurs, par excellence, le docteur eucharistique.

Nommer saint Thomas d'Aquin c'est nommer toute son œuvre, mais surtout cette œuvre eucharistique qui a été le couronnement de toute sa vie. Il put encore écrire ce merveilleux traité, et ce fut fini ; il commença le Traité de la Pénitence, mais ne put l'achever. Ce ne fut pas la mort qui l'arrêta, mais quelque chose de plus mystérieux, si j'ose dire. Il vint un jour où il appela ce frère Réginald, qu'il aimait d'une si vive tendresse, et lui dit : « Je ne peux plus écrire, et tout ce que j'ai écrit jusqu'ici me semble comme de la paille... » Il suspendit alors les

instruments de l'écriture, comme dit naïvement son chroniqueur, et le reste de sa vie se passa dans un de ces commerces avec Dieu tellement intimes que même le génie d'un saint Thomas ne peut les exprimer.

Et ce n'est pas seulement par ses ouvrages que saint Thomas d'Aquin a été l'homme de l'Eucharistie ; c'est aussi par une dévotion si tendre envers ce Sacrement d'amour que nous ne pouvons nous remémorer les pages dans lesquelles on nous raconte ses entretiens avec son ami Jésus dans l'Eucharistie, sans une profonde émotion. Il se rendait devant le tabernacle. Il avait même des audaces plus admirables qu'imitables pour nous : il ouvrait le tabernacle et mettait à côté du ciboire cette tête puissante qui contenait toute la théologie.

Une sorte d'osmose ineffable se produisait alors. Thomas se livrait, avec le Jésus de l'Eucharistie, à des entretiens sans fin.

Saint Thomas est le Docteur eucharistique par excellence.

Il est un phénomène très intéressant, étrange au premier abord, au point de vue du développement de l'intelligence humaine, sur lequel j'attire votre attention.

Evidemment, la raison et la foi sont deux choses différentes, et saint Thomas est le premier à distinguer et à circonscrire soigneusement leurs deux domaines. Il n'en est pas moins vrai que, en vertu de ses limites, et surtout depuis le péché originel, la raison humaine abandonnée à sa propre faiblesse et à ses propres erreurs, bien qu'elle garde toujours le goût de l'infini, une sorte de nostalgie pour cette patrie de la vérité pour laquelle elle avait été faite, cependant n'a guère la force de s'élever aux grandes vérités suprêmes ; et si elle est laissée à elle-même, sans cette vigueur, sans cette force de la foi pour la soutenir, elle défaille, se replie, retombe sur elle-même.

Vous avez un exemple de ce que peut la même intelligence individuelle, lorsqu'elle est soutenue par la foi, et de ce qu'elle ne peut pas quand la foi n'est pas là, un exemple étonnant dans cet autre grand docteur de l'Eglise. Il ne s'agit plus de saint Thomas, qui n'avait pas besoin de se convertir, mais de saint Augustin. C'était un splendide génie, peut-être le premier de tous ; et lorsqu'il fut catholique, qu'il fut l'homme de la foi et de l'Eucharistie, ce fut une intelligence d'une robustesse, d'une audace, d'une élasticité merveilleuses, compréhensive, pouvant appeler à elle tous les systèmes pour les fondre, par ce qu'ils ont de vrai, dans la théologie catholique dont il est le père. Voyez ce même homme, le même, tant qu'il n'a pas la foi ! C'est la même intelligence ; pourtant voyez cette faiblesse ; voyez cet homme qui, de chute en chute, de zigzag en zigzag, finit par descendre au manichéisme, c'est-à-dire à une hérésie lamentable à tous points de vue et en particulier au point de vue de l'intelligence, car elle produit la déliquescence de la vie intellectuelle qui dégénère en imaginations bizarres et absurdes. Saint Augustin a été manichéen. Ce même homme, cette même intelligence, lorsque la foi n'était pas là pour la soutenir, la redresser, a connu ce lamentable état.

Il a fallu des larmes de sainte Monique, les paroles de saint Ambroise, toutes les merveilles que Dieu a multipliées autour d'Augustin, qu'il voulait avoir, pour arracher cette intelligence à la maladie du Manichéisme pour le donner à la grande et magnifique santé catholique.

De nos jours, malheureusement, c'est surtout le phénomène inverse que nous avons la douleur de constater. Il est aussi instructif, mais infiniment désolant, au lieu que le rétablissement de l'intelligence d'Augustin était infiniment consolant. Ce que nous voyons trop souvent, ce sont des intelligences qui ont été solides, puissantes, non seulement saines, mais très puissantes tant qu'elles ont été catholiques. Puis la foi disparaît, et cette espèce d'abaissement se produit. Ainsi en fut-il, par exemple, de ce Lamennais, dont je n'aime pas à citer le nom tant c'est douloureux, et d'autres encore, qui, ayant été aux sommets de la vérité, dans l'air pur des cimes, sont tombés dans les marécages d'un manichéisme quelconque.

De fait, l'homme, la raison humaine, l'intelligence humaine a besoin de la foi. Elle a besoin de la foi, de tous les dogmes catholiques, de l'Eucharistie. Elle a besoin de manger, de manger Dieu.

Ici, je ne peux m'empêcher de vous rappeler une des pages les plus émouvantes de l'Ancien Testament. Saint Thomas en a rattaché le symbolisme à la divine Eucharistie. C'est l'histoire d'Elie, le prophète. C'est l'image de l'intelligence humaine, telle qu'elle est, lorsque la foi n'est pas là pour la soutenir. Elie se trouve dans le désert ; il est à bout de forces, de souffle, il n'en peut plus. Il tombe sur le bord du chemin et murmure ces tristes paroles : « Seigneur, reprenez mon âme, car je ne suis pas meilleur que mes pères. »

C'est le mot de l'intelligence humaine lorsque la foi n'est pas là. Elle a cherché de tous les côtés et elle n'a pas trouvé. Elle se rappelle le nom de Dieu et lui demande de lui enlever la vie.

Le prophète s'endort d'un sommeil mystérieux et il entend une voix qui lui dit : « Lève-toi et mange. » Il aperçoit près de lui un petit pain cuit sous la cendre, quelque chose d'infiniment modeste, insignifiant en apparence et qui est — tout de suite vous faites le rapprochement — qui est l'image de la divine Eucharistie. Et dans cette toute petite chose, dans cette toute petite nourriture, il y a une telle force que le prophète qui, tout à l'heure n'en pouvait plus, se redresse. Il marche quarante jours et quarante nuits jusqu'à la Montagne de Dieu.

Ceci est splendide. La pauvre intelligence humaine épuisée par son labeur s'endort enfin.

Si, par des prodiges de miséricorde, Dieu arrive à approcher la divine Eucharistie des lèvres de ces pauvres qui n'en pouvaient plus, l'Eucharistie développe une telle force, le Sacrement de foi et d'amour développe une telle vigueur, que l'intelligence se redresse pour reprendre son chemin, marcher indéfiniment, aller jusqu'à la montagne de Dieu, des révélations suprêmes, des doctrines les plus sublimes.

Ce passage si beau de la Sainte Ecriture est une autre forme de l'histoire d'Augustin. Vous avez vu tout à l'heure cette intelligence qui n'en pouvait plus, dormant dans le mauvais rêve du manichéisme. L'Eucharistie vint. Comment est-elle venue ? Par les larmes de Monique. Et ceci est très normal. Comment la plupart des conversions s'expliquent-elles ? Par deux facteurs : une mère et un prêtre. Monique et Ambroise sont là. Les larmes du pasteur se mêlent aux larmes de la mère, et il est impossible que le fils de tant de larmes puisse périr. Une fois que l'Eucharistie, ainsi amenée, ainsi préparée, est entrée dans ce malade, dans cet impuissant, dans ce fiévreux, il se redresse et marche.

Ainsi, l'intelligence humaine peut reprendre son chemin et marcher indéfiniment : elle n'a plus besoin de sommeil, elle peut aller jusqu'à la montagne de Dieu.

Voilà la force contenue dans la divine Eucharistie pour l'âme, et en particulier pour ce qui est la racine de tout dans l'âme : l'intelligence.

Vous voyez que cette doctrine de saint Thomas arrive à point nommé. L'Eucharistie nourrit l'homme tout entier.

Et il ne faudrait pas croire que cette alimentation de l'homme par l'Eucharistie s'adresse simplement au cœur, ou même simplement à la volonté. Celui qui est dans l'Eucharistie ? Mais, c'est le Verbe de vie ! c'est le Verbe vivant ! c'est le Verbe de Dieu. L'Eucharistie est faite pour descendre jusqu'à cette racine de tout, qui est l'intelligence, afin de lui rendre sa force et sa vie.

Une autre image de la Sainte Ecriture à laquelle je pense aussi — et d'ailleurs le rapprochement a été fait souvent — c'est cet arbre de vie qui se trouvait, nous raconte l'histoire sainte, dans le Paradis terrestre. Il y avait là l'arbre fatal, auquel il ne fallait pas toucher, et l'arbre de vie, dont il était permis de manger, puisque Dieu avait dit : « Vous pourrez manger de tous les fruits de ce jardin. » Cet arbre de vie avait une étrange propriété : il rajeunissait ceux qui s'en nourrissaient. Ceci c'est un bien beau secret. Cet arbre de vie, cet arbre tronc merveilleux avait la faculté de rajeunir ; il l'aurait encore si Adam et Eve étaient restés dans le Paradis terrestre. Quand on se sentait devenir vieux, quand on avait seulement un soupçon que la vieillesse pouvait venir, on mangeait un de ces fruits savoureux et on redevenait jeune. Ah ! que de choses nous avons perdues par le péché ! Et cependant nous devons chanter : « *Felix culpa !* » Car, au dire de saint Thomas, représentant la tradition des saints, si l'homme n'avait pas péché, le Verbe de Dieu ne se serait pas incarné. Donc, ne regrettons pas trop l'arbre de vie du Paradis terrestre, puisque nous avons l'Eucharistie.

Et l'Eucharistie, c'est la jeunesse. C'est même plus que la jeunesse, c'est une nouvelle vie, une nouvelle naissance. C'est une doctrine que je n'ai pas le temps de vous développer, infiniment belle, et que nous trouvons dans saint Jean : « Il leur a donné le pouvoir de devenir des enfants de Dieu. » Dieu nous a donné le pouvoir, étant déjà ses enfants, de le devenir de plus en plus. L'homme peut rentrer dans le sein de cette mère qui s'appelle : Dieu, pour y reprendre une vie nouvelle. Et dans chaque communion, ce n'est pas seulement un rajeunissement, c'est une régénération de l'être tout entier.

Ceci est bien beau. Et pourtant, nous ne l'éprouvons pas assez parce que nous ne communions pas comme il le faudrait. Ce sacrement produit un minimum d'effet, pourvu que la communion ne soit pas sacrilège. Il n'y a pas de communion nulle. Mais il peut y avoir des communions parfaites. Supposez un saint s'approchant de la divine Eucharistie et s'en revenant de la table sainte. Mais ! c'est un monde nouveau, une création nouvelle que Dieu vient d'opérer ! Il était déjà l'enfant de Dieu ; il l'est mille fois plus. Tâchez de vous figurer ce que devait être la communion de la Très Sainte Vierge recevant son fils Jésus des mains de son fils Jean, en apportant à l'Eucharistie ces incomparables dispositions qui étaient les siennes ! Certes, elle était bien sainte,

dès sa première communion ; mais à chaque communion nouvelle, c'était un prodige, c'était un monde nouveau, une naissance nouvelle.

Et cependant Marie elle-même n'était pas tout à fait à la hauteur de l'Eucharistie. Le seul qui n'ait pas eu à dire « *Domine non sum dignus...* » c'est Jésus, si nous acceptons, avec saint Thomas, que Notre-Seigneur ait communié. Alors nous avons une communion à la hauteur même de l'Eucharistie. Et ce fut, ou c'aurait été, la première de toutes les communions à la première de toutes les messes. Là l'Eucharistie a trouvé quelqu'un qui était complètement digne d'elle, et c'était Jésus seul. Alors, l'Eucharistie a produit ces effets incomparables, dont nous trouvons l'écho en saint Jean, de la Cène à Gethsémani. On ose dire que là Jésus s'est surpassé Lui-même ; ces paroles merveilleuses, cet appel à l'unité : « Mon Père, qu'il soient un comme nous sommes un » ; ces effets sublimes produits dans l'âme de Jésus par le Sacrement de l'unité ; cette ivresse inouï du Christ qui vient de manger et de boire sa chair et son sang ! Ce sont d'admirables mystères.

Ils ne s'imposent pas à notre foi, sans doute ; mais je me demande s'ils ne seront pas quelque jour plus étudiés, plus remarqués, plus exploités.

En tous cas, pour ce qui est de nous, il est certain que l'Eucharistie produit en nous des effets singulièrement différents, selon les dispositions que nous y apportons. Elle nourrit notre âme, sans doute : « Mangez, mes amis », dit la divine Sagesse. Mais elle ajoute : « Enivrez-vous, mes bien-aimés. » Voyez la différence entre ces deux paroles. A ce festin, les amis mangent et se nourrisent, mais les bien-aimés s'enivrent.

Je souhaite que vous soyez des bien-aimés et que vous fassiez de ces communions qui enivrent l'âme et la fixent pour jamais dans l'intimité de Notre Seigneur.

Voici ce que j'avais à vous dire sur l'Eucharistie, force de cette pauvre intelligence humaine, si faible par elle-même.

Il faudrait maintenant que, rapidement, car l'heure nous presse, je vous dise quelques mots de l'Eucharistie, comme lumière de nos intelligences.

*
* *

Il s'agit ici d'objet de foi, de mystère de foi, et vous savez que l'Eucharistie l'est très particulièrement. Elle est le mystère de la foi, l'abrégé, et en même temps le dernier mot des merveilles du Tout-Puissant.

Or, il y a dans la foi ceci de très particulier que, selon le point de vue auquel on se place, la foi est lumineuse ou ténébreuse. Il est très pénible, pour une intelligence, de capituler devant une vérité qu'elle ne voit pas, fût-ce la vérité de Dieu. « Nous avons, dit saint Paul, à réduire notre intelligence sous la captivité de la foi. » Nous le faisons d'ailleurs en pleine lumière; nous avons des raisons de croire. Mais l'acte de foi lui-même porte en plein sur le mystère. Dès qu'on a accepté ces saintes ténèbres, les yeux s'éclairent.

Il y a de ces sources de lumière qui sont cachées. La source elle-même est cachée ; mais il en émane un jeu lumineux extrêmement puissant, et tout ce qui se trouve dans la direction de ce

jet est merveilleusement éclairé. Ainsi en va-t-il de la foi ; une fois admise, cette vérité obscure, en elle-même, rayonne sur tout le reste et tout est merveilleusement éclairé.

Chose étrange et cependant logique, cette illumination se fait dans la mesure même de ces ténèbres. Plus il y a eu de ténèbres, plus il y a de lumière. Par exemple, le mystère de la Sainte Trinité, le plus inaccessible, le plus insondable de tous, et aussi le plus lumineux de tous dans son rayonnement et dans ses conséquences. La théologie de la Très Sainte Trinité contient le dernier mot, l'explication suprême et ineffable de tout. On y retrouve l'Eucharistie, dont la doctrine s'enchevêtre vitalement dans toutes les autres doctrines. Cette merveilleuse génération du Verbe éternel, où se trouvent réunies, fondues toutes les fonctions de la vie : faisant coïncider dans l'acte pur leurs concepts, pourtant si divers dans les créatures, génération, acte de l'intelligence, et même manducation. Dieu se nourrit de son Verbe : « Je suis le pain vivant descendu du Ciel » ; et qui, cependant, reste dans le Ciel : « *Est in cælo.* » Il est, dans les Cieux, le pain vivant des bienheureux, le pain du Père Lui-même. Le contemplatif se nourrit de sa pensée. Dieu, le contemplatif par excellence. Se nourrit du pain adorable de sa pensée, de Son Verbe. « Je suis le pain de Dieu. »

La question sociale !... Avez-vous jamais remarqué qu'en la seule, adorable Trinité, cette terrible question sociale est pleinement résolue ? En deux mots, je vous le dis. La grande difficulté sociale, c'est de faire vivre d'une vie commune des personnes, en les laissant très distinctes les unes des autres, en respectant pleinement leurs personnalités. Cela est très difficile, et presque toujours on tombe dans l'un des deux excès : ou l'on exagère la vie individuelle, et c'est cet individualisme moderne qui nous tue ; ou bien l'on absorbe dans la masse communautaire cette distinction des personnalités cependant inviolable. Il est extrêmement difficile, en matière sociale de concilier ces deux aspects, de réduire cette antinomie.

Regardez la très sainte Trinité : distinction absolue des personnes, et vie commune jusqu'à l'Unité absolue et infuse. Ici, non seulement c'est la communauté, c'est la fusion complète de tout : c'est le même être, c'est la même perfection, c'est l'Unité. *Gloria Patri, et Filio, et Spiritui sancto.*

Voilà cette lumière de la Sainte Trinité en face du problème eucharistique.

Et maintenant, de ces ténèbres glorieuses je passe aux ténèbres joyeuses du mystère de l'Incarnation. Je fais bien de parler de ténèbres joyeuses, car c'est dans la nuit que la grande joie fut annoncée aux bergers. Mais, ténèbres lumineuses aussi, parce que, tout à coup, une grande lumière déchire le ciel : ce sont des anges chanteurs qui proclament la gloire de Dieu. Ce dut être bien beau ! Et c'était la grande joie — ténèbres joyeuses — la grande joie pour tout le peuple, comme disait l'ange. Ah ! cette fois, le mot était justifié ! Quand on songe aux joies d'alors qui étaient réservées à une si minime élite !... Les païens disaient : « Le peuple humain vit pour peu de monde. » La joie chrétienne, la joie évangélisée par l'ange prêcheur, c'est une joie qui sera pour tous, et surtout pour le « tout petit peuple ».

La preuve, pauvres bergers, c'est que c'est à vous qu'on vient

l'annoncer, à vous les pauvres, les travailleurs de nuit, dans cette mi-nuit glacée où vous gagnez âprement votre pain. La nouvelle vous sera annoncée à vous ; vous saurez les premiers qu'il vous est né, à vous plus qu'à tout autre, un Sauveur. Vous, vous le reconnaîtrez facilement. C'est un petit enfant dans une étable, dans une crèche. Ce Fils de David, ce Roi de gloire n'a pas même l'humble berceau de vos petits à vous, et c'est là le signe.

Voilà la grande joie : « Un Fils nous est né ! »

Et ici, remarquez encore que l'Eucharistie est pleinement dans la ligne de ce mystère de l'Incarnation. Elle est même postulée par le fameux texte d'Isaïe : « Un Fils nous est né ! Un Tout-Petit nous a été donné ! » Ah ! sans doute, Seigneur Jésus, Vous êtes bien donné et bien petit dans Votre crèche, et bien donné, parce que bien petit; cependant, Vous pourriez Vous rapetisser encore et par le fait même Vous donner davantage, et ce serait l'Eucharistie. Alors, Vous nous seriez encore plus donné, Vous nous seriez donné dans cette merveille de l'Eucharistie, et alors il Vous serait impossible à Vous-même de Vous donner davantage. Non pas que la puissance de Dieu ait des limites ; mais notre nature en a, et l'on ne peut s'unir plus étroitement à elle qu'en devenant son aliment.

C'est pourquoi le grand Dieu du Ciel s'est mis à envier le pauvre aliment terrestre de l'homme, ce morceau de pain qui s'unit à notre vie : « J'arracherai, dit-il, la substance de ce pain dont Je suis jaloux, et Je me mettrai à sa place. J'en laisserai les accidents, afin que tout se passe dans le mystère et dans la foi ; que Mes amis viennent à Moi, que je M'unisse à eux, et Me perde en eux. »

Après les ténèbres glorieuses de la Trinité, les ténèbres joyeuses de l'Incarnation, voici les ténèbres douloureuses de la Rédemption. Une nuit plus dure et plus noire que la mi-nuit de Bethléen... avant les Anges, la nuit de Gethsemani, les ténèbres du Calvaire... C'est le mystère des souffrances de Jésus. Non pas seulement les souffrances de Sa Passion, pourtant terribles, mais les souffrances de Son Cœur toujours déchiré et toujours saignant.

Voyez les plus humbles statues du Sacré-Cœur, c'est ainsi qu'il a apparu ; c'est ainsi qu'Il veut être représenté : le Cœur saigne toujours. Dans les pieds et les mains, ce sont des cicatrices, mais le Cœur saigne toujours. « Vous tous qui passez par le chemin de la douleur, considérez et voyez s'il est une souffrance comparable à la Mienne. J'ai cherché quelqu'un qui Me consolât, qui consentît à porter le poids de sa tristesse, et Je ne l'ai pas trouvé... » Ce sont les paroles des prophètes ; elles ont résonné des siècles avant l'incarnation et Notre-Seigneur les répète encore aux âmes fidèles qui consentent à L'écouter : « Console-Moi, car Je suis venu pour cette douleur sans nom. Je suis venu pour souffrir et pour mourir ; le secret, le dernier mot de tout, c'est cette blessure d'amour de Mon Cœur. »

C'est d'elle que Mon Eglise est sortie, comme Eve du côté d'Adam endormi. L'eau de Baptême et le Sang de l'Eucharistie viennent de là. La source de l'Eucharistie, c'est Mon Cœur déchiré. « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à Moi et qu'il boive à longs traits... Qu'il vienne à Moi pour avoir la vie, pour être sauvé et sauver beaucoup d'âmes. »

« Ceci est bien beau ! Ceci est splendide ! » Plusieurs fois ces expressions, et d'autres semblables sont revenues sur les lèvres de l'orateur, tandis qu'il contemplait les merveilles du dogme eucharistique. Et ces mêmes mots venaient à l'esprit de tous les auditeurs du R. P. Dehau tandis qu'ils l'écoutaient exprimer si éloquemment une si haute et si lumineuse doctrine.

2° Discours de M. Eugène DUTHOIT,

Professeur de Droit à l'Université libre de Lille
Président des Semaines Sociales de France.

L'Eucharistie lien et ferment social

Messeigneurs,
Messieurs,

Dans l'histoire de l'Eglise et du monde, depuis cinquante années, deux grands faits se dressent au premier plan: la piété eucharistique rayonne, plus qu'en aucun temps, tandis que le mouvement social catholique se déploie, riche d'une doctrine forte et d'un dévouement sans mesure.

C'est l'ère des grands congrès eucharistiques dont vous reprenez ici même, sous l'initiative tout apostolique de Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque d'Autun, la belle tradition. C'est aussi l'époque où le mouvement syndical chrétien, la coopération empressée des catholiques aux lois sur le travail et aux initiatives sociales, leur collaboration au progrès économique, sous toutes ses formes, s'affirment et s'épanouissent.

Le magistère suprême les y encourage, bien mieux, leur donne des directives lumineuses et précises. Le décret sur la communion fréquente et quotidienne de Pie X fait écho à l'Encyclique de Léon XIII sur la condition des ouvriers.

Deux évolutions grandioses se dessinent, causes de fierté, autant que d'espérance, pour les catholiques.

Or, est-ce là pure coïncidence que l'apparition, dans le même temps, de ces deux mouvements ?

Non certes, entre l'un et l'autre, il y a des affinités ou, pour mieux dire, des compénétrations, et c'est ce que je voudrais vous montrer dans ce discours.

A quoi tend le mouvement catholique ? A rendre le plus possible aux intelligences et aux sociétés l'*unité*, par conséquent *la paix: unitatis et pacis dona.*

Un tel effort requiert un immense esprit de sacrifice, une effusion extraordinaire de charité.

N'est-il pas au-dessus des possibilités humaines ? L'Eucharistie, mystère d'unité et de paix, sacrifice et sacrement tout à

la fois, permet à l'humaine faiblesse les tâches les plus difficiles: *quantum potes, tantum aude,* nous dit-Elle. Saint Augustin, élevant vers Elle le cri de son âme enthousiaste, l'appelait: *o signum unitatis,* et ajoutait : *o vinculum caritatis !* Voulez-vous que, la considérant sous ce double aspect, nous voyions en Elle le lien et le ferment social par excellence ?

I

L'unité est le bienfait social le plus précieux; mais les hommes imprévoyants l'ont souvent, de leurs propres mains, compromise ou brisée. Ne croyons pas que ce soit d'hier ou d'avant-hier que date l'ère historique des séparations. Elle commence dans le domaine des intelligences. Des esprits prétendent séparer radicalement d'avec la métaphysique et la théologie les disciplines scientifiques qui tendent, soit à assurer la domination de l'homme sur la matière, soit à organiser le gouvernement des sociétés. C'est un juriste de la Renaissance, Gentilis, qui, interprète d'une fraction déjà importante des penseurs de son temps, déclare sans ambages aux théologiens qu'ils n'ont qu'à se taire, dans le domaine du droit par exemple. « *Silete theologi in munere alieno.* » Mais, par une suite fatale, la séparation s'étend bientôt à tout le domaine de la vie pratique. La société se sécularise de fond en comble. L'homme s'arroge le droit d'organiser sa vie politique, sa vie professionnelle, un jour même sa vie familiale, en dehors de Dieu. Le temporel va perdre tout point d'attache avec l'éternel.

Arrêtons-nous un instant sur un des côtés de ce fait si étendu qu'il est impossible de décrire ici entièrement: sur la séparation pratique du régime économique d'avec le divin.

Là aussi, dans le domaine économique, s'est faite une séparation des sociétés humaines d'avec l'Eglise; la vie s'est organisée dans l'ignorance et même le mépris de ses enseignements. Et quand cela ? A l'heure même où le régime économique sous lequel nous vivons encore a pris naissance.

Son péché originel c'est l'oubli de Dieu, et par conséquent la méconnaissance du lien de fraternité qui unit les hommes.

Le régime économique s'établit comme si l'homme n'était pas fils de Dieu, mais fils de la terre; comme si l'intérêt périssable qui l'attache aux choses d'ici-bas était le seul mobile de son activité, la seule loi de ses rapports avec ses semblables; comme si la lutte à outrance avec eux pour la possession de ce monde, la concurrence sans frein, était la condition fatale de son passage ici-bas. L'intérêt individuel étant le meilleur pourvoyeur de la richesse matérielle, rien ne doit tempérer ce facteur essentiel. « Laissez faire, laissez passer ».

Des idées sur lesquelles jusque-là la chrétienté avait vécu, telles que juste valeur, juste prix, juste loyer, juste salaire, prohibition de l'usure, charges sociales de la propriété, subordination des intérêts au bien commun, sont oubliées, sauf par les interprètes de la théologie morale, qualifiées de désuètes, par les pontifes de l'économie séparée.

Mais de cette proscription la réalité ne devait pas tarder à se venger terriblement. Par des crises inquiétantes, nous avons

appris à comprendre comment fatalement, de l'oubli des lois morales qui président à l'aménagement des richesses, découlent le désordre économique et, de là, l'appauvrissement. A force de trop aimer la richesse, l'homme s'expose à la perdre. Il ne peut l'atteindre qu'en collaborant avec ses frères et en ne les frustrant pas de la part légitime qui leur revient.

On juge l'arbre à ses fruits. L'économie politique séparée de la morale ne donne pas, ne peut pas donner, des fruits de vie.

C'est dans le domaine de l'esprit que l'unité a été brisée tout d'abord: c'est là qu'il faut la restaurer par la science sociale chrétienne.

Comme toute science, elle doit serrer les faits de très près. Observer, coordonner les phénomènes sociaux du temps présent avec le maximum possible de rigueur scientifique; confronter les faits avec les principes dont l'Eglise a la garde et que son enseignement traditionnel a diffusés dans le monde; s'il y a contradiction entre les faits et les principes, la noter et la signaler; redresser enfin, par une action énergique et suivie, les abus constatés, rétablir l'harmonie entre les principes et les faits, réaliser, autant que les possibilités le permettent, l'ordre social chrétien, telle est la tâche que poursuivent les catholiques sociaux.

Dans cette action réformatrice, il arrive qu'ils associent leurs efforts à ceux d'hommes qui peuvent ne pas partager encore toutes leurs croyances, mais à qui la rude leçon des faits impose une certaine collaboration avec les catholiques.

Car le monde souffre cruellement de la rupture des liens sociaux.

Quel est l'observateur sagace et impartial de la vie française, le patriote éclairé, qui ne regrette pas le relâchement des mœurs familiales, l'abdication de l'autorité paternelle, la multiplication des divorces, le petit nombre des berceaux ?

Quel est l'esprit droit que la lutte des classes n'inquiète pas ? Par-dessus les syndicats qui s'observent et montent la garde, en quelque sorte, des deux côtés de la tranchée, comme il serait nécessaire de dresser solidement une passerelle, de restaurer l'unité de la profession par des institutions mixtes et paritaires!

Quel est le patriote à qui la lutte des partis n'inspire pas d'appréhensions et que l' « union sacrée » n'ait point fait vibrer ?

Et, dans l'ordre international, après un déchirement sans précédent, pouvons-nous entendre avec indifférence l'orage qui gronde toujours, les plaintes des multitudes plongées encore, sur tant de points du monde, en une effroyable anarchie, et, ailleurs, le réveil inquiétant des égoïsmes nationaux. Ne faudrait-il pas se déterminer une fois pour toutes à substituer au droit de la force la force du droit et la puissance pacificatrice des arbitrages.

Ainsi, sur tous les terrains, l'humanité cherche comme à tâtons et dans les ténèbres l'unité brisée.

Mais qui la donnera jamais aux hommes si ce n'est un chef qui pourra dire que son *royaume n'est pas de ce monde*, un Maître, dont l'enseignement et le mot d'ordre iront bien au

delà des choses qui passent, un pacificateur divin à qui tous pourront se confier, en dépit des intérêts qui divisent, des souvenirs qui irritent, des passions qui dressent les hommes les uns contre les autres.

Où est l'unité, sinon en vous, ô Jésus, dont le testament suprême se résume dans ces mots: « *ut unum sint* ». Oui, qu'ils soient un, ô Père, avez-vous dit, ceux que vous m'avez donnés.

Mais ne veniez-vous pas, quand vous avez prononcé cette parole, d'instituer l'Eucharistie ?

C'est bien là le mystère d'unité.

Saint Paul a pu dire que « nous formons un seul corps, tout en étant plusieurs, nous qui participons tous au même pain ».

Et c'est après avoir cité le grand Apôtre que saint Augustin lance son apostrophe sublime: « *O'signum unitatis, o'vinculum caritatis* ».

Par les éléments mêmes que Notre-Seigneur a choisis dans la nature pour opérer l'échange en son corps et en son sang, il nous montre à quel point Il veut nous unir à Lui, et nous unir tous ensemble, nous qui communions à Lui: nous assembler comme les grains de blé moulus et la farine pétrie dans une même masse, comme les grains de raisin fondus, pressés dans un même calice.

L'union sacramentelle ne dure que quelques courts instants, mais elle se prolonge dans l'union spirituelle du Christ et du communiant, union si intime que les Docteurs ont pu la comparer à deux morceaux de cire fondus ensemble. Jésus lui-même n'a-t-il pas dit: « Comme je vis par mon Père, ainsi celui qui me mange vivra aussi par moi. »

Mais communier à Jésus-Christ c'est communier aussi à tous ceux qui sont les membres de son corps mystique, à tous les frères, connus ou inconnus, dont il est le premier-né, et qu'il nourrit tous de la même nourriture divine. C'est devenir littéralement et dans toutes la force du terme leur consanguin. Se peut-il fraternité plus réelle, plus intime ?

Faut-il s'étonner qu'au banquet eucharistique les inégalités sociales s'effacent, les distinctions s'évanouissent ? Qu'il n'y ait plus, suivant le mot de saint Paul, « ni juif, ni gentil, ni esclave, ni homme libre... mais que tous soient un dans le Christ Jésus ». Turenne, allant vers la Table Sainte, se trouve précédé d'un de ses serviteurs qui, averti, s'efface en disant: « Passez, Monseigneur. » « Mon ami, répond le héros, Monseigneur est resté à la porte, ici il n'y a qu'un seul Seigneur, celui que nous allons recevoir: va devant moi. »

Ainsi, nonobstant les inégalités sociales qui éclatent de toutes parts, l'Eucharistie consacre l'égalité foncière des hommes devant Dieu, Créateur, rédempteur, nourriture et juge suprême de toute l'humanité.

Mais pour que cette commune dignité humaine soit pratiquement respectée, jusque chez les plus humbles, dans les relations sociales, une organisation est indispensable, une autorité, fortement constituée est requise. L'Eglise, société immortelle des âmes, l'Etat, société temporelle, assurent, par des hiérarchies nécessaires, le jeu normal et pacifique des inter-dépendances humaines. A l'une et à l'autre sont nécessaires, dans la poursuite de leur fin, les dons que l'Eglise implore pour elle-même

pendant la messe du Saint Sacrement: *Ecclesiæ tuæ, quæsumus, Domine, unitatis et pacis dona concede, quæ sub oblatis muneribus mystice designantur.* A votre Eglise accordez, Seigneur, les dons de l'unité et de la paix qui sont mystérieusement signifiés par ces offrandes. » D'unité et de paix, la société civile n'a-t-elle pas aussi le plus urgent besoin, et ne peut-on pas dire qu'elle en profitera d'autant plus largement que l'Eglise en aura reçu une plus complète effusion ?

Mais suivons les leçons de la liturgie. Voici que l'Eglise implore un autre don, sauvegarde absolue des deux premiers. Dans une autre Secrète, celle de la messe du Sacré-Cœur, qui fait écho en quelque sorte à celle de la messe du Saint Sacrement, l'Eglise demande, avant que le sacrifice soit offert, que les cœurs soient consumés par les flammes de la divine charité. *Tuere nos Domine, tua tibi holocausta offerentes: ad quæ, ut ferventius corda nostra præparentur, flammis adure tuæ divinæ charitatis.* Ainsi, les enseignements mêmes de la liturgie nous conduisent-ils à regarder dans la charité la garantie de l'unité. L'Eucharistie va nous donner celle-là, comme celle-ci.

Considérons ce second bienfait; voyons comment l'Eucharistie consume l'égoïsme dans le cœur de l'homme et y allume l'amour divin.

Signe de l'unité, l'Eucharistie est aussi le lien de la charité.

II

Il y a, certes, beaucoup à faire pour que ce pauvre monde, où les hommes sont appelés à vivre en frères, cesse d'être un champ clos de compétitions âpres, de luttes violentes et de carnages fratricides.

Mais si la tâche est immense et, par certains côtés, semble dépasser les forces humaines, c'est que le plus difficile est de commencer: or, nulle action sociale ne se conçoit, si, d'abord, l'oubli de lui-même et le sacrifice délibéré n'interviennent pas chez l'agent. C'est par la vie intérieure et aux dépens de leur propre cœur que les artisans du progrès social doivent commencer la réforme du monde.

Et c'est là qu'est la place forte, à emporter avant tout le reste.

Pas d'esprit social sans sacrifice de soi-même.

Or, c'est le moi haïssable qui, avec ses préjugés de classe, ses servitudes de pensée, ses routines paresseuses, ne veut pas se mettre à l'école de la vérité sociale. C'est le moi qui a ses intérêts et ne veut pas les sacrifier. C'est le moi qui, dans ses rapports avec les choses matérielles, n'arrive pas à comprendre pratiquement comment, étant à lui, à lui seul, quant à la possession, elles sont cependant aux autres aussi quant à l'usage.

« Tel a été le mal du monde, fait dire Paul Claudel à l'un de ses personnages, que chacun a voulu jouir de ses biens comme s'ils avaient été créés pour lui, et non point comme s'il les avait reçus de Dieu en commande, le seigneur de son fief, le père de ses enfants, le roi de son royaume et le clerc de sa dignité. »(1)

(1) Paul Claudel: *L'Annonce faite à Marie.*

Parfois, une volonté insuffisamment détachée d'elle-même se jette dans l'action sociale.

Mais voici qu'une arrière-pensée égoïste et personnelle s'insinue, comme un virus, jusque dans les initiatives en apparence les plus généreuses et les entreprises qui semblent le plus désintéressées.

Et bientôt tout est compromis et comme desséché.

Combien sont préoccupés de réformer les autres et, au lieu de se frapper la poitrine, rejettent sur autrui le poids de leur responsabilité !

Prenons garde que c'est catholiquement que nous devons travailler à la réintégration dans la vie sociale des principes de la sociologie catholique: avec l'amour de Dieu pour seul ferment, dans le plus complet détachement de toute ambition humaine ou d'intérêt, avec la plus ferme volonté de commencer par nous-mêmes la réforme sociale.

Aussi bien chacun des actes, même les plus banals en apparence, de notre vie personnelle, a-t-il des rejaillissements sur le sort des autres et l'état de la société.

L'acheteur qui fait une commande, le capitaliste qui fait un placement ne réfléchissent pas à ce fait, pourtant incontestable, que la destinée de plus d'un travailleur est entre leurs mains. Veiller à ce que nos actes n'aient que de bonnes et salutaires répercussions, quel effort déjà cela suppose, quel progrès social cela entraîne ! Mais comme cela, au fond, répugne à la nature ! Rien que pour être juste, il faut déjà que l'homme consume et sacrifie sur l'autel de son propre cœur l'amour déréglé de lui-même.

Or, c'est de cette destruction intérieure que l'Eucharistie le rend capable.

Car, si elle est Communion, elle est Sacrifice aussi. Il faut même qu'à la Messe l'immolation de la victime précède la communion.

La messe est sacrifice réel, avec Jésus-Christ comme sacrificateur et victime. A la messe, où se renouvelle la séparation de son corps, de son sang, il fait l'application des mérites acquis une fois pour toutes et en bloc dans sa Passion.

Mais Jésus-Christ sera-t-il la seule victime ? Non, il veut que nous soyons victimes comme Lui. L'immolation volontaire est pour nous la préparation nécessaire et directe au banquet divin. Comme le dit le continuateur de Don Guéranger dans l'*Année liturgique*, « ce n'est point une victime, mais des victimes, que la Sagesse immole pour le banquet mystérieux de pain et de vin qu'elle dresse en sa maison » (1).

Aussi, tandis que le Christ se sacrifie pour pouvoir ensuite se donner en nourriture à ceux qu'il aime, devons-nous, dans le même temps, nous sacrifier, pour répondre au don divin par un don réciproque. *Sic non amantem quis non redamaret ?*

Mais comment aimer Dieu, sans aimer les autres hommes ? Sans chercher à le faire aimer par eux ?

La nourriture eucharistique nous oblige à être des corédempteurs.

---

(1) *Année liturgique*, le mercredi dans l'Octave du Saint Sacrement.

Et elle nous donne la force d'être tels.

Comme sacrifice, l'Eucharistie consume l'égoïsme, qui étoufferait la vie divine.

Comme sacrement, elle allume l'amour de Dieu et des hommes. Et elle nous fait participer si bien à la vie divine que nous devenons capables de la communiquer aux autres.

Aussi ne vous étonnez pas que les apôtres du siècle, les grands pionniers de l'action sociale catholique, aient commencé par être les familiers de l'Eucharistie.

Voyez Ozanam. Une grande pensée l'anime à l'âge où, encore étudiant, il voit la société se desagréger. C'est la charité qui sauve le monde: non la bienfaisance étroite et calculatrice qui distribue sans élan quelques secours, mais la charité qui, en considération du Père qui est aux cieux, fait de la fraternité concrète et pleine la règle des rapports sociaux. Il y a dans le monde une sorte de refroidissement des âmes. C'est le mal du siècle. Ozanam veut enseigner la charité à ses amis. C'est dans les mansardes qu'il les entraîne, mais aussi au banquet eucharistique. La Table Sainte revoit les fils de France se diriger vers elle à rangs pressés.

Quarante ans plus tard, des épreuves nationales accablent la patrie. Rentré de la captivité allemande, un officier, Albert de Mun, a rencontré, dans les faubourgs de Paris, des regards chargés de haines. Les dirigeants de la société n'avaient-ils pas oublié ces frères ouvriers, qui peuplent les quartiers populaires? L'amour des richesses n'avait-il pas obscurci la notion du juste et tendu jusqu'aux limites extrêmes les rapports sociaux ? Des réformes économiques sont indispensables. Mais, pour les accomplir dans l'ordre et dans la paix, ne faut-il pas que le pain de vie donne le courage de tout entreprendre et la vaillance, plus rare encore, de ne se lasser jamais ?

Ainsi, est-ce à la Table Sainte qu'a mûri le noble dessein des restaurateurs de la civilisation chrétienne.

Godefroy Kurth, le grand historien et sociologue, dont il est bien juste de rappeler le nom glorieux dans un Congrès eucharistique, remarque, dans un de ses discours, que nous aimons à nous figurer la civilisation sous la forme d'un banquet. Mais quel contraste entre ce qu'il est convenu d'appeler le banquet de la civilisation et le banquet eucharistique ! Dans celui-là la table est exiguë. Combien, affamés de l'esprit ou du corps, n'ont que miettes, heureux encore lorsque, comme Lazare au repas du mauvais riche, ils ne sont pas réduits à envier les chiens, à qui leurs maîtres donnent les reliefs du festin! Pour certains, la table est une orgie, un bonheur sombre et inquiet, dont il faut défendre les approches, à main armée. Tout autre est le banquet eucharistique. Il y a place pour tout le monde. Les plus humbles y sont reçus comme des rois. Et chacun n'a qu'une préoccupation, c'est d'introduire dans la salle du festin le plus de convives possibles.

Que du banquet eucharistique, souhaitait Kurth, la plénitude des énergies morales et l'esprit de fraternité chrétienne se déversent sur le banquet de la civilisation !

Que chaque communiant devienne un serviteur passionné du bien commun. Combien d'esprit invoquent aujourd'hui

l'intérêt général, demandent aux intérêts particuliers de se subordonner librement à ce bien collectif, qui est la vraie fin sociale, mais ne soupçonnent pas qu'elles pourraient être les sources spirituelles de cette économie politique, qui deviendrait enfin résolument finaliste !

Apôtres du mouvement social catholique, vous voulez servir la fin providentielle de tout effort économique: le bien de tous !

Mais la tâche est rude, la route est longue.

Par moments, vous vous arrêtez, comme lassés.

C'est alors qu'une voix vous dit, semblable à celle que jadis le prophète entendit, dans l'immensité du désert: « Prends et mange, car il te reste encore un long chemin à parcourir ! »

Fortifié par cette nourriture divine, il atteignit le but qui semblait inaccessible. Sans doute, le paradis, dont l'Horeb n'est que la figure, n'est pas de ce monde. Celui-ci reste une vallée de larmes, où il dépend de nous, toutefois, que règne, par la fraternité, ce que saint François d'Assise nommait si bien *la vraie joie*. Ayons foi dans le don divin, qui nous aide à monter, les uns avec les autres, les uns par les autres, là où enfin il n'y aura plus de pleurs ni de sang.

Les acclamations de toute la salle, conquise par l'accent de conviction de l'orateur, ses hautes pensées et ses utiles réflexions, saluèrent ces magnifiques paroles, et elles redoublèrent quand, au nom de Mgr Berthoin, M. le chanoine Mury eût remercié l'éminent professeur qui, sans prendre presque de repos, allait reprendre le chemin de sa lointaine Université catholique où il montre si bien qu'il sait puiser, lui aussi, à la source d'où toute une vie découle dans le dévouement à la justice sociale et à la charité fraternelle.

§ 2. — L'Assemblée du mardi soir

Cette splendide réunion, qui fut la dernière du Congrès proprement dit, commença par l'adoption définitive des Vœux.

M. le chanoine Mury, avant d'en donner la lecture, observa que Paray-le-Monial qui, durant tous ces jours avait fait honneur à toute la France et aux Associations eucharistiques diverses, n'avait pas parlé des siennes : Archiconfrérie du Sacré-Cœur, Archiconfrérie de l'Heure-Sainte. Mais, dans la rédaction des vœux, notamment du septième, il n'eût pas convenu d'en faire abstraction. D'ailleurs, il a fallu faire en sorte que ce même vœu fût un compromis entre plusieurs autres qui, acclamés séparément, avaient dû être conciliés.

Cela dit, les dix vœux furent successivement acclamés par l'assemblée unanime. On en trouvera plus loin le texte, car comme ils ont été le fruit de tous les travaux du Congrès, ils seront la logique conclusion du présent volume.

Puis se leva l'orateur impatiemment attendu, M. Louis MERCIER, de Roanne, le grand poète chrétien des champs et des clochers, le chantre de la *Maison* et des *Pierres Sacrées*. Il allait parler de : La France, terre eucharistique.

Discours de M. Louis MERCIER

La France, Terre eucharistique

Depuis trois jours, il se construit, ici, dans la ville du Sacré-Cœur, une basilique spirituelle à la gloire de l'Eucharistie. Les maîtres de la doctrine et les princes de la parole y ont tour à tour collaboré. Et voici qu'au moment ou l'édifice va recevoir son couronnement, un obscur artisan de la plume, un poète, et un poète paysan, est invité à participer à ce grand ouvrage! Ainsi, sans doute, au temps où l'on construisait les cathédrales, quelque tailleur d'images du pays fut, parfois, invité à ciseler un chapiteau, à faire vivre, dans la pierre, des feuillages, des fleurs, des épis et des grappes... Je viens m'acquitter de la tâche qu'une bienveillance, que je pourrais qualifier de redoutable, m'a confiée; je l'entreprends avec joie, certes, mais aussi avec crainte et tremblement, pénétré que je suis de mon insuffisance et de mon indignité. Que l'Esprit de lumière, de vérité et de beauté daigne assister l'ouvrier pour qu'il ne soit point trop inégal au travail qu'il ose tenter!

*
* *

Parmi les beautés que le ciel a répandues sur la terre de Clovis, de saint Louis et de Jeanne d'Arc, il en est une qui n'a peut-être pas été célébrée suffisamment, c'est d'être la terre eucharistique par excellence. De ce privilège, de cette prédestination, plusieurs signes portent témoignage: j'en retiendrai trois qui me paraissent les principaux et je les interpréterai brièvement devant vous.

I

Le premier signe, c'est le signe du blé et de la vigne. Plus qu'aucune autre terre sous le soleil, la terre de France réunit harmonieusement les cultures des deux plantes eucharistiques: le blé et la vigne. Comme l'antique Judée, patrie terrestre de Jésus-Christ, la France apparaît couronnée d'épis et de pampres; elle est la mère des beaux froments et des nobes vignes.

La vigne et le blé sont vraiment des créatures d'élite, deux chefs-d'œuvre de la terre et du soleil, et, par leurs vertus natu-

relles comme par les phases de leur existence, elles semblent pressentir, et même préfigurer, la splendeur de leur destinée sacramentelle.

La naissance du blé a déjà le caractère d'un miracle. Le blé ne naît pas; il ressuscite. Vainqueur de sa propre corruption, vainqueur des ténèbres de la glèbe qui pèsent sur lui, il vient au monde. Humble et fragile d'abord, il ne se distingue pas du peuple des herbes qui l'entourent, et, de longs mois durant, il gardera cette obscurité. Mais, vers le temps où nous sommes, dans les semaines consacrées au Sacré-Cœur et au Saint Sacrement, voici que sa vocation se précise: il grandit tout à coup, il monte en épis, selon la belle expression paysanne. Pour porter le grain nourricier, il semble vouloir se détacher de lâ terre et s'élancer de tout son être vers la lumière. Dès lors que l'épi est formé, le blé s'atteste comme une plante d'élection, une créature royale et qui porte le diadème.

C'est vers ce moment-là qu'il reçoit la visite et la bénédiction du Saint Sacrement. Sans doute, les bénédictions ont déjà abondé sur lui; avant les semailles, nos paysans font bénir le grain à l'église; au printemps, le dimanche de l'Invention de la Sainte Croix, ils plantent dans leurs blés en herbe les petites croix de noisetier, bénites, le matin, à la messe. Devant ces croix ils font une courte prière pour que Dieu protège la récolte précieuse contre la colère des nuages. Mais voici la bénédiction suprême. C'est un beau spectacle que la procession de la Fête-Dieu parmi les blés couronnés de leurs épis. Permettez au poète paysan de le chanter en sa langue :

... Hosanna sur les blés ! Voici la Fête-Dieu,
Et la procession marche sous le ciel bleu.

Le soleil est encore très haut. Il est trois heures,
Des draps blancs sont tendus aux portes des demeures.

Les terres, cette année, ont de si beaux froments
Qu'ils empêchent de voir les hommes par moments,

Et que les saints patrons brodés sur les bannières
Ont l'air de cheminer tout seuls dans la lumière.

Quatre grands paysans, vétérans des labours,
Soutiennent le dais d'or qui tangue à leurs pas lourds;

L'ostensoir que le prêtre appuie à sa poitrine
Comme un autre soleil vers le soleil chemine.

Des enfants bruns, vêtus d'écarlate et de blanc,
D'encensoirs balancés embaument l'air brûlant ;

D'autres, qui ont les mains encor toutes petites,
Jettent des roses, des bluets, des marguerites...

Et du même gosier, robuste et rocailleux,
Dont ils chantaient hier en marchant près des bœufs,

Des chantres laboureurs disent, sans la comprendre,
La louange du Sacrement splendide et tendre.

Voici la bénédiction !
Vers les quatre vents de l'espace
L'ostensoir, dans le soleil, trace
Une croix lente de rayons.

Autour du reposoir en flammes
Les fidèles sont prosternés;
L'on voit sur les fronts inclinés
Passer la lumière des âmes.

Il règne un silence divin :
Comme il n'est pas de langue humaine
Qui ne soit, à cette heure, vaine,
Les voix cessent, le chant s'éteint.

Même dans le clocher rustique,
Les cloches avec tremblement
Retiennent les beaux battements
De leur cœur ivre de cantiques.

Mais un souffle puissant et doux
Se lève au large, et sur la foule
Des épis frémissants, déroule
La rumeur d'un léger remous.

Seuls, les blés, enfants de lumière,
Les blés très purs, les blés très saints,
Au Dieu qui s'est fait notre pain,
Osent adresser leur prière !

Maintenant, la destinée du blé va s'accomplissant à travers une série de sacrifices et de renoncements. D'abord, il est, par la faucille ou par la faux, détaché du corps de sa mère la terre pour être porté dans l'aire, où les fléaux, acharnés sur lui, le dépouillent de la parure de joie, de l'or vivant et bruissant dont l'avait revêtu le soleil. Ce n'est là que le prélude d'un plus âpre tourment: sous le poids et l'écrasement de la meule, il sent broyer la chair de son corps jusqu'à ce qu'elle soit réduite en atomes et pareille à la poussière dont elle est née. Mais cette humiliation suprême nous annonce la prochaine magnificence du pain :

Et le mystère s'accomplit :
Comme une libation blanche,
Dans la huche qu'elle remplit
La farine pure s'épanche.

Elle est le cœur du blé sacré;
Toute sa force y dort enclose,
Et la terre n'a rien créé
De meilleur que cette humble chose.

Pour la rendre plus digne encor
De la grande œuvre qui s'apprête,
Qu'un sel purifiant et fort
Y mêle sa vertu secrète !

Mystérieuse aussi, que l'eau,
L'eau qui lave, l'eau qui baptise,
Pour préparer le pain nouveau
Se mêle à la farine exquise !

Après cette préparation rituelle, après que l'homme y a mêlé son labeur en pétrissant la pâte, le blé subira l'épreuve qui termine sa passion et consomme l'avènement du pain :

Il est né ! Gloire au feu créateur et divin !
Car, dans le four profond, clos comme un tabernacle,
Le feu, seul et secret, en mûrissant le pain,
Vient de consommer le miracle !

Une dernière fois, le blé qui ne meurt pas
A d'augustes douleurs s'est offert en victime ;
Victorieux enfin de ce dernier combat,
Il naît à son destin sublime.

Il a conquis enfin la suprême bonté !
Le pain, chair de sa chair et fleur de sa substance,
Se révèle, incarnant le blé ressuscité,
Sous ses obscures apparences.

Tel est succinctement traité, le poème du blé que chantent, du mois des semailles à celui des moissons, les fertiles sillons de France.

A la passion du blé correspond et s'harmonise une passion de la vigne.

La vigne, être de grâce et de fécondité, s'éveille à la vie au temps de l'Annonciation : elle atteste alors, par les larmes pures qui s'échappent des sarments, la joie de sa prochaine maternité. Elle reçoit, elle aussi, la visite du Saint Sacrement vers la saison où sa fleur embaume les collines, et les plus beaux moments de son existence coïncident mystérieusement avec les plus belles fêtes de Notre-Dame. J'ai parlé tout à l'heure de l'Annonciation; c'est pour la Visitation que le raisin révèle sa forme et qu'il prend corps, c'est pour l'Assomption qu'il change de couleur et que la vigne reçoit la grâce du vin. Enfin, la Nativité marque la maturité de la grappe et l'imminence des vendanges. Disons quelques strophes en l'honneur de cette fête :

Ce jour tranquille et pur s'accorde, ô Notre-Dame,
Au souvenir heureux dont nous le consacrons :
Il nous vit naître; il vit éclore l'humble flamme
Dont la terre et les cieux un jour s'éclaireront;
Il fit s'épanouir l'exquise fleur humaine
A qui les maux humains ne feront nul affront.

Nous vous offrons ce jour, sa lumière sereine,
Son beau silence, et son soleil fécond et doux
Qui réjouit la vigne et se coule en ses veines.

Et puisque le Seigneur doit faire aussi de vous
La vigne merveilleuse ou le raisin de vie
Mûrira le vin pur dont les saints boiront tous;

Pour parer le berceau qui vous reçoit, Marie,
Et charmer vos regards d'un hochet digne d'eux,
Souffrez que notre main pieuse vous dédie

Ce pampre vert chargé d'un raisin lumineux !

Maintenant, la vigne est dépouillée de son fruit; maintenant, elle a perdu sa parure et sa joie. Comme l'avènement du pain, l'avènement du vin prend la forme d'un sacrifice: le fils de la vigne, séparé de sa mère, descend aux ténèbres de la cuve pour y entrer dans une agonie mystérieuse; il n'en sort que pour

monter au calvaire du pressoir, y subir un long supplice et y verser tout son sang.

Ainsi le mystère du vin comme celui du pain s'ennoblit de subtiles analogies et de secrètes correspondances avec le mystère eucharistique. Pendant qu'aux plaines de France, Notre-Seigneur le Blé esquisse quelques traits et retrace quelques linéaments de la vie de Jésus-Christ, Notre-Dame la Vigne, sur les coteaux de la terre privilégiée, reproduit, en ses joies comme en ses douleurs, une lointaine image de la Vierge Marie.

II

Deuxième signe de la vocation eucharistique de la France: elle est la terre des beaux sanctuaires, des nobles églises, des cathédrales-ostensoirs.

Fécondité merveilleuse de l'Hostie: elle a enfanté les merveilles de l'architecture catholique; elle a créé les plus beaux monuments de la terre.

Sans la foi eucharistique, la froide adoration d'une divinité lointaine peut encore construire des temples, elle ne sait plus transfigurer ni spiritualiser la matière; elle ne sait plus assembler les pierres avec enthousiasme.

C'est parce que l'Eglise catholique voit le Christ toujours présent, dans son corps et dans son âme, au milieu de nous, qu'avec une prodigalité inépuisable, avec une tendresse inassouvie, elle renouvelle l'acte de Marie, sœur de Lazare. Toutes les richesses de la création, tous les trésors de l'art, toutes les formes, toutes les couleurs, tous les parfums et toutes les musiques, elle les réunit dans son offrande à Jésus-Christ. Sans doute les Pharisiens et les Iscarioth en murmurent: « A quoi bon cette profusion ? Ne pourrait-on donner toutes ces richesses aux pauvres ! » Eh ! laissez-donc ! Ne faut-il pas, d'abord, faire sa part au Grand Pauvre, à Celui qui, pour l'amour des hommes, dépouillant sa majesté, et revêtant l'obscure apparence du pain, est venu s'ensevelir aux ténèbres du tabernacle ? D'ailleurs — et vous le savez bien — les pauvres n'y perdront rien. Vous savez bien que c'est à l'ombre des maisons de prière que s'élèvent les maisons de pitié et que prospèrent les œuvres de miséricorde ! Sans compter que le pauvre lui-même ne vit pas seulement de pain, mais qu'il vit aussi de beauté, et où voulez-vous qu'il trouve de la beauté si ce n'est dans la Maison de Dieu qui est aussi sa maison ?

Or, nul autre pays que la France n'a mieux imité la sainte prodigalité de Marie, sœur de Lazare. Ah ! le soir de la Cène, à l'heure où, dans l'intimité du Cénacle, Jésus-Christ inventait l'Eucharistie, créant ainsi un univers spirituel plus grand et plus beau que l'œuvre des six jours, quelque chose a dû frémir aux profondeurs de la terre qui devait être un jour la terre de France. Aux entrailles du sol les pierres ont dû tressaillir dans le pressentiment des splendides destinées auxquelles l'Eucharistie les appelait !

Et voici qu'obéissant à la foi eucharistique plus puissante que la fabuleuse lyre d'Amphion, les pierres de France se sont émues, les pierres de France ont marché vers les chantiers

sacrés d'où monteront les murailles et les tours de cathédrales. Oh ! la prodigieuse procession des pierres à travers la France ! Voyez celles qui s'arrêtent au bord de la Seine où va fleurir Notre-Dame de Paris ; voyez celles qui escaladent la montagne de Reims où s'épanouira la Cathédrale des Sacres : voyez celles qui s'arrêtent au bord de la Somme où va se dresser ce merveilleux vaisseau de grâce et de lumière qu'est Notre-Dame d'Amiens. Voici les pierres où seront ciselées les dentelles de Notre-Dame de Rouen, et la tour couronnée de Saint-Ouen, et la châsse flamboyante de Saint-Maclou. Là-bas, dans les plaines de la Beauce, s'assemblent les pierres qui formeront le corps très harmonieux et très pur de Notre-Dame de Chartres, reine des blés, cependant que, là-haut, au pays des volcans endormis, les basaltes du Velay accourent vers Notre-Dame du Puy. Déjà les pierres de la grande Cluny chantent leur cantique roman auquel, sur le même mode répondent les filles de Cluny parmi lesquelles je distingue la basilique de Paray-le-Monial. A Lyon, les pierres de Saint-Jean s'asseoient puissamment au bord de la Saône, rivière des Martyrs, et, à Autun, elles ont hâte d'abriter le tombeau de saint Lazare. Par toute la France il en est ainsi : au nord, au midi, sur les fleuves et les rivières, dans les plaines et sur les collines, au bord des trois mers qui baignent notre terre, partout les pierres s'assemblent, les pierres se concertent pour dresser, hauts dans le ciel, les grands ostensoirs de la Présence réelle.

Ah ! sans doute, après le beau printemps du Moyen-Age, la procession des pierres a pu se ralentir ; elle n'a jamais cessé; la terre de France produit aussi volontiers les églises que le blé et que la vigne. N'a-t-on pas vu, récemment encore, le Vœu National du Sacré-Cœur convoquer les pierres pour les dresser magnifiquement sur la colline de Montmartre ? N'a-t-on pas vu les pierres de Pyrénées descendre vers la grotte de Massabielle pour enchâsser la fontaine des miracles ? A Lyon, les granits les plus rares et les marbres les plus précieux n'ont-ils pas gravi la colline de Fourvière pour composer un somptueux « ex-voto » à la Vierge Marie et offrir à la Merveille eucharistique un écrin digne d'elle ?

Hélas ! de tragiques heures viennent de passer sur les églises de France ! Si nous pouvons saluer quelques basiliques nouveau-nées, que d'églises mortes n'avons-nous pas à pleurer ! Comme ils se sont acharnés sur elles, les Barbares hérétiques, et combien ils nous en ont tuées !

Il en est une surtout qui personnifie, en la grandeur de son martyre, le sacrifice de toutes les églises de France. Vous l'avez déjà nommée : Reims ! la Cathédrale des Sacres ; Reims, la reine de beauté devenue la reine de désolation !

Pendant quatre ans, sur sa montagne, dans la tourmente de feu qui l'environnait, elle tint levés vers le ciel ses bras suppliants. Quatre ans durant, elle ne cessa de prier pour la France et d'offrir pour elle le sacrifice de ses incomparables beautés.

Croyez-vous que cette oblation ait laissé le ciel insensible ? Croyez-vous que le sacrifice des splendeurs de Reims, uni à celui des autres églises martyres, n'ait pas pesé d'un poids

décisif dans la balance des décrets éternels pour la faire pencher du côté de la victoire française ?

Souvenons-nous que la bataille libératrice a été gagnée entre Notre-Dame de Reims et Notre-Dame de Paris !

III

Cependant, si hauts et si éclatants qu'ils soient, les ostensoirs de pierre ne suffisent pas à la ferveur eucharistique de la France.

Je touche ici au signe par excellence, au plus éloquent : la France est la terre des ostensoirs vivants, la terre des porte-Dieu et des conquérants spirituels.

L'on a dit, et avec raison, que le Français ne s'expatriait pas volontiers. L'air de France est si doux que nos poumons, ou plutôt, que nos âmes mêmes s'habituent mal à en respirer un autre. Mais il est une catégorie de Français qui fait exception à la règle, c'est la race héroïque des missionnaires. Oh ! ceux-là, on les trouve sous toutes les latitudes, et au-delà de toutes les mers ; il n'est pas un coin reculé de la planète où l'on ne rencontre des missionnaires français, et ils sont si nombreux qu'ils représentent, à eux seuls. beaucoup plus que la moitié des légions évangéliques.

Et ce qui accentue encore le caractère merveilleux de cet expatriement, c'est qu'un grand nombre de ces conquérants spirituels — le plus grand nombre si j'en juge par notre pays — est fourni par la race paysanne. La race la plus casanière qui soit, celle qu'attache à son pays, à sa maison, à la terre de ses morts et à la terre de ses blés, les liens les plus étroits et les plus tenaces. Ces liens ne comptent plus lorsqu'il s'agit de porter le Christ aux peuples qui l'ignorent et de multiplier par l'univers les bienfaits de la Présence Réelle. Ces défricheurs de terre se font défricheurs d'âmes, ces nourriciers du genre humain sont plus zélés que tous autres à distribuer le pain de vie et à nourrir leurs frères lointains du Froment éternel !

Qu'est-ce donc qui les arrache ainsi à la douceur de leurs champs, pour les précipiter, eux les sages, eux que l'inquiétude de vivre et le désir des horizons étrangers ne tourmentent pas, vers les dangers, vers les souffrances de l'aventure apostolique ? La réponse à cette question a été faite, il y a un peu plus de dix-neuf cents ans.

Rappelez-vous la scène étonnante que nous rapporte l'épître du Jour de la Pentecôte. Les disciples sortent du Cénacle, tout embrasés de l'Esprit qui vient de s'abattre sur eux ; et ils se mettent à prêcher Jésus-Christ, et ils prêchent en toutes les langues. Les témoins de ce prodige sont frappés de stupeur ; ils n'y comprennent rien ! Toutefois, certains d'entre eux aventurent une explication. Ils disent : « *Quia musti pleni sunt isti* ». C'est que ces gens-là sont pleins de vin nouveau.

Eh bien, oui, c'est cela même ! Ils sont pleins de vin nouveau, et ce vin, c'est l'Esprit qui vient de se répandre en eux, et c'est le vin de la Nouvelle alliance que Jésus-Christ leur a versé à la Cène. Voilà le vin, inconnu jusque-là au monde, dont ils sont pleins et qui travaille leurs âmes.

C'est le même vin qui agit aujourd'hui sur la volonté et sur le cœur de nos conquérants spirituels. Ils abandonnent tout, ils sacrifient tout ; ilssont pleins du sang du Christ, ils sont ivres, vous dis-je, ils sont ivres de Dieu !

C'est à cause de cette ébriété divine qu'ils veulent conquérir le monde. De même qu'à la Cène leur divin Maître dut faire circuler le Calice autour de la table afin que chacun des apôtres pût y boire, de même ils promènent, par l'univers, le Calice, afin que les plus déshérités des hommes puissent goûter aussi à l'ivresse du sang divin.

Oh ! qu'ils sont beaux les pieds des enfants de la France qui portent le Calice ! Qu'ils sont beaux sur les sables du désert, et au bord des grands fleuves, et sous les forêts ténébreuses de l'Afrique ! Qu'ils sont beaux dans les rizières enfiévrées du Pays Jaune ! Qu'ils sont beaux dans les Iles du Pacifique, et sur les neiges du Mackenzie !

Et qu'ils sont beaux sur les collines éternelles, car c'est peu pour nos conquérants spirituels d'agrandir le domaine de la civilisation, et de faire connaître, à ceux qui l'ignorent, le cher visage de la France, ils font encore cette chose incomparable de multiplier le nombre des élus et de peupler le Ciel. Ah ! appelez-les, tant que vous voudrez, les pionniers de la civilisation, ils sont cela, certes ! mais n'oublions pas qu'ils sont, d'abord, les pionniers de la vie éternelle, et que, grâce à eux, la France est la première puissance coloniale du Paradis !

Il y a un an, à pareille date, on béatifiait à Rome vingt-deux martyrs de l'Ouganda. C'étaient des adolescents, des enfants même, et ils appartenaient à cette pauvre race noire dont nous savons que l'âme est molle et versatile, vouée, dirait-on, à une incurable futilité. Or, ces enfants et ces jeunes gens ont confessé leur foi et sont morts pour elle dans des supplices qui font frémir ! Qui donc avait reforgé et retrempé l'âme de ces noirs ? La France, toujours la France par la main de ses Pères Blancs ! Grâce à eux, l'Eglise noire pouvait arborer sur son jeune front ces beaux joyaux couleur de sang ! Grâce à eux, elle pouvait s'appliquer la parole du Cantique des Cantiques : « *Nigra sum sed formosa* ». Je suis noire, mais belle quand même !

Pensée vraiment émouvante : Le Ciel serait moins beau si la France n'avait contribué à l'embellir : il y aurait, au firmament de la sainteté, moins d'étoiles, si la France n'en avait pas tant allumées au brasier de son amour !

Je songe à la radieuse image qui termine « la Divine Comédie » de Dante. Vous souvenez-vous? Le grand poète florentin s'est représenté la société des Bienheureux sous la forme d'une immense rose au-dessus de laquelle, telles de divines abeilles, volent les anges innombrables, et je songe — oh! avec un intime ravissement — que cette prodigieuse fleur aurait moins de magnificence et moins de parfums si la France n'était pas la terre de la Propagation de la Foi !

La France est la terre du blé et de la vigne; elle est la terre des ostensoirs de pierre et des ostensoirs vivants; ce sont là les titres de sa noblesse eucharistique. Mais ces titres ne doivent-ils pas être confirmés et authentiqués par quelque chose qui représentera la signature même de Dieu? Oui, certes !

Or, c'est ici même, à Paray-le-Monial que cette confirmation a été donnée. Ici, par l'intermédiaire de sainte Marguerite-Marie Alacoque, Jésus-Christ a montré son cœur à la France. La voilà bien la signature de Dieu! Il s'agit, en effet, d'une grâce inouïe et qui ne fut faite à personne. Je ne dis pas seulement à aucune nation, mais à aucun être humain! Sans doute, la Vierge Marie n'a rien ignoré du corps de Celui qu'elle a porté dans son sein et qu'elle a nourri de son lait, et cependant elle n'a pas vu le cœur de Jésus. L'Apôtre bien-aimé, au soir de la Cène, a reposé sur ce cœur, et a pu en compter les battements (oh! comme il devait battre à ce moment-là!), l'Apôtre bien-aimé n'a pas vu le Cœur de Jésus. Cette faveur n'a été faite qu'à la France!

D'aucuns même s'en sont scandalisés. Des catholiques étrangers ont cru devoir s'en offusquer au nom de je ne sais quels scrupules... Singulière inaptitude à comprendre les excès de l'amour divin. La France, elle, a compris tout de suite; elle a accepté cette révélation avec reconnaissance et avec enthousiasme. Ah! c'est que la France est une nation qui, elle aussi, montre volontiers son cœur; elle le montre toujours embrasé pour les justes causes et les saintes idées. Parfois même, comme le divin Pélican, elle le déchire, elle l'ouvre, elle le vide du plus pur de son sang, pour la rédemption du monde. Cela s'est vu tout au cours de son histoire, et tout récemment encore ! Faut-il s'étonner qu'elle ait applaudi à la révélation du cœur de Dieu ?

Jésus-Christ n'a montré son cœur qu'à la France! Ainsi a-t-il confirmé et ratifié, pour jamais, la noblesse eucharistique de notre patrie. C'est là sa part, c'est la meilleure et elle ne lui sera point ôtée.

* * *

Il n'est pas possible de dire l'enthousiasme des applaudissements qui entrecoupèrent ce poème délicieux et qui en saluèrent la conclusion.

Mgr Berthoin voulut se faire l'interprète de tous pour remercier l'orateur-poète. « Je rends hommage, dit-il, au charme avec lequel M. Mercier a parlé de la terre de France et de l'harmonie du mystère du blé et de la vigne avec le mystère de l'Eucharistie.

« Je lui suis également reconnaissant d'avoir célébré cette terre de France qui donne ces missionnaires dons nous sommes si heureux d'avoir, parmi nous, ce soir, un représentant en la personne de Mgr l'Evêque de Madagascar. Sa présence me rappelle une parole du cardinal Vivès : « Quand nous voyons à Rome cent missionnaires, disait-il, nous sommes assurés qu'il y a parmi eux soixante-quinze Français. » Oui, nous sommes bien la plus grande puissance coloniale du Paradis. »

M. le chanoine Mury ajoute : « Veuillez me permettre, Monseigneur, même après vous, d'ajouter un mot. L'occasion est trop bonne de féliciter publiquement ici les paysans de France qui, pour ce Congrès eucharistique, ont fait un geste

magnifique. Comme ils auraient été heureux, cher Monsieur Mercier, de vous entendre magnifier leur blé et le raisin ! Car ils nous ont envoyé leur blé, afin que ce soient eux qui nous nourrissent du pain divin. Et ils en ont envoyé en si grande quantité qu'il y en aura pour alimenter pendant un an la foule des pèlerins du Sacré-Cœur. Ils en ont envoyé de tous les points de la terre de France; et ceux qui ne l'ont pas pu, parce que le transport eût coûté trop cher, nous ont envoyé le produit de leur vente. De tous côtés, ç'a été une merveille d'émulation pieuse et charitable. Mais quand ils liront quelques-unes de vos strophes sur le blé, sur la vigne et sur leur rude et beau travail, cher et illustre Maître, comme ils seront récompensés !

« ...Encore un mot. A vos *Pierres sacrées,* vous venez d'en ajouter une qui couronne harmonieusement le magnifique édifice élevé par la France, terre eucharistique, au Sacré-Cœur de Jésus. »

*
* *

Prendre la parole après Louis Mercier est une audace. Mais un penseur et un orateur tel que le R. P. Judéaux, de la Société de Jésus, le conférencier des élites parisiennes et de ses grandes Ecoles, avait le droit d'oser; et son puissant discours, même après les strophes ailées du poète, sut garder la maitrîse de son auditoire. Haute et sûre doctrine, dialectique puissante, piété suave, neuf et brillant langage, diction harmonieuse et nuancée ont fait de ce discours le joyau qui couronnait dignement le diadème eucharistique ciselé par le Congrès.

Discours du R. P. H. JUDÉAUX, S. J.

L'Eucharistie principe de notre perfectionnement moral

Le " NOUVEL ADAM "

Quand l'apôtre saint Paul veut nous donner une idée complète du Christ Rédempteur et de sa mission rénovatrice dans l'humanité, il l'appelle le « nouvel Adam » (I Cor. 15). Développant cette appellation originale, il nous montre le Christ se

substituant au premier Adam déchu comme un nouvel ancêtre « récapitulant d'une nouvelle tête » (Ephés. 1-10), toute la création, se joignant pour en faire son corps mystique une humanité spirituelle et céleste, vivifiée de sa vie, participant à ses victoires sur le péché et sur la mort, rendue progressivement à ces harmonies morales, à ces saintetés que connut l'intégrité primitive aux jours du Paradis originel.

Pour l'homme qui veut se sauver tout se résume à ceci : dépouiller le vieil homme pour revêtir l'homme nouveau dans le Christ Jésus, s'évader de l'antique et fatale descendance pour entrer dans la lignée nouvelle, devenir une nouvelle créature en Celui qui est le Chef, c'est-à-dire la tête, l'ancêtre et le premier-né (Ephés. 4-24) de la race élue, en un mot, le nouvel Adam. (Col. 3-10.)

Je voudrais inspirer de cette grande vue de l'Apôtre les réflexions qu'on m'a demandé de vous proposer sur « l'Eucharistie, principe de notre perfectionnement moral ».

L'Eucharistie est bien, en effet, le sacrement principal, grâce auquel le Christ, réellement présent sous ses voiles, porte lui-même au cœur de chaque individu cette laborieuse restauration de la primitive sainteté qui est le but de son incarnation et de sa rédemption.

C'est là surtout dans les unions efficaces de son Eucharistie que le nouvel Adam refait l'humanité déchue en s'incorporant chaque âme individuelle comme un élément de son corps mystique pour la vivifier et se l'assimiler.

Quelles étaient donc ces gloires du premier homme créé à l'image de Dieu dans la justice et la sainteté ? (Ephès. 4-24.) Adam nous en veut rendre par la communion eucharistique ?

*
* *

Le Paradis terrestre ! Comme il nous est difficile, n'est-ce pas, à nous qui vivons, désaccordés et souffreteux parmi les misères d'un monde vieilli dans le péché, de nous imaginer ce que pouvait bien être l'heure matinale, la virginale fraîcheur du premier éveil de l'être, l'atmosphère heureuse où, sous les regards du plus aimant des pères, le fils cadet de la famille créée, le frère puîné de l'ange, « à peine plus petit » (Ps. 8) nous dit le prophète, Adam, le premier homme, épanouissait dans la plus parfaite innocence les splendeurs naturelles et surnaturelles dont sa naissance l'avait, dès la première heure, comblé !

Vie du corps et vie de l'âme: l'une et l'autre étaient pour Adam béatitude pure. Ce qui nous frappe tout d'abord, et peut-être plus qu'il ne convient, ce sont les privilèges éclatants de sa vie physique, la force et la beauté de ce corps déjà presque glorifié, dont l'innocence était le radieux vêtement; dont la puissance n'avait rien à redouter, ni des forces animales, dociles au magnétisme de son geste, ni des forces de la nature, pourvoyeuses empressées des abondances paradisiaques; dont la vitalité ignorait la détresse de nos faims et de nos soifs, de nos lassitudes et de nos maladies; dont l'immortalité souveraine, enfin, alimentée par le fruit de l'arbre de vie, devait

rester à jamais libérée des cruelles geôles que font à nos pauvres corps la souffrance, la vieillesse, la mort.

Hélas ! nos rêves humains sont séduits, plus que de raison, n'est-il pas vrai, par cette merveilleuse opulence de la vie physique aux jours de la lumière originelle ? N'est-ce pas l'unique convoitise de notre matérialisme à courte vue que la reconstitution de cette apothéose de la chair, mais réalisée dans la plus absurde contradiction du progrès matériel au progrès moral, aux dépens de l'innocence de l'âme et sans la grâce de Dieu, à l'encontre du véritable idéal divin dont cette perfection physique dans l'homme n'est qu'une réalisation inférieure et en tout cas simple conséquence des perfections de l'âme !

Car cette harmonie physique, cet empire sur les forces animales et sur les forces de la nature, cette indépendance à l'égard de la maladie, de l'infirmité, de la mort ne sont en Adam qu'un effet, une heureuse surabondance débordant sur le corps des harmonies morales, des souverainetés spirituelles, des indépendances presque angéliques qui faisaient de la nature humaine dans le premier des hommes le mieux concerté, le plus pacifique des royaumes, et, pour Dieu lui-même qui s'y complaisait, un véritable Paradis terrestre dont le Paradis extérieur n'était qu'une image et une réplique sensible.

Quelle enviable béatitude que la paix souveraine de cette âme ! Qu'en avons-nous perdu par le péché ? Qu'est-ce que le nouvel Adam qu'elle ne connaissait ni les révoltes de nos concupiscences, ni les lâchetés de nos paresses, ni la complicité de tant de ténèbres qui favorisent nos désordres et nos égarements !

Songez-vous qu'elle était au contraire parfaitement équilibrée en tous ses mouvements, qu'elle jouait de ses passions comme d'un clavier de forces harmonieuses, toujours dociles, toujours d'accord, qu'elle vivait dans une étonnante lumière, descendant des plus hautes régions de l'esprit !

Nous ne pouvons que très difficilement nous faire une idée de cette subordination exacte des sens à la volonté, de la volonté à la raison, si plénière et si douce que jamais il n'y avait désaccord — je ne parle point de révolte — jamais d'empiétement inconvenant d'une activité inférieure, jamais de précipitation désordonnée.

Par un privilège qui était d'ordre surnaturel, les sens du premier homme, son imagination, les instincts de son corps, les passions de son cœur n'avaient pas ces irritabilités, ces avidités, ces impatiences qui, en nous, précèdent l'intervention de la raison, persistent malgré son commandement et contrarient au moins son gouvernement quand elles ne le renversent pas.

Je dis que ce privilège était d'ordre relativement surnaturel; car, étant donnée notre constitution normale, étant donné en particulier ce fait que, la connaissance sensible précédant toute autre connaissance, ce sont nos sens qui nous mettent tout d'abord en relation avec le réel, il est naturellement inévitable qu'en ce premier contact nos sens, nos facultés sensibles reçoivent une émotion qui prévienne la raison, émotion qui va

très vite s'exagérant jusqu'à devenir ce commencement de désordre qu'on appelle la concupiscence.

Or, dans le premier homme, une prérogative surnaturelle mettait en quelque sorte l'esprit en avant des sens pour les empêcher de se précipiter avec une avidité gloutonne vers leur objet proportionné, pour commander efficacement à toutes leurs intempérances.

Telle était la paix de son être sensible. Disons-le, tout de suite, l'Eucharistie ne nous la rendra pas telle quelle. Et on en pourrait découvrir les admirables raisons. Humiliation bienfaisante pour la nature humaine, en général, sans doute; détresse individuelle aussi qui orientera chaque âme vers les forces moralement nécessaires de l'ordre surnaturel et lui fera désirer le Christ comme son sauveur personnel; occasion enfin de perfection morale plus haute et d'amour plus héroïque; car la paix de haute lutte que nous devons, que nous pouvons toujours réaliser avec la force du Christ, n'est plus désormais la richesse toute faite d'une nature heureuse, mais la conquête volontaire et toute personnelle de chaque liberté.

Cette paix de l'être sensible en notre bienheureux ancêtre était en continuité avec la paix profonde des hautes régions de son âme, où nulle faculté ne se mouvait hors de l'ordre vers des hégémonies injustifiées ou des satisfactions exclusives; et l'harmonie totale de ce royaume d'ordre venait en fin de compte, nous dit saint Thomas, de cette énergie de la raison supérieure, *vigor rationis,* de cette perfection spirituelle qui couronnait l'esprit d'Adam d'une merveilleuse effusion de lumière.

La lumière! c'était la grande force et la grande joie du Paradis terrestre. Celle du dehors n'était qu'une éclatante image de celle du dedans. Cette lumière qui était aussi et nécessairement un amour illuminait et ordonnait toutes les activités de l'homme. Il était alors un prodigieux Voyant. Non pas qu'il eût déjà la vision intuitive de la Divine Essence; car alors son âme, fixée du coup dans l'immutabilité de l'amour suprême, eût été incapable de ces choix méritoires que suppose l'épreuve. Mais, nous dit le Docteur Angélique (S. Th., I. q. 94, a 1), il avait pourtant de Dieu, des anges et de son propre esprit, purs miroirs de la Divinité, de toutes les réalités spirituelles où Dieu se révélait à lui beaucoup mieux que dans la création matérielle, une vue si claire et si pénétrante que cette connaissance constituait, au-dessous de la vision intuitive, une région intermédiaire de pures lumières bien au-dessus de nos parcimonieuses clartés.

Or, c'est en cette vision décisive où lui apparaissait la hiérarchie ascendante des êtres et des biens, révélant Dieu, conduisant à Dieu, que l'esprit de notre premier père puisait la netteté, la fermeté de ses jugements de valeur, d'où venait que ses amours s'ordonnaient, pouvaient s'ordonner dans la justice impeccablement et que sa volonté réglait opportunément le mouvement des forces et des passions qui attendaient son ordre.

De cette illumination, de cette rectitude spirituelles — dont l'Eucharistie nous rendra, Dieu merci, les plus essentielles béatitudes, beaucoup plus enviables que les gloires du corps — il nous faut dire maintenant la source la plus profonde et la plus haute raison d'être.

Cette puissance de l'esprit dans le premier homme n'était

qu'un épanouissement normal d'une perfection sublime, de soi étrangère à la nature créée, et toutefois libéralement concédé par l'amour créateur (S. Th. 1° q. 95 à 1). Cette perfection transcendante, cette vitalité naturellement inaccessible, dont l'être d'Adam avait été pénétré et couronné dès le premier instant, c'était la grâce. Vous savez le prodige que nous rappelle ce mot si simple. Et vous savez encore que l'Eucharistie ne nous laissera rien à regretter de cette richesse suprême du Paradis terrestre, puisque la raison d'être du nouvel Adam sera tout justement de nous la rendre : *Ego veni ut vitam habeant et abundantius habeant.*

La grâce ! Dès la première heure, l'homme a été saisi, transfiguré par une indicible irradiation de l'Etre divin faisant jaillir aux cimes de son âme comme une spiritualité nouvelle, surhumaine, *quoddan esse novum spirituale,* dit saint Thomas, participation créée à la nature et à la vie même de Dieu, assimilation vraiment divinisante, dans l'être et dans l'opération, qui l'élevait au-dessus de son ordre naturel pour l'introduire dans un monde nouveau, le monde divin, où, sans cesser d'être une créature il était pourtant un fils de Dieu, où, sans cesser d'être un homme, il possédait pourtant des facultés divines, dont le terme, en effet, et l'efflorescence normale devait être au sein de l'Eternel la participation à ce mode réservé de connaissance et d'amour par lequel Dieu se voit tel qu'Il est et s'aime de l'amour qui est sa béatitude infinie, à la vision intuitive, en un mot, vrai ciel des cieux.

Eh bien! voilà la raison d'être de toutes les prodigalités dont le premier des hommes a été l'objet de la part du Très-Haut.

Si le Paradis qui l'entoure est si lumineux et si béatifiant, si lui-même est si beau dans son corps, si juste dans ses volontés, si puissant dans son esprit, c'est que sa dignité réclame cette profession de puissances naturelles, comme une richesse, sinon absolument nécessaire, du moins tout à fait convenable et vraiment proportionnée. Il n'est si grand que parce qu'il est le fils de Dieu.

La vie divine, certes, était indépendante de cette perfection naturelle. Elle a pu en être séparée. Et rien ne démontre mieux la sublimité transcendante de la grâce que cette indifférence, que cette indépendance souveraines à l'égard des grandeurs de la nature. Voyez plutôt l'humble humanité de Jésus et de Marie, humiliée, souffrante et mortelle !

Toutefois, dans le premier Adam, au Paradis terrestre, la Paternité si libérale du Créateur avait voulu associer étroitement l'intégrité de la nature à la réalité divine de la grâce au point que les forces spirituelles de celle-ci se prolongeaient et s'épanouissaient jusqu'en celle-là par la communication de privilèges surnaturels.

La vie divine au cœur d'Adam était l'ardent foyer d'où jaillissaient, d'où irradiaient en splendeurs les beautés, les saintetés, les puissances dont son être était tout rayonnant.

*
* *

Comment est-il tombé ?

Par le vertige de sa grandeur même, peut-on dire; et voilà

bien l'essentielle faiblesse de la créature qui ne sera jamais qu'un « parvenu de l'être ».

D'une part, Dieu n'avait pu supprimer cette instabilité foncière de toute liberté créée, qui ne peut point, dans son adhésion au Bien absolu, s'identifier à l'immutabilité de la liberté divine, et qui, par une nécessité de l'épreuve, n'était pas encore fascinée par la vision intuitive du Bien souverainement aimable.

D'autre part, sa propre richesse devint pour Adam l'occasion d'un orgueilleux vertige. Ainsi Dieu fut trahi par l'excès même de sa générosité !

L'amour inné, naturel, légitime de sa propre excellence pouvait devenir en l'homme et devint, en effet, de l'idolâtrie. Il écouta un jour la perfide parole qui excitait en lui cet orgueil de l'esprit, source première de tout péché: « Vous serez comme des dieux », et il prévariqua.

Alors un immense écroulement se fit dans son être. La grâce, la vie divine abandonnant les hautes cimes de son âme, immédiatement le poids de sa nature le précipita hors de cet Eden spirituel réservé aux divinisés. Le fils adoptif de Dieu ne retrouva plus en lui, honteux, que la nudité de l'homme charnel, de l'homme animal.

Impitoyablement chassé du Paradis terrestre par un exil extérieur qui n'était qu'une reproduction dans la réalité sensible de sa déchéance spirituelle, il descendit vers les âpres chemins de notre terre, voyant venir au-devant de lui d'horribles visages inconnus, la Nuit, la Souffrance, la Mort, sentant déjà au dedans de lui-même la discorde anarchique des puissances de péché, accablé d'horreur et d'épouvante en face de ce royaume dévasté, le royaume de la perfection et de la béatitude humaines.

Quel désastre, en effet, que ce péché originel et quel héritage il va laisser à notre race ! La génération ne sera plus, comme elle devait l'être, le sacrement de la divinisation. La vie surnaturelle ne sera plus transmise avec la vie naturelle. Les enfants d'Adam naîtront déchus, rejetés de la filiation divine, marqués d'un signe de colère.

La nature leur restera, sans doute, intacte, en ce sens du moins que le péché originel n'a point déposé en elle je ne sais quelle corruption essentielle qui serait incompatible avec ce que nous devons croire du bienfait actuel de sa création. (Cf. prop. condamnée du Baïus, D. B., 1055.) Mais quand on la compare avec ce qu'elle fut aux temps heureux où la grâce sanctifiante l'investissait pleinement de ses divines perfections, comme elle apparaît changée, bouleversée, douloureusement déséquilibrée ! La grâce a disparu: et voici que la nature privée de cette lumière aux infaillibles orientations, privée de cette force supérieure de cohésion et d'harmonie, rendue à ses instabilités, à ses incohérences naturelles, oscille déconcertée et trébuche dans la nuit.

En elle, un étrange désaccord se manifeste soudain désunissant ses diverses parties, destinées sans doute à s'ajuster, mais dont les naturelles divergences se révèlent dès que disparaît la puissance surnaturelle qui doit en faire l'accord et l'unité.

Nous sommes désaccordés. Nos énergies qui sont, les unes de la matière, les autres de l'esprit, ne vont plus au même bien, du même élan. Chacune s'en va suivant sa direction native, tirant à soi pour obtenir satisfaction immédiate, cherchant à orienter

toute l'activité dans son sens particulariste, sans souci du bien général et se désintéressant de l'unité, jusqu'aux pires désordres, jusqu'aux plus mortelles conséquences.

Nous sommes désaccordés. Et cela vient profondément de ce que la royauté vigoureuse de notre volonté ne peut plus maintenir dans l'unité de la tendance foncière au Bien suprême les multiples tendances de nos diverses vies.

Et cela vient de ce qu'ayant perdu la vigueur surnaturelle de notre esprit nous ne sommes plus les bienheureux voyants du Paradis terrestre et que n'apercevant plus dans l'admirable continuité de leur ascension révélatrice les biens qui mènent au Bien, nous suivons nos concupiscences particulières qui se jettent à l'aveugle, chacune sur sa proie, et nous nous y attachons parfois et nous nous y absorbons tout entiers en une telle frénésie d'idolâtrie que cette proie d'un jour hélas ! devient pour nous comme le Bien suprême et le terme ultime de notre repos !

Le royaume de la paix humaine est devenu un royaume d'anarchie, de contradictions, de révoltes. Tout y commande, excepté le vrai maître. On y voit les pires abdications et les usurpations les plus audacieuses.

Et autour de l'homme ainsi déconcerté, on pourra voir au cours des siècles les sociétés elles-mêmes se dissocier profondément et les nations égarées se dresser les unes contre les autres en des conflits fratricides. Car l'homme projette nécessairement dans les faits, dans les relations sociales son anarchie intime et il est fatal que les peuples, au dehors, reproduisant et poursuivant dans les drames démesurément agrandis de leurs guerres les drames intérieurs des consciences individuelles, affrontent en d'effroyables mêlées leurs concupiscences rivales, leurs orgueils et leurs cupidités.

*
* *

Qui nous rendra la perfection de la paix dans l'unité de l'ordre ? La grâce seule. Perdue par l'humanité, la grâce nous reste cependant l'unique nécessaire, parce qu'elle est dans l'homme la seule sainteté en qui Dieu puisse se complaire, la seule force à qui Dieu ait donné le pouvoir d'achever et de perfectionner la nature, même en son ordre, la seule vie éternelle à qui Dieu ait promis la béatitude, hors de laquelle il n'est et ne peut être que damnation. La grâce nous est nécessaire d'une absolue nécessité, puisque telle est la cohésion indestructible que Dieu a voulu « établir entre l'ordre naturel et l'ordre surnaturel ». (Pie IX, alloc., 9 juin 1862.)

La grâce nous sera rendue. Les dons de Dieu sont sans repentance et ce n'est pas le péché qui aura le pouvoir d'arrêter les magnifiques revanches de la libéralité divine. La grâce nous sera rendue. Et le moyen choisi pour la réparation de l'œuvre primitive sera d'une telle magnificence que la chute n'apparaîtra plus que comme l'occasion heureuse, nous dit l'Eglise, d'un bienfait plus éclatant.

Dans la mystérieuse plénitude des âges voici le nouvel Adam qui apparaît. Il a mission de « récapituler » l'humanité tristement décapitée pour lui infuser à nouveau la vie divine en des effusions désormais intarissables. Car il est, lui, la Source et la

Source impossible à tarir par le péché. Car il est, lui, l'Impeccable, le Saint puissant pour toute sanctification. Car il est, lui, la Vie divine elle-même au centre du monde, le Fils de Dieu, le Dieu incarné, faisant de sa chair médiatrice le sacrement vivifiant et divinisant de toutes les humanités qui veulent se rattacher comme des membres à l'humanité sainte pour vivre d'elle, en elle et par elle.

Il suffit de la recevoir cette chair divinisante et de s'incorporer ainsi au nouvel Adam, Jésus-Christ, pour recouvrer la béatitude essentielle de l'intégrité primitive, la vie divine, ses saintetés, ses harmonies morales, ses puissances d'immortalité bienheureuse. *Accedat, credat, incorporetur ut vivificetur* (S. Aug. Tract. 26 in Joan.).

Et le geste qui nous la donne, cette chair restauratrice, est d'une adorable simplicité. Il suffit de tendre les lèvres et d'ouvrir la bouche comme un enfant pour recevoir la vie sublime du Christ en ce sacrement de l'hostie où elle prend les simples apparences d'une nourriture légère: « Prenez et mangez: ceci est mon corps. En vérité, cette hostie, sacrement de mon humanité, vous fera vivre la vie éternelle, en vous unissant à ma divinité. Si vous refusez cette merveilleuse alimentation, mille fois plus puissante que le fruit de l'arbre de vie au Paradis terrestre, vous n'aurez point la vie en vous et vous n'en connaîtrez point les glorieuses restaurations. »

Sans doute, l'Eucharistie n'est pas le premier, ni le seul sacrement qui nous communique la vie divine. Le baptême fut notre véritable première communion à la vie de Jésus, communion initiale, nécessaire entre toutes, pour nous régénérer, pour nous faire naître à la vie du nouvel Adam et nous rendre capable de l'alimentation eucharistique.

Les autres sacrements nous sont aussi des communions divinisantes, ayant chacune leur vertu particulière. Mais tous les sacrements, nous dit saint Thomas, convergent vers l'Eucharistie, en procèdent comme les ruisseaux de la source ou y sont ordonnés comme les moyens à la fin. (S. Th., 3 q. 65 a 3, q. 73 a 3.) Ils sont tous l'irradiation vitale de l'Hostie. Ce sont comme les rayons de l'ostensoir.

Et c'est l'Eucharistie seule qui nous donne l'auteur même de la vie, le Dieu divinisant, et dans le geste ineffablement humain de la Sainte Table, c'est le Fils de Dieu lui-même qui vient terminer en chacun de nous le mystère de son incarnation, l'œuvre restauratrice de sa rédemption, vivifier de ses divines virtualités chaque membre, chaque élément de son corps mystique, alimenter sans intermédiaire sa croissance surnaturelle pour l'élever progressivement au terme d'une parfaite christianisation.

Quel prodige de sublimité et de simplicité que cette incorporation régénératrice au corps mystique du nouvel Adam par cette très humble opération vitale qu'est la nutrition !

Remarquez, d'ailleurs, qu'en cette divine invention du sacrement-nourriture, les grandes lois de la nutrition se vérifient d'une admirable manière. C'est toujours la vie supérieure, vous ne l'ignorez pas, qui transforme, pour se les assimiler, les éléments dont elle s'est emparée. Il n'est donc pas étonnant que ce soit ici le Grand Vivant divin, Jésus, le nouvel Adam, qui s'assi-

mile notre vie, nous incorpore à Lui, nous divinise et nous transfigure peu à peu en lui. C'est le mot de saint Augustin: *Non mutabor in te, sed tu mutaberis in me* : ce n'est pas moi qui serai changé en toi; c'est toi qui seras transformé en moi. (S. Aug. Confes. l V. ch. X).

« Si vous vous nourrissez de moi, nous affirme Jésus, vous serez en moi, je serai en vous, vous vivrez en moi et pour moi. »

Admirons, exaltons sans les pouvoir comprendre cette étonnante incorporation, cette inhabitation mutuelle, cette vivifiante et divinisante assimilation.

Mais alors avec cette petite hostie glissant douce et silencieuse au secret de notre cœur nous possédons le principe, la grande force de notre perfectionnement moral. La christianisation progressive qu'elle élabore en tout individu, en toute société qui veut bien la recevoir va renouveler dans l'humanité les réalités perdues de la sainteté primitive.

Hélas! est-ce qu'ici nous n'hésitons pas, scandalisés? L'Hostie ne nous a pas changés. L'Hostie, bien sûr, ne s'est pas assimilé le monde.

C'est vrai, du moins en partie. Mais pourquoi ? Parce que le monde, parce que les âmes se refusent à l'assimilation de l'Hostie. Ne l'oublions pas. Le don divin s'est fait étroitement dépendant de nos libres acceptations. Il se propose, il ne s'impose pas. Il veut être la conquête méritoire de chaque liberté et voilà justement pourquoi son invitation s'adresse à chacun sous la forme si directe et si personnelle d'une communion à l'Hostie. *Prenez et mangez.* Mais il faut vouloir prendre et prendre dans ces conditions de fréquence et de dispositions actuelles que suppose, qu'exige pour être efficace, un sacrement qui est une nourriture et un pain quotidien. Ici encore se vérifient, en ce qui nous concerne, ces lois de la nutrition dont nous parlions à l'instant. Aux vertus nutritives de l'Hostie, nous devons, nous, collaborer par un travail personnel d'utilisation et d'assimilation que personne ne fera à notre place et dont le défaut, hélas ! contrariera efficacement en nous et autour de nous les puissances transformatrices de la vie divine. Là est tout le secret du malheureux état du monde.

Cependant, malgré les défaillances d'un grand nombre, une humanité de choix se donne librement au nouvel Adam pour devenir son corps mystique et recevoir du Grand Vivant divin ses influx d'assimilation sanctifiante.

Et dans la mesure où les âmes se donnent et s'abandonnent, il les dégage des hérédités fâcheuses qui leur viennent de la nature déchue et y substitue les richesses vitales de sa filiation divine.

Comme Jésus nous saisit puissamment par son emprise eucharistique, voulant vraiment vivre en nous et par nous, régir notre humanité comme la sienne, comme une humanité de surcroît dans laquelle il prolongerait en quelque sorte son incarnation, se faisant l'Esprit de notre esprit, le cœur de notre cœur, la vie de notre vie ! Dans cette union pénétrante, au contact de son Esprit, l'Esprit-Saint, notre âme s'embrase d'une mystérieuse flamme régénératrice qui est la Charité. C'est l'effet propre du sacrement, vous le savez, que d'augmenter cette divine Charité et d'en attiser les ferveurs. Plus donc nous nous alimen-

tons de la Sainte Eucharistie, plus se fait pénétrante et s'embrase en nous la charité, plus se fait notre étonnante assimilation par l'Esprit de Jésus dont cette charité est une empreinte, une flamme, une participation créée.

Il n'est pas dès lors étonnant que cet amour illuminateur, sagesse dans notre esprit en même temps que ferveur dans notre volonté, corrige peu à peu en ces hautes facultés de notre être les obscurités et les faiblesses que leur a laissées le péché originel et que, de là, rayonnant de proche en proche vers nos puissances inférieures, les coordonne à nouveau d'après les rythmes oubliés de l'harmonie primitive, prolongeant jusqu'à notre être sensible les influences médicinales de ses lumières et de ses ardeurs.

Nous nous étonnions tout à l'heure mal à propos devant l'insuffisance prétendue de l'Hostie. En vérité, étant données les impossibilités que semble lui opposer l'infirmité foncière de notre nature, c'est bien plutôt sa prodigieuse efficacité que nous devons admirer, alors qu'elle restaure la pénétration de notre intelligence, malgré les ténèbres où, naturellement, elle se meut, la force de notre volonté, malgré ses faiblesses constitutionnelles, l'équilibre de notre sensibilité, malgré ses concupiscences révoltées, l'intégrité de notre être moral, sa perfection jusqu'aux héroïsmes de la sainteté, malgré tant de tares accumulées, malgré la coalition extérieure de tant de forces perverses, forces du monde et forces d'enfer !

Malgré tout cela, l'Hostie refait de nous des Voyants, les Voyants du Divin et les Voyants de l'Eternel. Dans les lumières de son Esprit d'amour elle nous rend l'heureuse perspicacité de la vision première, donnant à notre intelligence la force de pénétrer, de dépasser le relief chatoyant du sensible plaqué sur l'invisible spirituel comme un décevant décor et de recomposer l'unité du monde dans la vue du Souverain Bien vers lequel monte et s'ordonne la multiplicité des biens.

L'Hostie refait de nous des rois, nous rendant avec la maîtrise de notre regard le gouvernement de notre royaume intérieur. Et cela malgré l'assaut formidable, l'assaut inlassable de nos multiples concupiscences, malgré leurs violences subversives ou leurs énervantes langueurs. Au contact de cette chair sacrée dont une vertu secrète peut bien certes comme autrefois guérir les fièvres et les irritabilités de notre chair, sous l'influence en tout cas de la divine charité dont la paix fervente rayonne, notre royaume intérieur peu à peu se pacifie et s'organise, retrouvant une surnaturelle harmonie, plus belle, en sa vigueur méritoire, que l'équilibre tout fait de l'Eden.

Un jour viendra où les vertus de cette royauté s'étendront sans obstacles jusqu'aux dernières fibres de notre nature glorifiée; un jour viendra où sa lumière éclatera, transfigurant de ses pénétrantes splendeurs les opacités mêmes de notre enveloppe charnelle, et ce jour-là révélera pleinement la vérité des restaurations glorieuses que le nouvel Adam prépare ici-bas dans l'obscur labeur de son Eucharistie.

L'Hostie refait de nous des saints, nous ordonnant à nouveau dans la justice originelle, mais d'après un exemplaire plus parfait, Jésus, l'Adam nouveau. Plus parfait en vérité, non seulement parce qu'il est le Dieu fait homme, mais parce qu'étant

le Dieu incarné dans nos misères, le Juste crucifié, il nous a révélé dans l'épreuve des modes nouveaux, des modes si héroïques d'adoration, d'amour, de sainteté qu'il nous faut bien reconnaître que la perfection morale réalisée par cette humanité souffrante dont il est le Chef, — en ce lieu de laborieuse rédemption qu'est devenue la terre, — est d'un ordre plus pur et plus sublime que celle qu'il attendait de notre humanité heureuse au paradis des délices.

*
* *

Quel hymne à la gloire du nouvel Adam chante à travers les âges cette race nouvelle levée, suscitée dans la masse vulgaire de la nature déchue par ce ferment divin de sainteté qu'est l'Hostie !

Parfois des défaillances individuelles et toutes proches nous empêchent de porter sur cette grande réalité un équitable jugement. Et toutefois l'expérience ne nous oblige-t-elle pas à reconnaître même dans la perfection commune de nos chrétiens ordinaires une vertu réservée qui en fait une race élue, étrangère en quelque sorte à cette humanité que défigure et déshonore la fureur des concupiscences ?

Mais regardons mieux encore. Si de haut nous contemplons l'immense et magnifique multitude qui dès les origines chrétiennes se lève soudain dans la splendeur de ses vertus surhumaines et qui de là vient vers nous, prolongeant, développant à travers les siècles étonnés la merveille unique de sa sainteté, quel cri de joie et d'admiration s'échappe malgré nous de notre cœur et de nos lèvres: *Quæ est ista quæ progreditur, quasi aurora consurgens !...* (*Cant.* VI, 9.) Quelle est cette splendeur qui monte et grandit comme une aurore triomphale !

Regardez donc dans l'histoire le merveilleux travail de l'Hostie et comme dès les premiers jours elle se trahit, si j'ose dire, révélant sa présence divine!

A son contact l'humanité se sent tressaillir d'une étrange et sublime fermentation qui fait éclore au cœur du vieux paganisme une vie spirituelle jusque-là inconnue. Ah ! sans doute cela ne se fit pas sans que l'on vit un beau combat: la lutte de l'Hostie contre les ferments de la corruption païenne qui ne voulait pas céder. Mais écoutez bien ceci. A mesure que les petits enfants d'alors, les jeunes filles et les jeunes gens, les pauvres et les esclaves — toutes les faiblesses et toutes les humilités — s'approchaient en rangs plus pressés de la Table Sainte; à mesure que sur des lèvres plus nombreuses descendait le pain quotidien, celui qui prépare les forts et fait germer les vierges; à mesure que d'âme en âme, de cœur en cœur s'avançait l'Hostie conquérante; — a mesure on voyait s'effriter et se désagréger l'orgueilleuse et immonde civilisation païenne; à mesure et avec une miraculeuse rapidité on voyait de proche en proche l'égoïsme païen se tranfigurer en sublime dévouement, son orgueil cruel en serviable humilité, sa bestialité sauvage en exquise chasteté, de surnaturelles vigueurs enfin rendre faciles aux humbles de surhumaines vertus — et tandis que se levaient partout ces légions de saints et de martyrs, ces légions de Christophores, de Porte-Christ, — comme ils disaient fièrement aux

païens interdits qui demandaient d'où pouvait venir tant de force à tant de héros — partout avec eux et par eux, dans la famille, dans la cité, dans l'ordre social et dans l'ordre politique, une harmonie nouvelle s'établissait, une vie nouvelle circulait, la civilisation chrétienne naissait, terre nouvelle vraiment sous un ciel nouveau, victoire merveilleuse de l'Hostie sur les corruptions de la nature déchue.

Et ce qu'elle a commencé aux premiers siècles de l'ère chrétienne vous savez bien qu'elle en a poursuivi le développement au cours de l'histoire du monde — et je contemple avec stupeur la faiblesse humaine qui semblait irrémédiable, portée par les énergies de l'Hostie jusqu'aux plus hauts sommets de la perfection morale.

Oui, la chrétienté, — l'histoire le proclame magnifiquement — a conçu et réalisé habituellement l'héroïsme des plus difficiles vertus — et, chose plus étrange encore, elle a connu la continuité impeccable de ces vertus. La chrétienté a enfin réalisé l'idéal humain; que dis-je? elle l'a dépassé en créant un type d'humanité dont la délicatesse morale, dont la sublimité, dont la sainteté surnaturelle avaient été jusqu'à elle complètement ignorées et que réalisent non pas seulement l'élite intellectuelle, mais bien, mais plus encore la foule anonyme des plus humbles âmes.

Et le prodige est, certes, que malgré les faiblesses de la nature, se soit développée à travers les vivants de la vie chrétienne une telle force morale capable de maintenir — sans défaillance d'ensemble — tout un peuple immense à la hauteur des plus difficiles devoirs, dans la patience vulgaire de tous les jours comme aux heures sublimes de l'héroïsme, faisant éclore au cœur des individus tant d'idéales vertus, au cœur des familles tant de nobles traditions, au cœur des sociétés tant de progrès civilisateurs.

Le prodige est que malgré notre misère naturelle, la grâce ait pu susciter dans la foule — je ne dis pas seulement cette élite bien connue des saints canonisés — mais en vérité ces légions d'âmes inconnues, faites à leur image et ressemblance : âmes virginales et maternelles à la manière des Geneviève et des Blanche de Castille; âmes chevaleresques et de noble vaillance, sur le modèle des Louis IX, des Jeanne d'Arc, des Sonis...; âmes de charité ardente et de zèle rédempteur à la manière des Vincent de Paul, des François de Sales, des Marguerite-Marie, des Jean-Baptiste Vianney; âmes saintes et bienfaisantes en toute variété de bienfaisance et de sainteté, âmes de conscience scrupuleuse et de devoir exact, âmes de concorde et d'union quand même, qui, sous l'uniforme et sous l'habit laïque, sous la coiffe multiforme de nos sœurs, sous l'habit de nos prêtres et de nos religieux, dans le cloître, dans le monde, en haut, en bas de l'échelle sociale, à tous degrés, à tout âge et en toute fonction, constituent depuis des siècles le miracle permanent de l'humanité régénérée par les vertus eucharistiques du Christ Jésus, le nouvel Adam.

Mgr Odelin s'était réservé, comme il convenait, de prononcer les derniers mots du Congrès.

« Nous avons été, dit-il, sous le charme de la poésie pendant trois quarts d'heure; puis, pendant une heure, sous le charme de l'éloquence, — d'une éloquence qui va droit aux âmes et leur fait comprendre la plus haute théologie, l'admirable doctrine de la rédemption de l'homme par l'Hostie.

« J'ai entendu le Père Judéaux, pour la première fois, au cinquantenaire du martyre du Père Olivaint. J'ai été frappé de la ressemblance de son éloquence avec celle de son illustre frère en religion. Il a, comme lui, l'éloquence claire, chaude, qui va droit au but, sans perdre son temps, c'est-à-dire qui va droit aux âmes.

« — Et maintenant, arrivés au terme de notre troisième Congrès, nous ne pouvons que remercier Dieu du succès de ce Congrès, lequel a été à la hauteur de ceux qui l'ont précédé.

« Le premier a été celui de l'hostie miraculeuse. Le second, celui du Curé d'Ars, du saint prêtre de l'Eucharistie; et nous pouvons inscrire dorénavant sur nos tablettes le Congrès de Paray, celui de l'Hostie et du Sacré-Cœur.

« Le succès de ce Congrès est, pour le Comité, un encouragement à rendre ces Congrès moins rares; si donc il plaît à Dieu, nous provoquerons à travers la France des congrès nationaux plus fréquents.

« Cet après-midi, Monseigneur l'Evêque d'Autun, vous avez adressé des remerciements complets, après lesquels le Président du Comité national n'a plus rien à dire. Cependant, permettez-moi de remercier encore une fois tous les rapporteurs, orateurs et prédicateurs.

« Et comment ne pas remercier tout particulièrement le cher Secrétaire général du Congrès ? J'ai fait sa connaissance, il y a longtemps déjà, en 1900, si mes souvenirs sont bons. Nous l'avons vu cet hiver à Paris, puisque ce Congrès régional a dépassé les limites de la région et est devenu national. Il a voulu soumettre ses idées et son plan au Comité permanent des Congrès, et nous n'avons eu qu'à ratifier. Toute la préparation a pesé sur ses épaules. Il a conçu le programme et le plan de ce Congrès et, si l'on me permet ce jeu de mot pour finir, il les a admirablement... mûris ! »

Et de nouveau, les Evêques bénissent; et la foule se retire, heureuse de penser que demain encore elle pourra fêter triomphalement l'Hostie sainte dont, depuis deux jours, on leur a tant et si bien parlé.

ÉPILOGUE

Les Vœux
Ce qui reste du Congrès

L'épilogue naturel d'un volume comme celui-ci, ce sont les résolutions prises, les Vœux adoptés par les congressistes, et dont tous les travaux antérieurs n'ont été que les considérants.

Comme nous l'avons dit plus haut, dix Vœux ont été acclamés unanimement, à la fin du Congrès national de Paray-le-Monial, au cours de la magnifique séance du mardi soir 7 juin.

En voici la liste authentique, telle qu'elle a été approuvée par NN. SS. les Présidents :

I. — Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial émet tout d'abord le vœu que les pratiques eucharistiques demandées ici même par le Sacré-Cœur de Jésus à sainte Marguerite-Marie, et qui sont ses vœux à Lui, soient répandues plus largement encore qu'elles ne l'ont été jusqu'ici, à savoir :

1° *La célébration du premier vendredi du mois ;*

2° *La communion du premier vendredi pendant neuf mois consécutifs ;*

3° *L'organisation de l'Heure-Sainte réparatrice, non seulement pour les communautés religieuses et les élites, mais dans les paroisses.*

* * *

II. — Tout spécialement, le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial,

Se référant au vœu par lequel les évêques de France se sont engagés, pendant la guerre, à célébrer solennellement la fête du Sacré-Cœur au jour même demandé par Notre-Seigneur à sainte Marguerite-Marie ;

Considérant que le chômage, au moins partiel, est nécessaire pour l'assistance aux offices et pour la sanctification de la fête ;

Emet le vœu :

Que, dans la mesure du possible, tous les catholiques

s'efforcent de pratiquer et d'obtenir autour d'eux le chômage de cette fête.

*
* *

III. — Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial émet le vœu que se multiplient, dans tous les diocèses, les Congrès eucharistiques cantonaux ou régionaux.

*
* *

IV. — Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial,

Emet le vœu que, conformément au souhait exprimé par S. S. Benoît XV, continue à s'étendre la Croisade Eucharistique internationale d'Enfants, réclamée par le Congrès eucharistique international de Lourdes, en 1914,

Croisade qui a pour but :

1° *de promouvoir la pratique du décret* Quam singulari ;

2° *d'utiliser et d'organiser la puissance de la prière enfantine pour la conversion des âmes et le Règne social du Sacré-Cœur.*

*
* *

V. — Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial :

Vu la supplique présentée en 1905, *à S. S. le Pape Pie X, par S. Em. le cardinal Perraud, demandant l'introduction dans les litanies du Saint-Nom-de-Jésus d'une invocation en l'honneur de la Très Sainte Eucharistie :* Per sanctissimæ Eucharistiæ institutionem tuam, libera nos, Jesu ;

Vu la supplique présentée au même Souverain Pontife, le 22 *octobre* 1912, *par S. G. Mgr Villard, supplique signée par* 901 *patriarches, cardinaux, archevêques, évêques, délégués, vicaires et préfets apostoliques, demandant l'insertion de la susdite invocation dans les litanies du Saint-Nom-de-Jésus que renferment les livres liturgiques, et de plus dans les Litanies des Saints et celles de la Recommandation de l'Ame ;*

Vu l'introduction de cette invocation dans les litanies du Saint-Nom-de-Jésus, au nouveau Rituel romain approuvé par le Pape Pie X, le 11 *juin* 1913 ;

Demande très respectueusement à la Sacrée Congrégation des Rites d'ajouter à la susdite Supplique un avis favorable.

*
* *

VI. — Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial :

Après avoir considéré et étudié les intimes rapports qui existent entre la dévotion à la Très Sainte Eucharistie et la dévotion au Sacré-Cœur ;

Emet respectueusement le vœu que dans les litanies du Sacré-Cœur de Jésus soit introduite une invocation eucharistique : Cœur Sacré de Jésus, maintenant encore outragé par les hommes dans le sacrement de votre amour, ayez pitié de nous.

*
* *

VII. — Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial :

Ayant entendu l'exposé très édifiant des œuvres eucharistiques de l'Apostolat de la Prière et de celles de Montmartre ;

Connaissant par ailleurs les œuvres analogues de Paray-le-Monial, telles que l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur et celle de l'Heure-Sainte ;

Emet le vœu que ces organisations générales rivalisent de zèle, dans une sainte émulation, pour que bientôt toutes les paroisses de France possèdent, non seulement une confrérie du Très Saint Sacrement, désirée par le nouveau code du Droit canonique (1), *mais des groupements pieux à elles affiliés, destinés à promouvoir et à étendre le culte de la Très Sainte Eucharistie et celui du Sacré-Cœur de Jésus.*

*
* *

VIII. — Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial fait sien le vœu du récent Congrès eucharistique du diocèse de Troyes et demande respectueusement au Saint-Siège la reconnaissance du culte rendu au Pape français de l'Eucharistie : Urbain IV.

*
* *

IX. — Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial:

Conformément aux suppliques d'un grand nombre d'archevêques et d'évêques du monde entier ;

(1) Ou du Sacré-Cœur, comme il a été dit plus haut, p. 217.

En vue d'obvier aux maux actuels de la société, selon la pensée de Léon XIII dans l'encyclique Annum Sacrum, *et selon celle de Sa Sainteté Benoît XV, déclarant, dans l'encyclique* Ad beatissimi, *que le dessein de « faire régner parmi les hommes la charité de Jésus-Christ » sera « l'œuvre propre de son Pontificat » ;*

Emet très respectueusement le vœu :

Que le Saint-Siège daigne instituer une fête du Règne social du Sacré-Cœur de Jésus.

*
* *

X. — Le Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial :

Considérant que la Basilique votive du Sacré-Cœur à Jérusalem sera l'expression de la royauté du Sacré-Cœur sur les nations ;

Emet le vœu que les catholiques français travaillent avec zèle et persévérance à cette œuvre, afin d'attirer les miséricordes de Dieu sur le monde et d'établir la paix dans la vérité, la justice et la charité.

* *

Et maintenant, que va-t-il rester du Congrès eucharistique national de Paray-le-Monial ?

D'abord, au fond du cœur de tous ceux qui y ont pris part, une consolante et fortifiante impression : l'impression qu'en dépit des apparences, l'amour et le culte de la divine Eucharistie sont en progrès constants dans le monde chrétien et tout spécialement dans l'élite de la France catholique. C'est par l'Hostie que le Christ reprendra possession des âmes, de notre pays et du monde.

De ce Congrès, il restera aussi le présent volume qui, malgré trop d'imperfections, demeurera, grâce aux riches documents qu'il enchâsse, une « Somme » unique, de la dévotion au Cœur très aimant du Christ Jésus vivant et régnant dans la sainte Eucharistie.

Restent aussi, du Congrès de Paray, ses Vœux que les congressistes ont adoptés dans toute la sincérité de leurs âmes, pour en faire la règle pratique de leur vie et de leur apostolat. Quant à ceux qui tendent plus haut, il appartient aux organisateurs du Congrès, aidés par les prières de tous, de les porter à leur adresse, et de s'appliquer, de tout leur pouvoir, à les faire aboutir.

Il restera aussi, de ces fêtes, qu'elles seront l'anneau qui rattachera au passé les Congrès de l'avenir. La tradition des Congrès eucharistiques nationaux est renouée, et déjà nous voyons s'organiser, après les récentes splendeurs de Rome (1), le Congrès national de Paris pour le mois de juillet 1923. Une fois de plus, Paray-le-Monial aura préparé Montmartre.

Et enfin, des fêtes triomphales de juin 1921, il restera — ce qui, en soi, sera leur résultat le plus précieux — qu'elles auront procuré un accroissement de gloire accidentelle à Jésus-Christ Notre-Seigneur, dans l'adorable sacrement de son amour. Car, alors même que tous les autres résultats manqueraient, du moins auront-elles réalisé quelque chose de l'ardente et belle prière de sainte Marguerite-Marie, qui a inspiré, éclairé et soutenu toutes les démarches et tous les efforts des organisateurs et des membres du Congrès de Paray-le-Monial : « Oh ! disait-elle, que tout fléchisse devant Vous, Grandeur de mon Dieu souverainement abaissée dans l'Hostie ; que tous les cœurs vous aiment, que tous les esprits vous adorent, que toutes les volontés vous soient soumises ! »

Du 5 au 8 juin 1921, la terre privilégiée de Paray a vu un reflet de ce spectacle du Ciel.

---

(1) On trouvera à la même adresse que le présent volume, la « Relation des Fêtes du XXVI[e] Congrès eucharistique international de Rome », par M. le chanoine Mury. Franco : 1 fr.

APPENDICES

I

Sermon du R. P. Déprez

Supérieur des Religieux de l'Assomption, à Bordeaux
à la Messe de Communion du 7 juin (1)

L'Apostolat eucharistique dans les masses, par la Presse, les Pèlerinages, et les associations diverses

« *Misereor super turbas..., quia non habent quod manducent.*
J'ai pitié de cette multitude..., parce qu'ils n'ont pas de quoi manger. » (Marc viii, 2.)

Monseigneur, Mes Frères,

Rien de plus touchant que la scène racontée par saint Marc, au Chapitre VIII de son Evangile. Rien de plus instructif non plus, au point de vue de l'apostolat eucharistique dans les masses populaires, dont j'ai à vous entretenir ce matin.

Depuis trois jours, Jésus est suivi dans sa prédication par une foule nombreuse ; elle s'est grossie, en traversant les bourgades, où le Maître a guéri toutes sortes de malades, et elle a fini par atteindre environ quatre mille hommes. On est au désert, et il n'y a rien à manger. Jésus, au spectacle de la foule, est pris d'une tendre pitié. Qui lui procurera la nourriture nécessaire ? Renvoyer ces pauvres gens à jeun, il n'y faut pas songer;

(1) Ce discours, qui avait normalement sa place plus haut, page 77, ne nous est arrivé qu'en cours d'impression du volume.

ils tomberaient en route de faim et d'épuisement, car plusieurs sont venus de loin. On découvre alors les cinq pains et les quelques petits poissons; Jésus les bénit et les multiplie, au point qu'ils suffisent à rassasier l'immense multitude. Tous ces détails vous sont connus et je n'ai pas à y insister davantage.

Mais, savez-vous également, mes Frères, que ce pain ainsi miraculeusement multiplié et distribué à la foule, à laquelle il donne force et vigueur, est, dans la pensée du Maître, l'image d'un autre pain, spirituel et surnaturel, celui-là, qui devra être un jour la nourriture réconfortante de l'innombrable multitudes des âmes rachetées ? Ce pain mystérieux, Jésus le confectionnera plus tard, à la veille de sa passion et de sa mort, quand Il instituera la Sainte Eucharistie; Il en nourrira ses apôtres, d'abord; mais, parce que toutes les âmes de tous les siècles et de toutes les nations en auront besoin, autant que les apôtres eux-mêmes, pour se nourrir spirituellement, Jésus donnera à ses apôtres et à ses prêtres le pouvoir divin de le confectionner après lui, et comme lui. Grâce au sacerdoce catholique, chacun de nos autels sera une nouvelle table de la Cène. Sur l'autel, comme au Cénacle, le pain et le vin seront indéfiniment changés au corps et au sang de Jésus, par les prêtres, qui possèderont une puissance sacerdotale égale à la puissance même du Christ.

Il ressort de ce passage évangélique une idée, que l'on n'enseigne peut-être pas assez au peuple, et que je voudrais mettre en relief devant vous, c'est à savoir que le pain eucharistique ne doit pas être seulement le pain quotidien des prêtres qui célèbrent chaque matin la messe, non pas même seulement le pain de quelques âmes d'élite qui tendent à la perfection, mais qu'il est et qu'il doit devenir de plus en plus le pain des multitudes, la nourriture des grandes masses populaires. C'est seulement le jour où ces multitudes, si éloignées, dans leur ensemble, de la Table Sainte, s'approcheront du banquet divin, que la société chrétienne sera rénovée. La parole de saint Pierre au peuple de Jérusalem reste vraie : « Il n'y a de salut pour personne qu'en Jésus-Christ, et son nom est le seul qui puisse nous sauver. » Or, pour aller à lui, l'unique Sauveur, il faut passer par le Sacrement de sa présence au milieu de nous, par la Sainte Eucharistie.

Longtemps, on a sacrifié, chez nous, à la funeste erreur du jansénisme; on a tenu les fidèles, les foules surtout, loin de l'Eucharistie et de la sainte communion. On faisait de cette dernière, avec une exagération notoire, la récompense d'une vertu acquise et de mérites persévéramment accumulés. Le résultat, c'est que la table eucharistique restait déserte; c'est que le tabernacle ne s'ouvrait que rarement; c'est qu'on ne communiait presque plus, même dans les cloîtres, même aux jours de dimanches, même à Pâques, sous prétexte qu'on ne s'en trouvait pas digne. Comme si nous pouvions jamais être dignes de communier ! Comme si nous n'avions pas besoin de la communion, pour vivre la vie chrétienne, pour la soutenir, l'alimenter et la restaurer, aux heures de défaillance. Comme si l'Eucharistie n'était pas pour nous le pain qu'il faut manger sous peine de mourir : « *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis.* »

Non, telle n'est pas la doctrine du Christ, ni celle de l'Eglise, l'héritière de son esprit. Jésus n'a institué l'Eucharistie sous la forme du pain, cette nourriture commune à tous les hommes et dont personne n'est privé, que pour marquer que son Sacrement doit être reçu par tous. Le pain de vie n'a pas été déposé à l'autel pour y moisir ou s'y dessécher, fût-ce dans un ciboire d'or ; la table n'a pas été dressée pour que seuls viennent s'y asseoir quelques rares privilégiés ; les églises n'ont pas été bâties, sur tous les points de la terre, pour demeurer vides à l'heure de la communion ; les messes n'ont pas été multipliées à l'infini pour que le prêtre soit seul à y recevoir le pain du Ciel ; le sacerdoce n'a pas été fondé pour rester inactif dans la plus sublime de ses fonctions, qui est de distribuer aux âmes le pain de vie.

Arrière les obstacles ; renversons les barrières qu'on a dressées sans droit devant la Table Sainte. Jésus y appelle tout le monde, comme au festin de l'Evangile. Son banquet n'est pas ouvert qu'aux riches ; les pauvres, les malades, les boiteux, tous les déshérités de la vie y sont convoqués. Il suffit, pour y être admis, d'être revêtu de la robe nuptiale, c'est-à-dire d'être en état de grâce. Et, pour s'y mettre, si l'on n'y est déjà, il suffit de passer par le confessionnal.

Souvenez-vous, mes Frères, des heureux temps de la primitive Eglise. Tous les fidèles assistaient à la messe de l'évêque et y communiaient. On ne concevait pas, alors, la messe sans la communion des fidèles. Le célébrant offrant à Dieu la divine victime, au nom de tout le peuple chrétien, le peuple s'unissant à lui dans la prière liturgique et l'offrande de l'hostie, il paraissait à tous naturel de prendre part, comme lui, à la manducation de la Victime sainte. Mais, avec le temps, la diminution de la ferveur et le respect humain, les fidèles s'éloignèrent peu à peu de la Table Sainte. Le prêtre qui célèbre est resté presque seul à communier, et le sacrifice de la messe, si magnifique quand il est célébré avec le concours effectif de tout le peuple chrétien, quand la communion du prêtre est suivie de la longue et émouvante communion des fidèles, s'est trouvé amputé d'une de ses parties les plus impressionnantes. La désertion de la Table Sainte a été telle que l'Eglise s'est vue dans l'obligation d'imposer aux fidèles, comme un minimum indispensable, la communion de Pâques.

Qui nous ramènera aux beaux jours d'autrefois ? Quand reverrons-nous, sur toute l'étendue de la terre française, dans nos églises, parfois si désertes, la splendeur des messes et des communions populaires ? Ce jour-là, je vous le répète, la France sera rénovée.

Mais, je vous entends me dire : Tout cela est magnifique, à coup sûr, et nous convenons sans peine avec vous que le retour aux usages et à la ferveur de l'Eglise primitive serait pour la France un moyen infaillible de relèvement. Mais le moyen pratique de réaliser cette merveille ?

Je reconnais, mes Frères, que la chose n'est pas aisée et qu'il y faut, pour réussir, avec la grâce de Dieu, beaucoup de travail, une longue persévérance et des moyens d'action appropriés au milieu qu'il s'agit de gagner. Me permettez-vous de vous conter, en toute simplicité, ce que j'ai été amené à

faire, à ce point de vue, avec la collaboration de confrères zélés, dans un coin de la banlieue bordelaise ? En quelques années, nous sommes parvenus à faire, d'une modeste chapelle, fréquentée à peine, les dimanches, par quelques fidèles dispersés, un centre de piété des plus fervents, où nous comptons chaque matin une moyenne de soixante à soixante-dix communions, et où nous distribuons, chaque année, environ vingt-cinq mille hosties. Pour arriver à ce consolant résultat, nous avons facilité, par tous les moyens, la confession. Tous les jours et à toute heure, on peut trouver un confesseur. Nous avons multiplié chaque jour, et surtout les dimanches, le nombre des messes. Nous avons accordé un soin tout spécial aux enfants des catéchismes, visitant régulièrement leurs parents et leurs familles, et les préparant à la communion privée. Nous avons organisé les patronages pour garçons et pour filles. Nous avons solennisé de notre mieux les mois de Marie, du Sacré-Cœur, de saint Joseph. Nous avons été assidus à la prédication dominicale, exposant avec clarté aux fidèles et la doctrine catholique et la vie liturgique de l'Eglise.

Nous pensons que partout, en usant des mêmes moyens, on peut arriver aux mêmes résultats. Les fidèles ne demandent qu'à être entraînés ; ils veulent qu'il y ait de la vie dans leur église, et si, parfois, ils ne donnent que peu, c'est peut-être qu'on ne leur demande rien. Rendre intéressante, active et agréable le plus possible aux fidèles la pratique de leur religion, leur en faciliter l'accomplissement, c'est, à coup sûr, le secret de les attirer à l'église et de leur donner le goût de la communion. Nous en avons fait la consolante expérience et elle a été si démonstrative que nous nous voyons acculés à la nécessité de renverser des murs désormais trop étroits pour l'affluence des fidèles. L'apostolat eucharistique, qui n'atteignait au début que quelques âmes isolées, a commencé de saisir les foules, et ce sont elles maintenant qui viennent en rangs serrés s'asseoir à la sainte Table.

Il est vrai qu'aux moyens indiqués plus haut, et toujours efficaces, nous avons ajouté un prosélytisme à forme plus moderne. Nous nous sommes souvenus que la presse catholique va porter, dans des milieux parfois inaccessibles aux prêtres, la vérité qui délivre et les généreuses inspirations qui facilitent la conversion. Pourquoi n'aurions-nous pas eu recours à elle pour pénétrer dans nombre de familles qui avaient désappris le chemin de l'église ? Pourquoi n'aurions-nous pas essayé de combattre, en la supplantant, la presse impie, anticléricale et licencieuse, dont nous constations autour de nous les ravages ? Pourquoi, puisque les égarés, les insouciants, les adversaires ne venaient pas à nous, ne serions-nous pas allés à eux, sous le couvert du bon journal, du bon livre ? La tentative n'irait sans doute pas sans difficultés ; on s'exposait à un échec; mais le succès, en apostolat comme dans tout le reste, n'est qu'à ceux qui se risquent.

On se risqua, et l'on n'eut pas à s'en repentir. Le résultat dépassa très vite toutes les espérances, et ce qu'il y eut de plus remarquable, ce fut qu'avec la diffusion de la Bonne Presse, le nombre s'accrut des présences à l'église et même des communions. De vrais retours à Dieu furent çà et là constatés, surtout

au moment de Pâques. « Mon Père, me disait un jour un septuagénaire, éloigné depuis plus de cinquante ans de la sainte table, il y a près de soixante ans que je n'ai plus communié, mais, après avoir lu ça, je n'y tiens plus... Confessez-moi ; je communierai demain avec mes enfants et petits-enfants ! » Et il me montra, sur *La Croix*, l'article hebdomadaire de Pierre l'Ermite. »

C'est qu'en effet, la presse catholique, quand on réussit à la faire pénétrer dans les milieux indifférents ou hostiles, quand surtout elle y pénètre pendant un certain temps, y accomplit lentement mais sûrement d'excellent travail. Les publications ne manquent pas, qui peuvent ainsi être envoyées en éclaireurs et en fourriers du prêtre. Les feuilles quotidiennes ou hebdomadaires, les illustrés pour grandes personnes ou pour enfants, les revues pieuses de tous noms et de tous formats. On ne se doute pas, souvent, du grain de vérité qu'emporte avec elle telle ou telle feuille d'apostolat. Le grain tombe dans une âme, l'âme la plus inconnue parfois, la plus insoupçonnée ; il y trouve un peu de bonne terre, et, sous l'action de la grâce, il germe pour une prochaine moisson.

Prêtres, mes frères dans le sacerdoce, et vous tous qui rêvez de gagner des âmes au Dieu de l'Eucharistie, vous tous qui exercez autour de vous quelque influence ou quelque apostolat, je vous en supplie, ne négligez pas ce puissant moyen qu'est la presse catholique. Si vous aviez encore besoin d'être édifiés sur son efficacité, je vous demanderais de jeter seulement un regard autour de vous.

Croyez-vous que si, dans notre France contemporaine, le culte de la Sainte Eucharistie a pris, sous la forme de la communion fréquente, un développement qu'on ne peut s'empêcher d'admirer, la presse catholique, qu'elle vienne de Paris ou d'ailleurs, n'y a pas puissamment contribué ? Serait-ce inutilement que, tous les jours presque, dans plusieurs grands quotidiens, toutes les semaines ou tous les mois, dans des publications au caractère nettement eucharistique, on rappelle aux fidèles qu'il n'y a pas de vie chrétienne possible si elle n'est pas puisée au sacrement de la vie ? Ne le croyez pas ; soyez, au contraire, convaincus que la prédication écrite dans les bons journaux a fait, à la longue, sur des milliers de cœurs, que Dieu connaît, le travail de la goutte d'eau tombant incessamment sur la pierre du rocher. Elle a instruit les esprits, amolli l'insensibilité, réveillé la conscience, enflammé les cœurs, et le retour à Dieu est devenu possible, d'abord, réel bientôt. Usez donc largement de la presse catholique ; répandez-la, quoi qu'il vous en coûte, autour de vous, et comptez sur son action irrésistible sur les masses.

Il y a d'autres moyens que la presse, si efficace soit-elle, d'atteindre les foules et de les gagner peu à peu au Dieu de l'Eucharistie. Les pèlerinages aux sanctuaires les plus célèbres et les plus vénérés de la patrie française, qu'ils soient nationaux, régionaux, diocésains ou paroissiaux, sont, eux aussi, merveilleusement propres à la diffusion de l'apostolat eucharistique. Ces pèlerinages, dont on avait dit jadis qu'ils n'étaient plus de mode, se sont multipliés, au contraire, au point de mettre en mouvement, à certaines époques, la France presque entière. Aucune

région n'échappe à leur bienfaisante emprise. La période de la guerre les avait momentanément arrêtés, mais les voici qui reprennent, plus nombreux et plus actifs que jamais. Tous les diocèses de France sont impatients de ratifier le vœu de nos évêques, et nous savons que c'est pour beaucoup d'entre eux une grave contrariété que les Compagnies de Chemins de fer ne puissent fournir le matériel nécessaire au transport des pèlerins.

Or, que faut-il penser, du point de vue de l'apostolat eucharistique dans les masses, du mouvement des pèlerinages ? Poser la question, c'est la résoudre. Il n'est a peu près pas un pèlerin de Lourdes, de Paray-le-Monial, ou d'ailleurs, qui ne se promette, en allant prier au sanctuaire de son choix, d'y faire une ou plusieurs communions. La plupart même y communieront chaque matin. C'est dire l'accroissement prodigieux que ces pèlerinages procurent en fait de communions.

Mais, il y a plus ; ce n'est pas assez pour le grand nombre des pèlerins de communier journellement pendant la durée du pèlerinage ; ils s'engagent, le plus souvent, en souvenir des grâces reçues, à continuer chez eux, dans leurs paroisses, la pratique prise au lieu du pèlerinage. C'est ainsi un renouveau de vie eucharistique qu'ils rapportent au foyer paroissial et, s'il est entretenu et favorisé, ce renouveau peut amener avec le temps, comme cela s'est vu, la rénovation de toute une paroisse.

Mais que dire des scènes eucharistiques grandioses, auxquelles presque tous les pèlerinages donnent lieu de nos jours ? Ces processions du Très Saint Sacrement à travers les longues files des malades de Lourdes, renouvelées des temps évangéliques, ces prières émouvantes des foules, acclamant l'Eucharistie, comme elles acclamaient autrefois le Christ passant en faisant le bien, ces implorations brûlantes de foi et d'amour, ces guérisons miraculeuses de malades que la science humaine avait abandonnés, tout ce que vous savez, et qu'il est impossible à la parole de décrire, n'est-ce pas encore, au point de vue eucharistique, un stimulant irrésistible à plus de dévotion et à plus de ferveur envers le Très Saint Sacrement ? Qui d'entre vous n'a pas pleuré ; qui d'entre vous n'a pas senti sa foi raffermie ; qui d'entre vous n'est pas revenu de ces spectacles sans pareils avec la volonté d'aimer davantage Notre-Seigneur ?

L'année dernière, à Lourdes, tandis que j'acclamais, avec la foule priante, Jésus qui passait, j'aperçus près de moi un inconnu qui pleurait à chaudes larmes. Je lui demandai amicalement la cause de sa tristesse... « C'est de confusion et de honte que je pleure, me répondit-il... Voilà vingt ans que je ne crois plus, vingt ans que je ne communie plus... ; mais, je viens, en entendant prier cette multitude, de retrouver à la fois ma croyance et la volonté de la pratiquer... » Quelques minutes plus tard, il ajoutait : « Où dois-je m'adresser pour me confesser ? ».

C'est par centaines que, depuis trente ans que je vais à Lourdes, j'ai constaté de ces retours.

Il n'y a pas d'exagération à affirmer, mes Frères, que le mouvement des pèlerinages a exercé une influence prépondérante sur le regain de foi et de ferveur envers l'Eucharistie dont nous sommes, en France, les heureux témoins.

Il en faut dire autant et plus peut-être de l'admirable institution des Congrès Eucharistiques nationaux et internationaux. Nous en avons ici la démonstration évidente.

La conclusion est que nous devons, pour rendre la France de plus en plus attachée au culte de l'Eucharistie, pour amener de plus en plus nombreuses les masses populaires à la Table Sainte, nous faire partout où nous le pouvons, les propagateurs inlassables des pèlerinages.

* * *

En ai-je fini avec l'énumération des moyens modernes de développer dans les masses le culte eucharistique ? Non, certes, mes Frères, et s'il fallait seulement en dresser la liste, je mettrais votre patience à trop rude épreuve. Contentons-nous d'en grouper tout un ensemble sous ce titre compréhensif : Associations ouvrières, professionnelles, amicales de tous genres.

C'est un besoin universellement ressenti, de nos jours, de se grouper dans des associations variées : patronages, cercles, syndicats, ligues, amicales, unions, coopératives, etc... On trouve dans ces divers groupements des avantages précieux, qu'on ne peut nier, ou des moyens d'action, dont le rapprochement décuple ou centuple l'efficacité. C'est un devoir pour les catholiques et les prêtres mêmes de ne pas se tenir trop à l'écart de ce mouvement et d'en savoir tirer avec prudence tout le profit qu'il recèle pour l'apostolat sur les foules. Or, ce profit peut être très considérable, du point de vue eucharistique qui nous occupe.

N'est-il pas possible, facile même, quand on a réussi à organiser une association ou un groupement, de prévoir pour ses membres non seulement l'assistance à la messe, les jours d'obligation, mais certaines fêtes religieuses où ils se trouveront réunis pour la communion générale, certaines manifestations de piété, comme les processions ou les pèlerinages, auxquelles ils prendront part en commun ? Ne pourra-t-on même essayer, en s'adressant aux plus fervents, parmi les associés, de les amener à des communions plus fréquentes, et d'en faire des apôtres auprès de leurs compagnons ? Vous seriez à même, Messieurs les Ecclésiastiques qui m'entendez, vous qui êtes peut-être directeurs d'œuvres de jeunesse, d'apporter des exemples probants à l'appui de la suggestion que je fais.

Quoi qu'il en soit, il est certain que c'est un instrument précieux et presque toujours efficace pour le bien que d'avoir en main un groupement organisé et qu'il n'y a souvent qu'à savoir s'y prendre pour en tirer un parti excellent. Je pourrais vous citer telle association amicale de jeunes filles, où des résultats magnifiques sont ainsi obtenus, au triple point de vue du développement intellectuel, de la piété personnelle et de l'apostolat dans les œuvres de toutes sortes. Mais, à quoi bon m'attarder ? N'êtes-vous pas tous des convaincus ?

* * *

J'achève cette trop longue causerie, en affirmant bien haut que nous ne devons pas reculer, nous prêtres, devant les moyens

nouveaux et parfois même inattendus, que la vie moderne met à notre disposition pour procurer le règne de Notre-Seigneur et, en particulier, pour accroître son règne eucharistique. Les Héreux, autrefois, emportèrent d'Egypte les richesses de leurs oppresseurs pour les faire servir au culte de Dieu et à la décoration du Tabernacle, dans le désert. Faisons de même et, des instruments dont nos ennemis se servent pour la diffusion du mal et la perversion des âmes, faisons, dans la mesure du possible, des moyens d'apostolat chrétien. On nous trouvera peut-être audacieux, novateurs même, jusqu'à un certain point et dans une certaine mesure. Qu'importe, si les âmes sont évangélisées ou préservées, si le mal est plus efficacement combattu, si Notre-Seigneur Jésus-Christ est annoncé ? *Dummodo Christus annuntietur,* comme disait l'Apôtre. A celui qui n'aura pas reculé devant certaines formes nouvelles et parfois imprévues de l'apostolat pour gagner à Dieu beaucoup d'âmes, j'imagine que le portier du paradis fera bon accueil, et qu'il n'hésitera pas, ainsi que le disait « Pierre l'Ermite », dans un de ses articles les plus pittoresques de *La Croix,* à assigner dans le Ciel une place de premier plan. C'est la grâce que je vous souhaite à tous, mes Frères, et que je me souhaite à moi-même.

Ainsi soit-il.

II. — L'Adoration nocturne à domicile

(Complément d'une communication faite à la deuxième séance du 6 juin, par le R. P. Sérol, Mariste.)

Je vous demande la permission de signaler une œuvre qui est comme le complément des Adorations nocturnes publiques dont il vient d'être parlé. C'est l'œuvre fondée à Paris en 1846, par Mgr de la Bouillerie, donc, sans doute, la doyenne des Œuvres françaises d'Adoration nocturne. Elle comprend des personnes, des Dames notamment, qui ne pouvant pas se rendre la nuit dans les églises, font leur Adoration *à domicile* et se transportent, en esprit seulement, auprès du Tabernacle. Chaque associé fait au moins, une heure par mois, d'Adoration nocturne, choisissant à son gré, une fois pour toutes, et sa nuit et son heure entre 8 heures du soir et 8 heures du matin.

Je n'ai pas qualité pour parler du Centre de Paris. Mais il existe à Lyon, depuis 1849, une association, issue de cette souche primitive, et qui rayonne non seulement sur le diocèse de Lyon, mais encore sur plusieurs autres diocèses, avec l'approbation de NN. SS. les Evêques (direction : 6, place Saint-Jean, Lyon). A ce centre lyonnais se rattachent actuellement 5.500 associés, auxquels, moyennant une cotisation annuelle de 50 centimes, on distribue le Bulletin trimestriel de l'Œuvre, et on assure une messe pour le repos de leur âme. Cette association est agrégée depuis l'origine à l'Archiconfrérie du Saint-Sacrement de Rome et participe aux mêmes indulgences et autres avantages spirituels.

J'ajoute que l'Œuvre lyonnaise comprend, avec les Adorateurs isolés, qui sont le plus grand nombre, des sections paroissiales qui accomplissent en commun, à l'église, leur heure d'adoration sous la direction d'un prêtre, et aussi, à Lyon, même deux sections de Dames qui passent, l'une et l'autre, une nuit entière par mois devant le Saint-Sacrement exposé dans des chapelles de communautés.

Des associations semblables peuvent s'établir partout avec l'approbation de l'autorité diocésaine, et entrer de diverses manières en participation des mêmes avantages spirituels. Il me paraîtrait désirable que l'on connût en beaucoup de paroisses ce moyen, facile et accessible à tous, de multiplier auprès de Notre-Seigneur l'hommage réparateur de l'Adoration nocturne.

TABLES DE L'OUVRAGE

I

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES

Pages

Dédicace V

Lettre de S. G. Mgr Chassagnon, évêque d'Autun, Chalon et Mâcon VII

PREMIERE PARTIE

Préliminaires et organisation du Congrès

I. — Le Projet 1

II. — Programme et Horaire 3

III. — L'annonce du Congrès 7

Un appel de Mgr Berthoin 7

Lettre de S. Em. le cardinal Dubois 7

IV. — Coup d'œil sur Paray et les Préparatifs 9

V. — Les Congressistes et les Pèlerins 11

VI. — Le Comité d'organisation 12

VII. — L'Episcopat et le Congrès 14

VIII. — Le Pape et le Congrès 15

DEUXIEME PARTIE

Les Fêtes et les Cérémonies religieuses

Chapitre premier. — La Journée de Prières nationales (*5 juin 1921*) 17

§ 1er. — La Nuit d'Adoration et les Messes de Communion 18

§ 2. — La Messe Pontificale au Dôme 20

§ 3. — « L'Eucharistie et la Paix ». — Sermon de M. le chanoine Thellier de Poncheville 23

Pages

§ 4. — La Séance des parlementaires au Dôme 28
A) Discours de M. de Gailhard-Bancel 29
B) — de M. Xavier Vallat 32
C) — de M. le Dr Pfléger 36
D) — de M. le général de Castelnau 37
§ 5. — La Grande Procession 40
Au jardin de la Visitation 44
§ 6. — « Les Libéralités du Cœur de Jésus ». — Sermon de Mgr Henry 47
§ 7. — La Consécration du Sacré-Cœur; — le *Te Deum* et la soirée 55

Chapitre II. — Les Cérémonies religieuses des Journées d'étude 59
§ 1er. — La messe du lundi et le Panégyrique de Saint Pascal Baylon, par le R. P. Raymond Giscard 60
§ 2. — Le Salut de l'après-midi et le Sermon de M. l'abbé Paravy : « L'Eucharistie et l'Education morale » 66
§ 3. — La messe du mardi 76
et le Sermon du R. P. Déprez : « L'Apostolat eucharistique par les moyens modernes » 281
§ 4. — La cérémonie du mardi après-midi 77

Chapitre III. — La Grande Journée de cloture 79
§ 1er. — La Messe Pontificale au Dôme 80
§ 2. — « Le Prêtre et l'Hostie ». — Sermon de M. l'abbé Thellier de Poncheville 81
§ 3. — Une réunion sacerdotale 94
§ 4. — La grande procession 95
§ 5. — « La Royauté sociale du Sacré-Cœur ». — Sermon de Mgr Florent de la Villerabel 97
§ 6. — Un dernier « Te Deum ». — Un dernier « Deo Gratias ». 101

TROISIEME PARTIE

Les Travaux du Congrès

Chapitre I. — « L'Eucharistie et le Sacré-Cœur » (*6 juin*) 105
§ 1er. — *Préliminaires:* Allocution d'ouverture, etc 105
§ 2. — « Vue d'ensemble du sujet »: R. P. Bainvel 108
§ 3. — « Les Rapports dans l'Histoire entre les deux dévotions »: M. le chanoine L. Garriguet 114
§ 4. — « Les Rapports entre les deux dévotions dans la vie et les écrits de Sainte Marguerite-Marie » : M. le chanoine Dargaud 122

Pages

§ 5. — « L'Eucharistie et le Sacré-Cœur dans la Liturgie » : R. P. Hulin. — Discussion 136

§ 6. — « Les Institutions et Pratiques où se mêlent les deux dévotions » : M. l'abbé Debize 151

§ 7. — « Le Règne social du Sacré-Cœur » : S. G. Mgr Nègre .. 157

Chapitre II. — « La Pratique de la Dévotion eucharistique. »
(*Matinée du 7 juin*)

§ 1er. — *Préliminaires: a*) Adresse des Catholiques italiens 181

b) « Opportunité providentielle de l'union des deux dévotions contre les maux actuels » : Chanoine Gaudeau 182

§ 2. — *Les Rapports :*

1° « L'Education eucharistique des Enfants et la Communion précoce » : Rapport de Mgr Odelin 186

Discussion de ce rapport : Mgr Lamerand, — M. le chanoine de Lavernette, — Mgr Berthoin, etc..... 191

2° « La Communion dans la vie des jeunes gens et des hommes » : Rapport de M. Fr. Ninnin 194

Discussion : Mgr Odelin, — M. le chanoine Mury, — Mgr Lamerand, — les R.R. P.P. Bessières, Corbillé, — MM. les abbés Bonnevay, Paravy, etc..... 203

3° « L'Apostolat eucharistique de la femme chrétienne » : Rapport de M. le chanoine Peuportier 207

Chapitre III. — « Les Organisations eucharistiques. »
(*Mardi après-midi*)

§ 1er. — *Les Rapports* 213

1° « Les Congrès eucharistiques cantonaux » : Rapport de Mgr Lamerand 213

« Les Confréries du Sacré-Cœur et celles du Saint-Sacrement » : Une lettre du cardinal Vico..... 217

2° « *Les Hommes de France au Sacré-Cœur* et la dévotion au Saint-Sacrement » : Rapport de M. l'abbé Debize..... 218

3° « L'Apostolat de la Prière et l'Eucharistie » : Rapport du R. P. Calot..... 221

§ 2. — *Communications diverses.*

1° Cause de Béatification d'Urbain IV : Communication de Mgr Colson 228

2° Mgr Platau et l'Œuvre des Mariniers..... 229

3° L'Œuvre des messes pour la Conversion des pécheurs agonisants : Communication de Mlle de Villiers..... 229

4° Une invocation eucharistique dans les Litanies..... 231

5° Relativement aux Litanies du Sacré-Cœur..... 232

6° Le Vœu international d'une basilique du Sacré-Cœur à Jérusalem : Communication du R. P. Lémius..... 232

7° Les Remerciements de Mgr Berthoin..... 234

Pages

CHAPITRE IV. — « L'EUCHARISTIE ET LES PROBLÈMES DE L'HEURE » LES ASSEMBLÉES SOLENNELLES DU SOIR.

§ 1er. — *Lundi soir* 235

1° « L'Eucharistie lumière et force des intelligences » : Discours du R. P. DEHAU 236

2° « L'Eucharistie lien et ferment social » : Discours de M. Eugène DUTHOIT 244

§ 2. — *Mardi soir* 251

1° « La France, terre eucharistique » : Discours de M. Louis MERCIER 252

2° « L'Eucharistie, principe de notre perfectionnement moral: Le nouvel Adam » : Discours du R. P. JUDÉAUX 261

3° Les Remerciements de Mgr ODELIN 272

EPILOGUE

1° *Les Vœux* 274

2° Ce qui reste du Congrès 277

APPENDICES

1° « L'Apostolat eucharistique par la Presse, les Pèlerinages, etc. » : Discours du R. P. DÉPREZ 279

2° « L'Adoration nocturne à domicile » : Communication du R. P. SÉROL 287

TABLES

I. — Table générale des matières 288

II. — Table analytique et alphabétique des idées 292

III. — Table onomastique 295

II

TABLE ANALYTIQUE ET ALPHABÉTIQUE DES IDÉES ET DES FAITS

Adoration, Adoration nationale de Montmartre, p. 155, 219.

Œuvre d'adoration nocturne, p. 156, 289.

L'Adoration nocturne du Congrès, p. 18.

Apostolat :

Apostolat eucharistique par la Presse, les Pèlerinages, les Associations, p. 281.

Apostolat eucharistique de la femme chrétienne, p. 207.

L'Apostolat de la prière et l'Eucharistie, p. 213, 221, 276.

Apôtres de la dévotion au Sacré-Cœur, p. 154.

Apparitions du Sacré-Cœur à Sainte Marguerite-Marie (circonstances nettement eucharistiques des principales), p. 126.

Archiconfréries :

Archiconfrérie de Prière et de Pénitence, p. 154.

Archiconfréries de Montmartre, p. 153, 213, 276.

— de Paray, p. 155, 276.

— de la Messe Réparatrice, p. 155.

Association catholique de la Jeunesse française (L') et la Communion fréquente, p. 198 et suiv.

Comité (Le), p. 12.

Communion fréquente, p. 128.

réparatrice, p. 154.

des premiers vendredis du mois, p. 130, 276.

précoce des enfants, p. 186 et suiv.

Confréries Paroissiales du Saint-Sacrement, p. 214, 215, 217.

Confréries du Saint-Sacrement et Confréries du Sacré-Cœur, p. 217, 218.

Congrès Eucharistiques cantonaux, p. 213.

Consécration au Sacré-Cœur, p. 153.

La Consécration des Congressistes, p. 55, 101.

Croisade eucharistique des enfants, p. 227, 275.

Députés (La délégation des) *et sénateurs*, p. 17. — Leurs discours. p. 28-40.

Dévotion envers le Saint-Sacrement, p. 116, 217, 218.
(Pratique de la), p. 181.

Dévotion et culte du Cœur Eucharistique, p. 143, 144.

Dévotion à la Passion, p. 117.

Dévotion au Cœur agonisant, p. 156.

Dévotions au Sacré-Cœur et à l'Eucharistie. (Institutions et pratiques où se mêlent les), p. 151.

Enfants (communion des), p. 186 et suiv., p. 229.
— (Croisade eucharistique des), p. 227, 275.
— (éducation eucharistique des), p. 186.

Episcopat (L') et le Congrès, p. 14.

Eucharistie (L') :
— lumière et force des intelligences, p. 236.
— lien et ferment social, p. 244.
— principe de notre perfectionnement moral, p. 261.
— et les problèmes de l'heure présente, p. 235.
— et le problème de l'Education morale, p. 66.
— et la Paix, p. 23.
— et le Sacré-Cœur, p. 108, 136. Rapports entre les deux dévotions : *a*) dans l'histoire, p. 114; *b*) dans les écrits de Sainte Marguerite-Marie, p. 122.
— et le Sacerdoce, p. 81.
Organisations eucharistiques, p. 213.

Femme chrétienne (Apostolat eucharistique de la), p. 207 et suiv.

Fête du Sacré-Cœur (La), p. 111, 131, 137, 142, 151, 274.
(Office de la), p. 144, 146.

Fête du Règne social du Sacré-Cœur, p. 178, 179, 276.

Fête du Saint-Sacrement, p. 116.

France (La), terre eucharistique, p. 252.
— — et le Sacré-Cœur, p. 29, 39, 33, 37.

Garde d'Honneur (La) du Sacré-Cœur, p. 154.

Heure-Sainte (L'), p. 19, 130, 155, 274.

Hommes de France (Les) au Sacré-Cœur et la dévotion au Très Saint-Sacrement, p. 218.

Insigne (L') du Congrès, p. 12.

Invocations en l'honneur de la Sainte Eucharistie :
— dans les Litanies du Saint Nom de Jésus, p. 275.
— dans les Litanies du Sacré-Cœur, p. 276.

Lettres et télégrammes du Saint-Siège, p. 15.
— de S. Em. le cardinal Dubois, p. 7.
— de S. G. Mgr Chassagnon, p. VII.

Liturgie (L'Eucharistie et le Sacré-Cœur dans la), p. 136.
L'idée eucharistique dans les offices particuliers, p. 146.
— — — l'office composé pour l'Eglise universelle, p. 144.

Messe de la Fête du Sacré-Cœur, p. 146, 147, 148.
— réparatrice (Archiconfrérie de la), p. 155.
Messes pour la conversion des pécheurs agonisants, p. 229.
Les Messes pontificales du Congrès, p. 20, 80.

Pape (Le) et le Congrès, p. 15.

Pascal Baylon (S.) : Son panégyrique, p. 60.

Prière (La journée de) nationale, p. 17.
Archiconfrérie de prière et de pénitence, p. 154.
(Apostolat de la), p. 213, 221, 276.

Processions (Les) du Congrès, p. 40, 95.

Programme du Congrès, p. 3.

Réparation (La) envers le Saint-Sacrement, p. 129.
La Messe réparatrice, p. 155.
La Communion réparatrice, p. 154.

Règne (Le) du Sacré-Cœur, p. 157, 171.
La Royauté de Jésus-Christ, p. 159.
La Royauté sociale du Sacré-Cœur, p. 97.

Sacré-Cœur :
— (Les libéralités du), p. 47.
— (Apparitions du), circonstances eucharistiques, p. 126.
— Rapports entre la dévotion au Sacré-Cœur et la dévotion à l'Eucharistie, p. 114, 122.
— Evolution comparée des deux dévotions, p. 182.
— Opportunité de leur union, p. 184.
— (Office du), p. 146.

Tabernacle (Œuvre des), p. 209.

Temples en l'honneur du Sacré-Cœur, p. 132, 152, 232.

Visitation (La chapelle), p. 10, 56.
— (Le gardien de la), p. 44.

Vœux (Les) du Congrès, p. 274.

III

TABLE ONOMASTIQUE

Bainvel (R. P.), p. 108, 148, 156, 157.

Benoit XV (S. S.), p. 15.

Berthoin (S. G. Mgr), p. VIII, 1, 7, 21, 42, 55, 106, 113, 122, 135, 148, 178, 191, 193, 212, 234, 260.

Bessières (R. P.), p. 193, 194, 204.

Bonnevay (M. l'abbé), p. 205.

Bréchard (chanoine de), p. 10, 21.

Brisset (R. P.), p. 77.

Chassagnon (S. G. Mgr), p. II, VII.

Calot (R. P.), p. 221.

Castelnau (général de), p. 29, 39.

Collin (chanoine), p. 20.

Colson (Mgr), p. 228.

Corbillé (R. P.), p. 45, 56, 204.

Crépin (chanoine), p. 151, 217.

Dargaud (chanoine), p. 55, 122, 155.

Debize (abbé), p. 157, 218.

Dehau (R. P.), p. 236.

Déprez (R. P.), p. 76, 77, 194, 289.

Dubois (S. E. le cardinal), p. 7, 21, 40, 42, 56.

Duthoit (M. Eugène), p. 244.

Duval-Arnould (M.), p. 40.

Duverne (abbé Jean), p. 22.

Farcy (M. de), p. 10.

Gailhard-Bancel (M. de), p. 28, 29, 33.

Ganay (R. P. de), p. 19.

Garnier (Mgr), p. 77.

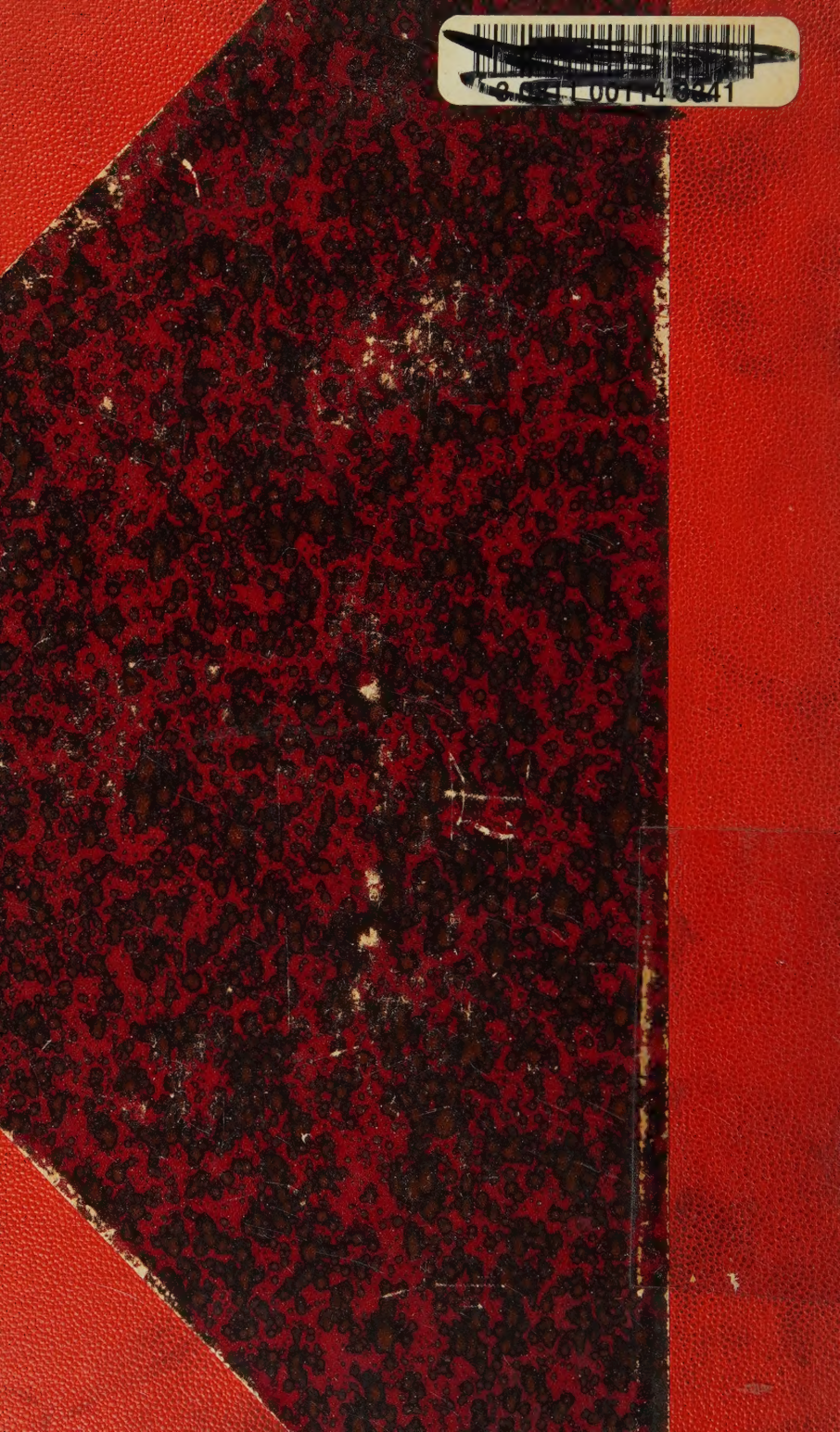
Garriguet (chanoine), p. 113, 114.

Gasparri (S. Em. le cardinal), p. 15, 16.

Gaudeau (chanoine), p. 182.

Giscard (R. P.), p. 60.
Henry (Mgr), p. 47.
Hulin (R. P.), p. 136, 150.
Judéaux (R. P.), p. 261.
Lamerand (Mgr), p. 191, 192, 193, 203, 213, 216.
Lavernette (chanoine de), p. 94, 191.
Lemius (R. P.), p. 150, 232.
Manier (Mgr), p. 14, 21, 76.
Maurin (S. E. le cardinal), p. 80, 95, 101.
Mercier (M. Louis), p. 45, 46, 252.
Mury (chanoine), p. VII, 56, 203, 204, 206, 228, 230, 251, 260, 273, 279.
Nègre (S. G. Mgr), p. 21, 80, 157, 232.
Ninnin (M. François), p. 194.
Noaillat (M. Georges de), p. 56, 179.
Normand (R. P.), p. 94, 135.
Odelin (S. G. Mgr), p. 106, 156, 181, 186, 191, 192, 193, 203, 272.
Paravy (abbé), p. 66, 206.
Peuportier (chanoine), p. 207.
Pfleger (docteur), p. 28, 37.
Platau (Mgr), p. 229.
Poletti (P. Charles-Marie), p. 182.
Sérol (R. P.), p. 156, 289.
Souriac (M. Alexandre), p. 44, 56.
Thellier de Poncheville (chanoine), p. 22, 23, 56, 81.
Vallat (M. Xavier), p. 28, 32.
Veuillot (M. François), p. 218.
Vico (S. E. le cardinal), p. 217.
Villerabel (Mgr Florent de la), p. 97.
Villers (Mlle de), p. 229.

CATHOLIC THEOLOGICAL UNION
3 0311 00114 3341

WITHDRAWN

BX 2215 .A1 C563 1921
Congres eucharistique
national 1921 :
IIIe Congres eucharistique
national, tenu a